

LES PARLERS
DES
VOSGES MÉRIDIONALES

(ARRONDISSEMENT DE REMIREMONT, DÉPARTEMENT DES VOSGES)

ÉTUDE DE DIALECTOLOGIE

Thèse principale pour le Doctorat

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

OSCAR BLOCH

AGRÉGÉ DE GRAMMAIRE
PROFESSEUR AU LYCÉE BUFFON



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR

ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS (6^e)

1917



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41550407_0070

LES PARLERS
DES
VOSGES MÉRIDIONALES

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

A MESSIEURS

ANTOINE MEILLET ET ANTOINE THOMAS

Hommage respectueux.

LES PARLERS
DES
VOSGES MÉRIDIONALES

(ARRONDISSEMENT DE REMIREMONT, DÉPARTEMENT DES VOSGES)

ÉTUDE DE DIALECTOLOGIE

Thèse principale pour le Doctorat

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

PAR

OSCAR BLOCH

AGRÉGÉ DE GRAMMAIRE
PROFESSEUR AU LYCÉE BUFFON



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE H. CHAMPION, ÉDITEUR
ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS (6^e)

—
1917

NOTICE PRÉLIMINAIRE

Ce travail a pour base principale les matériaux publiés dans mon *Atlas linguistique des Vosges méridionales*, Paris, Champion, 1914, sans lequel il pourra difficilement être lu ou utilisé. C'est pourquoi on peut se dispenser ici de donner sur le domaine de l'enquête, les témoins interrogés et le système graphique les indications qui se trouvent dans l'introduction de l'*Atlas*. D'autre part des références fréquentes sont faites à un autre ouvrage, *Lexique français-patois des parlers des Vosges méridionales*, qui paraît en même temps que ceux-ci et contient beaucoup de matériaux n'ayant pas trouvé place dans l'*Atlas* ; mais, comme les formes patoises sont ordinairement citées ici, on pourra à la rigueur se passer de ce lexique.

INTRODUCTION

Les vingt-deux localités dont les parlers font l'objet du présent ouvrage sont toutes situées dans l'arrondissement de Remiremont. La vallée de la Haute-Moselle en comprend dix et celle de la Moselotte sept : ce sont, en allant d'amont en aval, d'une part Bussang, Saint-Maurice, Fresse, le Thillot, le Ménil, Ramonchamp, Ferdrupt, Rupt, Maxonchamp, Vecoux, Dommartin, d'autre part la Bresse, Cornimont, Ventron, Saulxures, Thiéfosse, Vagney, Saint-Amé. Au confluent des deux rivières s'étend, au milieu des montagnes qui l'encerclent, une assez large plaine : c'est là que la ville de Remiremont est bâtie, sur la rive gauche de la Moselle ; en face, sur la rive droite, au pied du Saint-Mont, se trouve Saint-Étienne. Saint-Nabord est au delà, à quelques kilomètres en aval ; enfin Bellefontaine et le Val-d'Ajol, plus éloignés vers l'Ouest et le Sud-Ouest, sont séparés de Remiremont par des hauteurs en grande partie couvertes de bois.

A l'Est, cette région s'adosse à la chaîne des Vosges qui forme en même temps la frontière de l'Alsace. Au Sud, elle est limitée par la chaîne des Faucilles qui sert de démarcation aux deux départements des Vosges et de la Haute-Saône, le long de la vallée de la Haute-Moselle ; plus loin cependant le Val-d'Ajol et Bellefontaine se trouvent sur le versant méridional de cette chaîne. Au Nord, un contrefort des Vosges s'élève entre la vallée de la Moselotte et celle de la Vologne, où s'étale le lac de Gérardmer.

L'histoire de ces vingt-deux localités est étroitement liée à celle de la puissante abbaye de Remiremont. On sait que, fondée au ^{vii}^e siècle, elle arriva à étendre sa juridiction sur 52 bans, dits bans Saint-Pierre, dont notre domaine faisait partie, et qu'elle se défendit âprement contre les empiètements des ducs de Lorraine ¹. Ce n'est parfois qu'assez lentement qu'elle réussit à établir son autorité : dans la région qui nous intéresse, le Val-d'Ajo dépendait jusqu'à la fin du ^{xiii}^e siècle du comté de Bourgogne et du diocèse de Besançon ², et l'on voit le roi de France renoncer, en 1704, au titre de possesseur de la Franche-Comté, à toutes prétentions sur les bans de Ramonchamp, de Longchamp (qui couvraient la vallée de la Haute-Moselle, sauf Vecoux et Dommartin) et du Val-d'Ajol, au profit du duc de Lorraine ³.

L'abbaye de Remiremont a dû jouer un rôle important dans la colonisation des vallées. « Il fallut l'action systématique des monastères, dit M. Vidal de La Blache, pour introduire dans ces solitudes forestières la culture et la vie : Épinal, Remiremont, Saint-Dié, Senones, Étival, etc. La vallée lorraine des Vosges ne s'est peuplée et n'a vécu que par l'appui des petites villes qui se sont formées sur sa périphérie⁴. » Notre région qui était encore couverte, au début du Moyen Age, d'épaisses forêts, « vastes et telles que les Carlovingiens les jugeaient les plus dignes de leurs chasses impériales ⁵ », n'était cependant pas complètement déserte, même à l'époque gallo-romaine. Une voie qui allait de Metz à Bâle suivait la vallée de la Moselle ⁶ ; et une sec-

1. Sur toute cette histoire bien connue, et intéressante surtout au point de vue politique, voir la bibliographie dans Ulysse Chevallier, *Répertoire des sources historiques du Moyen Age* (Topo-Bibliographie), Montbéliard, 1894.

2. Gravier, *Notice sur les villages de Fougerolles et Val-d'Ajo*, Académie des Sciences, Besançon, 1843, p. 178 sq.

3. Baumont, *Études sur le règne de Léopold, duc de Lorraine et de Bar* (1697-1729), Berger-Levrault, Paris et Nancy, 1894, p. 181.

4. *Tableau géographique de la France*, Paris, Hachette, 1903, p. 194.

5. Michelet, d'après Seignobos, *Extraits historiques de J. Michelet*, A. Colin, Paris, 1903, p. 91.

6. Il est vrai que ni l'Itinéraire d'Antonin, ni la table de Peutinger ne la

tion de Ramonchamp qui est située sur la rive droite de cette rivière, à l'endroit où cette voie devait passer et où passe aujourd'hui la route nationale, lui doit son nom *Létraye*, en patois *lètrāy* < *strata*.

Le rôle joué par l'abbaye de Remiremont dans le développement de notre région n'en est pas moins capital. Il ne semble pas qu'il y existe un seul nom de lieu habité d'origine gauloise ¹, et l'on n'a jusqu'à présent trouvé aucun vestige gallo-romain dans les deux vallées ². Le centre principal, Remiremont, *Montis Romarici* 640, *Remerimont* et *Remiremont* dans les textes médiévaux ³, a été désigné d'après le nom de saint Romaric, qui fonda un monastère sur le mont Habend, *castello Habendum* VII^e siècle, probablement le Saint-Mont d'aujourd'hui; le nom de son compagnon, saint Amé, est celui d'une commune voisine. Quelques noms de formation ancienne révèlent que la colonisation dut progresser assez vite. Le suffixe *acum* est attesté par *Wahiniaco*, Vagney, XI^e ou XII^e siècle, et par *villa de Adiaco* 1204, *prepositus Aviaci* XI^e ou XII^e siècle, où il s'agit certainement du Val-d'Ajol, bien qu'il soit difficile d'y rattacher la forme moderne, en patois *vò dèjò*. Comme noms formés avec *villa* ou *villare*, on peut citer la Dermanville *lè dèrmāvyl* (Rupt), Bréhavillers *bèrhāvlè* (Saint-Amé), Crémanvillers *kèrmāvlè* (Vagney), Mevillers *māyvèlè* (près

donnent, cf. Desjardins, *Géographie... de la Gaule Romaine*, 1876-1896, t. IV, planches 8 et 10, après les pages 38 et 78; et j'ignore sur quels documents se sont appuyés les auteurs qui en affirment l'existence, cf. entre autres P. Boyé, *Les hautes-chaumes des Vosges*, Berger-Levrault, Paris, 1903, pp. 51, 162, 163, Dr Bleicher, *Les Vosges, le sol et les habitants*, Paris, 1890, p. 30. L'article de Werner, *La traversée des Vosges... à l'époque romaine*, *Revue d'Alsace*, 1911, p. 34, est scientifiquement insignifiant.

1. Le dictionnaire topographique du département des Vosges, dont le manuscrit est prêt, n'est pas encore publié; mais l'auteur, M. P. Maréchal, a eu la grande obligeance, dont je tiens à lui exprimer ici ma vive reconnaissance, de mettre à ma disposition les renseignements dont j'avais besoin.

2. Boyé, *op. laud.*, p. 52.

3. *Remerimont* 1208, *NAL.* 2529, 41, etc., *Remiremont* 1291 (ou -92), id. 2530, 47, etc.

de Saint-Étienne), *Mailleleir* 1303 (ou -04) ¹, Peccavillers *pkôvlê* (Saint-Amé), *Paschaveleir* 1291 ², Remanvillers *rmâvlê* (Ferdrupt), Zainvillers *zêvlê* (Vagney), sections situées dans le voisinage de Remiremont ou tout au plus vers le milieu de la vallée de la Haute-Moselle. Nombreux sont aussi les noms de lieux formés suivant une syntaxe très ancienne, tels que Ramonchamp *rêmôẽã*, Ferdrupt *fêddü*, vraisemblablement formé de « Frédéric » + *rû* < *rivu*, Cornimont *kônimô*, dont le premier élément est cependant obscur ³, Thiéfosse *tyêfôs*, Tierfosse 1433, probablement formé de « Thierry » + « fosse », Gérardfeing *jirâfê* (Belle-fontaine) où feing correspond au fr. *fange*, cf. § 29, 9°, les Galmanprés *gêlmôprä* (Ferdrupt) etc. Au contraire, dans les noms de date plus récente, le nom du propriétaire est postposé, cf. les Chaix-barbe *lê eê bārb* (Bussang) où *eê* est la forme locale du fr. *essart*, les Champs-Colnot *lê êã kôlnô* (Bussang), Faing-Bairer *lê fê bêrê* (Ventron), Pré-Jacquot *prä jākă* (la Bresse), etc.

M. P. Boyé, dans son ouvrage déjà cité, a longuement montré le rôle considérable des populations alsaciennes dans l'exploitation des hauts pâturages et la colonisation de la partie haute des vallées, cf. notamment le chapitre IV et les pages 72, 74, 83, 88, 108, 342, etc. Il est cependant remarquable que peu de noms de lieux habités aient une origine germanique ; Ventron, *Wintheraw alias Ventron* 1594, paraît contenir comme premier élément l'allemand *Winter*, le traitement de la terminaison étant assez obscur ; mais le nom germanique de la Bresse *Walle* 1402, *Wolle* 1426, n'a pas triomphé, bien que cette localité soit très voisine de la vallée de Münster, d'où les colons sont venus en grand nombre : ce fait indique que la pénétration de ces populations ne s'est pas produite par masses.

La vie du paysan de ces régions ingrates, où la terre est très

1. *NAL.* 2521, 68.

2. *Id.* 2530, 47 ; cf. aussi § 22.

3. Cornimont et Xoulce, section de cette commune, figurent déjà dans un acte de 940, v. Boyé, *op. laud.*, p. 68.

pauvre et le climat rude, devait être modeste. La « Vosge » était encore la partie la plus pauvre du duché de Lorraine au XVIII^e siècle ¹, et Montaigne, qui la traversa, appelle Bussang « petit meschant village, le dernier du langage françois ² ». Mais la pauvreté du pays n'était pas pour lui une garantie de sécurité ; car c'était une région de passage. Il souffrit de l'invasion des Hongrois à la fin du IX^e siècle et au début du X^e ³. La guerre de Trente Ans surtout, si funeste à la Lorraine, causa de grands ravages même dans les hautes vallées ; la dépopulation y prit des proportions considérables ⁴, et des déplacements de populations en furent la conséquence : c'est ainsi que beaucoup d'habitants quittèrent Gérardmer « afin d'aller chercher à Vagney leur pauvre vie ⁵ ». D'autre part, à partir du XVI^e siècle au moins, des mines de cuivre et d'argent furent exploitées dans la région de Bussang, Saint-Maurice, Fresse et le Thillot, et le duc Charles III y attira des ouvriers d'Allemagne et de Suède ⁶. L'industrie forestière employa également des ouvriers étrangers ⁷, et les scieries qui se développèrent au début du XVII^e siècle ⁸ utilisèrent certainement des ouvriers venant d'Alsace, car nous verrons à la fin de cette ouvrage, § 153, que le scieur de profession est, dans tous nos parlers, désigné par des représentants de l'allemand *Säger*. Enfin il est possible que les mesures bienveillantes que prit le duc Léopold, et qui firent presque doubler la population de Lorraine au début du XVIII^e siècle, aient agi également dans notre région ⁹.

1. Baumont, *op. laud.*, p. 564.

2. *Journal de voyage de M. Montaigne en Italie*, éd. 1774, I, 41.

3. Duhamel, *Des relations des Empereurs et des Ducs de Lorraine avec l'abbaye de Remiremont*, Épinal, Gley, 1886.

4. Boyé, *op. laud.*, p. 43, ch. X, p. 280 sq.

5. Boyé, *id.*, p. 291, d'après les archives communales de Gérardmer.

6. Boyé, *id.*, p. 210 sq. Les mines du Thillot étaient encore en exploitation au XVIII^e siècle, mais elles étaient coûteuses et peu productives, cf. Baumont, *op. laud.*, p. 580 sq.

7. Boyé, *id.*, p. 210.

8. Boyé, *id.*, p. 236.

9. Baumont, *op. laud.*, p. 556.

Quoi qu'il en soit, quelques renseignements statistiques qu'on possède sur les derniers siècles montrent à quel point la population de nos localités était parfois réduite en comparaison du chiffre actuel des habitants ¹, cf en particulier les indications données pour l'année 1710 dans l'ouvrage de Louis et Chevreux ². A Bussang, qui a actuellement 2.898 habitants, il n'y avait en 1590 que 28 « conduits », en 1704 les habitants n'étaient qu'environ 445, et en 1789 ils approchaient de 1.000 ³. Gérardmer, qui en compte aujourd'hui plus de 10.000 (dont il faut enlever environ un millier qui représente la population militaire), n'avait en 1555 que 22 « conduits », et la Bresse, qui possède aujourd'hui 5.655 habitants, n'avait en 1559 que 100 « conduits » et en 1708 1.067 habitants ⁴.

Des indications sommaires qui précèdent il ressort que, s'il est vrai que « ces hameaux épars dans les vallées formèrent de petites autonomies » et que « sous le nom de « bans », qu'on retrouve dans toute les parties des Vosges, ils se groupèrent en petites unités distinctes, ayant leurs relations, leurs coutumes et leurs mœurs » ⁵, la population n'était cependant pas formée uniquement d'éléments stables. De plus les diverses communautés n'étaient pas profondément isolées les unes des autres : le mode d'habitat de notre région, qui doit être très ancien, était très favorable aux relations ; en effet, entre les différents centres, on rencontre, tout le long des routes et des chemins, et jusqu'à la lisière des

1. *Atlas*, Introduction, p. 1.

2. Louis et Chevreux, *Le département des Vosges*, 1888-1890, VII volumes. D'après une communication de M. Philippe, archiviste du département des Vosges, les auteurs de cet ouvrage ont puisé leurs renseignements dans celui de Lepage et Charton, *Le département des Vosges*, Nancy, Peiffer, 1845, et le document de 1710 se trouve probablement aux archives de Meurthe-et-Moselle ; en tout cas il ne se trouve pas à Épinal.

3. E. Richard, *Histoire de Bussang*, Jouve, Paris, 1909, p. 272, n. 2, p. 273 sq.

4. Boyé, *op. laud.*, pp. 114, 258, 308.

5. Vidal de La Blache, *op. laud.*, p. 195. Cf. aussi ce que dit Boyé, *op. laud.*, p. 165 de la Bresse.

forêts, des maisons isolées qui s'échelonnent de proche en proche. Les hauteurs qui séparent les vallées forment des obstacles parfois considérables, mais des sentiers très praticables les sillonnent ; de plus, entre la vallée de la Moselotte et celle de la Haute-Moselle, l'affaissement qui s'est produit à la hauteur du Thillot et de Cornimont, et au fond duquel se cache le Mênil, a permis d'établir une belle voie de communication et a rendu les relations en tout temps plus aisées. Naturellement, la vallée de la Moselle, avec sa routé ancienne et « faite en chaussée », était plus fréquentée que celle de la Moselotte, à l'extrémité de laquelle la Bresse n'était reliée à la vallée de Münster que par un mauvais chemin ¹ et demeurait ainsi « un lieu perdu » ². Les forêts ont aussi beaucoup reculé ; cependant elles sont encore aujourd'hui fort denses entre Remiremont et le Val-d'Ajol, et certainement n'ont pas peu contribué à l'isolement de cette dernière localité. Remiremont était sans aucun doute un centre important d'échanges commerciaux. « C'est là, dit M. Vidal de la Blache en parlant des villes situées au débouché des vallées, que le Vosgien venait, à époques fixes, troquer son bétail ou les produits de son industrie pour le grain nécessaire à sa nourriture, pour le lin qui devait occuper son travail d'hiver » ³. Je manque de renseignements précis sur les foires et marchés de notre région avant le xix^e siècle, où ils sont devenus nombreux et importants dans les chefs-lieux de canton et les autres gros centres. Je puis cependant signaler que, sur la demande de la communauté de Gérardmer en 1574, un marché et des foires furent établis à Vagney ⁴, et qu'en 1560 Christine de Danemark, mère de Charles III de Lorraine, autorisa l'établissement à Bussang d'un marché franc qui se tenait chaque samedi ⁵.

1. Boyé, *op. laud.*, p. 165 ; Vidal de La Blache, *op. laud.*, carte 33, p. 195.

2. Boyé, *op. laud.*, pp. 335, 336. La belle route qui relie Gérardmer à Münster date seulement du milieu du xix^e siècle, Boyé, *id.*, p. 338, note.

3. *Op. laud.*, p. 194.

4. Boyé, *op. laud.*, p. 260 sq.

5. Boyé, *id.*, p. 118.

Depuis le milieu du XIX^e siècle, les conditions de la vie ont été profondément changées par le développement extraordinaire de l'industrie cotonnière. Les routes ont été améliorées et multipliées ; deux voies de chemin de fer vont l'une jusqu'à Bussang, l'autre jusqu'à Cornimont ; des ouvriers étrangers, parmi lesquels les Alsaciens sont très nombreux, sont venus en masse peupler les cités ouvrières et les villages ; plusieurs de ceux-ci sont devenus de petites villes où le commerce est très actif et l'aisance manifeste. Ces modifications ne pouvaient pas ne pas atteindre la vie du paysan de notre région ; il n'a pas renoncé à sa ferme, mais souvent, pour augmenter le revenu de la maison, il envoie ses enfants à la fabrique, et parfois il y descend lui-même. Quelles ont été les conséquences de ce nouvel état de choses sur la vitalité de nos patois, c'est ce que j'ai l'intention d'examiner dans une étude en préparation sur les rapports du français et du patois dans notre région ¹.

*
* *

Le présent travail est essentiellement linguistique : c'est linguistiquement que les faits sont classés et interprétés. On se propose de montrer comment les systèmes phonétique et morphologique de nos parlers se sont formés, et d'où procède l'étonnante variété de ces systèmes ; en outre une troisième partie, consacrée au lexique, montre que l'activité lexicale n'est pas moindre. Dans cette étude on a pris pour base l'état actuel des parlers. La méthode qui consiste à partir du latin à propos de parlers populaires contemporains a fait son temps : appliquée surtout à la phonétique, elle date d'une époque où on les considérait comme le résultat d'une évolution du latin importé en Gaule par la conquête romaine ; elle était commode mais mécanique, entraînait à des redites fastidieuses, et surtout ne mettait pas en valeur les faits intéressants, c'est-à-dire les innovations qui résultent de

1. Cf. Louis Lafitte, *La région lorraine*, p. 155 sq. de l'ouvrage *Les divisions régionales de la France* (Bibliothèque générale des sciences sociales, t. XLVII), F. Alcan, Paris, 1913.

l'activité des parlers. Quant à en suivre l'évolution depuis le Moyen Age dans des documents écrits, on sait qu'il est presque toujours impossible de le faire, en raison de l'insuffisance ou de l'absence de textes ; et c'est le cas pour notre région ¹. Cependant ce n'est pas un simple pis-aller qu'une étude de parlers populaires fondée sur leur état actuel. Cette méthode a de sérieux avantages : elle permet de distinguer nettement les traitements communs et ceux qui sont différenciés, et de grouper ceux-ci suivant les tendances d'où ils procèdent. Et ainsi il est possible de mettre en lumière l'importance relative de ces différences et de l'activité des parlers considérés. Théoriquement, on pourrait même concevoir la fusion de la phonétique et de la morphologie ; mais cette fusion aurait l'inconvénient de disperser l'attention, qu'il est préférable de fixer successivement sur ces deux ordres de faits bien différents.

La géographie a aussi sa part dans ce travail : étant donné la configuration de notre domaine et l'existence du centre prépondérant que Remiremont a été à toute époque, il convenait d'examiner quelle action le parler de cette ville a exercée sur ceux des autres localités. Ce parler, aujourd'hui en pleine décomposition, présente quelques divergences, qui paraissent provenir d'une certaine indépendance que les faubourgs et les hameaux manifestaient à l'égard du centre. Le Val-d'Ajol doit à sa situation excentrique un certain nombre de singularités. Enfin les échanges entre nos parlers, leurs relations avec d'autres parlers voisins, le contact plus étroit du Val-d'Ajol avec la Franche-Comté, la pénétration de populations alémaniques ont introduit des traitements ou des termes étrangers : c'est à ces questions que sont consacrés le chapitre VIII de la première partie, le chapitre VII de la deuxième et les §§ 152 et 153 de la troi-

1. Cf. pour ces questions de méthode, concernant l'étude des traitements phonétiques, Terracher, *Les aires morphologiques dans les parlers populaires du Nord-Ouest de l'Angoumois*, Paris, Champion, 1914, p. 40.

sième. Mais j'ai réservé pour un travail ultérieur l'étude des limites des parlers vosgiens et franc-comtois.

Avant de terminer cette introduction, je ne veux pas manquer d'exprimer à M. Meillet ma profonde reconnaissance pour les conseils qu'il m'a prodigués sans se lasser : l'ensemble et le détail ont été passés au crible de sa critique aussi franche que bienveillante et, si ce livre est à peu près construit, c'est à M. Meillet qu'il doit de l'être.

BIBLIOGRAPHIE

Cette liste ne contient que les ouvrages fréquemment utilisés ; on y a joint les abréviations sous lesquelles ils sont ordinairement cités.

C. Adam, *Les patois lorrains*, Nancy, Grosjean-Maupin, Paris, Maisonneuve, 1881. — Abrév. Adam.

E. Apfelstedt, *Lothringischer Psalter* (Altfranzösische Bibliothek), Heilbronn, Henninger, 1881. — Abrév. Apfelstedt, *Loth. Ps.*

D. Behrens, *Beiträge zur französischen Wortgeschichte und Grammatik*, Halle, Niemeyer, 1910. — Abrév. Behrens, *Beiträge*.

O. Bloch, *Atlas linguistique des Vosges méridionales*, Paris, Champion, 1914, — Abrév. *Atlas*.

O. Bloch, *Lexique français-patois des parlers des Vosges méridionales*, Paris, Champion, 1915. — Abrév. *L.* ou *Lexique*.

F. Boillot, *Le patois de la commune de la Grand'Combe* (Doubs), Paris, Champion, 1910. — Abrév. Boillot ou *La Grand'Combe*.

Ch. Contejean, *Glossaire du patois de Montbéliard*, Mémoires de la société d'émulation de Montbéliard, 2^e série, 4^e volume et 26^e vol., Montbéliard (Doubs). — Abrév. Contejean ou *Montbéliard*.

Dartois, *Coup d'œil spécial sur les patois de Franche-Comté*, Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, Besançon, 1850. — Abrév. Dartois.

L. Duhamel, *Documents rares ou inédits de l'histoire des Vosges...* Épinal, 1868-1889, 10 vol. in-8°. — Abrév. Duhamel, *Documents rares ou inédits*.

Gillieron et Edmond, *Atlas linguistique de la France*, Paris, Champion, 1902-1910. — Abrév. *AL*.

Fr. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, Paris, Vieweg, 1881 sq. — Abrév. Godefroy.

M. Grammont, *Le patois de la Franche-Montagne et en particulier de Damp-ricard* (Franche-Comté), Extrait des Mémoires de la Société de Linguistique de Paris. — Abrév. Grammont ou *La Franche-Montagne*.

G. Gröber, *Grundriss der Romanischen Philologie*, t. I, Strasbourg, Trübner, 1905. — Abrév. *Gr. Gr.*

N. Haillant, *Essai sur un patois vosgien* (Uriménil près Epinal), Grammaire, Annales de la société d'émulation des Vosges, 1884. — Abrév. Haillant, *Essai*.

N. Hailland, *Essai sur un patois vosgien. Dictionnaire phonétique et étymologique*, id. 1885 sq. — Abrév. Haillant ou *Uriménil*.

A. Hatzfeld, A. Darmesteter et A. Thomas, *Dictionnaire général de la langue française*, Paris, Delagrave. — Abrév. *D. G.*

E. Herzog, *Neufranzösische Dialekttexte*, Leipzig, Reisland, 1906. — Abrév. Herzog.

J. Hingre, *Monographie du patois de La Bresse*, Bulletin de la société philomathique vosgienne, année 1886-1887, Saint-Dié. — Abrév. Hingre, *Monographie*.

J. Hingre, *Le patois de La Bresse. Vocabulaire*, id., 1892 sq. (en cours de publication; les lettres S et suivantes n'ont pas encore paru). — Abrév. Hingre ou *La Bresse*.

A. Horning, *Die Ostfranzösischen Grenzdialekte zwischen Metz und Belfort* (Französische Studien, V^e vol.), Heilbronn, Henninger, 1887. — Abrév. Horning.

Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Archives ecclésiastiques, série G, t. II, 1897; t. III, 1906, Epinal, Huguenin. — Abrév. *Inventaire sommaire*.

C. Juret, *Glossaire du patois de Pierrecourt* (Haute-Saône), Halle, Niemeyer, 1913. — Abrév. Juret, *Pierrecourt*.

G. Körting, *Lateinisch-Romanisches Wörterbuch*, 3^e édition, Paderborn, Schöningh, 1907. — Abrév. Körting.

Martin et Lienhart, *Wörterbuch der elsässischen Mundarten*, Strasbourg, Trübner, II vol., 1899, 1907. — Abrév. Martin.

W. Meyer-Lübke, *Historische Grammatik der französischen Sprache*, Heidelberg, Winter, 1913. — Abrév. M. L., *Hist. Gr.*

W. Meyer-Lübke, *Grammatik der Romanischen Sprachen*, 3 volumes, Leipzig, Reisland, 1890 sq. — Abrév. M. L., *Gr. d. R. Spr.*

W. Meyer-Lübke, *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg, Winter, 1911 sq. (en cours de publication; le 8^e fascicule, allant jusqu'au début de la lettre T, a paru en 1914). — Abrév. M. L., *EW*.

F. V. Poulet, *Essai d'un vocabulaire étymologique du patois de Plancher-les-Mines* (Haute-Saône), Paris, Lahure, 1878. — Abrév. Poulet ou *Plancher-les-Mines*.

Ch. Roussey, *Glossaire du parler de Bournois* (Doubs), Paris, Welter, 1894. — Abr. Roussey ou *Bournois*.

Schwan-Behrens, *Grammaire de l'ancien français*, traduction fr. par Oscar Bloch, 2^e éd. fr. d'après la 9^e édition allemande, Leipzig, Reisland, 1913. — Abrév. Schwan-Behrens.

C. This, *Die Mundart der französischen Ortschaften der Kantons Falkenberg* (Inaug. Diss.), Strasbourg, Heitz, 1887. — Abrév. This.

A. Thomas, *Essais de philologie française*, Paris, Bouillon, 1897. — Abrév. Thomas, *Essais*.

A. Thomas, *Nouveaux essais de philologie française*, Paris, Bouillon, 1904. — Abrév. Thomas, *Nouveaux Essais*.

A. Thomas, *Mélanges d'étymologie française*, Paris, Alcan, 1902. — Abrév. Thomas, *Mélanges*.

J. Tissot, *Le patois des Fourgs* (Doubs), Paris, Besançon, 1865. — Abrév. Tissot ou *Les Fourgs*.

A. Vautherin, *Glossaire du patois de Châtenois* (Territoire de Belfort), Belfort, Devillers, 1896. — Abrév. Vautherin ou *Châtenois*.

L. Zéligzon, *Lothringische Mundarten*, Metz, Scriba, 1889. — Abrév. Zéliqzon¹.

1. J'ai regretté de ne pas avoir à ma disposition d'exemplaire de l'ouvrage de Thiriat, *La vallée de Cleurie*, Remiremont, 1869, qui contient d'utiles ren-

J'ai entre autre utilisé les nombreuses chartes provenant de l'abbaye de Remiremont, qui se trouvent à la Bibliothèque Nationale dans les volumes 2530 et suivants des *Nouvelles Acquisitions latines*, par abréviation *NAL*.

seignements sur les parlers de cette vallée voisine de celle de la Moselotte ; mais l'ouvrage est devenu fort rare et paraît ne plus se trouver que dans les bibliothèques.

LES PARLERS DES VOSGES MÉRIDIONALES

PREMIÈRE PARTIE PHONÉTIQUE

CHAPITRE I

DESCRIPTION DU SYSTÈME PHONIQUE ACTUEL

Cette description fondée sur une enquête auditive, dont les défauts ont été indiqués dans mon *Atlas*, p. xiv de l'introduction, ne peut être que grossière et ne prétend pas donner une image complète de la réalité. Mais, si une description véritablement scientifique au moyen d'observations instrumentales est actuellement impraticable pour des raisons que M. Terracher a rappelées pp. 35 et 36 de son ouvrage déjà cité plus haut, il reste possible, et c'est ce qu'on se propose de faire ici, de signaler les faits les plus frappants et, en fin de compte, les plus caractéristiques.

1° Vocalisme.

Tous nos parlers possèdent la série suivante de voyelles orales: *i, ĭ, ě, ě̃, ě̂, ě̄, ā, ǣ, ǫ, ǫ̃, ǫ̂, ū, ũ, ũ̃, ũ̂, æ̃, æ̂, ɛ̃.*

Un autre trait commun à nos parlers, c'est qu'ordinairement les voyelles longues sont très longues et les voyelles brèves très brèves.

Par contre *æ̃* existe seulement au Val-d'Ajol et *ǫ̃*, en plus de

ce point, à Bellefontaine et à Saint-Nabord. En outre $\tilde{e}$, $\tilde{e}$, quand elles sont voyelles d'appui, particulièrement à la pause, sont souvent faiblement prononcées. Pour $\tilde{æ}$, que je n'ai noté que dans quelques localités, il est probable que mes graphies sont insuffisantes et que les signes $\tilde{e}$, $\tilde{æ}$ représentent plus d'une fois ce phonème. Enfin j'ai indiqué p. xv de l'introduction de l'*Atlas* pour quelles raisons j'ai renoncé à distinguer la qualité des voyelles a , i , u , u , bien qu' a paraisse être, suivant mes plus récentes observations, généralement ouvert.

Tous nos parlers possèdent d'autre part la série suivante de voyelles nasales longues :

$\tilde{i}$, $\tilde{e}$, $\tilde{a}$, $\tilde{o}$, $\tilde{u}$.

Quant à $\tilde{æ}$, il est rare et sporadique. En outre La Bresse possède en position finale une nasale $\tilde{e}$ moins ouverte et suivie d'une résonance n .

L'aire 1-10, c'est-à-dire la vallée de la Haute-Moselle, est seule à posséder les voyelles brèves $\tilde{i}$, $\tilde{e}$, $\tilde{o}$, et $\tilde{a}$ n'existe qu'au Val-d'Ajol.

Le dégagement d'un n devant une dentale ou d'un n devant une palatale, à l'intérieur d'un mot ou d'un groupe étroitement lié, par exemple dans le groupe formé de l'article « un » suivi d'un substantif ou d'un adjectif, est fréquent dans l'aire 19-22, il est exceptionnel ailleurs, cf. § 38.

2° Consonantisme.

Les semi-consonnes w et y sont usitées partout, y étant souvent mollement articulé à la fin des mots après les voyelles $\tilde{i}$ et $\tilde{u}$; mais $\tilde{w}$ est à peine attesté dans quelques parlers et quelques mots, cf. § 71 et ajoutez le français adapté $j\tilde{w}\tilde{i}$ juin *L.* employé par la plupart des témoins.

Les consonnes b , p , v , f , d , t , g , k , l , m , n , z , s , j , ϵ , connues partout, ne comportent pas d'observations.

h , comme je l'ai signalé p. xiv de l'introduction de l'*Atlas*, est une fricative laryngienne sonore. M. P. Passy, *Revue de philologie française*, 1892, p. 137 sq., distingue au Val-d'Ajol une fricative gutturale sonore, qu'il transcrit *H*, et une sourde *h*.

D'après mes observations et quelques expériences instrumentales, nous sommes partout en présence d'une laryngienne sonore.

M. P. Passy, *loc. cit.*, a signalé qu'au Val-d'Ajol *r* est franchement roulé, du bout de la langue, et qu'à Plombières ce *r* est remplacé par un *r* vélaire, très désagréable : dans la région de Remiremont, comprenant les points 11 et 13-15, c'est cette vélaire qui prédomine, tandis que, dans les autres localités, on entend surtout *r* dental ; mais on a vu p. xiv de l'introduction de l'*Atlas* que l'observation est actuellement difficile et que beaucoup de témoins paraissent employer les deux phonèmes.

Sauf les particularités de l'articulation de *r*, tous les phonèmes précédents sont communs à tous nos parlers. Au contraire les suivants n'existent que dans une partie de notre domaine : *ɛ̃*, *ʝ*, souvent légèrement mouillés, sont localisés dans l'aire 1-8, 19-22 et inconnus des autres points ; d'autre part la fricative *ɕ* n'appartient qu'à l'aire 9-11, 13-22, et la fricative voisine *ç* qu'au Val-d'Ajol. M. P. Passy, *loc. cit.*, tout en n'adoptant qu'un seul signe *x* = *ç*, fait observer que devant les voyelles antérieures *e*, *i*, *u* et la semi-consonne *y* la fricative est palatalisée et se rapproche du *ch* de l'allemand *ich* ; mais il m'a paru que la fricative du Val-d'Ajol se distingue partout de celle des autres points par une articulation plus gutturale, cf. aussi *Atlas*, introduction, p. xx.

Enfin, en position finale, et surtout dans la région de Remiremont, on entend assez souvent des demi-sourdes, plus rarement ailleurs, cf. § 31. Le phonème intermédiaire *tʰ* a été également peu observé, cf. § 76 ; mais il est possible que ce phonème et le sonore correspondant *dʰ* existent dans les mots où j'ai simplement noté *ty*, *ky*, *dy*, *gy*, cf. p. ex. sarcler c. 683, etc.

Pour la question de l'accent d'intensité, v. *Atlas*, introduction, p. xiv.

CHAPITRE II

TRAITEMENTS COMMUNS RÉGULIERS

Le nombre des cas où tous nos parlers présentent le même traitement de la voyelle ou de la consonne est relativement réduit. Il le serait bien davantage, s'il fallait tenir compte, dans le vocalisme, des différences de la quantité et de la qualité. L'interprétation de ces différences m'est apparue si délicate et si fragile que j'ai finalement renoncé à en faire un exposé systématique. Aussi bien pour la quantité que pour la qualité, il est le plus souvent impossible d'établir quels sont les parlers qui conservent l'état ancien et quels sont ceux qui ont innové, comme on pourra s'en rendre compte dans plusieurs des paragraphes suivants. Il convient aussi d'ajouter que l'observation seule est déjà fort difficile, et qu'une enquête orale ne donne pas la confiance que donnerait une enquête instrumentale et impose une certaine réserve. Cette insuffisance a sa contre-partie : elle permet de réunir un nombre plus grand des traitements qui constituent l'unité fondamentale de nos parlers. Pour ce même motif on en trouvera ici quelques-uns qui ne présentent que de menues variations : celles-ci pourront au reste être reprises dans la suite. Enfin j'ai cru intéressant, en raison de leur nombre très restreint, de ne pas supprimer, contrairement à ce que j'ai fait pour le consonantisme, les cas où le vocalisme de nos parlers concorde avec celui du français. Par contre, je réserve pour d'autres chapitres les mots dont le traitement, tout en étant identique dans tout notre domaine, est en désaccord avec celui d'autres mots se trouvant dans les mêmes conditions, ou a un caractère accidentel.

Grâce à ces éliminations, les faits qui sont considérés ici appartiennent pour la plupart à la catégorie de ceux qui caractérisent les parlers orientaux et représentent ordinairement un état fort ancien. On est même parfois amené, par exemple à propos

du traitement de la consonne finale des mots tels que « dimanche » etc., cf. § 13, à partir de l'état latin, tant la divergence dialectale remonte à une époque reculée.

A. —

Vocalisme.

§ 1. *a*.

ā est le traitement unique :

1° d'un certain nombre de mots où *a* était anciennement entravé en syllabe tonique devant *r*; parfois l'entrave existe encore aujourd'hui : *rnā*, *tā* renard, tard *L.*, arbre c. 39; sur l'extension de ce fait, cf. Meyer-Lübke, *Gr. d. Rom. Spr.*, I, § 258;

2° de mots où il représente une ancienne diphtongue *ay*, issue du latin *a* suivi d'un phonème palatal en syllabe tonique : *ā*, *mā*, *fā*, *frān* j'ai, il fait, mais, frêne *L.*; si la forme régionale de malade c. 466 procède bien des formes anciennes **malayvo* < **malavyo* < **malavito* < *malehabitu*, comme l'a proposé M. Horning p. 11 du travail cité § 13, cf. en outre p. 15, l'*ā* de notre domaine y est régulier. Cependant « graisse » n'est normal qu'au point 12, ailleurs il est refait sur engraisser c. 295, soit que l'*a* ait été abrégé dans l'aire 17-22, soit qu'il ait été remplacé dans les autres localités par la voyelle protonique *ē* d'« engraisser ».

§ 2. *e*

A. — *ē* est le traitement unique :

1° de *frēr*, *mēr*, *pēr*, frère, mère, père *L.*, fève c. 343 etc., où *ē* représente un ancien *e* ouvert, issu du latin *a* tonique libre;

2° de *bēt*, *fēt*, *tēt* bête, fête, tête *L.*, etc., où un ancien *e*, ouvert était suivi d'un *s* qui s'est amui;

3° de la terminaison *ē*, anciennement *el* = fr. *eau* : *bē*, *vē* beau, veau *L.*, etc.

B. — *ē* est le traitement unique de nombreux mots où *ē* est issu d'un ancien *a* entravé devant consonnes sourdes en syllabe

tonique : *dyès*, *kwèt*, *rèt* (= fr. *ratè*) glace, quatre, souris *L.*, *hèè*, *vèè* 1-8, 19-22, -e 8'-18 hache, vache *L.*, etc. Quand la voyelle est devenue finale par amuïssement de la consonne, *è* m'a souvent paru moins ouvert, et en outre le Val-d'Ajol présente un traitement particulier, cf. § 63.

C. — Dans plusieurs séries importantes de mots, nous trouvons des variations de la quantité et de la qualité :

1° Dans les mots terminés par l'ancien suffixe *aige* = fr. *age* < *aticu* (cf. *tesmoignaige* *NAL.* 2529, 41, *heritaige* id. 2531, 83^a; naturellement la graphie *age* existe également) *è* est le traitement des deux vallées, mais l'aire 11-15 dit presque exclusivement *è*, cf. *fromage* c. 368, *village* *L.*, etc. La comparaison de *hèè*, *vèè* et le traitement *èj* du Val-d'Ajol prouvent qu'*é* s'est fermé avant l'assourdissement de la consonne, il est d'autre part assez probable qu'*è* des deux vallées est dû à un abrègement syntactique; mais la région de Remiremont a-t-elle connu cet abrègement et la fermeture s'y est-elle produite en syllabe brève ou longue, ce sont des questions insolubles actuellement.

2° *e* ouvert persiste partout dans *sèt* sept *L.*, mais dans la terminaison qui correspond au fr. *elle* il se ferme et s'allonge dans la région de Remiremont: *sél* 1-10, 11 b, 16-22 mais *sél* 14 a, 15 a, *sél* 12, 13 chaise *L.*, écrouelles c. 277, truelle c. 770; *sél* de 14, 15 montre que la fermeture de la voyelle n'est pas la conséquence de l'allongement.

3° Un ancien *i* < lat. *ī* est devenu *e* dans tous nos parlars devant *l* et *n* mouillés. Actuellement devant *y* < *l* *è* est le traitement de presque toutes les localités; la voyelle est parfois longue dans la région de Remiremont. *è* est rare, je ne l'ai relevé que dans *ètrèy* étrille *L.* des témoins 11 a, b; mais *é* est le seul traitement du Val-d'Ajol: *fôsèy* partout sauf -èy 12 faucille *L.*, chenille c. 175, fille c. 346. « Cheville » et « étrille » présentent quelques formes accidentelles en *æy*: pour « cheville » cf. § 58, quant à *ètrèy* de 11 c, c'est une forme probablement refaite sur « étriller » que je n'ai pas recueilli, cf. aussi § 20 *ad finem*. Dans *gèy* partout sauf *gèy* 12 quille *L.* < germ. (franc) *kegil* *M. L.*, *EW.* 4686, il est impossible de savoir si nos parlars ont passé par un stade *i*.

Quand la voyelle est devenue finale dans fils c. 347, « mil » millet *L.*, à côté de *fě*, *mě* de tous les autres témoins, 11 a, c disent *fǎ*, *mǎ*, 14 a *pmǎ*, *tmǎ*, peut-être aussi sous l'influence de la consonne labiale, cf. § 58.

Les mots qui contiennent *ŋ* se réduisent à deux, ligne *L.*, vigne c. 791, et, sans parler de la pénétration de la forme française, le développement de ces deux mots est compliqué par la réduction de *ŋ* à *n* dans la région de Remiremont et la disparition de la consonne dans l'aire 20-22. Quoiqu'il en soit, on voit que la plupart de nos parlers présentent *ě*, souvent nasalisé, et allongé au point 14 ; seul le Val-d'Ajol dit *ě*.

4° Le suffixe qui correspond au fr. *ier*, *ière* est partout *ěr* au féminin ; mais le masculin offre deux formes, *ě* dans les deux vallées, *ěy*, le plus souvent long, dans l'aire 11-15 : premier, -ère c. 613, etc. Il semble bien que l'ouverture d'*ěy* soit ancienne et antérieure à la fermeture d'*ě*, *ěr*. Quant à l'absence du *y* devant *e*, elle est explicable de deux façons : on peut admettre que le *y* a été absorbé par les chuintantes, comme cela s'est produit en français, et que nos parlers ont étendu par analogie la forme du suffixe sans *y* à tous les autres mots. Il est possible aussi que l'ancien groupe *yey* ait été réduit par dissimilation à *ěy* ; car un développement de ce genre semble avoir eu lieu dans des groupes semblables, d'origine différente, qui vont être examinés ci-dessous.

5° Tous nos parlers sont d'accord pour représenter par *e* le latin *e* ouvert tonique suivi d'un *y*. On considère en général que les parlers orientaux, qui ont presque tous ce traitement, n'ont pas diphtongué la voyelle, contrairement au français où le groupe latin *ěy* est devenu *i* en passant par *yey*, cf., entre autres, Horning, § 35, n. 3 ; Meyer-Lübke, *Gr. d. R. Spr.*, I, § 160. L'hypothèse que nos parlers auraient connu *yey* n'est cependant pas inadmissible ; en effet la c. 790 vieux, vieille donne pour plusieurs de nos parlers les deux formes *vyě*, *věy* ; or, si l'on admet l'explication proposée § 145 d'après laquelle ces formes représentent *vetu*, **veta*, il en résulte que dans notre région *věy* est une

forme dissimilée de *vyěy < *veta par une étape *viedā. Il semble que ce soit l'opinion actuelle de M. Meyer-Lübke, cf. *Hist. Gr.*, §§ 56, 57 ; mais il ne le dit pas formellement, et peut-être n'est-ce là qu'une apparence due à la forme succincte de l'exposé. Quoi qu'il en soit, si nos parlers ont un *e* commun, la quantité et la qualité sont très variées : cf., à côté de *lēr* lire *L.*, *dměy* 1-10, 16-22 et *dměy* 11-15 de mie *L.*, dix c. 254, lit c. 458, six c. 712. Ici, comme dans le suffixe « ier », les parlers de l'aire 11-15 paraissent conserver la qualité la plus ancienne de la voyelle.

6° Dieu *L.* apparaît de même sous des formes variées, mais avec un *e*, dans quelques formules archaïques et aussi dans le composé « pour Dieu », qui a été dégagé de phrases telles que « demander son pain pour dieu », au sens de mendiant c. 489. Ici également M. Horning admet, *loco cit.*, qu'*e* ne s'est pas diphthongué devant le *y* que nos parlers et d'autres parlers lorrains ont développé après la voyelle ; mais ce qui a été proposé plus haut 5° s'applique aussi bien au traitement de « dieu ».

7° Enfin l'*e* fermé du latin *sebu* suif c. 730 est régulièrement représenté par *e* dans l'aire 8-22, *ečy*, *č-* de Remiremont étant dû à un développement local postérieur, cf. § 20, 2°, et *ěū* de 1-7 étant la reformation d'une forme disparue *ěč* d'après l'ancien fr. *siu*.

§ 3. o.

ô est le traitement commun :

1° de *dô*, *grô* dos, gros *L.*, où un *s* final s'est amui ;

2° de *bô* bois *L.*, mot difficile à expliquer dans les dialectes comme en français ;

3° d'*ôv* partout sauf *ôf* 11, 12 a, 13-15 eau *L.* ;

4° de *fô*, *hô*, *mô* faux (subst.), haut, mal *L.*, cheval c. 179, etc., où un ancien groupe *al* est devenu *ô*, suivant un développement bien connu ;

5° de *dô*, *sô*, *ôl*, *pôl* dé < *ditale*, sel, aile, pelle *L.*, échelle c. 264, où *a* latin libre a été conservé puis est devenu *ô* sous l'influence de *l* vélaire, cf. Meyer-Lübke, *Gr. d. R. Spr.*, I, § 350 ;

6° d'une série de mots où *ô* continue une très ancienne diphthongue *au* : *tyôr*, *pôr*, *pô* clore, pauvre, peu *L.*, *tyô* clou *L.*,

cf. Meyer-Lübke, *Hist. Gr.*, § 81 ; de même le franc *blao*, bleu, est représenté par *byō* bleu et *L.* dans plusieurs localités.

§ 4. *æ*.

A. — *ǣ* est le traitement unique de *mǣ* mieux *L.* ; *e* latin ouvert n'a pas été diphtongué devant *l* mouillé, ou la diphtongue *ie* a été réduite par dissimilation, cf. plus haut § 2 C 5° ; plus tard *l* mouillé a perdu son élément palatal devant *s* et, après s'être vocalisé, s'est combiné avec *e* pour aboutir à *ǣ*.

B. — Des variations de la quantité et de la qualité se rencontrent dans le cas où *æ* est le traitement du latin *o* ouvert ou fermé devant *y*, suivant un développement bien connu et répandu dans les parlers orientaux. Mais *æ* < *o* ouvert + *y* représente-t-il la même triphongue **uoi* que le fr. *ui*, ou ò s'est-il maintenu sans subir la diphtongaison ? Une question analogue s'est déjà posée à propos d'*éy* § 2 C 5°, et la solution qu'on adopte pour ce groupe entraîne évidemment l'explication d'*ôy*. C'est pourquoi je suis disposé à considérer que les parlers lorrains ont connu, comme le français, le stade **uoi*, tandis que M. Meyer-Lübke, *Gr. d. R. Spr.*, I, § 191, et M. Horning, § 84, admettent que la voyelle *o* n'a pas été diphtonguée. Quoi qu'il en soit, *æ* se présente actuellement dans nos parlers avec de multiples variations de la quantité et de la qualité. C'est ainsi que tous disent avec *ǣ* *kǣr*, *ǣt* cuire, huit *L.*, le suffixe féminin *ǣr* = fr. *oire* dans écumoire c. 279, planche à laver c. 584 etc. (sur le suffixe *ur* qui le bat en brèche, cf. § 148) et avec *ǣ* *kǣe* 1-8', 11 a, c, -*ē* 9, 10, 11 b, 13-22, -*ē* 12 cuisse *L.*, et que d'autre part on trouve *à* au Val-d'Ajol dans *nǣy* *krǣy* à côté de *nǣ* 1-11, 14-22, *nǣy* 11 a, 13 a, *krǣ* partout sauf -y 11 a, 13 nuit, croix *L.* Ici, comme dans *éy* < *ariu* et *è* + *y*, cf. plus haut p. 7 sq., la voyelle ouverte du Val-d'Ajol paraît être l'état le plus ancien.

Il semble aussi qu'un ancien groupe *e-ü* a dû aboutir régulièrement à *æ*, mais des réactions analogiques n'ont laissé subsister ce traitement qu'aux points 12, 16-22, cf. les §§ 28 et 142.

§ 5. *u*.

u correspond au français *eu* < latin *o* tonique fermé et libre ;

il est bref quand il est final : chaleur c. 150, etc., il est bref ou long, suivant les localités, quand il est devant une consonne : *ūr* 1-10, 16 a, *ūr* 11-15, 16 b-22 heure L. ; on notera aussi *kūy* 1-10, 16-22, *kū* 11-15 queue L. Nous traiterons § 60 de quelques cas isolés où *u* est devenu *o*.

§ 6. *i* et *u*.

1° *i* et *u* correspondent, comme en français, aux voyelles latines *ī* et *ū* toniques et libres, hors de toute condition spéciale. Tantôt ils sont brefs partout : *dræmi* dormir L., *tōsī* ici id., mur c. 516 ; tantôt la quantité varie, suivant les localités, particulièrement devant *r* : *dir* 1-10, 14 a, 16 a, *dir* 11-13, 15-22 dire L., *ēūr* 1-8', *ē-* 9-11 b, *ēūr* 16-22, *ē-* 12 sûr L., etc.¹.

2° *u*, bref ou long, est issu, conformément à un développement répandu dans les parlers orientaux, d'un ancien *ui* < latin *u* + *y* : fruit c. 370, trou, trouver c. 769 pour les représentants du fr. *pertuis* et de l'a. fr. *pertuisier*.

3° *ī* correspond, comme le fr. *i*, au latin *e* fermé tonique libre et précédé d'une palatale : (*ē*)*rsinē* partout sauf -*ā* 12 réveillonner L. < *recenare* M. L., EW. 7108, etc..

§ 7. *yé*.

yé représente, comme en français, mais avec un *e* partout fermé, le latin *e* ouvert tonique et libre. En position finale la voyelle est brève : *myě*, *pyě* miel, pied L. ; devant consonne, particulièrement devant *r*, la quantité varie : *pyěr* 1-10, 16-22, *pyěr* 11-15 pierre L.

§ 8. *wé*.

wé est le traitement du latin *e* fermé tonique et libre après labiales. En position finale la voyelle est brève : *pwě* poil, poix L. ; devant *r* on trouve, comme dans les cas précédents, des variations de la quantité : boire, foire, poire L.

1. Si *abri* c. 6 est exprimé par les formes *ēvrě* 1-9 et *ēvrě* 10-22, c'est que nous sommes en présence d'un substantif issu d'un verbe que je n'ai pas recueilli, mais qu'on peut aisément inférer d'après la forme donnée par Hingre pour La Bresse *aiivreuyé* < *apricare* M. L., EW. 560.

§ 9.

1° *yă* et *æ* < *o* latin tonique ouvert et libre.

yă est le traitement régulier en syllabe finale, par exemple dans *byă*, *yă* bœuf, œuf *L.* *y* s'est combiné avec *n* précédent et a donné *ŋ* dans *ŋă* neuf *L.*, adjectif et nom de nombre, et, avec une voyelle longue, dans *ŋěv* 1-10, 16-22, -f 11, 12 a, 14 a, 15 a neuve *L.*; il a été absorbé par la chuintante dans jeudi c. 420, mot où la voyelle présente des variations de la quantité et de la qualité.

Deux mots « feu » et « lieu » n'ont actuellement aucune trace de *y* devant la voyelle : on dit *fă* partout sauf *făy* 11 a, c, *făy* 12 feu *L.*, *lă* partout sauf *lăy* 12 lieu *L.* L'anomalie vient certainement de la forme des types étymologiques, mais il est difficile de saisir le procès de ces mots. Il est en tout cas certain que la forme *lă(y)* est ancienne, car *leu* est très fréquent dans les textes médiévaux *NAL.* 2531, 47, 2542, 37 (j'ai en outre noté une forme curieuse *luy* 2542, 33, dont la graphie s'explique probablement par la prononciation *æ* des mots transcrits fréquemment avec *ui*, tels que *huit* etc.). L'explication que M. Meyer-Lübke donne pour le fr. *feu*, *Hist. Gr.*, § 75, peut convenir à nos parlers : *u* de la triphthongue **uou* ou **uen* a été absorbé par la labiale *f*. Mais pour *leu* il faut supposer qu'au stade postérieur **liou* **liëu* une dissimilation a fait disparaître le premier élément de la triphthongue. Le *y* final qu'on trouve au Val-d'Ajol et à Remiremont dans ces deux mots peut être assez récent, cf. § 29, 5°, et n'a pas dû jouer de rôle dans le développement de la voyelle. Un troisième mot *jeu* *L.* n'apporte aucune lumière : ce peut même être un mot français récemment adapté, sans que son traitement phonétique permette de l'affirmer.

2° *ye* devant nasale.

Devant *n* tous nos parlers s'accordent pour présenter un *ye* dont le *y* est parfois absorbé par une chuintante précédente : *jeune* c. 422 et les formes toniques de *sonner*, *tonner* *L.*, en partie modifiées par des réactions analogiques, cf. § 143, A. On peut noter aussi *tonnerre* *L.* qui, sauf au point 12, est refait sur « il tonne ». *yě*, plus ou moins nasalisé, est le traitement le plus répandu ; seul le Val-d'Ajol dit *jyěn* avec un *e* long et fermé, sui-

vant un développement fréquent dans cette localité. Il est probable que *ye* est issu du stade *yæ* ; *jæn* du point 11, *jæn* des points 3 et 4 sont en effet des formes récemment reprises au français plutôt que des traces d'un état ancien. De toute façon l'influence de *n* sur la voyelle précédente est ancienne : on en trouve la preuve dans une forme précieuse que le témoin 2 b a donnée en réponse à fils c. 347 N. E. *jwëñ*, dont je reparlerai plus loin § 88, 3°.

§ 10. *o* et *u* issus d'*o* latin devant *l*.

Il convient d'examiner ensemble et dans un paragraphe spécial les mots où *o* latin ouvert ou fermé était suivi de *l* ; il faut en outre distinguer le cas où *l* était implosif et s'est amui et celui où il était intervocalique. Dans ce dernier cas, *o* persiste devant *l* : c'est ainsi qu'on dit partout *mōl* < *medulla* moëlle L., cf. aussi le représentant de *cuculla* au sens de citrouille c. 193. Quand *l* est implosif, *u* représente régulièrement le latin *o* fermé : *pūr* 1-10, 16 a, 17 a, *pūr* 12-15, 18-22 poudre L., etc. Au contraire *o* ouvert dans les mêmes conditions donne *ō* : *mō*, *mōr* mou, moudre L. Faut-il expliquer *o* < *ōl* + cons. par un stade intermédiaire *au*, comme on l'admet pour des régions voisines, cf. Schwan-Behrens, § 217, Rem. 2 : c'est assez probable, bien que je n'aie pas relevé dans les textes du Moyen Age des graphies en *au*, comme on en retrouve ailleurs, cf. id., III^e partie, p. 97. Ici de plus il existe une importante exception : on dit en effet partout *sō* soûl L., dont le type étymologique contient un *o* fermé. Nous avons affaire soit à un masculin refait sur un féminin **sōl* que je n'ai pas recueilli mais qu'il est facile de restituer, soit à un mot français récemment assimilé sur le modèle de *sō* sou L., qui existe encore en quelques points, et de mots analogues. Pour « fou » cf. § 62.

§ 11. Les voyelles nasales.

Si l'on réserve momentanément quelques développements secondaires, nos parlers présentent les nasales *ā*, *ē*, *ō*, *ī*, *ū* dans des conditions partout identiques.

ā correspond à la nasale du français issue non seulement d'*a*

latin suivi de *n* appuyé, p. ex. dans chanter *L.*, mais encore d'e latin dans la même position, quand la voyelle nasale est actuellement en contact avec un *r* : *pār*, *tār* (adj.) prendre, tendre *L.*

ē correspond à la nasale du français de main, pain *L.*, de plein *L.* abrégé dans l'aire 1-10 et aussi du représentant de *lin-teolu* drap de lit c. 260. On peut expliquer *ē* de chanvre c. 155 par un étymon **cānāpe* dont l'*ā* serait devenu régulièrement *ye* puis le *y* aurait été absorbé par la palatale ; au reste le mot paraît avoir circulé, cf. § 88, 3°.

On a déjà vu dans les pages antérieures de nombreux exemples d'*ō*.

Quant à *i* et *ū*, ils conservent plus fidèlement que le français l'état ancien des voyelles nasales d'*i* et *u* : *vī* vin *L.*, jeun c. 421, brun c. 125, etc.

Enfin l'ancienne nasale *en* (*ē*) issue d'e latin devant *n* ou *m* entravés donne lieu à des traitements compliqués et d'une interprétation délicate. En syllabe tonique, si l'on réserve les différents procès de dénasalisation et le cas déjà étudié où la nasale est suivie d'un *r*, tous nos parlers attestent un état ancien qu'on retrouve, quoique assez rarement, dans les textes médiévaux : cf. *vondui* (vendu), *on* (= en adverbe pronominal) *NAL.* 2542, 42, *londemain* id. 2531, 81, *on saic*, en sac, *on sep*, en prison, Déclaration des droits du ban de Vagney par Jehan de Planoy 1345, *Documents rares*, II, p. 224, 225, et pour les faits actuels descendre c. 245, *ēsōn* 1-11 b, c, 14-22, *-ōn* 11 a, b, 13, *āśōn* 12 ensemble *L.*, *fōm* femme id., ressemble c. 653, etc. Cependant le Val-d'Ajol se sépare souvent du reste du domaine et présente *ā* : entre c. 302, rentrer c. 647, *tā*, *vā* temps, vent *L.*, etc. Il est difficile de décider si nous avons affaire à un mélange de parlers ou à un développement phonétique particulier : il est possible qu'*ō* abrégé en syllabe finale soit redevenu *ā* (en tout cas on ne peut pas se baser sur les formes avons c. 68, aurons c. 75 dont *ā* a une autre origine, cf. § 131) ou qu'*ā* représente un stade antérieur à *ō* ; cette dernière hypothèse est appuyée par le traitement de bon c. 104, cf. l'a. fr. *buen*, point c. 590.

Pour la syllabe protonique, cf. § 21.

B. — Consonantisme.

§ 12. Tous nos parlers présentent plusieurs traitements fort anciens, à savoir :

1° la conservation du *h* germanique : hache cité p. 6, etc. ;

2° le traitement du *qu* latin intervocalique dans *aqua*, représenté par *v* ou dans l'aire 11-15 par *f* qui en est un développement secondaire, cf. les formes p. 8 ;

3° la réduction du *k* palatal latin à *y* dans les représentants de (*re* +) *medicare*, cf. M. L., *EW*. 5457, au sens de guérir c. 404 et de *radicare*, cf. id. 6992, arracher c. 45, et l'amuïssement de cette palatale dans *fâlër* 17-22 < **filicaria* fougère c. 356 (il ressort de cette forme que toutes celles qui sont usitées dans les autres localités sont reprises au français).

4° *w* germanique est représenté dans une série importante de mots par *w*, cf. p. ex. garder c. 374 < franç **wardôn*, guère c. 403 < anc. h. all. *weigaro*, regarder c. 640 pour les formes du composé de « guetter », dérivé du franc **wahta*, etc. Il n'est cependant pas certain que le *w* actuel continue directement le *w* germanique ; il se pourrait que les deux *w* soient séparés par un stade intermédiaire *v* ; en effet gazon c. 377 < franc **waso* et les représentants de l'a. fr. *gaïm*, *regaïm*, cf. § 28, ont un *v* dans un nombre important de localités ; le nouveau développement de *v* en *w* serait comparable à celui qui est exposé § 17, 3° et fin du § 40. M. P. Passy a relevé des faits analogues dans la région du Val-d'Ajol et dans les parlers franc-comtois voisins, cf. *Revue de philologie française*, 1891, p. 144, et 1896, p. 195 ; et dans l'aire 23-26 on peut également noter *v* dans guérir c. 404, etc. Le traitement de « voici, voilà » des points 19-22, cf. § 72, ne peut cependant pas être invoqué comme une preuve que le *v* de « gazon » etc. est récent, car c'est vraisemblablement un développement accidentel.

§ 13. Les consonnes des proparoxytons latins.

On sait que les parlers orientaux présentent fréquemment des

traitements différents de ceux du français; et il va de soi que ces différences qui remontent à une époque très reculée se retrouvent également dans notre domaine. On sait aussi qu'elles constituent un des problèmes les plus délicats de la phonétique historique des parlers français. Mais ce n'est pas ici le lieu de le traiter, et je me contenterai d'exposer les faits les plus caractéristiques, en renvoyant au travail de M. Horning, *Die Behandlung der lateinischen Proparoxytona in den Mundarten der Vogesen und in Wallonischen* (Programme), Strasbourg, Heitz et Mündel, 1902.

Dans coude *L.* qui se dit partout *kôtrê*, dérivé d'une forme ancienne *kôt* attestée ailleurs, particulièrement aux points 23-25, le groupe *b* + voy. + *t* a été réduit à *t*; si, à côté de ce traitement, les représentants de mala de c. 466 ont *v* (ou un *f* postérieurement développé), c'est que ce mot se rattache peut-être à un étymon **malabidu* issu de *malehabitu* M. L., *EW.* 5264 par substitution de suffixe ¹ ou que, suivant l'opinion de H., p. 14, c'est un mot de la langue des médecins, réduit plus récemment. D'autre part, on ne doit pas faire état des formes *pyéd*, *pyād* perte *L.*, recueillies dans quelques localités des deux vallées, car elles sont sans doute refaites sur le *v*. « perdre » ou même représentent un postverbal très ancien comme les mots du provençal *perda*, *renda*, *enla*, *venda*, cf. Schultz-Gora, *Altprovenzalisches Elementarbuch*, Winter, Heidelberg, 1906, p. 106.

Quand la labiale était précédée d'une nasale, elle était plus résistante, et c'est la consonne de la syllabe finale qui s'est amuïe, cf. les représentants d'**emputare* M. L., *EW.* 2862 au sens de greffer c. 397 et les dérivés en *ê* d'une forme ancienne issue de *cambita* id. id. 1542 au sens de jante c. 413.

Dimanche c. 252 et manche c. 468 ont partout une consonne sonore, sauf dans la région de Remiremont où la sourde est récente; cf. de même « huche » < **hutica* § 20, 1°. Enfin la palatale s'est amuïe dans les représentants de *nux* **gallica* noix c. 527. Suie *L.*, *sêê* 1-8, 19-22, -e 8-18, est en désaccord avec

1. M. Thomas a eu l'obligeance de me suggérer cette explication, et de me signaler l'existence de formes provençales telles que le dérivé *malaveiar* cité par M. L. qui exigent un étymon pourvu d'un *b*.

ce mot, mais l'origine en est obscure et l'étymon **sudica* certainement à rejeter.

§ 14. L'épenthèse.

L'absence régulière de la consonne épenthétique est un fait commun aux parlers lorrains et à tout notre domaine. Il suffira de citer pour les différents groupes étymologiques *n'r*, *l'r*, *m'l*, *s'r*, *sk'r tār* tendre *L.*, *môr* moudre id., ressemble c. 653, coudre *L.*, cf. § 18, *knœ* 1-8, 11 a, c, -ê 9-11 b, 13-22, -ê 12 connaître *L.*, croître c. 235, etc.

M. Meyer-Lübke, *Gr. d. R. Spr.*, I, p. 532, admet cependant que le *d* des formes lorraines de *jungere*, *exstinguere*, cf. pour notre domaine atteler c. 54, *têd* 2 a, 8 a, *êêtêd* 19c éteindre *L. khtèn'de* Hingre (c.-à-d. *êtênde*), s'est régulièrement développé dans le groupe *ng'r*, et il reprend cette théorie *Hist. Gr.*, § 182. Cette opinion est soutenable, et *jêr* du point 87 de l'*AL.* peut à la rigueur être considéré comme une forme refaite. Mais il est bien certain que la plupart des mots où nous rencontrons une consonne épenthétique sont des emprunts plus ou moins anciens au français. C'est le cas de cendre c. 143 et très probablement de tordre c. 757, etc. « Joindre » lui-même, malgré son sens local d'atteler, peut bien être également un emprunt, qui aurait fait disparaître un mot plus ancien issu d'*applicare*, cf. M. L., *EW.* 548. La carte 54 nous montre que ces deux mots sont actuellement en lutte dans l'aire voisine 23-26.

§ 15. *n* < ancien groupe *m'l*.

Par suite de l'absence de la consonne épenthétique, *m'l*, après s'être conservé, s'est changé en *m'n* qui a abouti à *n* attesté dans les deux mots « ensemble », cf. p. 13, ressemble c. 653.

On ne peut cependant pas s'appuyer sur ce traitement pour affirmer que « femme », cf. p. 13, a possédé autrefois un *n* comme d'autres parlers orientaux, cf. Meyer-Lübke, *Hist. Gr.*, §§ 10 et 172. Les deux groupes *m'l* et *m'n* peuvent s'être développés l'un en *mn*, l'autre en *mm* à des dates différentes; et en tout cas *m'n* n'est actuellement représenté dans nos parlers que

par *m*, v: semer *L*. Il faut en outre remarquer que *m* est également le traitement des textes anciens, cf. *fame NAL*. 2531, 68, *fe[m]me* id., 83^b, etc.

§ 16.

Les deux traitements suivants sont de date plus récente :

1° le changement de *l* combiné en *y*, quand *l* était précédé des consonnes *b, p, f, k, g*, et que le groupe était initial ou appuyé : *byã, pyô, fyãri, tyô, dyës* blanc, plomb, fleurir, clou, glace *L.*, etc. ;

2° le développement de *u*, quand *n* se trouvait devant un *y* d'origine diverse : *uã* neuf *L.*, éternuer c. 315, étrangler c. 321 (cf. § 81, A 6°), nerf *L.*

§ 17. Amuïssement de consonnes.

Il faut en outre signaler une série importante de phénomènes d'amuïssement qui ont atteint *r* implosif, *y* après consonne et devant voyelle et *v* devant *w*.

1° *r* s'amuït régulièrement devant les consonnes dont l'articulation se fait avec la pointe de la langue : cf. devant *l* parler c. 553, devant *d, t* garder c. 374, porter *L*. (pour le traitement particulier du Val-d'Ajol v. § 87, 3°), devant *s* qui a donné naissance aux phonèmes *ε, ê, ê* morceau *L.*, porc c. 598 pour les représentants de « pourceau », devant *n* journée c. 425, éternuer c. 315. La conservation de *r* dans (*ě*)*člěrnĩ* < **sternire*, faire la litière c. 459 aux points 16-22 provient de ce que *r y* a subi une série de métathèses, cf. § 32, qui l'ont préservé de l'amuïssement.

Au contraire, devant les labiales, *r* se maintient régulièrement partout : germer c. 387, etc. Pour le traitement de *r* devant les chuintantes *č, ε, j, j*, cf. § 75, 6°.

2° *y* issu de *l* s'amuït devant une voyelle antérieure dans remplir c. 642-4, enclume c. 290, *đkĩ* 1-11, 13-19 a. oncle *L.*, *fũtẽ* 19, 20 < a. fr. *flaüter* siffler c. 710; pour cercle c. 144, ongle c. 533, cf. § 29, 2°.

3° *v* disparaît par assimilation devant *w* : avoine c. 63, veine c. 780, etc. Pour *vhĩ*, voisin, de 20-22, cf. § 72.

CHAPITRE III

TRAITEMENTS COMMUNS IRRÉGULIERS

Un nombre important de traitements communs se présente sans régularité. Les uns ont été contrariés dans leur développement par des influences analogiques, les autres appartiennent à la phonétique syntactique qui, comme on sait, ne s'exerce pas avec la rigueur des développements phonétiques ordinaires : nous en avons déjà constaté les effets dans certaines variations de la quantité relevés §§ 2 sq. En outre il est fréquent que ces deux phénomènes se manifestent concurremment. Par suite, les faits sont si compliqués et d'un aspect si incohérent que l'explication en devient fort embarrassante.

A. —

Vocalisme.

§ 18. Traitement de la voyelle représentant *o* latin tonique fermé et entravé.

Trois traitements sont en rivalité dans toutes les localités. On trouve à la fois et partout : 1° *u* dans *kũz* 1-10, 15-22, - $\frac{x}{2}$ 12 a, *kũs* 11, 13, 14 coudre *L.*, etc. ; 2° *õ* dans *gõt* goutte *L.*, etc. ; 3° *wõ* dans bourse c. 113, etc. Bien plus ils coexistent parfois dans le même mot ; c'est ainsi qu'on a *õ* et *wõ* dans *kwõr* 1-11 b, 13, 16-22, *kwõr* 12 et *kõr* 11 a, c, d, e, 14, 15 = a. fr. *courre* courir *L.*, *fwõẽ* 1-8, 19-22, -e 8'-11 b, e, 13-18 et *fõre* 12 fourche *L.*, *u* et *õ* dans rouge c. 669, genou c. 384, soleil c. 716, formé partout avec le suffixe *uclu*, *ũ* et *wõ* dans *bũẽ* 1-8, 19-21, -e 8'-18 et *bwõẽ* 22 bouche *L.*, *mũe* 1-8', 11 a, c, - $\frac{x}{2}$ 9-11 b, e, 13-22 et *mwõẽ* 12 mouche *L.*, *ũ*, *õ* et *wõ* dans court c. 217, four c. 358. Il arrive aussi qu'un même mot présente deux traitements dans les parlers de tous les témoins d'une localité :

c'est ainsi que le Val-d'Ajol dit à la fois *tô* tout *L.* et *tüjd* toujours c. 759.

La situation est la même dans d'autres parlers lorrains. M. Horning, qui ne l'a pas relevée dans notre région, l'a constatée dans plusieurs localités de la Lorraine annexée §§ 104 et 105. M. Haillant donne pour Uriménil à la fois *couhh*, *coh* et *couot*, court, *fouo*, four, et *mouhhe*, mouche, l'*AL.* pour Gérardmer 76 *môc*, mouche, et *būe*, bouc, etc. ; dans les parlers de la région messine *ô* est particulièrement fréquent, cf. This, § 49 sq., Zeliqzon, § 46, et cependant This cite § 47 *küs*, coudre. Il serait facile d'allonger cette liste, v. Herzog, *Einleitung*, § 46, et l'on trouverait des faits semblables dans les parlers franc-comtois pour lesquels il suffira de signaler *gôt*, goutte, *môc*, mouche, et *fū*, four, des points 23-26 de mon enquête.

Un tel état de choses n'est pas aisé à expliquer, et les brèves interprétations qu'en ont données MM. Horning et Meyer-Lübke me semblent peu satisfaisantes. M. H. se contente, dans une note de la page 51, de se demander si « *o* n'a pas été diphtongué dans cette position, comme le fait est vraisemblable pour *é* entravé ; *ô* serait une réduction d'*ou*, comme *o*, *a* sont des réductions d'*oi*. Les deux éléments seraient encore reconnaissables dans *û* ». On remarquera l'obscurité de la dernière phrase. M. M. L., *Gr. d. R. Spr.*, I, §§ 142 et 144, est plus affirmatif et admet qu'en lorrain *o* fermé entravé s'est diphtongué en *ou* qui, par *ow*, s'est ensuite réduit à *ô*, sauf après les labiales et les gutturales, après lesquelles une métathèse *wo* > *ou* se serait produite. Mais il ne dit pas comment, dans cette hypothèse, il explique les cas fréquents où l'on trouve *o* après des labiales et des gutturales et la présence d'*u*. On voit que la démonstration de M. M. L. est insuffisante ; de plus elle se heurte, dans notre domaine, à une objection sérieuse. Si l'on considère *wo* comme l'état le plus ancien, on est amené, pour expliquer les formes avec *o*, à admettre que *wo* se réduit à *o* dans des parlers qui manifestent au contraire une tendance très nette à développer *w*, ainsi qu'on le verra plus loin § 40.

En conséquence, il me paraît plus satisfaisant de prendre

comme point de départ non pas une ancienne diphtongue mais une des deux voyelles *o*, *u* et de voir dans *w* un phonème d'origine récente. Mais est-ce *o* qui a succédé à *u* ou inversement ? Il faut avouer que le choix est délicat, et l'on ne peut trouver aucun secours dans les textes du Moyen Age, dont les graphies sont, on le sait, ambiguës, cf. Kisserling, *Die betonten Vokale im Altillothringschen* (Inaug. Diss. Halle), 1890, p. 11 sq. La part qu'on peut faire au mélange des parlers est restreinte ; on voit bien que *kwō*, *fwō*, court, four, qui coexistent à côté de *kūe*, *fūē* dans les localités 2-6, y sont des formes étrangères, et que de même, à Uriménil, les formes *couhh*, *coh* et *couot* ne peuvent pas être toutes trois autochtones : mais ce sont là les seuls cas où l'on puisse être affirmatif. D'autre part l'extension d'*o* est si grande qu'il est difficile de le considérer comme issu d'*u* et en même temps de justifier la persistance d'*u* dans un certain nombre de mots. S'il faut donc admettre qu'*u* est dû à un développement secondaire, quel en a été le procès ? L'influence d'une labiale précédente ne peut pas être la cause essentielle, puisque « coudre » et « court » présentent également *u*. Par contre, il me semble qu'on rend compte d'une façon satisfaisante de l'état actuel en supposant qu'*u* s'est développé en syllabe ouverte.

Dans cette hypothèse, *ō* se serait maintenu quand il était suivi de deux consonnes dont la première était implosive : c'est ainsi que *nō*, *vō*, *tō*, nous, vous, tout, où la voyelle est finale, ont pu subsister grâce à des groupes syntactiques tels que « nous le faisons », etc. Dans les mots terminés par une consonne tels que « bouche », « mouche », etc., *u* s'est développé dans les phrases où le mot s'est trouvé devant un mot à initiale vocalique. Des exceptions comme *bwōē*, bouche, de 22, *mwōē*, mouche, de 12 deviennent ainsi facilement explicables : elles représentent les formes usitées devant consonne et où plus tard un *w* s'est développé dans des conditions exposées § 40.

L'interprétation proposée ici a l'avantage de s'accorder avec le développement d'*u* dans la syllabe protonique, cf. § 25, 3°, et aussi de s'appliquer au cas embarrassant de « cheveu », qui est traité dans le paragraphe suivant.

§ 19. Traitement de la voyelle dans l'ancienne terminaison *el* < lat. *illu*.

Tandis que ceux c. 142 *N. E.* se dit partout *sô*, v. encore § 129, 1^o, cheveu c. 181 se présente partout avec *û*. Le traitement de « ceux » est fort ancien, car les textes du Moyen Age ont fréquemment des graphies telles que *ceoz NAL.* 2529, 41, *ceos id.* 2531, 48, etc., cf. aussi Schwan-Behrens, § 211, Rem. *û* de « cheveu » est donc récent et, conformément à l'interprétation adoptée dans le paragraphe précédent, il faut non pas l'attribuer à l'influence de la labiale *v*, mais y voir un développement particulier de phonétique syntactique.

§ 20. *o*, *u*, *i* en syllabe finale terminée par une consonne.

C'est encore à la phonétique syntactique que sont dues les variations du traitement des mots où *o*, *u*, *i* se trouvent dans la syllabe finale devant une consonne.

Tandis que certains mots conservent la voyelle étymologique, d'autres l'affaiblissent en *æ*, *ê* et, devant une nasale, en *ě*; et souvent la phonétique syntactique cause en outre des modifications secondaires de la quantité.

1^o *o*, *u*, *i* devant une consonne autre qu'une nasale.

On trouve d'une part des mots tels que *tyôë* 1-8, 19-22, -*ε* 8'-18 cloche *L.*, *pôë* 1-8, 19-22, -*ε* 8'-18 = fr. *poche* louche *L.* avec *o* partout conservé, et d'autre part *soc* c. 713, *byăë*, -*ε* (f.) (pour les témoins qui ont fourni ces formes, cf. le *Lexique* au mot indiqué plus loin), qui représente le fr. *bloc* avec changement de genre bille de bois *L.*, où *æ* s'est développé en syllabe entravée¹.

Il en est de même d'*u* qui est devenu *æ* dans *ĵăët* 1-8, 19-22, *j-* 8'-18 juste *L.*, *hăĵ* 1-8, 19-22, -*j* 16-18 et, avec une voyelle allongée, *hăë* 11 c, 13 a, 15 a, -*j* 8' b, 9 huche *L.* Pour *i*, cf. *génisse* c. 383.

2^o *o*, *u*, *i* devant nasale.

1. Brosse c. 120 *N. E.* est plus ou moins refait sur « brosser » qui, de son côté, doit à « brosse » l'ô de nombreuses localités.

La syllabe étymologique persiste souvent partout, avec des modifications de la quantité, p. ex. dans *hom me*, *lune*, *cuisine L.* D'autres fois au contraire elle s'est abrégée et affaiblie en syllabe entravée. Les faits sont ici assez compliqués. Les deux traitements sont en rivalité dans *person ne* c. 573, *po m m e* c. 594. En outre, dans les cas où la voyelle est réduite, elle est ordinairement *ě*, conformément à ce qu'on a vu § 9, 2°; mais, en plus d'allongements secondaires, on trouve aussi *æ*, *ē* dont l'interprétation est délicate comme le montre l'exposé suivant.

A côté d'*ēn* une *L.*, seule forme de tout le domaine, et de *pyēm* 11 c, 13-16 a, 17-22, *pyēm* 12 plume *L.*, les témoins 11 a, b, 16 b disent *pyēm*, et de même l'aire 11, 14, 15 emploie *j ělām* j'allume c. 27. *æ*, issu d'*o*, a une plus grande extension : si « moissonne », cf. moissonner *L.*, ne présente *-ēn* qu'au point 11, *pām*, pomme, est usité dans les localités 8', 9, 10, 16 et 19. Enfin, en ce qui concerne *i*, « cuisine », forme verbale de cuisiner *L.*, n'offre *-ēn* que chez les témoins 11 a, c, ailleurs on dit *-ěn*, *-ĕn* et, avec allongement, *-ēn* au point 12.

æ, *ē* semblent bien représenter l'état antérieur à *e* dans les mots dont la voyelle étymologique est *o* ou *u*. Mais le fait n'est pas absolument certain pour les verbes où nous pouvons avoir affaire à des reformatives analogiques d'après les formes où la voyelle est protonique, cf. § 24. D'autre part, à Remiremont, *ē* est peut-être dû à une régression récente ; on voit en effet par *kājēn*, il cuisine, que tout *ě* y devient *ē* ; on peut y signaler encore *pēs* pièce *L.* des témoins 11 a, c, *ĕāy*, *ĕ-* suif c. 730, cf. sur ce mot p. 8, et *ĕtrāy*, étrille, de 11 c, cité p. 6.

§ 21. Traitement de la voyelle nasale *en* (*ē*) issue d'*e* latin devant *n* ou *m* entravés en syllabe protonique.

Les faits actuels sont fort complexes : *ǣ* ou la voyelle dénasalisée *o* sont rares, on trouve sporadiquement *ĕ* et très fréquemment *ě*. La vallée de la Haute-Moselle qui, ordinairement, ne dénasalise pas les voyelles nasales brèves, ne présente avec *ĕ* que gencive c. 380 et *sĕt* recueilli dans la plupart des localités de cette vallée sentir *L.* Le préfixe « *en* » est presque toujours devenu *ě*, cf. empoigner c. 283, remplir c. 642, et l'on verra

§ 26 *ad finem* que cet $\ddot{e}$ est même parfois sujet à disparaître. Cependant les témoins a et c de Remiremont disent $\dot{o}f\ddot{a}$ enfant L. à côté d' $\dot{e}f\ddot{a}$ de tous les autres témoins, 9 dit $\dot{o}p\ddot{u}t\ddot{a}$ et 18, 21 a $\dot{o}$ -emporter L., 17 a-c, 21 a $\dot{o}d\ddot{r}\ddot{a}$ endroit L., au Val-d'Ajol, où $\ddot{e}$ est également prépondérant, ensemble L. se dit $\ddot{a}son$; enfin, la préposition en c. 289, à côté d' $\ddot{e}$ qui est le traitement le plus répandu, offre $\dot{o}$ aux points 9, 10, $\dot{o}$ aux points 16, 17 et $\dot{o}$ au point 12.

Étant donné que le traitement de cette nasale dans la syllabe tonique suppose partout un ancien *on*, cf. § 11, il est improbable qu'en syllabe protonique *en* ($\ddot{e}$) ait été conservé avec sa prononciation ancienne. De plus, en cette hypothèse, on ne voit pas comment il faudrait expliquer les formes avec $\dot{o}$, $\dot{o}$, $\dot{o}$. Il faut donc admettre que la nasale de la syllabe protonique a passé, comme celle de la tonique, par le stade $\ddot{a}$ et que, dans quelques cas seulement et par analogie, elle a suivi le même procès $\dot{o}$, d'où $\dot{o}$. Le plus souvent une dénasalisation s'est produite, et $\ddot{a}$ est devenu successivement $\ddot{a}$ aujourd'hui disparu puis $\ddot{e}$. Le traitement d'an née c. 32 appuie cette explication¹.

Les mots empruntés au français tels que charpentier c. 162 flottent naturellement entre les deux traitements. On ne peut pas faire état du pronom adverbial en c. 284-8 qui peut être considéré comme tonique ou protonique, ni de sentier c. 704 qui peut être refait sur « sente » ; enfin dans les futurs de tenir, venir, L. l' $\ddot{a}$ de l'aire 17-22, p. ex. à la 3^e pers. du singulier $t\ddot{a}r\ddot{e}$, $v\ddot{a}r\ddot{e}$, est très probablement récent, cf. § 51.

Mais il reste à expliquer « gencive » et « sentir ». Le premier doit la conservation d' $\ddot{e}$ à la palatale précédente, comme gendre c. 381. « Sentir » est plus embarrassant ; on ne peut pas songer à

1. Les formes de ce mot sont étonnamment variées : c'est qu'en effet au stade $\ddot{a}$ deux développements étaient possibles, soit $\ddot{a} < \ddot{a} < \ddot{e}$, soit $\ddot{a} < \dot{o} < \dot{o}$; de plus $\ddot{a}$ des localités 12, 20, 21 représente un développement secondaire récent d' $\ddot{e}$ en $\ddot{a}$, conforme au § 51 ; mais de toute façon la présence de deux traitements dans plusieurs localités de la région de Remiremont, cf. aussi *anaue* et *onaue* à La Bresse dont la deuxième forme est plus usuelle d'après Hingre, est certainement due à des faits de mélange.

voir dans ẽ l'effet d'une nasalisation récente ; la seule explication possible, c'est d'en attribuer le maintien à l'action des voyelles i , u au participe (on verra § 51 des faits analogues d'accommodation vocalique), et à une action analogique dans les formes toniques.

Enfin au Val-d'Ajol le triple traitement ẽ , õ et ã est vraisemblablement dû à un mélange de parlers.

§ 22. Syncope de la voyelle d'une syllabe protonique intérieure ou initiale.

Ces syncope sont fondamentalement de même nature que celles qui ont produit les formes du français *larcin*, *soupçon*, a. fr. *corcier*, cf. Meyer-Lübke, *Hist. Gr.*, § 132, mais nos parlers sont allés dans cette voie beaucoup plus loin que le français.

1°. Les cas de syncope de la voyelle protonique en syllabe intérieure sont nombreux, et toutes les voyelles sont sujettes à subir le développement, c'est ce qui ressort des exemples suivants : allumer c. 26, moissonner c. 504, cheminée c. 172, oseille c. 537 que la plupart des localités désignent par un dérivé en *ette* d'un simple que M. Meyer-Lübke rattache à **acidula* EW. 104, noyer c. 527 qui, sauf au point 12, est exprimé partout par un dérivé en *ier* du mot qui signifie noix < *nux* **gallica* M. L., EW. 3659, servante c. 706 désigné dans la majorité des localités par des représentants du fr. *demoiselle*, carnaval c. 136 désigné encore en quelques points par le composé « carême entré ».

Comme la plupart des mots qui pouvaient être atteints par ce développement sont des verbes ou des dérivés, il n'est pas surprenant que, dans beaucoup de cas, la voyelle ait été maintenue ou rétablie sous l'influence des formes où elle est tonique : c'est ce qui s'est produit dans un nombre variable de localités pour cerisier c. 147 d'après « cerise » mais avec une quantité différente, aiguïser c. 12, arranger c. 46, les représentants du fr. limacon limace c. 455 ; de même renverser c. 650 qui se dit (r) ẽ fẽ ã 1-7, - ẽ - 21 est refait sur les formes toniques aux points 11 et 14 qui disent $r\text{v}\text{y}\text{ã}\text{ç}\text{ẽ}$ ($r\text{ẽ}\text{w}\text{õ}\text{ẽ}$ de 8', 12, 13 vient d'un autre éty-

mon **revolvicare* M. L., *EW*. 7285 plutôt que **reverticare* id. 7278 et Horning p. 119 s. v° *revwoši*). Il arrive même que la voyelle soit partout maintenue, p. ex. dans les représentants de **pertusiare* trouver c. 769, déjeuner *L.*, etc. Si dans boulanger c. 110 la voyelle intérieure n'a pas été syncopée, c'est que nous avons affaire à un mot français adapté et que la syncope de la voyelle de la syllabe initiale, tout en exigeant un moindre effort, le transformait moins; *děvĕtĕ* 1-10, 16-22, -ĕy 11-15 = fr. arch. *devantier* tablier *L.* est plus étonnant : c'est sans doute un mot introduit assez récemment, si on le compare à « arranger » syncopé dans la majorité des localités et à *děfti* = fr. *dévêtir* de l'aire 1-19 déshabiller *L.*

2° La syncope de la voyelle protonique de la syllabe initiale présente des faits analogues aux précédents : parfois elle se produit uniformément dans tous les parlers, mais fréquemment aussi la voyelle est maintenue ou rétablie, surtout par analogie. Ici de plus les faits sont compliqués par la phonétique syntactique : la syncope en effet ne pouvait avoir lieu qu'après un mot à finale vocalique; c'est pourquoi les formes non syncopées sont plus résistantes que dans le cas précédent. Si l'on ne fait pas état des mots qui ont le même traitement en français, les cas où la syncope est commune à tous les parlers ne sont pas très nombreux, cf. p. ex. soleil c. 716, vous dites c. 253, pisser c. 583, connaître *L.*, verrou id., voulez-vous c. 807 (où l'on peut ne pas tenir compte de *vũlĕ* 11, évidemment refait sur le français, ni de *velĕ* des témoins 11 a, c, dont a emploie aussi *vlĕ*), etc.; plusieurs mots ne sont plus connus de quelques témoins, mais les réponses suffisent pour prouver que la forme syncopée a existé partout, cf. *mtĕ* 1-10, 16-22, *mtĕy* 11, 12 a, 14 a, 15 a métier à tisser *L.*, *slĕ* 1-9, 10 c, 16-19 c, 21 a, 22 a, -ĕy 11 a, 13 a, 15 a cellier id., *lmĕr* 11 a, b, 13 a, b lumière *L.*, cf. aussi lampe c. 440; cependant *pnĕ* panier c. 550 a une aire actuellement fort restreinte, et peut-être est-il trop hardi d'être aussi affirmatif pour ce mot. Au reste un *a* étymologique est sujet à être syncopé comme les autres voyelles : c'est ce que montre la forme actuelle *pkóvľĕ* des

témoins 9, 16 b, 17 a, b du nom de lieu Peccavillers (section de Saint-Amé), issu de « Pascal + viler », aisément reconnaissable dans *Paschaveleir* cité dans l'introduction, *Pescaviler* NAL. 2542, 52 (Mai 1295).

En de nombreux cas, la syncope ne s'est produite que dans une partie des localités : à côté de *bzã* 1-7, 17-22, les points 8-10 c, 12-16 disent *pẽzã*, 11 a-c *pẽ*- pesant *L.*, cf. encore les représentants de *pisellu* pois c. 592, léger c. 444. Dans ces mots la forme non syncopée est celle qui était usitée après consonne ; mais dans d'autres mots, particulièrement dans les verbes, ce peut être aussi l'analogie d'autres formes ou de mots voisins qui a soit entravé le développement, soit fait disparaître la forme ancienne : ainsi l'extension de la forme syncopée est assez grande dans je perds c. 568, perdu c. 570, donner c. 259, faner c. 335, elle l'est moins dans il fallait c. 333, elle est très restreinte dans les représentants de **tittiare* téter c. 748 et dans sécher c. 700. De même moulin c. 511 a subi dans de nombreuses localités l'influence du v. moudre *L.*, et monnaie c. 506 peut-être celle de mener c. 490, s'il ne s'agit pas simplement d'un mot français adapté. Les formes du dérivé de *gallu* pour désigner le cochet *L.*, *jẽlé* 2 c, 5 d, 6 e, j- 8 c, 8' c, d, f, *jã*- 12 a, 17 a, 18, j- 19 a-c, *jõ*- 15 a, sont remarquables à côté du traitement de « geline » poule c. 602 (cf. Meyer-Lübke, *Einführung in das Studium d. Rom. Spr.*, 2^e éd., § 138) et sont évidemment dues à l'influence analogique des représentants de *gallu* *jô* 1-8, 19-22, *jõ8'*-18 coq *L.* De même si pêcher c. 558 et *pũẽõ* 1-8', 11 a, c, -ẽ- 12, -ẽ- 9-11 b, 13-22 poisson *L.* ont partout une voyelle protonique, c'est probablement sous l'influence des formes toniques de « pêcher » (qui par une réaction réciproque doivent leur *ũ* à « poisson »), comme moisson c. 504 va de pair avec moissonner id. Il arrive même que la syncope n'ait pas lieu dans des mots qui la subissent en français, soit par l'analogie des formes toniques p. ex. dans « mener », soit par l'action de la phonétique syntactique : c'est ainsi que chemin c. 171 est uniquement dissyllabique, après voyelle comme après consonne, dans les aires 1-7, 17-22.

La conservation de la voyelle protonique peut provenir de bien d'autres causes, date de l'introduction du mot, celle de la réduction d'un groupe de consonnes intérieur, etc. Le besoin de clarté peut par exemple réagir contre les forces aveugles du développement phonétique : ainsi les représentants de *solarium* au sens de fenil *L.* *sölle* 1-10, 16-22, *-ë* 11-15 ont partout conservé la voyelle protonique, dont la chute eût amené une confusion gênante avec « cellier », cf. p. 25.

Finalement tant de causes concourent à entraver la syncope que les mots où elle n'a pas lieu sont peut-être plus nombreux que ceux qui l'ont subie ; et ces parlers dont la syncope est en somme un trait caractéristique en arrivent à présenter des formes où la voyelle protonique est longue, non seulement sous l'influence d'un simple comme dans le diminutif qui désigne la petite scie à un homme c. 691 dans l'aire 1-8', mais dans des mots dont le simple n'existe plus ou n'a jamais existé dans notre région, ou même dont la terminaison est identique à un suffixe usuel, p. ex. *bouleau*, *poison L.*, etc. Ce dernier fait se remarque dans un nombre important de mots : que l'on compare à la voyelle brève de garder c. 374 la voyelle longue de parrain, marraine, mardi, marguillier *L.*, et au traitement de faine *L.* < **fagina*, cf. § 28, 2°, celui de lait *L.* < **lacticellu* qui se dit *lāsē* dans tout notre domaine lorrain, tandis que les parlers franc-comtois limitrophes ont des formes à voyelle brève *lēsē* 23, *lā-* 24, 25, *lā-* 26.

§ 23. Réduction d'*ü* en hiatus à *w*.

Cette réduction se produit soit à l'intérieur du mot, soit en syllabe initiale, cf. d'une part *alouette* c. 30, les représentants de l'a. fr. *affouer* allumer c. 26 et de l'autre *chouette* c. 190, *bwē* boyau c. 116, *hwē* hoyau *L.* recueilli seulement en quelques points, et les formes du pronom relatif et interrogatif « où » dans le composé « où est-ce que » c. 539-541. Mais dans le deuxième cas la phonétique syntactique a fait parfois subsister les formes non réduites : c'est ainsi que l'aire 1-7 dit à la fois *ewē* essuyer c. 311, *jwē* jouer c. 424 et *ewē* chier c. 188

(sur l'ŷ de ces verbes, cf. § 143), et que *riiël*, avant-train de la charrue, *charrue L.*, est la seule forme attestée par les témoins qui ont indiqué ce mot. Au contraire, dans *louer*, *nouer L.*, les formes réduites avec *w* sont si résistantes qu'après consonne, outre *lŷă 1-9*, les témoins 2 a, e, 4 a disent *lŷwă*, et qu'à l'initiale 2 a, e, 4 a, 18, 20 a ont employé *nŷwă*, cf. les formes analogues de Noël c. 524.

§ 24. Affaiblissement des voyelles protoniques en *ă*, *e* et *ĕ*.

Quand la voyelle protonique n'a pas été syncopée soit pour une des causes exposées dans le paragraphe précédent, soit parce que les consonnes qui l'entourent nécessitent un phonème vocalique ou parce qu'elle est initiale, nos parlers la réduisent très fréquemment à *ă*, *e* (ces deux signes peuvent être considérés comme équivalents pour les raisons indiquées p. 2); mais ce développement est aussi souvent entravé que celui de la syncope et pour les mêmes causes. On peut citer comme exemples de faits communs à tout le domaine *săpĕ* partout sauf *-ă 12 souper L.*, *drămĭ* dormir id., *fĕmăy 1-10, 14-22*, *-ĕy 11, 13*, *-ĕ 12 fumée id.*. Certains mots ou formes de moindre extension méritent d'être également signalés : les représentants de l'a. fr. *escupir* < **exconspuere* avec modification de la terminaison ? Körtling 3374 cracher c. 224, les formes anciennes de « *roublier » oublier c. 543, *răyĕ* recueilli dans les localités 1-9, 11, 14, 15, 16 au sens de « râcler le fumier de l'étable » fumier *L.*, qui est un dérivé de « râble » < *rutabulu*¹, les représentants de l'a. fr. *subler* (plutôt que *sibler*) au sens de siffler c. 710, le dérivé de « coin » < *cuneu* coin à fendre le bois c. 197.

La voyelle protonique passe parfois au stade *ĕ* : dans *couleuvre* c. 216, *fourmi* c. 360 l'aire en est assez restreinte, mais *couture* c. 220 l'atteste pour presque toutes les localités et *connaissons* c. 205 également partout où des reformati-
ons secondaires

1. M. Thomas, qui a rattaché à *rotulus* toute une série de formes méridionales, *Nouveaux Essais*, p. 329, propose de considérer notre verbe comme dérivé de ce type, mais les faits réunis § 89, 4°, semblent être plutôt à l'appui de notre hypothèse.

d'après l'infinitif n'ont pas eu lieu, cf. encore Plombières *L.* et les formes du nom des habitants de Ventron id. Il est possible que dans « fourmi » et « couture » le développement d'*ê* soit le résultat d'une assimilation partielle à la voyelle claire de la syllabe tonique. Au contraire un ancien *e* devient assez fréquemment *æ*, *ê* dans je perdrai c. 569, perdu c. 570, perdrix c. 571, dimanche c. 252 dont la syllabe initiale correspond presque partout à celle de l'a. fr. *diemanche*, fermer *L.*, vêtir id., « dévêtir » déshabiller id., maréchal-ferrant c. 479, « limaçon » limace c. 455, mots où la voyelle est dans le voisinage d'une consonne labiale, et en outre dans éternuer c. 315 au seul point 12 et dans les représentants de **sternire* faire la litière c. 459 à la fois au point 12 et dans l'aire 1-7 : cf. sur les relations de ces voyelles § 27.

Enfin d'une façon analogue un *u* protonique en hiatus et soutenu par un groupe de consonnes initiales tend à s'affaiblir en *ê*, *ë* dans corvée c. 214, écrouelles c. 277, truelle c. 770 (probablement après développement d'un *w* entre *ũ* et la voyelle suivante bien que je l'aie pas saisi partout, cf. § 28, 3°).

L'analogie a considérablement compliqué l'aspect actuel de nos parlers. Très fréquemment l'influence des formes verbales toniques ou celle d'un simple a troublé l'évolution de la voyelle protonique. Parmi les verbes on peut citer il buvait c. 103 où le traitement phonétique *hê-* n'existe qu'en quelques points, fermez c. 342 pour les formes de « clore », *trèvê* de 11, 13-15 à côté de *trōvā* des autres localités trouver *L.* Les faits sont plus complexes dans les verbes « couvrir, mourir, nourrir, pourrir » : *æ* a passé de la syllabe protonique dans les formes toniques où il est devenu *ê*, puis il a repassé avec cette nouvelle quantité longue dans la syllabe protonique ; il en est de même d'*ê* de *fyêlê*, -*ā* = a. fr. *flaüter* siffler c. 710 et d'*ê*, au point 12, dans les verbes « ouïr » et « jouir » qui s'y disent *êy* et *jêy*, entendre *L.*, réussir c. 655.

Lescas où un simple a réagi sur un dérivé, empêchant ou faisant reculer le traitement propre à la protonique, sont fort nombreux, cf. entre autres clocher c. 195, pommier c. 596, pru-

nier c. 619 pour les représentants du dérivé de « beloce » < **bul-lucea* Meyer-Lübke, *EW.* 1390, taie d'oreiller c. 736 désigné partout par un dérivé en *ette*, oison *L.* dont la consonne même vient d'« oie », modifiés à des degrés divers par cloche *L.*, pomme c. 594, prune c. 618, taie, oie *L.* ; cf. encore éteule c. 316, dont la forme *etelō* de 21 montre qu'ŏ des autres localités est analogique, ou brosse c. 120 souvent refait sur « brosse ». Il en est de même de poignée *L.* et d'empoigner c. 283 qui sont refaits sur poing c. 590 et les formes toniques du verbe dans l'aire 1-16, tandis que dans l'aire 17-22 la voyelle protonique est *ē*, *ē* ; poignet *L.* est même refait à peu près partout. En ce qui concerne l'*ū* de *pūniy*, *ēpūnē*, *pūnō* de 1, 2, l'origine en est semblable à celui de *pūyi* pouvoir c. 606 et d'autres mots étudiés § 25. Journée c. 425 est particulièrement intéressant ; car les formes avec *ē* des deux vallées montrent que, si *o* protonique en syllabe terminée par *r* + cons. s'est généralement développé en *ū*, cf. § 25, et ne s'est pas réduit à *æ*, *ē*, la résistance de cette voyelle vient non pas d'une date différente des développements, mais de l'influence conservatrice exercée par les formes toniques. On comprend que dans ces conditions la voyelle de tel mot qui est conservée dans nos parlers ait été réduite ailleurs au point de s'amuir complètement : c'est ainsi que « pourceau » qui a dans tout notre domaine une syllabe initiale *pū* porc c. 598 se dit *p'hhé* à Mailly (Meurthe-et-Moselle), etc., Adam, p. 362, cf. dans ce même village *p'hhon*, poisson, id., p. 360, et de nombreuses formes de « pommette » pomme, pomme de terre, pommier *AL.* et Adam, p. 360 sq.

Finalement la loi de l'affaiblissement de la voyelle protonique est si fréquemment battue en brèche que, même dans des mots non dérivés, elle ne s'exerce que dans une partie des localités, quand elle n'a pas été complètement annihilée, par ex. dans oiseau *L.*, cf. les formes § 25. C'est ainsi que le représentant d'**oricione* dérivé d'*ora* au sens d'ourlet c. 545, attesté dès le Moyen Age par *oresson* du Psautier Lorrain, cf. Apfelstedt, *Loth. Ps.*, p. 175, et Meyer-Lübke, *Gr. d. R. Spr.*, II, § 413, se dit *ōrsō* dans plus de localités qu'*ærsō* (dans le v. correspondant

ourler c. 544 è s'est substitué à æ sous l'influence des nombreux verbes à initiale èr-, cf. plus loin § 27). Le mot qui signifie nombril c. 528 et qui contient l'élément radical du fr. *boudine*, encore dans Oudin (1642) avec le sens de « nombril » d'après le D. G., présente des faits analogues. Fromage c. 368, froment c. 369, fourmi c. 360, n'est-ce-pas? c. 522 vraisemblablement formé de « non + mie » conservent également la voyelle ð dans un nombre variable de localités. On peut cependant, à propos de *frōmī*, fourmi, usité seulement dans les deux points 2 et 8', se demander si nous n'avons pas affaire à un phénomène de régression causé par la labiale suivante.

§ 25. Maintien d'ũ, ð et développements secondaires dans la syllabe protonique.

On a vu dans les paragraphes précédents que la voyelle protonique, malgré la tendance de tous nos parlers à la syncoper ou à la réduire, est fréquemment maintenue. C'est ainsi qu'ũ représente un ancien *o* devant *l* implosif dans la syllabe protonique comme dans la tonique, cf. *kūtē* couteau L. et § 10. À la suite du maintien d'un ancien *o*, dont on a déjà noté quelques exemples à la fin du § 24, il s'est produit un développement secondaire en *u* dont les conditions sont délicates à saisir.

1° *u* représente régulièrement une ancienne diphthongue *oi* dont le *y* a été absorbé par une palatale suivante, cf. poisson L. cité § 22, moisson c. 504, poison c. 593, *ũjé* 1-8', 11 a, c, -h- 9-11 b, d, e, 12-22 oiseau L., quelques formes de « poignée, empoigner » citées § 24, et aussi *bũēð* 1-8', 11 a, *bũ-* 11 c, *bũqð* 9-11 b, d, 16-22, *bũ-* 11 e, 13-15, -*ēð* 12 buisson L., mot d'origine obscure, cf. M. L., EW. 1226, mais dont la forme ancienne est *boisson*. Si la consonne labiale a pu jouer quelque rôle dans le développement d'*o* en *u*, « oiseau » montre que cette condition n'est pas essentielle, v. en outre plus loin p. 33. *o* est rare; je ne l'ai noté en rivalité avec *ũ* que dans les représentants de l'a. fr. *luissel* < **globuscellu*, M. L., EW. 3794, pelote L. Dans noisette c. 526 *ũ* n'est attesté que par *nũhāt* du Val-d'Ajol, dont on peut rapprocher *nũčy* noyer

c. 527, ailleurs *œ* peut provenir de l'affaiblissement d'un ancien *o* ou être analogique d'après « noix ».

2° Les mots dont le type étymologique contenait un *o* entravé devant *r* + consonne présentent des faits plus compliqués. Le traitement le plus répandu et régulier est *u* : il suffira de donner comme exemple typique *pütä* 1-10, 16-22, -*ë* 11, 13-15, *püëä* 12 porter *L.* Mais des réactions analogiques nombreuses sont intervenues. L'*ö* du participe passé tordu c. 758 est évidemment dû aux formes toniques, cf. tordre c. 757, et l'analogie s'est même exercée sur un dérivé local qui désigne un bâton servant à serrer la corde de la voiture à foin autour d'une autre pièce de bois *tüdö* 5 d, -*ö* 14 a, b, 15 a, -*yö* 11 a, *tüjö* 12 a, mais *tödö* 8 c, 8' d, f, -*ä* 16 a, 19 c, 22 a voiture *L.* Gâteau c. 376, qui se dit régulièrement *tütë* dans les localités 1-7, 13, 14, se dit *tôtë* aux points 8-9, 17-19 d'après *tôt* = fr. *tourte* tartine c. 742. Journée c. 425 n'a la voyelle *u* que dans l'aire 11-15 ; dans les deux vallées *ö* a été maintenu ou rétabli d'après jour *L.* ; sur les formes avec *ê*, cf. § 24. Le mot local *rôtë* 2 c, 5 c, d, 6 a, 8 a, 8' f, 11 e, 15 a, 19 c, *rwöëé* 12 a qui désigne l'herbe ramassée en longues bandes après avoir été fanée tas *L.* conserve la voyelle du simple, dont il dérive avec le suffixe *ë*, = a. fr. *reorte* < *retorta*, v. bardeau *L.* Enfin *wö* a été fréquemment introduit par analogie, surtout à La Bresse, cf. écornée c. 274, fourneau c. 361, corbeau c. 211, etc.

3° Le traitement des mots dont la voyelle est actuellement en syllabe ouverte, réserve faite de ceux dont il vient d'être parlé, est particulièrement difficile. *ö* et *ü* y coexistent partout, cf. d'une part les dérivés de « mouche » et de « bouc » abeille c. 4, bouc c. 115, d'autre part bouteille c. 115 ; parfois ils rivalisent dans le même mot, p. ex. dans les représentants de « courroie » arc-en-ciel c. 40 et courroie *L.* Les faits exposés 1° et 2° et § 18 montrent que nous avons affaire à un développement d'*ö* en *ü* et non au développement contraire, comme on pourrait être tenté de le supposer. Ces mêmes faits et le traitement de mots tels que *kürä* bientôt c. 99 montrent en outre qu'il n'est pas dû à une labialisation et que, d'une façon ana-

logue à ce qui a été admis § 18, *ô* est devenu *ü* spontanément en syllabe ouverte.

Mais si cette loi est vraisemblable et peut convenir aussi aux faits exposés 1°, il faut reconnaître qu'elle a été fréquemment entravée, au point même qu'*ô* est plus représenté qu'*u*. L'analogie a certainement joué un rôle important surtout dans les verbes, et c'est ainsi qu'on peut expliquer *ô* des représentants du fr. *bouter* au sens de mettre c. 494, du fr. *douter* au sens de craindre *L.*, etc.; de même l'*ô* de *põnũ*, pondu, de 20-22 à côté de *pũnũ* des autres localités pondre *L.* vient de la syllabe tonique. On a vu aussi p. 26 que moulin c. 511 doit l'*ô* de divers points au v. « moudre »; et *wõ* de *kwõrã*, bientôt, 20 et 22 a la même origine que celui des mots étudiés 2°. Finalement, en raison de ces modifications analogiques, le développement d'*ô* en *u* a été entravé; c'est pourquoi on voit *ô* subsister sans cause apparente dans de nombreux mots tels que « bouteille » déjà cité, *bõtõ* partout bouton *L.*, les représentants du fr. archaïque *moutier* *mõtẽ* 1-10, 16-22, -*ëy* 11-15 église id.; ceux de *solariu* au sens de fenil, cf. p. 27, collier c. 198, soulier c. 721, etc. Cet état de choses a aussi pour conséquence que les patoisants, ayant le sentiment qu'*ô* correspond au fr. *u*, assimilent avec *ô* des mots empruntés, cf. bourrelier c. 112, et qu'ainsi il est impossible de reconnaître si certains mots comme « bouton », etc., sont récemment adaptés ou doivent leur voyelle à un développement spontané.

§ 26. Chute d'*ë* initial.

L'*e* qu'on appelle prosthétique et qui s'est développé dès l'époque latine devant *s* + cons., cf. Schwan-Behrens, §§ 10, 4 b et 28, tombe très fréquemment par un phénomène de phonétique syntactique analogue à ce qui s'est passé en Italie et ailleurs, cf. Meyer-Lübke, *Gr. d. R. Spr.*, I, § 273. Toutefois l'accord complet de nos parlers ne se manifeste que dans une forme, très usuelle il est vrai, le participe passé du v. être *tũ* < *statutu*, mais à l'imparfait le Val-d'Ajol dit *ëtĩ*, étions, *ëtã* était c. 325, à

côté de *ti* et des formes commençant par *t* des autres localités. Dans les autres mots l'extension des formes sans *ê* est moindre encore ; on trouve la voyelle non seulement dans les parlers de la région de Remiremont, mais encore dans ceux de la vallée de la Moselotte où, en raison de la persistance de *s* devant consonne, un *ê* d'appui est souvent nécessaire : épais c. 303, éternuer c. 315, éteule c. 316, étoupe c. 320, étrangler c. 321, étroite c. 327, etc. ; il est même partout maintenu dans le représentant du fr. *échevette* au sens d'écheveau c. 266, d'« épier » au sens de regarder c. 640, épaule c. 305, étoile c. 319, en partie sous l'influence du français.

L'apocope s'est également produite non seulement dans essuyer c. 311, essuie-mains c. 310 exprimé par un dérivé ou un composé de ce verbe, à côté duquel essayer c. 309 révèle une action probable du français, mais aussi dans quelques mots où *ê* provient d'une ancienne nasale, cf. enclume c. 290 et surtout encore c. 291. Bien que la phonétique syntactique ait contribué au maintien fréquent de la voyelle, cf. encore échelle c. 264, la chute a commencé à se produire à une date fort ancienne, ainsi que le montre la forme *xaley* dérivée d'« échelle », que j'ai relevée dans la phrase *une cherre de loingnez a cher xaley rendu a Remiremont* d'un texte non daté, mais probablement du xiv^e siècle, *NAL.* 2542, 76.

§ 27. Les voyelles caduques *ê* et *è*.

Tous nos parlers possèdent deux voyelles caduques *ê* et *è*, sauf à Remiremont où *è* est prépondérant, et même exclusif chez les témoins a et c. Au contraire, dans toutes les autres localités, la voyelle la plus usitée est *ê* : de, ne, que *L.*, cerise c. 146, chenille c. 175, les représentants de « geline » poule c. 602. *ê* apparaît fréquemment après les chuintantes *ê*, *ε*, *j*, *j* : chemin c. 171, chemise c. 173, cheval c. 179, génisse c. 383, etc. Dans ce dernier mot la voyelle est également caduque, bien que je n'aie recueilli que la forme usitée après consonne : c'est ce que montrent les deux formes données par Hingre *enc geneusse*, *lai bneusse*. Or il prouve que la présence d'*è* ne dépend pas essentiellement d'une labiale voisine. Au reste *è* existe encore dans

d'autres conditions : il est assez fréquent à la fin des mots terminés par un groupe de consonnes, quand ils sont suivis d'un mot à consonne initiale : *arbre* c. 39, *chambre* c. 151, *ombre* c. 531, et aussi la 3^e personne du pluriel de l'aire 19-22, cf. *pondent* c. 597, *portent* c. 599, etc.

Il semble bien qu'*ĕ* représente l'état le plus ancien et qu'*ē* soit un développement nouveau qui tend à s'y substituer. On a vu plus haut § 24 qu'un ancien *e* protonique devient assez fréquemment *æ*, *ē* ; et la même rivalité des deux phonèmes existe dans des mots où la voyelle est soutenue par les consonnes voisines ou l'a été jusqu'à une époque très récente : *cheminée* c. 172, *chevreuil* c. 184, *chevron* *L.*, *mercredi* c. 491. Dans le cas particulier où une voyelle a été développée entre consonne et *r* final, cf. *montre* c. 508, dans des conditions exposées § 143, nos parlers ont une préférence marquée pour *ē* qui devient *ē* au Val-d'Ajol et *ē* seulement à Remiremont, cf. aussi § 20 *ad finem*.

L'hypothèse qu'*ĕ* est dû à une régression récente est beaucoup moins vraisemblable. Mais il est bien certain que la coexistence des deux traitements amène parfois un développement secondaire d'*æ*, *ē* en *ē*. C'est ainsi qu'il faut expliquer les cas cités § 24, où une ancienne voyelle protonique *o*, *u* est devenue *e*, après avoir nécessairement passé par le stade *æ*, *ē* ; de là aussi les trois voyelles *æ*, *ē*, *ē* de *corvée* c. 214 et le traitement du fr. *truand* paresseux c. 552, dont la forme *trĕyā* du point 12 est sans doute l'étape intermédiaire entre *trúyā* et *lĕryā* des autres localités. C'est enfin en raison de cette rivalité de traitements que des mots récemment empruntés au français comme *garde-champêtre* c. 373, *orphelin* c. 536, *quatre-vingts* c. 625, la 3^e pers. du sing. de « servir » refaite sur l'inf. cf. *servir* *L.*, simplement id. présentent à la fois *ē* et *ē*.

Les conditions dans lesquelles la voyelle caduque tombe ou se maintient ont été si clairement et si complètement exposées par M. Grammont, *La Franche-Montagne*, p. 22, qu'il suffit de renvoyer à cet ouvrage. Les parlers de mon domaine ne présentent que quelques particularités dignes de remarque. Quand les mots à initiale formée de consonne + *y* sont précédés d'un mot à finale consonantique, il se développe régulièrement entre la con-

sonne et le *y* un *i* de liaison, par ex. dans *suer* *L. syë* après voyelle, *sïyë* après consonne (partout sauf au point 12 qui dit *ëüä*), cf. aussi roue c. 667 et lièvre c. 454; cet *ï* devient rarement *ë*, je ne l'ai recueilli que dans « lièvre » au point 5. Enfin il est une autre particularité notable de nos parlers : dans les mots qui commençaient anciennement par *r + e +* cons., nos parlers présentent fréquemment, quand ces mots sont après consonne ou commencent la phrase, des formes avec *ër +* cons. : regarder c. 640, recevoir, reculer, rechute *L.*, etc., dont l'*ë* provient vraisemblablement, par agglutination, des pronoms atones « le », « la », de l'article, ou de la préposition « de », etc.

B. —

Consonantisme.

§ 28. Développement de consonnes entre voyelles en hiatus.

L'amuïssement des diverses voyelles protoniques en hiatus est un fait bien connu du moyen français, cf. Schwan-Behrens, § 271; et il n'est pas surprenant que le même développement se soit produit dans de nombreux mots de mon domaine : *dô, vë* dé, veau *L.*, jeun c. 421, chaîne c. 149 issus d'anciennes formes **deal, veel, jeün, chacine*, et les participes passés *bü, rsü, vü, tü* (cf. § 26), etc. Il n'y aurait donc pas lieu d'insister sur ces syncope, s'il n'existait pas un groupe important de mots ou de formes, qui présentent, dans un nombre variable de localités, une voyelle protonique non syncopée et séparée de la voyelle tonique par un des phonèmes *v, y* ou *w*.

1° *v*.

v se présente à la fois dans les participes *eu* c. 73, *su* c. 688 et dans le substantif *taon* c. 740; dans les formes participiales il s'explique aisément par l'influence des autres formes verbales; mais si *iëvë, -ên* de 17-22, *taon*, issues régulièrement de *tabanu*, montrent que les formes en *ö* des autres localités résultent d'une substitution de suffixe ou peut-être d'un croisement du patois et du français, de toute façon *v* n'est pas dû à un développement récent et se rattache directement au latin *b*.

2° y.

y a une extension beaucoup plus grande. Outre le participe cru c. 234, où il peut être considéré comme analogique d'après les autres formes du v. « croire », on le trouve dans mûr c. 517, les représentants de l'a. fr. *seü* < *sabucu* sureau c. 734, *fëyîn* 1-9, 11 a, b, 19-22, -în 13, 14, -în 10, 11 c, e, 15 a, mais *fën* 12, faîne L., les formes correspondant à l'a. fr. *gaïm*, *regaïm* < **vua-dimen* automne c. 59 et regain c. 639 (cf. sur la terminaison de ces formes §§ 148 et 151 s. v°); quelques formes n'ont été recueillies ou ne subsistent qu'en quelques points : *trëyi* 2 c, 5 d, 9, 14 b, 15 a, 16 a train L., *rëyi* = a. fr. *raiç* < *radice* seulement dans l'aire 1-3 radis c. 634, *čëyăër* 14, *ëëyăër* 2 c chaise L., cf. aussi *khayère* Hingre, qui correspondent à l'a. fr. *chaiere* < *cathedra* avec des modifications expliquées § 151 s. v°; enfin on notera aussi la forme curieuse *Rayîne*, n. propre fém., Reine, donnée par Hingre.

De cet exposé, il résulte que le Val-d'Ajol se sépare de toutes les autres localités et ne connaît que des formes syncopées. Mais l'accord de ces autres localités est loin d'être complet : elles ne traitent semblablement que « faîne » et les représentants de **vua-dimen*, pour ne parler que des formes obtenues partout, c'est-à-dire les mots où la voyelle tonique a ou avait anciennement le timbre *i* ; par contre « mûr » et les représentants de l'a. fr. *seü* sont syncopés dans l'aire 17-22 comme au Val-d'Ajol. On peut donc conclure que, dans tout notre domaine, à l'exclusion du Val-d'Ajol, un y s'est développé régulièrement (dans « faîne » il serait sans doute plus exact de dire qu'il s'est maintenu) entre un ě protonique et une voyelle tonique de timbre *i*, et que c'est par une propagation en quelque sorte analogique que ce même traitement a pénétré entre ě protonique et u tonique, ce qui explique que l'aire en soit plus restreinte. Cf. encore pour les formes participiales § 142.

Nos parlers ont, au reste, une tendance très marquée à développer un y entre voyelles en hiatus. On peut citer le traitement des verbes « ouïr » et « jouir » entendu c. 298, réussir c. 655, et aussi celui du mot français adapté *truand* au sens de pares-

eux c. 552. Le fait se produit même entre deux mots : on dit en effet partout *ě y ĭ*, à un, cf. à *L.*, et *y* se dégage d'une façon analogue après *i* adverbe dans les groupes [« que j'y aille, que j'y envoie »] c. 418. Mais on ne peut pas faire état des formes du pronom de la 1^{re} personne *iy*, en raison des difficultés qu'en présente l'explication, cf. § 105, 2°.

3° *w*.

Enfin, je me contenterai de rappeler qu'un *w* apparaît après un *ũ* dans les mots déjà cités § 24 « corvée, écrouelles, truelle », car je ne puis pas affirmer que dans les points et dans les mots tels qu'essuyer c. 311, jouer c. 424, etc., où je ne l'ai pas noté, ce phonème n'existe réellement pas. Mon audition a pu être en défaut, et il serait par conséquent risqué de raisonner sur des faits dont la valeur est incertaine.

§ 29. Amuïssement des consonnes finales.

Outre les cas où l'amuïssement existe également en français et qui sont passés sous silence, nos parlers en présentent un grand nombre d'autres. Mais, si important qu'y soit ce phénomène, la sphonétique syntactique et l'analogie le rendent souvent irrégulier et il arrive même que nos parlers conservent certaines consonnes, finales que le français ne possède plus, cf. fin du paragraphe.

1° *r*.

r, très anciennement final ou devenu final par l'amuïssement d'une consonne, disparaît à peu près sans exception, cf. les infinitifs en *ĩ* = fr. *ir*, ceux en *ě* = fr. *oir* dans *avoir*, *savoir* *L.*, les suffixes *ǣ* = fr. *oir*, *ũ* = fr. *eur*, etc., le suffixe *ā* = fr. *ard*, *fwō* fort *L.*, etc. En dehors des mots empruntés au français, les adjectifs noir et sûr *L.* ont partout un *r* qui provient de la forme féminine.

r est en outre tombé dans trois mots où il était anciennement suivi d'un *e* féminin, à savoir derrière c. 244, encore c. 291 et guère c. 403. La forme avec *r* de ce dernier mot subsiste encore aux points 12 et 13, du moins quand il est indépendant ; car dans le composé qui signifie vaurien *L.* et qui correspond au fr. « guère d'œuvre », 12 et 13 disent *wědyčěv*, -f.

L'amuïssement d'un *r* qui occupe la deuxième place d'un groupe final donne lieu à des faits plus variés. Il se produit partout dans les verbes anciennement terminés en *dre* tels que fendre c. 338, etc., mais ailleurs, et dans des mots de toutes les époques, il se maintient dans un domaine variable : arbre c. 39, les représentants de *scindula* au sens de bardeau c. 84, ceux d'*uber* au sens de pis de la vache c. 582, cendre c. 143, encre c. 292, genièvre c. 382, ombre c. 531, maître *L.* ; il faut particulièrement noter quatre *L.* qui se dit partout *kwèt* devant consonne et à la pause, mais conserve la forme plus ancienne *kwètr* devant voyelle chez la plupart des témoins.

2° *l*.

L'amuïssement de *l* n'est pas moins répandu que celui de *r*, cf. le suffixe *ê* = a. fr. *el*, *sô* sel *L.*, *myě* miel id., etc. Les exceptions sont rares : tous les témoins disent, comme en fr., *nôvêl* *ā*, nouvel an, et dans les expressions « un bel homme, de beaux hommes », quelques-uns emploient encore *bêl* à côté de *bê*, qui est beaucoup plus usité, cf. nouveau, beau *L.*

On a vu § 16 que *l* après diverses consonnes devient *y* ; aussi est-il impossible de reconnaître à quel stade la consonne s'est amuïe dans cercle c. 144, ongle c. 533, *trêf* trèfle *L.*, etc.

3° *f*.

f tombe de même partout dans *byă*, *yă* bœuf, œuf *L.*, etc., sauf dans le nom de nombre neuf *L.* qui se dit *ŋăf* dans toutes les localités quand il est final. Dans la phrase, devant consonne, deux témoins seulement ont été interrogés, 1 a a employé *ŋăf*, mais 1 b *ŋă*, que j'ai souvent entendu dans la région du Thillot.

4° *k*.

Un seul mot (*d*)*ěvô* avec *L.* atteste l'amuïssement du *k* final, parce que ce phonème a eu dans nos parlers un développement particulier, dont il sera parlé § 36.

5° *y*.

Les faits concernant *y* final sont beaucoup plus compliqués que les précédents, et parfois même l'interprétation en est tout à fait incertaine. On sait en effet que les parlers orientaux et particulièrement les lorrains présentent fréquemment au Moyen Age

après la voyelle tonique un *i* parasite, cf. entre autres Schwan-Behrens, ch. IV, p. 128, et III^e partie, p. 97, Suchier, *Gr. Gr.*, pp. 764-5. Mais on en connaît mal l'extension et les conditions, si bien que l'explication des faits actuels est souvent obscure. On trouve par exemple un *y* final dans « feu, jeu, lieu », cf. § 9, dans la région de Remiremont, dont on ne peut dire si c'est un traitement ancien en recul, ou un traitement nouveau et analogique d'après les nombreux mots qui conservent un *y* final issu d'une ancienne palatale ; cf. aussi *săy* 21, 22, *săy* 12 sureau c. 734. Mais c'est certainement à une extension analogique de ce genre que sont dues les formes avec *y* particulièrement fréquentes au Val-d'Ajol telles qu'*ăy* eu c. 73, *săy* su c. 688. De même il est probable que le *y* final fréquent dans la région de Remiremont après *ê* = fr. *eau*, p. ex. dans *lăsăy* 11 a, c lait *L.*, etc., est récent ; en tout cas le développement se produit également dans des formes françaises adaptées telles que *dăy* 11 a-c dé *L.*, et il est caractéristique du français populaire de la région de Remiremont, cf. § 74.

Il peut même arriver que l'état actuel de nos parlers ne permette pas de reconnaître s'il faut le rattacher aux faits les mieux établis du Moyen Age. Le traitement *ei*, correspondant à *é* du français < *a* latin tonique libre, appartient à tous les textes lorrains ; quelques exemples de notre région suffiront : *donei* NAL. 2529, 41, *meix*, *prei* id. 2531, 66, etc. ; or nos parlers ne présentent actuellement aucune trace de *y*. Mais ces réserves faites, il existe des cas nombreux où un *y*, encore attesté dans un nombre variable de localités, est ailleurs en voie de recul.

a) *y* issu d'un ancien *l*.

Un *y*, issu d'un ancien *l*, très anciennement final, dans des formes masculines, subsiste encore partout dans *pŷy* pou *L.*, mais il s'amuit fréquemment ailleurs et dans une aire variable, cf. genou c. 384, verrou *L.*, seuil id., soleil c. 716 partout formé avec le suffixe *uclu*, les représentants de l'a. fr. *cramail* crémaillère c. 227 ; l'amuissement est général dans les représentants de l'ancien accusatif issu de *filiu* fils c. 347 et dans ceux de « mil » millet *L.*

b) y développé entre voyelles.

Suivant un traitement très répandu dans les parlers lorrains, cf. Horning, §§ 132 et 171, et Meyer-Lübke, *Gr. d. R. Spr.*, I, §§ 378 et 436, un nombre considérable de mots, qui se terminent en français par une voyelle suivie d'un *e* féminin, est, dans nos parlers, terminé par un *y*. Ce *y* peut s'être développé entre la voyelle et l'*e* féminin en hiatus après amuïssement ancien d'une dentale, cf. p. ex. année c. 32; il peut aussi représenter le deuxième élément d'une ancienne diphtongue, p. ex. dans *dôy*, doigt c. 256, qui correspond à l'a. fr. *doie* < **dita*, ou une ancienne palatale dans le mot qui équivaut au fr. *raie* < *riga*, *rôy* partout sauf *rûy* 16 a, *rô* 12, au sens de sillon *L.*; l'origine du *y* n'est pas certaine dans *charrue* c. 165, *ôy* partout sauf *wôy* 12 oie *L.*

Après *i* et *u*, ce *y* est actuellement en voie d'amuïssement, cf. araignée c. 38, chargée c. 159 *bis*, « tenue » s. v. tenir *L.*; il est également notable dans roue c. 667, queue *L.* *kûy* 1-10, 16-22 mais *kû* 11-15. Le Val-d'Ajol présente des faits particuliers : il emploie à la fois *wôy*, oie, *swôy* soie *L.*, *tûy* taie id. et *rô*, sillon, *mnô* monnaie c. 506, où l'on a affaire soit à un développement spontané soit à un mélange de parlers; il est en outre difficile de dire si la terminaison *ê* qui correspond au français *ée* p. ex. dans « année » y a perdu un ancien *y* ou, comme dans les parlers franc-comtois, ne l'a jamais possédé.

On a vu plus haut p. 8 que nos parlers possèdent encore dans quelques expressions figées une ancienne forme de « dieu » où y s'était développé; ce y persiste encore dans la région de Remiremont et dans la vallée de la Moselotte. On trouve un y de même origine dans les formes de « suif » de l'aire 11-15, cf. p. 8, dans l'adjectif pronominal *mêy* mien *L.* de l'aire 19-22 et dans les formes d'imparfait en *éy*, sur lesquelles cf. § 137.

c) y issu d'une ancienne palatale.

Les conditions dans lesquelles ce y apparaît ont déjà été exposées p. 7 sq. Dans le suffixe correspondant au fr. *ier* l'aire 11-15 le conserve régulièrement. Dans les mots qui contenaient étymologiquement un *o* latin suivi de y, il a une extension moindre : on ne le trouve plus guère que dans les localités 11, 12 et 13,

cf. p. 9, cependant 17 a, f, g, 18 disent aussi *fösäy* = fr. fossoir, pioche à fer large, pioche *L.* Là même il est fréquemment amui : c'est ainsi que dans huit *L.* *äy* n'a été indiqué que par 12 b. Dans les mots dont l'étymon possédait un *e* latin ouvert suivi de *y*, celui-ci a davantage résisté : si « lit », 3 p. s. du v. lire *L.*, se dit partout *lë* et si le participe passé ne se dit *lëy* qu'au Val-d'Ajol, lit c. 458, pis c. 581 et six c. 712 ont un *y* final dans les deux aires 11-15 et 19-22, et le pronom personnel féminin tonique issu d'**illai* *lëy* 1-10, 16-22, *lëy* 11-15 le conserve même partout. Quant à dix c. 254, il est probable que *dëye*, -*ç* de la région de Remiremont doit le maintien du *y* à l'influence des formes sans consonne finale que je n'ai pas recueillies, et qui n'existent peut-être plus aujourd'hui.

6° La spirante finale *ε*, *ç*.

« Six » a perdu partout toute trace de son ancienne spirante finale, de même que les représentants d'**exarsu* au sens de sec c. 697-9, cf. sur ce mot § 85, 2°. Par contre « huis » au sens de porte *L.* la conserve partout, *äε* 1-8', 11 a, c, *äç* 9-11 b, 13-22, *öç* 12 a, b. Cf. aussi § 37.

7° *t* après *ç* < *s*.

Cet amuïssement ne se produit que dans la vallée de la Moselotte, parce que c'est la seule partie de notre domaine où *s*, à l'état de *ç*, se soit maintenu devant consonne, cf. § 43 ; mais il n'en comprend pas toutes les localités. Si l'on compare crête c. 229, croûte c. 236, les représentants de l'impératif de « dévêtir » au sens d'ôte tes habits c. 538, hêtre *L.*, on voit que seule l'aire 20-22 amuit le *t* et présente des formes se terminant avec *ç*, tandis que les villages situés en aval conservent encore *çti*. L'aire même 20-22 n'a pas perdu toute trace de l'état antérieur : j'ai recueilli *mäçti* qui correspond à l'a. fr. *moiste* < **muccidu* Meyer-Lübke, *EW.* 5711, non seulement chez les témoins 19 a-d mais chez 21 a, cf. humide *L.*, et Hingre donne également *meukhte* pour La Bresse. Le v. *meukhtié*, devenir humide, signalé aussi par H., explique peut-être l'irrégularité de « moiste », cf. encore sur ce mot § 78.

8° d du groupe *nd*.

Cet amuïssement ne se produit également que dans la vallée de la Moselotte, et seulement dans les points 20 et 21 ; il est en effet consécutif d'un traitement propre à cette région. Dans la terminaison des mots qui correspondent à des mots français en *endre*, la voyelle se dénasalise en dégageant un *n*, cf. § 38 ; de là provient le traitement *ðnd* de La Bresse et, par une réduction postérieure, *ðn* des deux points 20-21, cf. *cendre* c. 143, *descendre* c. 245, etc. Je n'ai relevé ce développement que dans les mots en *ðnd* ; « joindre » qui s'emploie au sens d'atteler les bœufs c. 54 se dit *ǵðd* dans l'aire 20-22 ; Hingre donne, outre *ǵede*, *ǵèn'de* et seulement *khèn'de*, éteindre, que je n'ai pas demandé aux points 20 et 21. *t* ne subit pas le même traitement, cf. *trente* c. 767 où la dénasalisation n'a pas suivi la même voie que dans les mots en *endre*, et on verra plus loin § 98 que dans l'aire 19-22 la 3^e pers. du pluriel de l'indicatif présent est en *t* ; cependant dans le canton de Faulquemont de la région messine, l'ancienne désinence *nt* est réduite à *n* dans les verbes à radical terminé par une voyelle, cf. This, § 122, et Meyer-Lübke, *Gr. d. R. Spr.*, II, § 139.

9° *v*.

Les anciennes terminaisons *aigne*, *eigne*, correspondant au fr. *agne*, *eigne*, *igne* se sont réduites à *ē* (*ē* suivi d'une résonance nasale *n* à La Bresse) dans la partie la plus reculée de la vallée de la Moselotte, mais cette innovation n'a pas complètement éliminé la prononciation antérieure. Montagne c. 507 ne se dit *mōtēn* qu'au point 22 (dont le témoin 22 a a également employé *mōtēn*, sans doute en raison de ses déplacements), cf. aussi *montain* Hingre. Dans « Allemagne » qui sert à désigner l'Alsace *L.*, *ē* a une extension plus grande : *ālmēn* 22 a, b, — *ē* 20 c, 21 a, e, *ōlmē* 19 d. Hingre cite en outre pour La Bresse *lāin*, ligne à pêcher, *pein*, peigne de tissage, et même *campain*, campagne, et de mon côté j'ai recueilli *lē* 20 c, 21 e ligne *L.*, *pē* 21 peigne c. 560 et *vē* 21 vigné c. 791, mais *lēn* 19 d, *pēn* 20, 22, *vēn* 19, 20 et *kāpēn*, 21, 22 campagne *L.* Hingre donne lui-même, outre *campaigne*, le mot régional *charpaigne*, qu'il traduit

par *charpagne*, terme du fr. populaire de tout notre domaine, et qui concorde avec *ĕĕrpēn* de la carte 550 panier.

Cette réduction du *n* final a été relevée par M. Horning dans une autre localité orientale, la Poutroie, § 178, et je l'ai notée dans une région très éloignée, la Nièvre, *la môtē d'ēālō*, la montagne de Chalon, d'après Meunier, *Monographie phonétique du parler de Chaulgnes*, p. 110, § 219, Paris, Champion, 1912.

Les formes du mot correspondant au fr. *fange* < goth. *fani* Meyer-Lübke, *EW.* 3184, étymologie qui soulève des difficultés, et très usité dans les parlers orientaux pour désigner un terrain marécageux et particulièrement dans des noms de lieux, donnent en apparence une extension beaucoup plus grande à la réduction d'*aigne* à *ē*. J'ai en effet recueilli d'une part *fēn* (f.) 1 c, 2 c, (m.) 2 c, 4 a, 5 a, c, 6 b, 8 c, 8' c, *fēn* (f.) 15 b, (m.) 11 a, 14 a et d'autre part *fē* (f.) 17 a, 19 a-d, 20 c, 21 a e, *fēn* 22 et l'expression *dī fē lā* 9, 16 b, 17 a, b, 18, 19 d, 22 a, *fange*, *fangeux* *L.* De plus, dans les noms de lieux, à côté de *rôt fēn*, la Ronde-Feigne (Bussang) de 1 c, 2 c, j'ai obtenu non seulement *rôt fē* 21 a, *lā fē d l'ēvyā*, Feigne-de-l'Envers (Ventron) id., mais *mēryōfē*, Mailleronfeing (Bellefontaine) 11 a, 13 b, *lā fē lōyō* (ce dernier mot est un nom de personne dérivé du nom ancien de la commune d'Éloyes *L.*, qu'on appelle aujourd'hui suivant les parlers *ē* ou *ā lōy* = fr. « *es + loges* »), les Fains-Loyaux (Saint-Étienne) 15 ; cf. aussi dans le long article de Haillant *Urimēnil feine* les noms de lieux cités, particulièrement Plainfaing, commune du canton de Fraize, Ranfaing, commune du canton de Brouvelieures, tous deux dans l'arrondissement de Saint-Dié. Mais s'il est possible et même probable que dans la vallée de la Moselotte, où le mot est encore féminin, *fē* soit la réduction de *fēn*, comme le montre la comparaison du patois *rôt fē* et du français Ronde-Feigne, il semble bien qu'ailleurs *fē* soit une forme masculine refaite : on remarquera en effet que le mot est souvent masculin, et on notera aussi l'expression *dī fē lā* qui explique probablement le changement du genre, bien que je ne l'aie guère recueillie que là où *fē* est encore féminin ; enfin on en trouve une autre preuve dans le nom de lieu Plainfaing, dont le premier élément est l'adjectif masculin « plain ».

Suivant une autre réduction, *y* perd parfois à la fin du mot son élément palatal et devient *n*. Ce traitement a dû se produire devant les mots à initiale consonantique, comme on le voit également à l'intérieur du mot en différents points dans étranglerait c. 322. Actuellement il est localisé dans l'aire 11-15 où du reste *y* persiste encore plus ou moins suivant les points et les témoins, et il se manifeste dans des mots de toute époque, cf. montagne c. 507, peigne c. 560, signe c. 711, vigne c. 791, charogne, empeigne, ivrogne, ligne *L.*, etc. On ne peut pas faire état de *bwôn* borgne *L.*, usité partout, pour conclure que la réduction de *y* à *n* appartient à tout le domaine ; car, outre que ce mot est d'origine inconnue, cette forme isolée peut bien avoir été empruntée.

Bien que l'amuïssement des consonnes finales soit, comme les pages précédentes le montrent, plus important dans nos parlers qu'en français, il arrive qu'une consonne s'y maintienne, alors qu'elle est amuïe en français. On a déjà vu plus haut p. 42 le cas d'« huis » ; de même chez la plupart des témoins deux et trois ont des formes à consonne finale à la pause : *dūs* partout sauf *dū* 7 a, 12 b, *trōe* 1-8', 11 a, c, -ē 9-11 b, 13-22, -ē 12 ; et dix c. 254 *N. E.* conserve cette forme, même devant consonne. En outre l'analogie fait parfois triompher à la pause la forme à consonne sonore, normalement usitée devant voyelle, dans *trōj*, trois, 1 b, 7 a, dix c. 254. Toutefois, il ne faut pas voir dans *frūt* fruit c. 370 une forme où *t* final se serait maintenu par une action de la phonétique syntactique, mais le représentant d'un étymon **fructa* qui se retrouve dans d'autres parlers romans, cf. Meyer-Lübke, *EW.* 3537, et *Gr. d. R. Spr.*, II, § 54.

§ 30. Les liaisons.

En raison de l'amuïssement des consonnes finales, les hiatus dans la phrase sont plus nombreux qu'en français.

1° Entre adjectif et substantif, on a vu p. 39 que « beau » se dit ordinairement *bé* même devant voyelle, *pti* petit *L.* est la seule forme usitée. Au contraire *kél* quel *L.* dans la phrase [« Quel âge as-tu ? »] a été employé par presque tous les témoins.

Les noms de nombre présentent de même ordinairement des formes à finale consonantique devant les mots à initiale vocalique; cependant *dū* deux *L.*, *trō* trois id. sont très fréquents devant voyelle, surtout dans la vallée de la Haute-Moselle, et ce fait est assez remarquable en raison des particularités signalées plus haut sur ces deux noms de nombre.

2° Après un substantif, la liaison ne subsiste que dans quelques locutions usuelles : je n'ai guère recueilli que *d' ênêt è kīz*, d'aujourd'hui en quinze, 20 a et 22 a aujourd'hui *L.*, *dě tōz è ôt*, de temps à autre, 2 c.

3° Après une forme verbale, la liaison n'est régulière que lorsque le pronom sujet de la 3^e personne est postposé, cf. p. ex. elle *L.*; je n'ai pas demandé « vas-y, donnes-en », cf. toutefois à la fin du paragraphe. Elle est en outre assez fréquente après « c'est », cf. être *L.*, et, avec des consonnes variées, dans l'imparfait prochain formé, comme on le verra § 125, avec l'ancien adverbe *ôr*. Mais, en dehors de ces cas, elle est exceptionnelle : je n'ai relevé que *è fôrêt êt...*, il faudrait être..., du témoin 20 a, v. la c. 334 N. E., et un *y* d'origine obscure, dû peut-être à une propagation de celui que nous verrons 4°, entre l'indicatif présent d'« avoir » et le participe « eu » au seul point 19, avoir *L.*

4° Après les prépositions et les conjonctions la liaison est également très rare, sauf dans des composés tels qu'avant-hier *L.*, qui de plus présente parfois un *z* analogique, etc. Je n'ai en outre recueilli que *pūz* « en avoir » des témoins 9 et 14 a, cf. en c. 285 N. E., *è y ên...*, à une..., des témoins 19 c et 22 a, à *L.*, qui est refait sur *è y ī*, à un, cf. p. 38, et *è y ūr*, à l'heure, de 17 f, g heure *L.* qui a peut-être la même origine.

Parmi les faits concernant les conjonctions, il faut signaler l'emploi indifférent de *kā* et *kāt*, quelle que soit l'initiale du mot suivant quand *L.*, et *vīt è y æt*, vingt-huit, des témoins 17 f, 19 c, 20 a, 22 b vingt *L.*, dont le *y* paraît être une propagation de celui que nous venons de voir après, « à ».

5° Les faits obtenus concernant l'adverbe sont peu nombreux. Quand l'adverbe précède l'adjectif, *trō* trop *L.* est la seule forme usitée; par contre « bien » est partout lié par *n*, et ce traitement

est de beaucoup le plus répandu dans l'expression « je voudrais bien avoir de celle-ci », bien *L*; cf. aussi *tôt è lè rōd*, tout à la ronde, 18, 20 a, 21 a, 22 a autour *L*.

A côté de ces cas où, dans l'ensemble, la liaison a rarement lieu, il en est un certain nombre où elle est au contraire constante, à savoir après les articles et les pronoms et adjectifs pronominaux, en notant ce fait important que *y* et *w* ont partout la valeur de consonnes et empêchent toute liaison : je n'ai relevé qu'une exception pour *w* dans *in wõe* auge c. 57 au Val-d'Ajol.

Il s'est même produit après les pronoms quelques développements analogiques. « on », p. ex. dans on a c. 67, « on est » être *L*., est lié dans de nombreuses localités par un *z* qui provient probablement de « nous, vous » ; l'influence d' « ils, elles » est exclue puisque ces deux pronoms se disent partout *ël*, *ëll* devant voyelle. De même, on emploie partout « ça z » devant une forme verbale à initiale vocalique, cf. ce *L*. ; seul le témoin 18 dit *sā* « est », mais c'est très probablement un usage individuel. Dans l'expression donne-m'en c. 284 la plupart des témoins disent « me-s-en », évidemment d'après « nous-en », et de même une forme *zī* s'emploie après je c. 418 d'après « nous-y », etc. ; ce développement ne s'est produit que dans les localités où le pronom « je » a une seule forme *i*, et où par conséquent le groupement de « je » avec « y » était devenu à peu près impossible sans ce procédé.

§ 31. Assourdissement des consonnes finales.

Conformément à un traitement qui dépasse de beaucoup notre domaine et qui appartient sans doute à la phonétique syntactique de tous les parlers français, une consonne sonore qui devient finale par suite de la chute d'un *e* féminin s'assourdit, quand elle se trouve en contact avec une sourde suivante, cf. tais-toi c. 739, à côté de l'infinitif se taire c. 738, exprimé partout par le représentant de l'a. fr. *coisier* < **quetiare* Meyer-Lübke, *EW*. 6956 ; la consonne de mange c. 474 est restée sonore devant « puisque tu as faim », là où les témoins ont fait une pause.

Ce phénomène d'assimilation est semblable à celui qui se produit à l'intérieur du mot, cf. § 81, A 1°.

C'est par une extension analogique de ce traitement que les consonnes sonores finales sont devenues sourdes en toute position, sauf naturellement devant une consonne sonore suivante. Mais ce phénomène caractérise la région de Remiremont et surtout les points 11, 13 et 14, où l'assourdissement a lieu à peu près sans exception. Les points 12 et 15 le présentent également, mais avec moins de régularité, cf. le traitement du suffixe *age* p. ex. dans *fromage* c. 368, *il neige* c. 520, le représentant du latin *uber* au sens de *pis de la vache* c. 582, *garde* c. 372, *il garde* c. 375, *froide* c. 367, *seize* c. 702, *treize* c. 765, *dôs* 11-15. sauf *dôz* 12 b *douze L.*, etc.. *Arbre* c. 39, *gerbe* c. 385, *herbe* c. 406, cf. aussi *riâ*, meule à écraser le chanvre, 14a, *chanvre L.*, sont à peu près les seuls mots où la consonne finale m'ait paru moins nettement sourde, et peut-être ce fait est-il simplement attribuable à l'insuffisance de mon audition.

En dehors de l'aire 11-15, l'assourdissement est peu répandu ; le point 16 est le seul où il se manifeste avec quelque fréquence ; ailleurs il est sporadique, cf. *êôs* 10 a, b, 11, 12a-16 c *hose L.*, *măĉ*, *moisit*, 9 *moisir L.*, *aire* et *grange* c. 15 et 394, *bise* c. 100, etc. ; *quatorze* c. 624 a une sourde finale dans une aire plus considérable qui comprend les localités 9-17, 19-21. On voit par ces exemples que le phénomène est étranger à la plupart des parlers de la Haute-Moselle ; cependant, ainsi que le fait est indiqué dans l'*Atlas*, introduction, p. xx, la sonorité des consonnes finales est moins nette qu'en français ; et j'ai même noté *grîf* 2 c, 6 b *grise L.*, *môrtwês* 2 c *mortaise L.*, *blês* 5 c *Blaise L.*, et *lõe*, -s 5 d, qui représente probablement le même type que le fr. *longe* et s'emploie pour désigner la longue poutre qui passe sous les essieux, *voiture L.* Pour le *s* du féminin *kěryâs*, *creuse*, *profonde* c. 617 de l'aire 19-22 et d'autres adjectifs en *eüsse* et aussi pour celui du substantif *bêtâs*, *lait de beurre*, cf. §§ 145 et 147.

§ 32. Métathèses de *r*.

Ces métathèses qui sont multiples sont souvent en contradiction apparente : c'est un fait qui résulte à la fois de l'époque différente à laquelle elles ont dû avoir lieu et de réactions analogiques qui en ont troublé le cours.

1° D'après les c. 222 couvrir et 547 ouvrir, exprimé dans la plupart des localités par un composé avec « de » (pour la reformation de l'aire 11-15, cf. § 143, B), *r* s'est placé par métathèse après la consonne initiale. Le traitement existe actuellement dans toutes les formes verbales, et cependant *kævrî* des témoins 1 b, 5 a, 7 a, 8 a, c semble prouver que la métathèse s'est d'abord produite dans les formes toniques.

2° Suivant une autre métathèse, *r* implosif final dans la syllabe protonique passe après la consonne initiale, cf. fourmi c. 360 et corvée c. 214 ; fromage c. 368 est un exemple douteux parce que le traitement est analogue à celui du français ; quant à *dræmî* dormir *L.* et à fermer *L.* et c. 342, on ne peut pas non plus en faire état, parce que la métathèse a pu se produire dans les formes toniques. Quoi qu'il en soit de ces deux verbes, elle est attestée très anciennement par la forme *saint fremin NAL.* 2531, 78, et en tout cas elle est antérieure à la suivante.

3° D'après celle-ci, *r* combiné avec la consonne initiale d'une syllabe protonique passe à la fin de cette syllabe. Toutes les localités la présentent dans les formes de « prendre », cf. prenez c. 614, les futurs de verbes tels qu'entrer, rentrer, montrer *L.*, les représentants de l'a. fr. *trestuit* tous c. 761, et également à peu près sans exception dans ceux de l'a. fr. *grillet* aux sens de grillon et de grelot c. 401 et 398 ; elle se produit même dans des mots récemment adaptés du français tels que brebis c. 118, grenouille c. 400. Mais souvent elle ne comprend qu'une partie du domaine et reste localisée dans la vallée de la Moselotte, sauf *iêrwèl* truelle c. 770 qui existe au point 5 et quelques formes de la préposition « entre » en composition, cf. entre c. 302 *N.E.* Dans la vallée même de la Moselotte l'extension en est variable : à côté de fourmi c. 360, fromage c. 368, froment

c. 369, premier c. 613, les représentants du fr. *truand* au sens de paresseux c. 552 qui couvrent l'aire 17-22, *čôděrně* 19-22 chardonneret *L.*, issu par étymologie populaire du croisement de « chardonneret » et de « chaudronnier », broyer c. 123, corvée c. 214, prêter c. 615, *pěryě* 20-22 prier *L.*, *kěrvă* 19-22 crever *L.* ne dépassent pas le point 19 qui parfois ne possède pas le traitement. Exceptionnellement *ěkěrwěl* écrouelles c. 277 existe au seul point 5 ; mais dans ce cas il est très probable que nous avons affaire, comme dans groseille c. 402, à un mot influencé par le français. Le traitement de mots comme « fromage, froment, premier » est-il dû à une action semblable du français dans les points où la métathèse n'est pas attestée ou en est-il indépendant, il est impossible de le dire. Mais en tout cas, ailleurs l'irrégularité a nécessairement une autre cause. Dans les verbes « crever » etc. elle est clairement due à l'influence des formes toniques où la métathèse n'a pas lieu, cf. ces formes au *Lexique*; et comme ces verbes sont à la fois assez nombreux et très usités, le développement de la métathèse a été par propagation analogique entravé dans des substantifs tels que « fourmi », etc.

CHAPITRE IV

TRAITEMENTS ANCIENNEMENT COMMUNS EN REcul

Il m'a paru intéressant de grouper ensemble un petit nombre de traitements qui sont représentés dans toutes les localités, sauf parfois au Val-d'Ajol, mais n'y existent plus que comme des survivances d'un état ancien. Les causes du recul de cet état peuvent être multiples, développement phonétique, réactions analogiques, disparition des mots qui étaient soumis au traitement considéré, etc. Les faits exposés au § 37 sont, d'après l'explication qui y est admise, d'origine morphologique, mais en raison de leur aspect actuel, qui a parfois fait croire qu'on est en présence d'un développement phonétique de *r* final, j'ai jugé préférable de les classer ici.

A. — *Vocalisme.*

§ 33. $\dot{e} < ay$ devant *r*.

On a vu § 1 que nos parlers ont réduit l'ancienne diphtongue *ay* à *ā* en position finale tonique. Devant *r* un développement particulier en *e* s'est produit anciennement, mais il n'en reste plus que des traces. Actuellement $\dot{e}r < area$ est usité dans les localités 1-7, 19-22 au sens de jardin c. 414, $w\dot{e}(r)$ guère c. 403 < anc. h. all. *weigaro* l'est dans les localités 11-14, j'ai en outre relevé en quelques points les dérivés de « vair » < *variu* comme noms de bœufs ou de vaches $\dot{v}\dot{e}r\ddot{o}$ (m.) 12 a, 19 c, $\dot{v}\dot{e}r\dot{e}l$ (f.) 12 a à côté de $\dot{v}\dot{a}r\dot{e}l$ 3 a bœuf, vache *L.* ; mais *brêr* = fr. *braire* au sens de pleurer *L.*, *fêr*, *trêr* faire, traire id. n'existent plus qu'au Val-d'Ajol. Il est clair que *brâr*, *fâr*, *trâr* des autres points ont été refaits sur les formes de l'indicatif présent *brā*, *fā*, *trā* ; dans « guère » *e* est devenu *ā* puis *ô* sous l'influence de la labiale

initiale dans les localités autres que 11-14, *vārēl* de 3 a doit son *ā* à la même cause.

Il est difficile de dire si le développement s'est fait d'*a* en *e* ou au stade *ay* par *ey*. Cependant la deuxième hypothèse est plus probable ; car le développement est non seulement ancien, mais dans les textes médiévaux on trouve, à côté des formes *eire*, *ere* < *area* *NAL.* 2531, 81, etc., des formes *iere*, *hiere* où *ie* semble attester un diphtongaison de l'*e* sous l'influence du *y*, diphtongaison qui se sera ensuite réduite comme dans le suffixe « ier » et le groupe *yey* < lat. *e* ouvert + *y*, cf. plus haut, p. 7. Je n'ai pas relevé ces formes dans les chartes des *NAL.*, mais elles sont courantes dans l'*Inventaire sommaire* : *ieres* 1381, III, p. 39, col. 1, 1316 id., p. 40, col. 2, *hiere* 1307, I, p. 50, col. 1, etc.

§ 34. Traitement d'*ū* latin protonique en hiatus.

C'est un fait bien connu que la conservation d'*ū* latin protonique en hiatus dans les parlers lorrains et wallons, cf. Horning, § 118. M. H. a également constaté que dans l'aire F de son enquête, c'est-à-dire dans mon propre domaine, *i* rivalise avec *ū* (d'où *w*), mais sans essayer d'expliquer ce fait. En effet *ū* (d'où *w*) a actuellement une extension beaucoup moins grande qu'*i* (d'où *y*). On ne le trouve partout que dans truelle c. 770, dont l'étymon avait certainement un *ū* comme le français et la plupart des langues romanes, cf. *trua*, *truella*, *trulla* Körting 9771 et 9775, et dans les représentants du fr. *huer* *hwä*, -*ë*, d'origine onomatopéique, cf. Meyer-Lübke, *EW.* 4221, au sens de crier *L.*, recueillis dans la plupart des localités. Essuyer c. 311 n'a *ū* ou *w* que dans l'aire 1-7 et bruyère *L.* que dans l'aire 20-22 sous la forme *bērwer*. Quant à *trüyā* des points 9, 10 paresseux c. 552, c'est sans aucun doute une forme adaptée du fr. *truand*. Dans tous les autres cas on ne trouve plus qu'*u*, *ū* au Val-d'Ajol seulement et, dans les autres localités, *y* qui, en combinaison avec un *n* précédent, donne *y*, cf. éternuer c. 315, les représentants de « nuée » nuage c. 530, ceux de « buée » au sens de lessive c. 447, « essuyer » déjà cité, *syë* partout sauf *ëüā* 12 suer *L.*, *tyë* partout sauf *tüë* 11 a, c, -*ā* 12 tuer id. On remarquera qu'au Val-d'Ajol *u* (ou *ū*) est le traitement prédomi-

nant: on y dit en effet *nũě* ou *nũé*, *bũě*, *rěcũă*, *čũă*, *tũă*; cependant à côté de *bũă*, faire la lessive, de 12 b, le témoin a a indiqué *byă* et « éternuer » n'a que des formes avec *y*. Quant à *tũě* de 11 a, c, c'est très probablement la forme française adaptée.

Le recul d'*ũ* est à mon avis le résultat d'actions analogiques; la plupart des mots où *u* protonique s'était conservé sont des verbes ou des substantifs verbaux; il n'est donc pas surprenant qu'*u* ait pénétré des formes toniques dans les protoniques pour se réduire ensuite à *i*; *y*; et dans « nuée » qui n'a pas de verbe correspondant, *u* s'est introduit par propagation analogique, si ce n'est pas plutôt un emprunt relativement récent, cf. § 151, s. v° nuage¹.

B. —

Consonantisme.

§ 35. Persistance de *w* dans le groupe *kw*.

Ce traitement qui est également un des plus caractéristiques des parlers lorrains, cf. Horning, § 146, est encore bien représenté dans notre domaine: toutes les localités le possèdent dans *kwět* quatre L., cacher c. 130, carême c. 134, les représentants du type *quadruviu* au sens de visite c. 795, cf. sur ce mot § 151. Mais dans d'autres mots, même apparentés à ceux-ci, il est en voie de régression, et l'évolution en cours s'exerce différemment dans les 22 localités: « querre » et « (re)quérir », usités partout au sens de chercher c. 176, ont perdu *w* dans l'aire 1-8', c'est également dans cette région que l'initiale de « carême entré » qui signifie carnaval c. 136 est réduite à *k*; mais **quetiare* employé partout au sens de se taire c. 738 ne présente plus *kw* que dans les points 12, 13 et 22, à côté de *těkwě* toujours c. 759 de l'aire 17-22 formé de « tout + coi », cf. infra § 151; dans quatorze c. 624, *kw* n'existe plus qu'à La Bresse, et enfin *w* a complètement disparu dans *kă*, *kăt* quand L. et dans *ěkěl* écuelle c. 278, qui suppose une forme plus ancienne *ekwěl*, recueillie ailleurs par Horning § 118.

1. D'eryat, rouet, de 20-22, dérivé de « roue », cf. § 59, on ne peut rien conclure, car c'est un mot voyageur, cf. § 151 s. v°.

§ 36. *ĕ, ɛ* < ancien *k* final.

Ce traitement, anciennement attesté dans les parlers lorrains où il est très répandu, cf. Horning, § 133, appartient également à notre domaine, où il est en voie de recul. Le Val-d'Ajol même ne le possède pas ; mais l'a-t-il perdu ou ne l'a-t-il jamais connu, c'est une question présentement insoluble. Le seul mot où *ĕ, ɛ* paraissent avoir disparu par développement phonétique est *sec* c. 697-9, qui se dit *sĕ* aux points 1-10, 12 et *să* au point 19 ; et encore cette explication n'est-elle pas certaine ; il est en effet possible que dans ces localités la forme masculine ait perdu sa consonne sur le modèle des nombreux adjectifs dont le masculin se distingue du féminin par l'absence de consonne finale. Quoi qu'il en soit, en dehors de ce cas, le recul des formes avec *ĕ, ɛ* provient de la substitution de formes nouvelles : dérivés, emprunts au français ou aux parlers voisins. Le représentant du français *bac* au sens d'auge c. 57, que M. Meyer-Lubke, *EW.* 868, rattache à un type *baccus* d'origine obscure, ne subsiste plus que dans l'aire 16-22, tandis qu'ailleurs on emploie « auge », cf. § 89, 2° ; *soc* c. 713 est exprimé par un dérivé dans les localités 1-8, 12 ; *bouc* c. 105 n'offre même plus de formes simples ; *sac* *L.* se dit *sĕĕ* 1-8, 19-22, *-ɛ* 8'-10 c², 14-18, *cĕs* 13 a², mais les témoins 10 a-c, 11-14 a² emploient la forme française *săk*. Quant au représentant de « bloc » au sens de bille de bois *L.*, cf. § 20, 1°, je ne l'ai recueilli que dans quelques localités.

§ 37. *ɛ, ĕ* < ancien groupe final *rs*.

Toutes les localités, à l'exception du Val-d'Ajol, présentent *ɛ* ou le phonème *ĕ* qui en est issu, cf. sur ce développement § 47, à la fin d'un certain nombre de mots qui ont un *r* en français actuel ; toutefois leur accord ne s'étend qu'à une partie des exemples. Clair *L.* se dit bien *tyĕĕ* 1-8', 11 a, c, *-ĕ* 9-11 b, 13-22 à côté de *tyă* de 12 b ; mais mur c. 516 se dit *mü* aux points 12 et 19-22 ; les témoins 12, 20 a, 21 a emploient *dŭ* à côté de *dŭĕ* 1-8', 11 a, c, *-ĕ* 9-11 b, 13-19, 22 dur *L.* ; et les formes avec *ɛ, ĕ* de vert c. 787, court c. 217 et four c. 358 occupent un nombre encore plus restreint de localités ; si *fyĕĕ*, *-ĕ* fiel c.

344 sont sans aucun doute des formes de « fier », qui a eu le sens d'amer et a été ainsi employé substantivement pour désigner le fiel, on ne peut cependant pas se prononcer sur la forme *fyǣ* qui peut représenter phonétiquement « fier » ou « fiel ».

L'explication de ces faits a été donnée par This, p. 40, à qui M. Meyer-Lubke, *Gr. d. R. Spr.*, I, § 561, l'a empruntée : *ε*, *ê* représentent le développement phonétique d'un ancien groupe final *rs*, dont le *s* n'est autre que celui du nominatif de l'ancienne flexion nominale. Cette explication est beaucoup plus satisfaisante que celle que M. Cuny a admise *Revue des langues romanes*, t. 49, p. 532, et d'après laquelle *ε*, *ê* seraient issus de *r* final par développement phonétique. Elle a en effet l'avantage de rendre compte de l'extension irrégulière du traitement et de son absence complète dans de nombreux mots anciennement terminés en *r* tel que *mûr* c. 517, *jour* *L.*, les formes du singulier de l'indicatif présent du v. *courir* *L.*, etc. Notre domaine présente même une spécialisation remarquable des deux anciennes formes casuelles de « clair » : tandis qu'il conserve, comme nous l'avons vu, l'ancien nominatif avec la valeur d'adjectif, il emploie partout l'ancien accusatif au sens de petit-lait *tyǣ* 1-11, 13-22, *tyǣ* 12 lait *L.* Il faut en outre noter que *sûr* *L.*, cf. les formes § 6, 1°, a partout un *r* final dû à l'action analogique du féminin.

CHAPITRE V

TRAITEMENTS CONVERGENTS

Les traitements qui font l'objet de ce chapitre ont le caractère commun d'être convergents, c'est-à-dire qu'un traitement nouveau tend à se substituer à un traitement plus ancien qu'il a déjà réussi à éliminer plus ou moins dans les différentes localités de notre domaine. La dénasalisation et le développement d'un *w* devant voyelle, §§ 38 et 40, présentent quelques faits compliqués ou d'interprétation douteuse, que les nécessités de l'exposé n'ont pas permis de déplacer. Mais, ces réserves faites, tous les traitements considérés ici ont le grand intérêt de nous faire saisir sur le vif des évolutions en cours. Or si celles-ci se produisent dans des conditions très variées, deux particulièrement importantes, à savoir la réduction *ɛ̃, j̃* à *ɛ, j* et l'amuïssement de *s* devant consonne, cf. §§ 42 et 43, remontent d'une façon analogue le long des vallées, et dans le deuxième cas il est tout à fait certain que l'ancienne prononciation recule non par développement spontané, mais par emprunt aux parlers de la région de Remiremont. Nous avons là un exemple bien net d'un changement phonétique dû à l'influence qu'exerce un centre sur des parlers voisins et socialement inférieurs.

A. —

Vocalisme.

§ 38. La dénasalisation.

1° Dénasalisation dans les voyelles nasales en position finale ou devant une consonne autre que *n, m*.

Le processus de la dénasalisation est double dans tous nos parlers : ou bien l'élément nasal disparaît purement et simplement, ou bien une consonne nasale se dégage après la voyelle, avec ou sans disparition de l'élément nasal de celle-ci ; mais, dans

les deux cas, l'état ancien subsiste dans une partie variable du domaine.

Dans le premier cas l'accord des localités est à peu près complet pour le traitement de l'ancienne nasale + consonne en syllabe protonique ; on a vu en effet § 21 qu'ẽ est le traitement actuellement le plus répandu ; et cependant on a également noté que « gencive » et « sentir » conservent ẽ dans l'aire 1-10. Dans tous les autres cas la dénasalisation varie considérablement. On peut poser en règle générale qu'une voyelle nasale abrégée persiste dans l'aire 1-9 et se dénasalise dans les autres localités, sauf aux points 10 et 12 qui participent aux deux traitements : *byẽ* 1-10a, c, *byẽ* 10b, 11, 14-22, -ẽ 12, 13 bien *L.*, chien c. 186 (la quantité longue de 1-8' et le développement particulier de 1-7 n'importent pas ici), *tõ* 1-10, *tã* 12, *tõ* 11, 13-22 temps *L.*, bon c. 104, point c. 590, les désinences de la 1^{re} et de la 3^e pers. du pluriel de l'ind. prés. connaissons c. 205, crèvent c. 230 *bis*, etc. L'aire 1-10 ne présente que des cas sporadiques de dénasalisation, et surtout quand la syllabe est protonique ; en ce dernier cas la nasale brève est souvent à peine perceptible : enfle, enflera, en flée c. 293 et -4, les représentants d'**emputare* Meyer-Lubke, *EW.* 2862, au sens de greffer c. 397, la forme difficile qui correspond à l'impératif viens c. 782, cf. § 135 ; plantain c. 585 qui est partout dénasalisé peut être emprunté. Le point 10 participe davantage aux deux traitements, mais tandis que les témoins a, b présentent des faits incohérents, le parler de c a une apparence régulière : la nasale est conservée en position finale et disparaît devant consonne, cf. *byẽ*, *tõ* mais *çõd* < *scindula* bardeau c. 84, etc.

Les faits qui précèdent montrent que la dénasalisation se produit après abrègement de la voyelle : il n'est donc pas surprenant que, quand dans l'aire 1-22 la voyelle est restée longue, le développement n'ait pas lieu, cf. *pyẽ* 1-10, *pyẽ* 11-21, -ẽn 22 (cf. sur cette forme p. suivante), descendre c. 245, on c. 21 et 67, regain c. 639. Il en est de même de la dénasalisation d'ĩ dans chemin c. 171, chacun c. 148, etc., comparés à *vĩ*, *vĩt*, vin, vingt *L.* usités partout.

Dans tous ces cas, l'extension de la forme à voyelle nasale longue est très variable ; *rwê*, regain, est limité au seul point 12, tandis que dans « plein » elle couvre toute l'aire 11-22. Ces variations de la quantité d'une voyelle finale n'ont rien d'étonnant, et on en a vu de nombreux exemples précédemment.

Il existe cependant quelques cas sporadiques de dénasalisation d'une voyelle longue dans manger c. 472, mot qui a à d'autres égards un traitement particulier, cf. § 57, 2°, et gendre c. 381 ; mais dans ce dernier mot il n'est pas certain que la quantité de *jêr* des localités 1, 5, 20-22 soit primitive, puisque 17-19 disent *jêr*.

Le deuxième mode de dénasalisation, qui consiste essentiellement dans le dégagement d'une consonne nasale, existe également dans tout notre domaine ; mais l'extension en varie encore davantage que celle du premier mode. Ce sont les voyelles *ũ* et *ĩ* qui sont le plus atteintes par ce développement, cf. brun c. 125, jeun c. 421, un c. 775, quelqu'un c. 629. Cependant ces cartes ne se superposent pas, et on a vu plus haut des exemples tels que *vĩ*, vin, etc., où la dénasalisation ne se produit pas ; il est même assez curieux que « chacun » ne se comporte nulle part comme « quelqu'un » ; cf. aussi *tôt ĩ* = fr. tout un 19 d, 22 b au sens de pareil L. Les parlers de l'aire 19-22 emploient *ĩn* un L. en fonction d'article au moins devant une consonne palatale, tandis que partout ailleurs on dit *ĩ* ; et au point 22 le développement d'une résonance nasale *n* se produit assez fréquemment en position finale, cf. *mẽn*, *pẽn* main, pain L. C'est aussi dans l'aire 19-22, et presque uniquement là, que le même phénomène a lieu à l'intérieur d'un mot : *sĩnk*, -*āt*, *ẽpĩng*, *brĩnkā* cinq, cinquante, épingle, brancard L., *bĩnkāl* 19 a, 21 a, 22 a bancal id., *mĩnkā* 22 a manquer id., le dérivé d' « angle » au sens de coin c. 196, ongle c. 533, ombre c. 531, moitié c. 505, langue c. 441, mercredi c. 491, les mots terminés par « endre » tels que descendre c. 245, cf. sur ces mots §§ 11 et 29, 8°. Mais *lũndĩ*, lundi, de 3 a, c est probablement une modification de *lũdĩ* d'après *lũn*, lune. J'ai cité parmi les exemples plusieurs mots récemment empruntés pour montrer que le développement est actuel ; et en effet le par-

ler populaire de cette région présente le même traitement. *ĕānti*, chantent, des témoins 19 b, 21 a n'est pas tout à fait identique, car *ĕātlā* chanter *L.* est la seule forme de l'aire 19-22 ; le *n* y vient d'une assimilation semblable à celle qui explique *vīn* « deux », vingt-deux, de tout le domaine ; dans les deux cas la première d'un groupe de deux dentales est devenue *n*. Ailleurs je n'ai relevé que quelques cas sporadiques du même traitement : *ĕpīnk* 13 a épingle, *kānkwa* id. hanneton c. 405, *trānt* 12 a trente c. 767, *dīngĕ* 14 b sonner *L.*, *ĕīngyĕ* 15 sanglier c. 681, etc. On peut contester l'explication qui vient d'être proposée : il est en effet théoriquement possible que la consonne nasale qui suit la voyelle nasale représente le traitement le plus ancien, et que le développement ait consisté non pas dans le dégagement, mais dans l'amuïssement de la consonne nasale. Mais, de quelque façon qu'on envisage la formation de l'état actuel, on reste en présence d'un traitement convergent.

2° Dénasalisation devant *n*, *m*.

Il est fort difficile de saisir par le seul moyen de l'oreille si une voyelle placée devant *n*, *m* est nasalisée ou purement orale, particulièrement quand cette voyelle est brève. C'est pourquoi mes documents sont sur ce point sujets à caution. Mais si dans des mots comme « ensemble, femme, ressemble », cf. p. 13, il n'est pas absolument certain que la nasalisation manque aussi complètement que l'attestent mes graphies, on voit qu'en tout cas elle est à peu près imperceptible. D'autre part, quand la voyelle était étymologiquement libre devant une seule consonne nasale, p. ex. dans cuisine c. 237, chaîne c. 149, laine, lune *L.*, il est impossible d'affirmer d'une façon décisive que les parlers qui ont une voyelle orale représentent l'état le plus récent, ou qu'en d'autres termes tout notre domaine a anciennement nasalisé les voyelles placées devant *n*, *m*. Il existe en tout cas toute une série de mots qui avaient étymologiquement un *ā* issu d'*a* devant consonne nasale entravée, et, dans un nombre variable de localités, cet *ā* a perdu sa nasalité. Seul année c. 32, où la voyelle est à la fois protonique et brève, est dénasalisé dans tout le domaine ; les autres mots conservent toujours *ā* dans toute la

vallée de la Haute-Moselle et sporadiquement ailleurs, cf. *vănă* 1-10, 12 a, 17 a, f, 19 c, -*ě* 11 a-c, *văně* 13-15, -*ă* 16 a, 18, 20-22, *vanner* *L.*, les formes qui dérivent du type *pannu* Meyer-Lubke, *EW.* 6204, au sens de balai, balayer c. 78, *păně* 2 c, 8¹c, 19 c, *pā-* 11 a, 12 a, dérivé du même type, pan de chemise *L.*, les représentants du v. qui se rattache au latin *gannire* id., id. 3676, beugle c. 98, étrangler c. 321 dont le *g* a été assimilé à la voyelle nasale, cf. § 81, A 6°, et où *n* + *y* est devenu ensuite *ŋ*, différents mots d'origine onomatopéique qui signifient miauler c. 497, cf. § 151 s. v°. Il est curieux que *sămdî* soit la seule forme de tous nos parlers, réserve faite de *sămdî* réemprunté en français; mais cette particularité tient sans doute à l'entrave de la consonne nasale. Quant aux représentants de « chanlatte » au sens de chéneau *L.*, cf. encore § 81, A 6°, ils peuvent avoir subi l'influence de chène *L.*

B. —

Consonantisme.

§ 39. Absorption d'un *y* par la consonne précédente.

y se combine partout avec *n* pour donner *ŋ*, comme on l'a vu § 16, 2°; l'exception constituée par le suffixe correspondant au fr. *ier* n'est qu'apparente, cf. p. 7.

y de l'ancienne diphtongue *ye* issue d'*a* latin tonique libre après palatale a été également absorbé partout après les fricatives *ē*, *j*, *ε*, *j* < *k*, *g* latins v. § 42, cf. les représentants du fr. *marcher* au sens de battre en grange c. 87, manger c. 472, et *ε*, *ē*, *ē*, *j*, *h*, dont l'origine est exposée § 43, cf. engraisser c. 295, les représentants de l'a. fr. *coisier* < **quetiare* au sens de se taire c. 738. En dehors d'un fait d'emprunt propre aux localités 17 et 18, cf. § 89, le phénomène est sans exception dans les infinitifs et participes de la première conjugaison et dans les mots anciennement terminés en *ié* tels que marché c. 478.

Mais après ces diverses fricatives *y* persiste ici et là dans d'autres mots dont les conditions phonétiques sont différentes. Dans *sœur* c. 714 *ε*, *ē*, *ē* sont relativement récents; il en est

de même de la dénasalisation de chien c. 186 et des représentants de l'étymon **assianu* au sens de petit bardeau bardeau c. 83, et de la reformation de jouer c. 424 d'après les formes toniques, cf. § 59 ; dans ces mots l'absorption du *y* n'a eu lieu que dans l'aire 17-22 qui la présente également dans chier c. 188, sur lequel cf. § 143 ; mais même là y a persisté dans « essuyer », cf. les formes de l'infinitif *essuyer* c. 311 aux points 18, 19 et *khié*, *rkhié* (sic) de La Bresse d'après Hingre, le participe passé féminin employé au sens d'abri contre la pluie c. 7 et plus haut § 34. Enfin jeune c. 422, qui a dû passer par les stades *juene*, *jyen*, conserve y aux points 9, 10 et 12.

On sait qu'on explique par une propagation analogique la réduction de *ye* à *e* qui a eu lieu en français dans tous les verbes de la première conjugaison : le développement s'est produit régulièrement après les consonnes palatales et a gagné les verbes où le *y* était précédé d'une autre consonne, cf. Meyer-Lübke, *Gr. d. R. Spr.*, I, §§ 259, 260, Schwan-Behrens, § 243. Mais dans notre région il ne s'est pas propagé avec autant d'intensité qu'en français.

Après *d*, *t* le *y* persiste partout dans *edyě* 1-10, 11 b, 12, 16-22, *é-* 13, *ā-* 11 a, c, d, 14, 15 aider *L.*, *vědyě* partout sauf *vě-* 12 *vider* id. ; mais dans le verbe formé de « re + guetter » qui signifie regarder c. 640, cf. § 151 s. v^o, le Val-d'Ajol dit *rěwětě*, et *etě* jeter c. 419 occupe un nombre assez important de localités.

Après *s*, *yě* subsiste encore à peu près sans exception dans l'aire 8-10, 16-22, cf. chasser c. 166, les représentants de **tittiare* téter c. 748, mais *ěvāsě* avancer c. 60 a déjà gagné les points 16 et 17.

Enfin après *r* (on sait en effet que les parlers orientaux ont palatalisé *a* dans les verbes en *irare*, *urare*, cf. Suchier, *Gr. Gr.*, p. 755) *yě* est prédominant dans l'aire 17-22, cf. cirer c. 192, *ěčaryě* 17 f, 19 d, *-ěr-* 20 c, 21 e, 22 b assurer *L.*, *pěturyě* 19 a, c, d, 20 c, 21 a, e, 22 b, *-ěr-* 17 f, g paître id., *rkūryě* 17 g, *ěk-* 19 d, *ěpkě-* 21 e, 22 b recurer id., *tirě* 17 a, mais *tiryě* 17 f, g-22 tirer id. ; ailleurs il n'a laissé que

quelques traces, et je n'ai relevé que *pëtürÿë* aux points 13 et 15.

§ 40. Développement d'un *w* devant voyelle.

Ce traitement très répandu dans nos parlers a une double origine : il se produit soit par diphtongaison, soit par développement de *w* après une consonne labiale.

1° *o* représentant *o* latin ouvert ou fermé s'est diphtongué régulièrement devant un groupe *r* + consonne qui aujourd'hui est souvent amuï en tout ou en partie (les variations de la quantité de l'*o*, d'origine syntactique, sont sans importance ici), cf. *kwôn*, *fwô* corne, fort *L.* et d'autres exemples cités § 18. Mais on rencontre des exceptions dont l'extension est variable et l'interprétation délicate : quatorze c. 624 qui présente des formes sans *w* non seulement dans tout notre domaine, mais dans les autres parlers lorrains, cf. la carte de l'*AL.* et Horning § 87, doit sans doute cette particularité à l'ancien groupe initial *kw*, v. plus haut § 35, qui aura empêché le développement du *w* dans la syllabe tonique. Mais a-t-on affaire ailleurs à des formes anciennes où la diphtongaison n'a pas eu lieu, ou à des formes récentes où un recul du *w* se serait produit, il est difficile de le décider d'une façon certaine, et la question est encore compliquée dans plusieurs exemples par la possibilité d'une influence française : cf. *fôe* 11 a force *L.*, *pôt* 11 a, c porte id., tordre c. 757, orge c. 535, *rôtê* et *rot* cités § 25, les formes correspondant à l'a. fr. *courre* § 25, *tôt* = fr. *tourte* tartine c. 742, *tô* 1 b, 2 a-c, 3 b, 4 c, 6 a, 7 a, b, 8 b, 8' b, 9, 18 tour *L.*

Quoi qu'il en soit, la diphtongaison d'*o* n'est pas nécessairement liée à la présence d'un *r* suivant : *bwôë*, bouche, de 22, *mwôë*, mouche, de 12, cf. § 21, de même que *bwôb* < all. *bube* fils c. 347 doivent peut-être leur *w* à la labiale précédente. Mais à La Bresse, on dit *kwô* cou *L.* et Hingre donne aussi la même forme au sens de coup, bien que je n'y aie recueilli que *kô*, comme dans toutes les autres localités ; on notera encore les formes avec *w* du mot fr. adapté rengaine *L.* Au Val-d'Ajol le développement, tout en n'atteignant pas ces derniers mots, a une extension remarquable ; on y dit en effet *wôÿ*, *swôÿ*, *gwôë*, *fwôn*,

twōy, *wōe*, *kwōyē*, *wōl*, *kwōe* oie, soie, gauche, jaune *L.*, table c. 735, auge c. 57, glisser c. 391, ourlet c. 545, truie c. 771; l'*AL.* donne en outre *wōé*, orge, tandis que j'y ai obtenu la forme *wōre*, orge c. 535, cf. § 75, 6°; enfin *kwā* encore c. 291 de cette même localité, cf. § 69, 7°, a probablement une origine semblable. M. P. Passy a remarqué cette particularité du Val-d'Ajol *Revue de philologie fr.*, 1892, p. 145.

2° Il est très fréquent que, dans tous nos parlars, après les différentes consonnes labiales un *w* apparaisse devant les voyelles *a*, *e*, *o*, et dans ce cas nous avons affaire non à une diphtongaison comme dans le cas précédent, mais à un développement de *w* sous l'action de la consonne labiale. L'amuïssement d'un *r* placé après la voyelle qui a eu souvent pour conséquence de l'allonger a pu contribuer à ce développement; mais si les mots où ces deux phénomènes coïncident sont trop nombreux pour que ce soit un effet du hasard, cet amuïssement n'en est cependant une condition nécessaire. Citons comme exemples typiques : après *b* *bwāyē* 1-7, *-ōyē* 8-22 bâiller *L.*, après *p* parler c. 553, paroi c. 554, *pwārē* 1-7, *-ōrē* 8-21, *-ēn* 22 parrain *L.*, après *m* les représentants du fr. *marcher* au sens de battre en grange c. 87 et de l'a. fr. *mitan* au sens de milieu c. 498.

Mais à côté de ces mots qui ont partout le même traitement, d'autres, également nombreux, ne présentent *w* que dans une partie des localités.

Après *b* *w* est limité dans bercer c. 95 à l'aire 8-11, 13-22, dans baver c. 89 à l'aire 8-10, 16-22, dans brebis c. 118 aux points 9-11, *bwēyē* baigner *L.* n'existe même qu'au point 5; cf. encore *bēgnyē* du point 1 à côté de *bwāgnyē* de la vallée de la Moselle bégayer c. 92, et *bēdlō* de 12 à côté de *bwādlē* de l'aire 16-22 bavard c. 88, sur l'origine de ces mots, cf. § 151.

Après *p* *pwētū*, *-ūjē*, *-ūhē* trou, trouer c. 769 n'appartiennent qu'à l'aire 9-11, 13-16, cf. aussi perche *L.* On remarquera particulièrement que, tandis que *pwē* 1-15, *pwā* 16-22 par *L.* présente un *w* partout, ce *w* manque dans les composés formés de « tout + par » + un pronom personnel au sens de seul *L.* et c. 707 dans toute l'aire 17-22.

Après *m* *w* comprend les deux vallées dans le mot qui désigne

une couverture de bardeaux posée contre le mur c. 85 et qui semble correspondre au fr. *ramée* avec une extension de sens difficile à expliquer ; il est également développé presque partout où le mot est usité dans les représentants du latin *masu* au sens de jardin c. 414 et dans les dérivés en « ée » désignant le charme c. 160, cf. encore les représentants de *mare* au sens de lac L., les formes de Saint-Amé id. ; mais il est plus restreint dans minuit c. 499, « flammèche » au sens d'étincelle c. 317 ; *mwèti* marteau L. ne se rencontre que dans l'aire 9-11, 13-16, *mwèti* Martin id. et automne c. 59 qu'aux points 9-11, *jèrmwä* germer c. 387 et *smwä* semer L. qu'au point 18. Parfois *w* manque partout sans raison apparente, cf. manger c. 472, maréchal-ferrant c. 479, matin, mardi, marguillier L., etc. L'influence du français a pu jouer un rôle ; on le voit clairement dans « mère, père » qui ne possèdent plus de forme labialisée qu'au sens de femelle, mâle L., *mwër*, *pwër* 19 a, 21 a, et *mwère*, *pwère* Hingre ; mais cette explication ne s'applique pas à tous les mots. Enfin, dans certains cas, on peut se demander s'il ne s'est pas produit un recul phonétique de *w*, par exemple dans *rämôy* c. 85 de 20 et 21, *rmôyë* guérir c. 404 < *re* + *medicare* de 11, *môjō* maison c. 465 des parlers de la vallée de la Haute-Moselle. Quoi qu'il en soit, le développement du *w* doit avoir commencé anciennement, à en juger par le mot *Giramoix* d'un texte de 1342, *NAL.* 2532, 127, qui représente sans doute la localité actuelle de Gérardmer.

Après *f* les exemples sont peu nombreux : fève c. 343 où *w* est assez répandu, *fwäy* de 4 a, 5 a, c, d, 6 b, 7 c fée L., cf. aussi *fwaue* Hingre, *fwërmäç* 9 et *fwërmwäe* 1 a étincelle c. 317, *fwërin* 11 a farine L.

Le traitement des mots où *w* correspond à un *v* ancien est analogue aux faits précédents : à côté de veiller c. 779, vert c. 787 qui ont *w* partout, les parlers sont en désaccord dans travailler c. 763, les formes issues de **canapatu* chénevis c. 174, les représentants du fr. *vaisseau* au sens de cercueil c. 145, cf. aussi *vhî* de 20-22 voisin L. Toutefois il convient d'ajouter qu'on ne peut affirmer que *w* se soit développé après *v*, qui se

serait ensuite amuï; bien que cette hypothèse soit assez probable, cf. § 17, 3°, il est cependant possible que *w* soit issu directement de *v*, cf. aussi § 12, 4°. De toute façon le cas de corvée c. 214 est particulièrement obscur et se prête à différentes interprétations, cf. § 28, 3°.

§ 41. *ty, dy < kl, gl.*

Ce développement qui s'est fait par l'intermédiaire du stade *ky, gy* existe dans toutes les localités, ainsi que le montrent les exemples *tyô, dyès* clou, glace *L.*, etc.; *k* et *g* ont cependant subsisté, non seulement quand *y* s'est amuï ou que *l* dont il est issu a subi une métathèse, cf. §§ 29, 2° et 83, 1°, mais dans quelques autres mots, à savoir sanglier c. 681 dont je n'ai relevé qu'une forme avec *d* au point 12, et sarcler c. 683 qui conserve *k* dans les localités 10, 13, 14 et 17-22.

§ 42. *ε, j* et *ε̃, j̃ = ε, j* du français.

Tandis que l'aire 8'-18 présente sans exception les deux phonèmes *ε, j* dans les mêmes conditions que le français, l'aire 1-8, 19-22 conserve l'état ancien *ε̃, j̃* dans un nombre considérable de mots dont il suffira de citer comme exemples typiques *cheveu* c. 181, *manger* c. 472. Toutefois cette division de notre domaine en deux aires n'est rigoureuse que devant voyelle; et encore faut-il ajouter que le point 19 présente quelque flottement: le témoin *b* dit à la fois *ε̃t̃* et *ε̃t̃t̃* chat *L.*, et je n'y ai recueilli que *ε̃t̃* cher id., *j̃t̃r* gendre c. 381, *j̃t̃t̃d̃i* jeudi c. 420; mais parfois la présence de *ε, j* ou même des phonèmes qui en sont issus, *ε̃, h*, cf. § 47, vient de ce que nous avons affaire à des mots français adaptés, p. ex. « charpi » charpie c. 163. Ailleurs, c'est-à-dire quand *ε̃, j̃* se sont trouvés en contact avec une consonne, la réduction de *ε̃, j̃* à *ε, j* existe également dans toute l'aire 1-8, 19-22; mais bien qu'elle soit assez ancienne pour que que *ε, j* participent dans les localités 19-22 au développement *ε, j > ε̃, h* étudié § 47, elle se produit sans régularité et comprend parfois tous les points, parfois une partie seulement de l'aire.

Après une consonne, elle est aujourd'hui fort rarement attestée ; mais elle s'est sans aucun doute produite anciennement dans échelle c. 264 et dans « mouche » ; v. les formes p. 18 et le dérivé signifiant abeille c. 4 ; les formes franc-comtoises prouvent que le traitement actuel de nos parlers a pour base un ancien *ɛ̃*, malgré ce qu'en ont dit Horning p. 81 sq. et Meyer-Lübke, *Gr. d. R. Spr.*, I, § 953, cf. encore infra § 47. Actuellement elle ne semble pas se produire dans ces conditions, sauf peut-être au point 19, où l'on pourrait ainsi expliquer par un développement de phonétique syntactique les formes citées plus haut et *j*, je, du groupe syntactique *k j ʒ* que *j'y* c. 418 ; quant au point 21, *j* de ce même groupe n'y a été employé qu'une seule fois par le témoin a et sans doute accidentellement.

Devant consonne, à l'initiale ou à l'intérieur du mot, les exemples de la réduction sont, au contraire, très nombreux, cf. entre autres *jmê* 1-19, *hmê* 20-22 jumeau L., genièvre c. 382, genou c. 384, les représentants de l'a.fr. *geline* poule c. 602, acheter c. 8, le dérivé du mot qui signifie noix pour désigner le noyer c. 527, etc. La consonne réduite gagne même par analogie les formes où la voyelle protonique est maintenue, p. ex. dans chenille c. 175, chemise c. 173, etc. Cependant dans je mangerais c. 475 *j* est souvent conservé dans l'aire 1-7 sous l'influence des autres formes verbales.

Devant les demi-consonnes *w* et *y* les faits sont plus compliqués. Devant *w* *ɛ̃* couvre l'aire 8-22, tandis que 1-7 conservent *ɛ̃*, cf. cheval c. 179, chouette c. 190, et pour *j* on peut citer le mot régional désignant les deux poutres horizontales qui maintiennent les montants auxquels les bêtes sont attachées *ʒwāy* 2 c, 5 d, mais *ʒwāy* 19 a, b, *ɛ̃hwāy* 21 a, 22 a et les formes des autres localités s. v^o étable L., mot vraisemblablement dérivé du type *jugu*. Devant *y*, que ce *y* subsiste ou qu'il ait été absorbé par la palatale, la réduction est beaucoup plus restreinte et n'atteint, en dehors de l'aire 8'-18, que les localités 8 et 19 et encore d'une façon partielle, cf. chèvre c. 182, chien c. 186, chier c. 188, jeune c. 422, jouer c. 424. La comparaison de *ɛ̃*, chier, *jyɛ̃*,

jouer, et des formes *ēiy* de 19 a-c, *jūy* de 8 b montre bien que la réduction a été causée par la présence du *y*.

En position finale, devant un mot à initiale consonantique, *ē, j* perdent régulièrement partout leur élément dental, cf. *tēē* dans [« tache de graisse »] *tache L.*, *sēē* dans [« sac de blé »] *sac id.*, *mēche* de lampe c. 484 ; cependant « mange » dans [« mange puisque tu as faim »] c. 474 a conservé *j* dans l'aire 1-8, sans pour les mêmes raisons que « je mangerais », p. 66, et aussi parce que le groupe syntactique n'est pas étroitement uni et que les témoins ont dû faire une pause entre « mange » et « puisque ».

M. Grammont, qui a observé dans le parler de Damprichard des faits analogues à ceux qui viennent d'être exposés, les explique par une dissimilation qui se serait produite devant une dentale, cf. *La dissimilation consonantique*, p. 51 ; dans notre domaine du moins, la réduction a également lieu devant une labiale, comme le montrent les exemples cités de « jumeau, cheval, chouette », et par conséquent elle y provient non pas d'une dissimilation, mais de la simplification d'un groupe de phonèmes trop compliqué, comme cela s'est passé plus anciennement dans « mouche, échelle ».

§ 43. Amuïssement de *s* (ou de ses représentants *ȝ, h*) devant consonne.

La disparition de *s* dans cette position est attestée pour tout notre domaine par les formes du v. être *L.*, les représentants de *genesta*, cf. Meyer-Lübke, *EW.* 3733, *jnēt* 1-19, *hnēt* 20-22 *genēt id.*, ceux de *mustela môtēl* partout sauf -*ōl* 11 a, d, 15 a *belette id.*, dans lesquels l'influence du français est exclue. Mais si l'aire 1-15 a perdu toute trace de ce *s*, sauf quelques faits d'emprunt exposés § 89, la vallée de la Moselotte conserve ce phonème, avec une prononciation *ȝ* devant une consonne sourde, *h* devant une sonore, dans une série considérable de mots : *co peau* de hache c. 207, dont le représentant correspond au fr. *attelle*, dérivé de l'a. fr. *aste* < *hasta*, *éclair* c. 268 dont les formes représentent soit le substantif féminin dérivé d'un verbe d'origine obscure, cf. **exlucidare* Meyer-Lübke, *EW.* 2021, et Göhri, *Revue de dialect-*

tologie romane, IV, p. 60 sq., soit un dérivé en *ā* de ce substantif, éclore c. 270, épais c. 303, étable c. 313, éternuer c. 315, faire la litière c. 459 dont les représentants < **sternire*, paille c. 549 dont les représentants correspondent au fr. archaïque et dialectal *étrain*, sevrer c. 709 dont les représentants correspondent à l'a. fr. *espanir* < germ. *spanjan* Thomas, *Mélanges*, p. 71. Or à côté de ces mots il en existe un grand nombre qui ne conservent *ç*, *h* que dans une partie de l'aire 16-22, et dans ce cas ce sont toujours les villages les plus proches de Remiremont qui les perdent. Ce trait est la preuve certaine que c'est la prononciation de la région de Remiremont qui fait reculer celle de la vallée de la Moselotte. C'est naturellement au point 16 que l'attaque s'exerce le plus vigoureusement. Pour plusieurs mots, les témoins hésitent entre les deux prononciations, cf. épau le c. 305, épouvantail c. 307, étrangler c. 321, épi *L.* : voici exactement les réponses obtenues : a dit *ēpōl*, *ēpīy* (indiqué aussi par c), *ēpīwōvōt* mais *trāyē* et *ēēt-*, b *ēpōl* *ēpīy* mais *ēpōvōt* et *ēēp-*. Parfois 16 ne connaît plus que des formes sans *ç* : cf. coquille c. 209 (pour l'origine de *kāf*, *ēkāf*, cf. § 151), croûte c. 236, écorce c. 272, écume, écumoire c. 279, écureuil c. 280, étoile c. 319, étoupe c. 320, écouter *L.* 17 se joint à 16 et se sépare du reste de la vallée pour le traitement de crête c. 229. Le recul de *ç* est encore plus fort dans couture c. 220, *rētē* 1-19 mais *rēçtē* 20-22 râteau *L.*, *vētī* 1-10, 12-19, *vē-* 11 mais *vēçtī* 21 a, *vēç-* 20 a, 22 a vêtir id., où les formes avec *ç* n'existent plus que dans les trois villages 20-22 ; dans l'impératif de « dévêtir » donné en réponse à ôte tes habits c. 538, seul le témoin 22 a employé une forme avec *ç* (pour la chute du *t* final, cf. p. 42). La comparaison de râteau avec le dérivé qui sert à désigner la partie portant les dents du râteau est particulièrement instructive : en effet, tandis que *rēçtē* n'occupe plus que l'aire 20-22, ce dérivé a des formes avec *ç* dans toute la vallée de la Moselotte, sauf au point 16 : 16 b dit *rētli*, 16 c -*ē*, mais 18, 21 a, 22 a, un témoin de Basse-sur-le-Rupt disent *rāçtēllē*, 17 a et 19 c -*i*. La plus grande résistance de ce dérivé tient évidemment au sens plus restreint et au caractère plus local de ce mot.

ĕtĭyĕtĭyĕs éclaircie c. 269 du seul témoin 19 a et *hĕtĭ* hêtre L.
du témoin 18 qui conserve *ĕ* comme *hĕĕ* de 22, à côté de *hĕt* de
tous les autres témoins, constituent des exceptions peu impor-
tantes. Quant à *ôĕt* a o ū t c. 34 de 18, ce n'est une forme ancienne
qu'en apparence, cf. § 89.

CHAPITRE VI

TRAITEMENTS D'EXTENSION LIMITÉE

Dans un certain nombre de traitements, dont plusieurs sont parmi les plus importants de notre domaine, le développement nouveau ne se présente que dans une partie des localités, tandis que le traitement ancien se conserve intact dans les autres. Il convient donc de consacrer un chapitre spécial à ces faits que leur aspect actuel ne permet de considérer ni comme convergents ni comme divergents.

A. —

Vocalisme.

§ 44. $\ddot{a} < \dot{e} < \text{ancien } ei < a$ latin tonique libre, sauf après palatales.

Le traitement qui fait l'objet de ce paragraphe est un de ceux qui ont le plus attiré l'attention des dialectologues, depuis qu'Ascoli, dans un article fameux *Schizzi franco-provenzali*, *Archivio Glottologico Italiano*, III, pp. 61-120, a essayé d'établir qu' a latin tonique libre, sauf après palatales, s'est conservé dans une région située à l'Est de la France et comprenant notamment le sud des Vosges, c'est-à-dire précisément le domaine de notre enquête. Depuis, la limite tracée par Ascoli a été rectifiée, cf. p. ex. Suchier, *Gr. Gr.*, 2^e éd., p. 755, mais en somme le traitement de nos parlers n'a pas encore été examiné dans le détail.

Disons tout de suite que nous considérons l' a de ces parlers comme secondaire, car, avant d'aborder la discussion, il faut exposer les faits qui sont singulièrement plus compliqués que les études précédentes ne le laissaient voir.

Dans tous les mots où la voyelle est devenue finale après la

chute des consonnes finales, le traitement des localités 11, 13-15 est uniformément *ě*, et celui du Val-d'Ajol uniformément *ă*. Dans le reste du domaine, à savoir l'aire 1-10, 16-22, il faut considérer la nature des sons qui précèdent la voyelle.

1° Quand le mot ne contient dans la syllabe précédant la voyelle ni une voyelle antérieure ni un *y*, et qu'en outre il n'a pas perdu par syncope une voyelle antérieure, le traitement de tous ces villages est régulièrement *ă* : *nă*, *pră* nez, pré *L.*, etc. ; si essuyer c. 311 et jouer c. 424 ont un *ě* dans l'aire 1-7 à côté de *hwă*, crier, cf. § 34, cette particularité est due à une action analogique, cf. § 141.

2° La syllabe précédente contient une voyelle antérieure.

Si la voyelle est *i*, *u* ou *ă*, tous ces parlers ont *ě* : *fōfīlě*, *fūmě*, *brălě*, *săpě* faufiler, fumer, brûler, souper *L.*, etc. Il en est de même quand *i* se réduit à *y* : *sě* *fyě* se fier *L.*, oublier c. 543, etc.; en dehors de quelques cas de substitution de suffixe, la seule exception apparente que nous ayons relevée est *frămă* 1-8' fermer *L.*, mais la métathèse du *r y* est plus récente que le changement d'*e* en *a*. On remarquera notamment dans la c. 710 siffler l'opposition des deux formes *fyūtă* et *fyătě*, toutes deux représentant l'a. fr. *flăüter*, de quelque façon qu'il faille expliquer *u*; cf. encore *khcova* et *khkeuvě*, écouvillonner, donnés comme coexistant à La Bresse par Hingre.

Quand la voyelle précédente est *e*, *ě* est parfois le traitement de tout le domaine : clarté *L.*, *ěmě* 2 a, 5 b, c, d, f aimer id., *tyěně* 5 f, -*ěn-* 21 a tonner id., *děpyěmě* muer c. 514. Mais à côté de ces mots on en trouve d'autres qui ont *ă* : enterrer c. 300, *bwělě* 18, 20 b, mais -*ă* 2 b, c, 5 b, c, d, 7 b < *belare* beugler c. 98 et pleurer *L.*, les représentants de l'a. fr. *flătrer* au sens de caresser c. 135, germer c. 387.

3° La voyelle antérieure de la syllabe précédente est tombée. Dans beaucoup de mots le traitement est partout *ě* : cuisiner c. 237, les formes issues du participe passé du v. filer au sens de fil c. 345, les noms de lieux formés avec *villare*, cf. Introd. Mais allumer c. 26 et sonner c. 717 offrent des faits différents :

ělmă est la forme de l'aire 1-8' et de 17 a, et « sonner », partout où la voyelle est tombée, se dit *snă*.

2° La voyelle est précédée d'un y issu d'un l combiné ou d'un w.

Dans ces deux cas *ě* est le traitement le plus fréquent : cf. d'une part « clair » p. 54, *tyě* clef L., et de l'autre *syě*, *tyě* suer, tuer L. ; y peut même être absorbé par une palatale précédente, comme on l'a vu dans quelques formes d'« essuyer » et de « jouer » p. 61. Par contre, sarcler c. 684 et souffler c. 720 ont *ă* dans un domaine presque identique à celui d'*ělmă*, et il en est de même d'enfler L. Quant à sanglier c. 681 et « trembler » trembler c. 766, ils présentent une substitution de suffixe partout, sauf *sîgyă*, *-dyă*, sanglier, du Val-d'Ajol.

En résumé, si l'on considère la répartition des faits, on constate que, toutes les fois qu'il y a désaccord entre la vallée de la Haute-Moselle et celle de la Moselotte, *ă* se trouve dans la première, *ě* dans la seconde. Les villages 9 et 10 qui sont situés à la limite des deux aires se rattachent à la vallée de la Moselotte pour « allumer, enfler, sarcler, souffler », mais à la vallée de la Haute-Moselle pour « flattrer » ; quant à *ělmă*, allumer, de 17 a, c'est probablement une forme accidentelle. Or cette répartition s'accorde bien avec la position des deux vallées. En effet *ě* est le traitement unique de la région qui avoisine au nord la vallée de la Moselotte, cf. pour la vallée de Cleurie Adam, pp. 161, 380-398, 419, et pour Gérardmer, AL. point 76. Seuls quelques villages placés, non loin de Vagney, dans la vallée du Bouchot, qui débouche dans celle de la Moselotte, à savoir Gerbamont, Sapois, Rochesson, et en outre la commune de Basse-sur-le-Rupt, formée de hameaux situés dans les hauteurs dominant au nord Vagney et Thiéfosse, présentent des faits analogues à ceux de ces localités. De son côté la vallée de la Haute-Moselle touche à la partie du département de la Haute-Saône, où nos cartes montrent que le traitement régulier est *a* aux points 23 et 26, et *ă* aux deux autres 24 et 25. Quant à la région de Giromagny (Territoire de Belfort), séparée de la partie orientale de notre vallée par la masse considérable du Ballon d'Alsace, le traitement y est également *a*, cf. Horning, § 1, AL. point 65.

Par contre, quand la voyelle se trouve devant une consonne dans *fiêr*, *mêr*, *pêr* frère, mère, père *L.*, fève *c.* 343, cf. aussi sève *L.*, les parlers vosgiens ne connaissent que le traitement *ê*. Nous n'examinerons que plus loin, § 49, les mots qui contiennent la terminaison correspondant au français *ée*, dont le rapprochement n'est pas présentement nécessaire.

Cet exposé détaillé était indisponible avant la discussion de la question posée par Ascoli, qui ne possédait sur nos parlers que des renseignements fragmentaires. C'est également le cas des autres linguistes qui en ont parlé du reste sommairement. Aucun d'eux n'a vu l'importance des mots qui présentent *ê*. M. Horning, § 1, traite rapidement des mots en *yê*, mais il considère que les verbes *êlmê*, *brœlê*, *ârivê*, que Thiriart lui a communiqués comme usités à Saint-Amé (*ârivê* est d'ailleurs inexact au lieu d'*êrivê*), sont empruntés au français ; mais, si l'emprunt est possible, le traitement de la voyelle finale n'en est pas moins local. Quant à la question de l'origine d'*â*, M. Horning la rappelle simplement en note, sans essayer de la résoudre. M. Meyer-Lübke en parle brièvement et incline à considérer *a* comme secondaire, *Gr. d. R. Spr.*, I, §§ 225 et 262, en s'appuyant sur *tyê*, clef : le passage de *tya* à *tye* sous l'influence de *y* est exclu, dit-il, par le fait que le développement d'*a* en *e* après *ty* issu de *cl* n'existe pas dans ces régions. Suchier, *Gr. Gr.*, p. 755, exprime une opinion semblable, cf. aussi la carte I à la fin du volume, mais il s'occupe des parlers franc-comtois : il invoque comme argument contre l'antiquité d'*a* l'existence d'autres *a* secondaires issus d'*e*.

Au point de vue de la géographie linguistique, rappelons que tous les autres parlers lorrains ne connaissent qu'*e* ou des phonèmes issus de cet *e*, cf. Horning, § 1, les cartes de l'*AL.* et ce qui a été dit plus haut p. 72. Si cependant les parlers situés au sud de notre domaine ne présentaient qu'*a*, cette continuité géographique serait sans doute un argument puissant en faveur de l'antiquité de ce phonème ; mais on sait qu'il n'en est rien. M. Grammont, *La Franche-Montagne*, pp. 66 sq., s'appuie précisément sur la présence d'*e* à Montbéliard pour contester l'anti-

quité d'*a* dans les parlers de la Franche-Montagne. Vautherin, *Châtenois*, p. 17, indique que dans cette localité peu éloignée de Montbéliard les infinitifs et les participes de la 1^{re} conjugaison sont en *ai* ; cf. aussi les formes *sève* ou *faive*, *fraïre*, *raïve*, *sève*. De plus, dans les villages 24-26 de mon enquête, on trouve à la fois la deuxième personne du pluriel en *é*, cf. *asseyez-vous* c. 49 et de nombreuses formes en *ê* qui paraissent représenter d'anciennes terminaisons en *ex*, p. ex. *à l'ā tŭă*, ils l'ont tué, 26 mais « il est » *tŭê* 25, 26, *ășê*, assez, 26, *ă-* 25, *grîfê*, (« je suis ») égratigné, 24, 26, *êê êêrê*, voiture à échelles, 24, 25, etc.

D'autre part, si l'on examine les conditions phonétiques dans lesquelles *a* se rencontre, le traitement de « fève, frère », etc., prouve qu'il n'est pas ancien. Car on ne voit pas pourquoi l'*a* se serait conservé dans les mots en *atu*, *are*, etc., et aurait évolué vers *e* dans « fève », etc., tandis que le développement contraire s'explique aisément.

Les documents anciens seraient ici particulièrement utiles ; malheureusement, parmi les chartes de l'abbaye de Remiremont que j'ai copiées, analysées ou lues, il n'en existe pas qui proviennent d'une façon certaine de la région où *a* se présente actuellement ; en tout cas, on peut noter que dans aucune on ne trouve de formes en *a*. En outre, dans les pièces publiées dans les *Documents rares*, la déclaration des droits du ban de Ramonchamp, faite en 1341 par le maire Gérardin, contient entre autres la forme *preis*, près, t. II, p. 219, et celle du ban de Vagney, faite en 1345 par Jehan de Planoy (section actuelle de Basse-sur-le-Rupt), de nombreux infinitifs en *er*, *eir*, id. p. 223 sq.

De l'exposé et de la discussion qui précèdent, il ressort qu'Ascoli s'est trompé en considérant qu'*a*, dans nos parlers, représente directement *a* latin, et que MM. Meyer-Lübke et Suchier ont raison d'y voir le résultat d'un développement secondaire. Mais il convient en outre de remarquer la diversité actuelle des traitements. Tandis que, dans les parlers des localités 23-26 de la Haute-Saône, *a* n'a laissé subsister que très peu d'*e* et que le Val-d'Ajol offre un état assez semblable, nos deux vallées conservent beaucoup d'anciens *e*, et des deux c'est la vallée de la

Moselotte qui en possède le plus. Faut-il conclure de cette variété qu'a pénétre par emprunt ? Cette conclusion n'est pas nécessaire. On a déjà dû remarquer que la plupart des mots cités sont des formes verbales, infinitifs ou participes ; et par conséquent, les différences de l'extension d'a peuvent être dues à des phénomènes d'analogie. Il semble cependant que les parlers voisins exercent une certaine action, puisqu'e résiste davantage dans la vallée de la Moselotte qui est limitée au nord et à l'ouest par des parlers ne connaissant que ce traitement.

§ 45. *īy* (*ī*, *i*) < *yēy* < ancien *ieie* < latin *ata* après palatales.^o

D'après les deux cartes araignée c. 38, chargée c. 159 *bis*, auxquelles nous n'ajoutons pas de nombreuses formes qui ne font que les confirmer, toute la vallée de la Moselotte et les localités 9 et 10 disent *ēy* (on trouve *yēy* dans les mots où y n'a pas été absorbé par la consonne précédente) ; au contraire les localités 1-8', 11, 12 et 14 présentent *ī* (*y*), qui se réduit ordinairement à *ī* aux points 13 et 14. Les deux exemples cités du point 13 ont des formes particulières, *ēērjēy* refait sur les participes des verbes en *ē*, *ērēñē* probablement repris au français, mais on y dit *ērī*, airée, *ēōsrī*, chaussée d'étang, *brēsī*, brassée, *pwēñī*, poignée, etc.

M. Horning, § 13 (cf. aussi Meyer-Lübke, *Gr. d. R. Spr.*, I, § 267), a expliqué exactement l'origine d'*ī*(*y*) par une réduction du groupe *yey*. Mais comment convient-il d'interpréter les faits de l'aire 9, 10, 16-22 ? M. H., qui n'a recueilli que quelques formes de cette région, est disposé à considérer au moins les formes participiales comme refaites sur le masculin. Il est bien certain que ce genre de réactions analogiques n'a rien d'in vraisemblable ; le participe passé féminin du v. tirer *L.* en est un bon exemple : à côté de *tirāy*, part. fém., 5 d, on trouve un substantif de formation plus ancienne *tīrī*(*y*), portion de pré entre deux rigoles, 2 c, 5 d, pré *L.* Toutefois M. H. a tort de considérer comme embarrassants et peu probants les mots *knayey*, quenouillée, de Saint-Amé, et *meñey* = a. fr. *maïsniée* de Saint-Amé et de La Bresse, et d'autre part de s'appuyer sur *næti*, nuitée,

de La Bresse, pour admettre qu'*i* est également le traitement régulier de ces localités; si ce mot que j'ai également recueilli, cf. *nêti*(*y*) 5 c, d, 20 a, 21 e, 22 b et *neütie* Hingre, n'est pas refait sur un verbe en *i*, tel qu'*aineüti* noté à La Bresse par Hingre à côté de *neütié*, il faut y voir un emprunt comme d'autres formes citées § 88, 1°. En effet, il existe une série importante de mots où l'aire 9, 10, 16-22 présente (*y*)*ey* et qu'il est peu vraisemblable d'expliquer par des reformatations analogiques : cf. « poignée » mancheron c. 470, *ëvyéy* 16 a, 19 c aiguillée *L.*, *brësýéy* brassée id., *bwóëéy* 16 a, 17 a, 18, -ë- 19-22, porte extérieure du fenil, mot d'origine obscure, fenil id., *kër-ééy* 16 a, 18, -ë- 19 b, c, ce qu'on met dans la crèche, foin id., *ëösyéy* 21 a chaussée d'étang id., etc.

§ 46. *yó* < *yæ* devant *l*.

On a vu, § 9, que *yæ* est le traitement correspondant d'une façon normale au français *eu* issu du latin *o* ouvert tonique et libre. Devant *l* la plupart des parlers de la vallée de la Haute-Moselle développent *yæ* en *yö*, et l'on trouve aussi *yó* au Val-d'Ajol. Les faits sont les suivants : meule à aiguïser *L.* se dit *myöl* dans l'aire 3-8', cette dernière localité employant aussi la forme antérieure *myæl*; de même trémie, fréquemment refait sur « meule », est dit *tërmyöl* par 5 a et *trë-* par 6 a, 7 a, 8 a, 8' a, 9. Pour désigner les poutres qui soutiennent un plancher, 6 b, c seuls ont employé *syöl* < *sola*, tandis que 1 c, 5 b, 8' b, 9, 16 b, 18, 19 a, c, 21' a, 22 a ont dit *syæl*, cf. poutre *L.* Enfin pour la bobine ou cannette du tisserand, qui est désignée par le représentant de l'ancien-haut-all. *spuola*, 4 a, 5 a, 6 a, 8' b disent *pyöl*, 12 a *ëpyöl*, mais 5 d, 8' f *pyæl*, bobine, cannette *L.*; et de ce mot on a tiré un dérivé qui désigne une espèce de dévidoir *pyöliu* 4 a, 5 a, *pölyü* 8' d, f dévidoir c. 248 *N. E.*

Ce traitement *yo* est manifestement récent; on remarquera qu'il n'a pas atteint les points 1 et 2 de la vallée de la Haute-Moselle. Mais il est impossible de décider si, dans les points 5 et 8 et 12 où les deux traitements *yo* et *yæ* sont en rivalité, nous sommes

en présence d'un développement en cours ou d'un phénomène de recul.

B. —

Consonantisme.

§ 47. $\hat{e}$ ($\hat{e}$), $h < \epsilon$, j .

Cette double série de phonèmes dont l'extension est très grande constitue un des traitements les plus caractéristiques des parlers orientaux et particulièrement de la Lorraine; l'on peut en trouver un classement assez confus dans Adam, pp. 25-48, plus scientifique dans Horning, pp. 81-84, et surtout dans un article de M. Cuny, *Palatales et vélaires dans la vallée de la Meurthe*, *Revue des langues romanes*, t. XLIX, p. 521 sq.

La situation respective des deux séries de phonèmes dans notre domaine peut se définir de la façon suivante : ϵ , j se rencontrent exclusivement dans l'aire 1-8', $\hat{e}$ h exclusivement dans l'aire 9-10, 13-22, Remiremont et Le Val-d'Ajol (cette localité a en outre une prononciation plus vélaire $\hat{e}$) participent aux deux traitements. A Remiremont les témoins b , e , f ne connaissent que $\hat{e}$, h , c ne connaît que ϵ , j , a hésité entre les deux prononciations : pour le Val-d'Ajol, cf. § 87¹. Cette distribution se rencontre sans exception toutes les fois que ces phonèmes correspondent :

a) A d'anciennes spirantes s , χ en contact avec un phonème palatal :

1° Soit dans des groupes qui contenaient un y d'origine latin, cf. graisse c. 295, les représentants du fr. *huis* p. 42, « poisson » p. 26, maison c. 465, etc. ;

2° Soit quand elles se sont trouvées devant et plus rarement après une voyelle antérieure, cf. sanglier c. 681, sœur c. 714, suif c. 730, sur c. 733, prise *L.*, assise c. 51, les représentants de « mise » au sens de mèche de fouet c. 485 ;

b) Au groupe latin *sk* devant a ou une voyelle antérieure, cf. « mouche » p. 18, échelle c. 264, descendre c. 245 ;

1. A Plombières qui est voisin du Val-d'Ajol, on trouve également cette dualité de traitements, le centre avec ϵ , j , le hameau des Granges avec $\hat{e}$, h , d'après P. Passy, *Revue de philologie française*, 1892, p. 139 sq.

c) Au groupe *rs*, quelle que soit l'origine du *s*, cf. force *L.* morceau *id.*, et plus haut § 37.

Par contre, quand les phonèmes *ĕ*, *j* se sont réduits à *ε*, *j* devant une consonne dans les conditions définies § 42, *ĕ* (*ĕ*) *h* se présentent sans régularité. C'est ainsi que je n'en ai relevé aucun exemple dans les localités 13 et 14, et que je n'en puis citer qu'un seul pour 9, 12, 15, 16, à savoir arranger c. 46. Dans l'aire même 17-22, où le traitement est plus fréquent, il est cependant irrégulier. *ĕ*, *h* la comprennent tout entière dans acheter c. 8, jeter c. 419, etc.; mais dans chenille c. 175, genêt *L.*, genièvre c. 382, « jumeau », p. 66, les représentants de l'a. fr. *geline* poule c. 602, ils n'existent que dans l'aire 20-22, dans genou c. 384 *h* ne se rencontre même que dans les localités 21 et 22, et on ne le retrouve nulle part dans cheval c. 179, je mangerais c. 475, etc. Toutefois *ĕ*, *h* pénètrent par extension analogique là même où *ĕ*, *j* devraient dans l'aire 19-22 subsister régulièrement, p. ex. dans *ĕĕt*, achète, 17 a, 18, 19 c, 20 a, *ĕt*, jette, 17 a, 18, 20 a, *ĕn ĕĕnĕy*, une chenille, 20-22, etc.

L'opinion la plus répandue sur les relations de succession des deux séries de phonèmes *ĕ* (*ĕ*) *h* et *ε*, *j*, et qui paraît à première vue la plus simple, consiste à considérer que *ĕ* (*ĕ*) *h* sont issus de *ε*, *j*, cf. G. Paris, *Romania*, X, p. 607, Apfelstedt, *Lothr. Ps.*, p. XLIII, 'etc., et elle semble appuyée par les faits qui ont été exposés en dernier lieu : il est en effet incontestable que, dans les cas où *ĕ*, *h* proviennent d'anciens *ĕ*, *j*, ils ont passé par le stade *ε*, *j*. Cependant M. Horning est d'un avis contraire : son principal argument est que dans des villages de la région messine plusieurs infinitifs de la 1^{re} conjug. présentent *y* après les spirantes *ĕ*, *h* ou *ε*, *j* issus des phonèmes anciens indiqués 1^o, 2^o et 3^o, tandis que ce *y* est absorbé par *ε*, *j* issus de *ĕ*, *j*. Cet argument me paraît être sans valeur : le même fait se retrouve dans notre région, cf. p. ex. pêcher c. 558, et le *y* est certainement, ici et là, un simple cas d'extension analogique due à l'influence des nombreux verbes en *yĕ* dans notre région, en *yĕ* ou *yĕy* dans la région messine. (C'est même ainsi qu'il faut expliquer les formes de chauffer *L.*, cf. aussi § 141, qui ont paru

inexplicables à M. H.). Cette interprétation est rendue évidente, pour notre domaine, par la comparaison du traitement de la 3^e pers. sing. de l'ind. prés. de « pêcher » *pŭēi(y)* 8 b, 8' b, -*ē*- 9, 10 b, 11 b, 13 a, 16 a, 17 a, 18, 19 b, 20 a, -*ē*- 12 a à côté de *pŭē* de 8 b, 11 c, où la terminaison *i(y)* correspond au fr. *ie* des verbes en *ier* tels que « marier », etc., cf. § 141. L'argument fondé sur le traitement d' « échelle » ne me paraît pas plus convaincant. Si *ε* est le traitement le plus ancien, on devrait, dit M. H., avoir une forme avec un *y* secondaire et une voyelle *æ* ou des formes analogues ; mais *l* a pu empêcher ce développement. Enfin, il tire un troisième argument du traitement des mots tels que le latin *musca*, dont l'évolution *sĕ* > *ê* lui paraît peu vraisemblable. C'est ce dernier argument qui a le plus frappé M. Meyer-Lübke, qui s'appuie sur le traitement de « mouche » § 653 pour admettre qu'en lorrain « soit *ε* et *ĕ* sont tous deux issus de *s'* (c-à-d. *s* mouillé), soit *ε* est issu de *ĕ* » ; mais il est aussi contestable que les deux autres, cf. p. 66, l. 4, et le développement récent de *ĕ* à *ĕ* dans « acheter » signalé plus haut. Au reste, à propos des parlers de la Franche-Comté, dont le traitement est fort semblable à celui des parlers lorrains, M. H. ajoute en note, p. 83, qu'il est disposé à admettre que *ε* n'y est pas issu de *ĕ*. On peut donc conclure que dans notre domaine *ε*, *j* représentent l'état le plus ancien, et *ĕ* (*ê*), *h* un développement relativement récent, et qui n'a pas même réussi à se substituer complètement à l'autre à Remiremont et au Val-d'Ajol.

CHAPITRE VI

TRAITEMENTS DIVERGENTS

Les traitements qui sont exposés dans ce chapitre ne sont pas seulement parmi les plus compliqués de notre domaine, mais l'interprétation se heurte souvent à de sérieuses difficultés. Les cas de mélange, qui sont nombreux, les modifications d'origine analogique et les particularités dues à la phonétique syntactique donnent aux faits actuels un aspect touffu ; aussi, même quand on connaît suffisamment l'état ancien, il n'est pas aisé de suivre l'enchaînement des développements divergents. Mais il arrive, et pour des séries très importantes, que l'état ancien lui-même soit mal connu, et dans ce cas les faits se prêtent à diverses explications, sans qu'il soit possible de se prononcer avec certitude.

Ce chapitre présente un autre fait remarquable, et qu'il convient de signaler à l'attention. Aucun des traitements considérés ici ne concerne le consonantisme ; tous concernent le vocalisme. On comprend en effet que, dans un domaine aussi restreint que le nôtre, le consonantisme, qui est, comme on sait, beaucoup moins mobile que le vocalisme, ne donne pas lieu à des développements multiples.

§ 48. $yê$, $yā$, $ê$ et $a < e$ latin tonique ouvert devant $r +$ consonne.

La diphtongaison, qui est un traitement bien connu des parlers lorrains, cf. Horning, § 37, et dont j'ai relevé un exemple ancien *pierche* dans un compte de l'abbaye de Remiremont, non daté mais probablement du xiv^e siècle, *NAL.* 2542, 76, est régulièrement représentée par $yê$ dans l'aire 1-8' et par le développement postérieur $yā$ dans les localités 9, 10, 16-21, cf. entre autres *fer* c. 340, *herbe* c. 406, *perdre* c. 567, *terre* c. 747, *ver* c. 785, etc. La Bresse conserve ordinairement le traitement ancien $yê$;

cependant on y emploie déjà quelques formes en *yā*, empruntées aux parlers voisins : on ne doit pas faire état des réponses du témoin 22 a, dont les hésitations proviennent de ses déplacements, et particulièrement de *rvyādō* = « revers-dos » à la renverse c. 649, qui ne m'a été donné que par ce témoin et à côté duquel Hingre ne signale que (*ai*) *rvyē-dō* ; mais *lātyān* lanterne *L.* est la seule forme actuellement usitée à La Bresse, et Hingre a relevé, outre *lantiane*, à la fois *Lambiā* et *-ē*, Lambert. Le Vald'Ajol se sépare complètement de ces parlers et, conformément à ceux de la Franche-Comté qui ignorent la diphtongaison, présente uniquement *ē*. Le traitement des localités 11, 13-15 est compliqué : *yā* y est parfois attesté partout, par exemple dans « à la renverse », « ver », mais on y trouve aussi de nombreuses formes non diphtonguées en *ā* *pāt*, perdre, au point 11, *lē tāt*, Le Tertre, promenade située dans Remiremont même, des témoins 11 a, c (tandis que 15 b dit *ā tyāt*), *tār*, terre, aux points 11 et 13 ; « herbe » même n'a nulle part de formes diphtonguées. Il est possible que certaines de ces formes aient subi l'influence du français, mais cette explication est exclue pour le verbe *devār*, *dē-*, ouvrir c. 547, refait, comme on le verra § 143, sur le participe issu de *deopertu*. Nous sommes donc ici en présence de faits de mélange de parlers, qu'on retrouve également ailleurs, par exemple à Uriménil, où M. Haillant a relevé à la fois *tarre* et *via*, *nia*, nerf, etc.

Quelques mots font partout exception pour des causes particulières. Si *perche L.* ne présente pas de formes diphtonguées, la forme ancienne *pierche* prouve que cette anomalie ne vient pas d'une condition phonétique propre à ce mot, mais qu'il a été repris au français ou à des parlers voisins. Quant à *herse*, *her-ser* c. 408 qui se rattachent à un verbe **herpicare* avec un *e* ouvert, comme de nombreux représentants romans d'**herpex*, *herse*, cf. Meyer-Lübke, *EW.* 4141, et aux représentants de « bers » berceau c. 94 et à bercer c. 95, l'absence de diphtongaison y est due à l'influence analogique de formes verbales atones ; la voyelle a été postérieurement allongée en position tonique ;

mais dans d'autres parlers M. Horning, § 37, a relevé des formes diphtonguées. Enfin la voyelle simple de la préposition vers *L.* s'explique par la fonction atone de ce mot dans la phrase.

§ 49. *êy, éy, ê, ây, ôy* < ancien *eie* (= fr. *ée*) < latin *ata*, sauf après palatales.

Ici, comme au § 44, il faut considérer à part, pour une grande partie de nos parlers, les cas où une voyelle de la série antérieure se trouve dans la syllabe précédente, ceux où cette voyelle a disparu et ceux où la terminaison est précédée d'un *y*.

Dans tous les cas le traitement est uniformément *ê* au Val-d'Ajol, *éy* au point 13 et chez les témoins a, b, c, d de Remiremont (b articulant faiblement *y*), et enfin *ây* dans les localités 1-8', 14 et 15 et chez le témoin 11 e. Dans le reste du domaine le traitement est *ây* aux points 9, 10, 16-19 et *ôy* aux points 20-22, quand les conditions phonétiques ne répondent pas à la définition donnée au début du paragraphe ; au contraire, quand ces conditions sont réalisées, il y est ordinairement *éy* dans toute l'aire 9, 10, 16-22, cf. d'une part année c. 32, journée c. 425, etc., et d'autre part cheminée c. 172, enflée c. 294, les représentants de « buée » dans faire la lessive c. 447, etc. ; sonnée c. 718 suit le traitement de l'infinitif dont on a parlé p. 72. Cependant on y rencontre d'importantes irrégularités : on y dit partout *fæmây* fumée *L.*, *pyây* plaie id., alors qu'on y attendait des formes en *éy* ; cf. encore *fyærrây*, semence de foin, de 16 a, 22 b, *fieurâe* Hingre, mot dérivé de *fyærr* = fr. *feurre* (v. fourrage c. 362) et *çinây* de 17 g échine c. 267. Toutes ces formes ne sont explicables que si on les considère comme étrangères. D'autre part *ôy* de 20-22 n'a pas non plus éliminé complètement le traitement précédent *ây*. Outre les formes citées ci-dessus, on peut ajouter *rây* rayon de miel *L.* qui correspond à l'a. fr. *ree* < bas all. *rata* d'après le *Dict. Gén.* *rayon* 3, *hây* haie id. et *fây* des témoins 20 a, 21 a, e ; à propos de ce dernier mot on remarquera que Hingre donne *fwaue*, et Horning, pour cette même localité, *foy*, § 2.

Qu'ay soit postérieur à *ey*, c'est ce qui n'est mis en doute par aucun linguiste, cf. Horning, § 2, Meyer-Lübke, *Gr. d. R. Spr.*, I, § 236. Ascoli, tout en citant pêle-mêle les mots en *ata* avec les autres exemples, reconnaissait qu'ay s'étend jusqu'au nord de la Lorraine, qu'il considérait cependant comme étant hors du domaine où *a* latin se serait conservé ; cf. plus haut, § 44. Sur l'extension de ce traitement on peut se rapporter à Adam *année* p. 298, *cheminée* p. 311, Horning § 2, Zeliqzon § 2, etc., et on notera également à Uriménil, d'après Haillant, *jounaye*, *biaye*, *chémnaye*, etc. Puisque 9, 10, 16-22 conservent encore *ey* sous la forme *ëy* dans certaines conditions définies plus haut, il en résulte que les deux aires 14, 15 et 1-8', qui ne connaissent plus qu'ay et qui sont sans contact, ont suivi indépendamment un développement parallèle.

Dans l'aire 1-8' nous possédons du reste encore une trace du stade antérieur *ey*. Pour désigner la ration de foin qu'on prépare pour toute la journée, les témoins 2 a, c, 5 a, c, d ont indiqué l'expression *fār lē kŭëy* foin *L.* ; or ce mot est certainement le même qu'*ëčkăëvëy* de 18, 19 a-c, qui a le même sens. On le trouve aussi à La Bresse d'après Hingre s. v° *khkeuvée*, au Tholy (arr. de Remiremont) d'après Adam, p. 286, *fāre lē squevëie*, faire la ration du bétail pour la journée, et M. Horning l'a recueilli à La Poutroye (Alsace), p. 119, *scævey*, dont la traduction « Bünde Futter » semble être insuffisamment précise. On remarquera que dans ces localités tous les autres mots en *ata* sont en *ay*. M. Horning, *l. c.*, a donné l'étymologie exacte *scopata*. Le sens ne se rattache pas au sens général de *scopare*, balayer, dont nos parlers ne possèdent plus de représentants, cf. la c. 78, mais au sens plus particulier d'écouvillonner un four, que Hingre a noté à La Bresse sous le mot *khkeuvè*. On a comparé le geste de celui qui tire le foin du grenier au geste de celui qui écouvillonne un four. Dans les explications de Hingre s. v. *khkeuvée* l'idée de secouer est mise en valeur d'une façon trompeuse ; il dit en effet : « foin, paille, toutes choses semblables qu'on a secouées en les répandant. Se dit spécialement du foin qu'on tire du tas avec un croc fait exprès dit *creucha de fwó*, et puis qu'on secoue douce-

ment en le jetant dans la grange à battre, pour le repas du bétail ».

§ 50. $\ddot{e}$, $\ddot{a}$, $\ddot{o}$ < a dans les monosyllabes ou leurs composés.

Les composés de « là » cela c. 140 ou la forme abrégée de ce mot ça c. 129, là c. 433, là-bas c. 433, voilà c. 800, les représentants de l'a. fr. *ja* déjà c. 241, la c. 431, pronom personnel féminin en fonction de régime tonique, constituent une série distincte, dont l'évolution particulière est due à leur rôle et surtout à leur forme monosyllabique, cf. Meyer-Lübke, *Gr. d. R. Spr.*, I, §§ 221 et 228, qui montre que des faits analogues se sont produits dans d'autres régions.

Le traitement est d'une régularité parfaite dans les deux vallées : en effet celle de la Moselotte présente uniquement $\ddot{a}$, celle de la Haute-Moselle uniquement $\ddot{o}$. Par contre la région de Remiremont 11-15 flotte entre plusieurs traitements ; sans doute $\ddot{e}$ y est prédominant ($\ddot{e}$ n'existe que dans « ja » au Val-d'Ajol), mais les deux autres y coexistent, $\ddot{a}$ seulement au Val-d'Ajol, mais $\ddot{o}$ partout et d'une façon variable suivant les mots, les localités et les témoins. C'est pour « ça » que les témoins présentent les variations les plus nombreuses, puisque $s\ddot{e}$ et $s\ddot{o}$ sont tous deux employés dans tous les points de l'aire. Dans les autres mots elles sont moins fréquentes : $j\ddot{o}$, déjà, n'a été employé à Remiremont qu'une seule fois par 11 b qui a dit deux fois $j\ddot{e}$, et de même seul 11 d s'est servi de $w\ddot{e}l\ddot{o}$; enfin 12 a a indiqué à la fois $l\ddot{a}$ et $l\ddot{e}$. Mais il y a en outre désaccord entre le traitement des différents mots dans presque toutes les localités de cette aire 11-15. Il est inutile d'insister sur Remiremont dont l'état troublé apparaît suffisamment dans les lignes précédentes ; mais au Val-d'Ajol où $\ddot{a}$ est prépondérant, on dit cependant $j\ddot{e}$ (et $j\ddot{e}$), $s\ddot{e}$ et $s\ddot{o}$; à Saint-Nabord, outre $s\ddot{o}$, $j\ddot{o}$ est la seule forme usitée, tandis que les autres mots sont en $\ddot{e}$; au contraire, Saint-Étienne, outre $s\ddot{e}$, ne dit que $l\ddot{e}$, à côté des autres mots qui sont en $\ddot{o}$. Bellefontaine est la localité où les faits sont le plus réguliers ; en somme, je n'y ai relevé, à côté du traitement $\ddot{e}$, qu'une seule fois $s\ddot{o}$ chez le témoin 13 a, ce qu'on peut considérer comme un accident.

Quels sont les rapports des trois traitements *ǣ*, *ǫ*, *ǣ* ? Dans les parlers orientaux *ǣ* est actuellement de beaucoup le plus répandu, cf. pour les parlers lorrains Horning, § 5, Adam, p. 57 sq., p. 207 sq., les cartes de l'*AL.* 383, 741, 784, etc., Haillant *çai*, *lai*, *jai*, etc., et pour les parlers franc-comtois, outre mes cartes, Grammont, *La Franche-Montagne*, p. 106, etc. *a* est également assez fréquent, mais *o* est relativement rare et ne paraît exister que dans les parlers lorrains et seulement dans une région voisine de la nôtre, dans la vallée de Cleurie au Tholy, *tolò*, *vòlò*, *jò* Adam, pp. 207, 208, 422, à Gérardmer *jò* Horning, § 5, *slo* Herzog, *Einleitung*, § 73, à Rehaupal (arr. de Saint-Dié) *vanlò*, là-bas, Adam p. 208, à Deycimont (arr. d'Épinal) *çu-lò*, *çolle-lò*, celui-là, celle-là, id., p. 60.

D'autre part, d'après l'opinion généralement admise, *ǣ* représente l'état attesté par les documents médiévaux sous la forme *ai*, cf. Meyer-Lübke, *Gr. d. R. Spr.*, I, § 258, Kisserling, *Die Betonten Vokale im Altlothringischen* (In. Diss.) Halle, Colbatzky, 1890, pp. 30 et 31, et dans les chartes de Remiremont *jai* *NAL.* 2531, 66, 88 *bis*, etc. Par conséquent on doit admettre que, dans notre domaine comme ailleurs, la succession des développements a été *ǣ* (d'où *ǣ*), *ǣ*, *ǫ*. Mais cette explication, satisfaisante pour les parlers des deux vallées, n'éclaircit pas totalement les faits de la région de Remiremont. Il est surprenant que, sauf au Val-d'Ajol qui présente les trois traitements, *ǣ* soit dans les localités 11, 14, 15 en rivalité avec *ǫ* et nulle part avec *ǣ*. Faut-il donc en conclure qu'*ǫ* est étranger à cette région et que c'est une prononciation empruntée aux parlers de la Haute-Moselle et de la Cleurie (car à l'ouest *ǣ* est prédominant et probablement unique) ? Cette conclusion n'est pas absolument nécessaire : malgré l'absence actuelle d'*ǣ* dans l'aire 11, 14, 15, il est possible qu'*o* en soit anciennement issu dans une de ces localités et se soit ensuite mêlé avec *ǣ*. Quoi qu'il en soit, 11, 12, 14, 15 présentent dans cette série de mots un mélange particulièrement remarquable.

§ 51. *ǣ*, *ǣ*, *ǫ* dans la syllabe protonique < anciens *a*, *ai*, *e* < *a* ou *e* latins.

Bien que les faits considérés ici représentent des phonèmes étymologiquement différents, il m'a paru utile de les réunir ; car, outre qu'on évite ainsi des redites, les développements de ces faits sont connexes et s'éclairent mutuellement.

1° Dans une série importante de mots tous les parlers ont un seul traitement *ě* : a) = ancien *a* dans *asseoir* c. 47, etc. ; b) = ancien *ai* dans « *faïne* », p. 37, etc. ; c) = ancien *e* dans *descendre* c. 245, etc.

2° Dans une autre série, *ě* est le traitement à peu près exclusif de l'aire 1-15, tandis qu'*ă* est prépondérant dans l'aire 16-22.

A. — Dans un certain nombre de mots la présence d'*ă* de l'aire 16-22 semble être liée à celle d'un *w* antérieur : a) = ancien *a* dans les représentants du fr. *marcher* *battre en grange* c. 87, « *par* » p. 63, *garder* c. 374, *cacher* c. 130, etc. ; b) = ancien *ai* dans les représentants de l'a. fr. *baïesse* *filie* c. 346 ; c) = ancien *e* dans ceux de *merendare* *goûter* c. 393.

Les témoins des localités 16 et 17 manifestent quelque flottement : 16 a ne dit avec *ă* que *pwă*, *par*, et *bwăěě*, *piocher* L., 16 b dit *bwěyěs*, *filie*, à côté de *kwăěy*, *cachée* ; de même 17 a, b emploient *bwěyěs* et 17 a *kwěěě*, *cacher*, *-ăt*, *cachette*. En outre il est au moins un mot qui, dans toute l'aire 16-22, n'a que des formes en *ě*, à savoir *bwětěrmi* 18, 20 a, 21 a, 22 a *Barthélémy* L. Qu'il y ait une relation entre la présence d'un *w* et celle d'un *ă*, c'est ce qui semble ressortir des formes de « *par* », comparées à celles de ce mot dans le composé « *tout* + *par* » + un pronom personnel au sens de *seul* L. et c. 707, et aussi du traitement de *quatorze* c. 624 qui présente à la fois *w* et *ă* au seul point 22.

B. — Il existe en outre une série importante de mots où *ă* apparaît dans l'aire 16-22, sans qu'on puisse lier sa présence à celle de conditions phonétiques particulières : a) = ancien *a* dans *avoir*, *savoir* L., *cheveau* c. 183, les représentants du fr. *echevette* *écheveau* c. 266, *laver* c. 442, *passer* c. 557, le dérivé de *trabe* au sens de *poutre* c. 605, les représentants d'*apiariu* au sens de *rûcher* c. 671 (pour la modification de la consonne, cf. § 151), *sarcler* c. 683, etc. ; b) = ancien *ai*

dans les représentants du fr. *agasse* pie c. 576, haïr *L.*, etc. ; c) = ancien *e* dans *enterrer* c. 300, *éternuer* c. 315, *hier soir* c. 409, les futurs et conditionnels de *tenir*, *venir*, *L.* et §§ 21, 143, etc.

Si *ä* est localisé dans la vallée de la Moselotte, sa présence n'y est pas constante. Le point 16 flotte, comme dans le cas précédent, entre *ě* et *ä*, le témoin a n'emploie avec *ä* que *päsä*, *äxě*, rûcher, et le témoin b dit *pěsä* et *rětlĭ*, extrémité du râteau qui porte les dents, râteau *L.*; de plus *čtăyě*, éternuer, n'est employé que dans l'aire 19-22, *hăyě*, haïr, que dans l'aire 20-22, *trăvăt*, poutre, n'existe même qu'au point 22, et on notera que les représentants de *sternire* au sens de faire la litière c. 459, dont les conditions phonétiques sont pourtant identiques à *sternutare*, ont *ě* dans toutes les localités de l'aire 16-22. Il faut enfin signaler les formes usitées au seul point 12 *ăyě* agneau *L.*, et *ěräyĭ* araignée c. 38. Mais *ä* d'engraisser c. 295 des localités 17-22 vient de « graisse », cf. § 1.

3° Une troisième série est constituée par des mots qui ont trois traitements : on trouve ordinairement *ě* dans l'aire 1-10, *ä* aux points 12 et 16-22, *ö* dans l'aire 11, 13-15.

A. — Un premier groupe est formé de mots dont la voyelle est suivie de *l* : a) = ancien *a* dans *alêne* c. 17, *aller* c. 18, *alouette* c. 30, *chaleur* c. 150, *échelon* c. 265, *malade* c. 466, *saler* c. 678, *vallée* c. 777, etc. ; b) = ancien *e* dans *atteler* c. 53, *gelée* c. 379, *peler* c. 563, etc.

La répartition des faits est assez régulière ; cependant plusieurs points offrent quelques variations. 15 a, dont le traitement le plus fréquent est *ö*, dit cependant avec *ě* *ělöd*, *alêne*, *ělwöd*, *alouette*, et hésite entre *ewölä* et *-ělä* *chevalet* c. 180 ; de même 11 b dit *ěěläöt*, *échelle* placée en avant de la voiture à foin, *voiture L.*, 11 d *mălăf*, *malade*. Aux points 8 et 8' les formes avec *ä* sont fréquentes : *ěălĭ*, *chaleur*, 8 a, *ewălö*, *chevalet*, 8 a, b, 8' a, b, *sălě* 8' a-d *salière de cuisine L.*, *ěălö*, *échelon*, 8 b, *ěě-* 8' a, b, e, *ěěălöt* 8' b (et même 7 a) *égouttoir pour les fromages L.*, *kălöf*, cf. § 151, *pelure* c. 564, *tălö* 8 b, 8' a, d *talon L.* Quelle que soit l'explication que

nous adopterons pour les rapports des trois traitements, il est certain qu'une partie des formes qui viennent d'être citées est empruntée à des parlers voisins.

Le point 16 présente des hésitations semblables à celles qui ont été signalées plus haut : le témoin a dit (n)ělǎ, aller, ělwāt, alouette, sělǎ saler, b de même dit sǎnělǎ. ělwāt de 18 est peut-être accidentel ; mais il existe plusieurs mots pour lesquels la vallée de la Moselotte ne connaît qu'ě : ěělǎ, ridelle, 21 a, *khaili* Hingre, voiture L., il fallait c. 333, cf. aussi « il a » fělǎ, — fallu, 17 a falloir L., *failu* Hingre s. v^o *fau*. Pour les formes de « falloir, valoir » avec ō, cf. § 58.

B. — Dans une deuxième série la voyelle est précédée ou suivie d'une consonne labiale : cf. les représentants de l'a. fr. *batoyer* baptiser c. 81, bavard c. 88, baver c. 89, cheveu c. 181, épouvantail c. 307 exprimé par un substantif verbal d'« épouvanter » < **expaventāre*, gazon c. 377, maçon c. 462, taon c. 740, etc.

Ici encore on notera plusieurs irrégularités : 11 a, c disent běvǎ, bavard, 16 a bŭvǎvǎ, mais 16 b biŭvǎvǎ, baver ; les formes d'« épouvantail » au point 16 sont particulièrement remarquables : ěĕpŭvǒvǒt 16 a, ěpǒ- et ěĕpǒ- 16 b ; mais la forme la plus notable est těvě, taon, 18-21, -ě_n 22.

C. — Dans un troisième groupe la syllabe suivante contient une voyelle postérieure, cf. charbon c. 156, chardon c. 157, charrette c. 164, chaton c. 168, « étron » dans le mot qui désigne le bousier c. 114, etc. 16 flotte ici comme précédemment, cf. ěěrāt de 16 a, b et ěǎ- de 16 a ; de même au Vald'Ajol on dit ěěrāt, jěřǒ jarret c. 415. Le rôle de la voyelle postérieure ressort de la comparaison de « charrette » à char-rue c. 165 et du mot issu de **carrile* qui désigne la partie de la grange qui se trouve en avant c. 395. Si 11, 13-15 disent ěǒrǔ(y), charrue, c'est par analogie d'après « charrette ». C'est sans doute de même qu'il faut expliquer ěǒsĕr fouet c. 355 des points 11 et 15, et sǒyŭ sureau c. 734 de 11, 14, 15.

Après avoir établi l'état actuel des parlers, il nous reste à tenter une explication. Faut-il admettre qu'ě est à la base de

tous les faits, et qu'*ă* et *ö* en sont une évolution postérieure ? Faut-il au contraire admettre qu'*ă* représente le traitement primitif dans les mots où il correspond à un *a* ancien ? Quant à *o* de la région de Remiremont, il est nécessairement issu d'*a*.

Les graphies des documents anciens prouvent qu'*e* était très répandu dès le XIII^e siècle : cf. 1° *ai* : *ai*, à, *NAL.* 2531, 66, etc. *lai*, *la*, article, id. 88 b, etc., *airieraiges* id. 79, *aicroixa[n]ce* id., *aquis*, *acquis*, id. 93, *aivoi[n]ne* id. 111, *wairantir* (peut-être *woi-*) id. 104 ; 2° *ei* : *cheizaus* = a. fr. *chesal* 2542, 33 ; 3° *oi* : *woira[n]tirai* 2531, 42 ; 4° *e* : *chescun* 2529, 41, *meniere* 2530, 47, *wernison* 2531, 71, *cherrees* (au sens de charretées) id. 83, *merguerite* 2542, 31, *messeclier* id. 73. Notons aussi les graphies inverses : *paemens* 2531, 91, *saremens* id. 88 b, *laxie* 2529, 41, *sacl* id., *chamin* 2531, 88 b, etc. Dans ces conditions il est impossible de faire état de *xaley* déjà cité p. 34 pour conclure que devant *l a* subsistait ou avait déjà reparu à Remiremont vers le XIV^e siècle.

L'extension et la régularité du traitement des villages de la Haute-Moselle qui, sauf devant *l* aux points 8 et 8', ne connaissent presque exclusivement qu'*ě*, et la présence très fréquente d'*ě* dans le reste du domaine s'accordent bien avec les données de ces textes. De plus la comparaison des mots qui avaient anciennement *e* et où la succession *e, a, o* n'est pas douteuse vient encore à l'appui. On doit donc conclure qu'*ă* de la vallée de la Moselotte et du Val-d'Ajol est toujours issu d'un stade *e*, et qu'il en est de même d'*a* devant *l* aux points 8 et 8'. M. Meyer-Lübke, qui admet *Gr. d. R. Spr.*, I, § 349, qu'*e* est le traitement normal des parlers lorrains, signale la présence d'un *r* après *o* de nombreux mots d'Uriménil, mais sans en tirer de conclusion : en effet les faits précédents montrent qu'il n'y a pas lieu de faire état de la présence de ce phonème.

Mais comment faut-il expliquer les nombreuses irrégularités qui ont été relevées ? Une partie est peut-être due à des conditions phonétiques particulières : il semble bien que la conservation d'*ě* dans « Barthélemy » 2° A, « il fallait » id., « taon » 3° B est attribuable à l'influence des voyelles claires suivantes.

Pour les autres cas on peut penser que nous sommes en présence de développements en cours : c'est ainsi qu'on pourrait expliquer le flottement de 8 et 8' 3° A et de toute la vallée de la Moselotte 2° B. La résistance de l'état ancien est évidemment renforcée par le traitement des parlers voisins : nous en avons un bel exemple dans « râteau », p. 68, comparé à son dérivé *rāçtēli* 17 a, 19 c, -lē 18, 21 a, 22 a ; celui-ci, ayant un caractère plus local, a développé *ä* dans l'aire 17-22, conformément à la tendance de ces parlers, tandis que « râteau » a partout *ē*. Quant aux hésitations du point 16, elles tiennent à sa situation ; d'autres ont un caractère plus individuel, telles qu'*ēēlōi* de 11 b 3° A, dont le *ε* est également étranger, *mālāf* de 11 d, etc.

§ 52. Traitements divergents de l'ancienne diphtongue *oi*.

Les traitements en sont si variés qu'il est nécessaire de faire plusieurs subdivisions ; encore réussira-t-on difficilement à trouver une explication pleinement satisfaisante de la façon dont s'est formé l'état actuel. Sans doute cette complexité si grande est partiellement due à des développements divergents ; mais les faits contradictoires auxquels se heurte toute interprétation, et la présence de nombreux cas de traitements doubles et même triples dans une même localité ne peuvent être attribués qu'au mélange des parlers.

1° *ā*, *ē*, *ō* < ancien *oi* < *e* latin fermé libre ou suivi d'un phonème palatal.

Cette triple série de traitements se rencontre en premier lieu dans le cas où la voyelle, précédée d'une consonne autre qu'une labiale, est actuellement finale, cf. *croit* c. 232, *droit* c. 261, *froid* c. 367, *étroit*, *roi*, *soif*, *soir*, *toit* L. Il résulte de tous ces faits qu'*ā* est le traitement de beaucoup le plus étendu, puisqu'il comprend toute l'aire 1-10, 16-22. La région de Remiremont offre à la fois les trois traitements, mais la répartition en est irrégulière : seuls 12 et 13 présentent *ō* sans exception ; à Remiremont *ō* est également le plus usuel, mais 11 b a employé *krā*, *crois*, et *drā*, *droit*, 11 d *krē* ; 14 et 15

ont *ë* comme traitement principal, mais *ð* y est aussi attesté par *ëtrð*, étroit, de 14 b, et *rð*, roi, de 14 a, et par *frð*, froid, *rð* et *sð*, soif, des différents témoins de 15. Quant à *lā* = fr. *loir* rat c. 638, nous en reparlerons plus loin. Au reste la régularité des localités 1-10, 12, 16-22 n'est qu'apparente : les points 8-10, 16-19 disent *drë* dans de nombreux composés de « droit » servant à former des adverbes de lieu, cf. là-bas c. 433 et là-haut c. 435 ; en outre 19-22 disent (*r*)*dë* il doit c. 250, forme qui n'est explicable par aucune action analogique, tandis que (*r*)*dó* peut être refait sur *fð*, *vð*, il faut, il vaut. Enfin il faut citer un certain nombre de formes verbales, la désinence *ä* < *eit* du Val-d'Ajol à la 3^e pers. sing. de l'imparfait de l'indicatif, celle en *ä* 1-10, 12, 16, *ë* 11, 13-15 de même origine à la 3^e pers. sing. du conditionnel, celle en *ä* 12, *ë* 13-15, 17, 18, *ð* 11 < *eiz* à la 2^e pers. pluriel du futur, et enfin celle en *ä* 12, *ë* 1-8', 18-22 < *ois* à la 1^{re} pers. sing. de l'indicatif présent, cf. les §§ 114, 115 et 112.

Cette triple série *ä*, *ë*, *ð* existe encore quand la consonne finale est maintenue dans les formes féminines droite c. 261, étroite c. 327, froide c. 367, cf. encore raide c. 636 N. E.; or dans ces formes l'extension d'*ë* est plus grande que dans les mots précédents, réserve faite des formes verbales ; non seulement 11 d dit *drët* et *ëtrët*, et 13 une forme secondaire *frët*, mais *ë* est le traitement de toute l'aire 17-22 ; enfin refroidir L. l'atteste également pour la vallée de la Haute-Moselle, où les témoins 5 c, d, 8' b ont indiqué *rëfrëdyë*. Enfin dans ce cas le Val-d'Ajol présente *ä*.

M. Horning, § 70, et M. Meyer-Lübke, *Gr. d. R. Spr.*, I, § 76, ont essayé d'expliquer les faits correspondants des parlers lorrains. Le premier admet qu'un stade ancien *oi* s'est réduit à *o* d'où est sorti *a*. Le second, frappé par la coexistence d'*o* et *a* dans plusieurs localités, suppose qu'il s'est produit un croisement de deux groupes de parlers, et il ajoute : « *o* représente *oi* et en est issu comme *a* d'*ai* ; ainsi la perte de l'élément palatal est commun à toute la Lorraine ; mais la base est *ai* pour le sud, *oi* pour le nord qui se rattache ainsi au messin et au wallon. »

Mais ces deux essais d'interprétation ont le grand défaut de passer sous silence le stade ξ . Il est vrai que, en dehors de notre domaine, il est actuellement peu répandu dans les parlers vosgiens : M. Haillant signale, s. v^o *sò*, *sě*, soif, *sei*, soir, de Hadol (canton de Xertigny, arr. d'Épinal), à quelques kilomètres d'Uriménil, et d'autre part M. Edmond a recueilli à Arches (canton et arr. d'Épinal), n^o 67 de l'*AL*. *dřě*, droit, *-t*, droite, *ětrět*, étroite, *rět*, raide (m.), *sě*, soif, *sě* soir, *tě*, toit. Or ce stade ξ est très important ; car il paraît difficile de le considérer comme issu d'*a* dans notre domaine. Au contraire il est très tentant de le considérer comme l'état le plus ancien d'où $\tilde{a}$ se serait développé normalement en position finale : la forme de « refroidir » de la vallée de la Haute-Moselle est inexplicable autrement. Enfin *lā*, rat, de Remiremont et de Saint-Nabord, et qui existe aussi à Uriménil, cf. la graphie *lā* de Haillant, suppose un stade antérieur *lā*, dont l' $\tilde{a}$ a été allongé peut-être sous l'influence des mots en $\tilde{a}$ tels que « renard », § 1. Il résulte de tout ce qui précède que l'explication de M. H. ne convient pas à notre région, et qu'il est préférable d'y considérer δ comme issu d' $\tilde{a}$, lui-même postérieur à ξ : cette interprétation est notamment appuyée par le traitement d'avez c. 69 et § 115, et par celui de « coi » signalé § 35 où, grâce au groupe initial *kw*, l'état ancien de la voyelle a été conservé.

Il reste maintenant à expliquer comment *e* est sorti du stade *oi* attesté abondamment par les documents médiévaux, p. ex. *hoirs* *NAL*. 2530, 47, etc., *doit* (3^e p. s. ind. pr. de devoir) id., *trois* id. 2531, 68, etc., *droit* id., id. 113, etc. Quant à l'hypothétique *ai* de M. Meyer-Lübke, je n'en ai relevé aucune trace, pas plus que de graphies en *o*, sauf devant *e*, cf. plus loin, 3^o. A mon avis *oi* a donné naissance ici, comme après les labiales, cf. § 8, à *we* qui, après les consonnes autres que les labiales, s'est réduit à *e*. Le stade *we* est encore attesté par plusieurs formes des parlers limitrophes de la Franche-Comté 23-25, à savoir *dwě*, doigt, 23, *rwě*, roi, 24, id., raide, 23, *-ā* 24, 25, *swě*, soif, 23, *-ā* 24, 25, *twā*, toit, id. On peut en outre noter que M. Grammont a adopté une explication semblable pour le parler

de la Franche-Montagne, p. 81. Mais de toute façon il est remarquable que nulle part le traitement ne soit complètement cohérent. Dans la région de Remiremont 11, 13-15 nous avons certainement affaire à des faits de mélange ; ailleurs cette explication, tout en étant possible, n'est pas nécessaire. Il semble bien, en effet, que la phonétique syntactique ait joué un rôle important dans ces développements irréguliers : en effet au Val-d'Ajol *ø* et dans la vallée de la Moselotte *ä* ne se développent qu'en position finale, mais devant consonne on trouve respectivement *ä* et *ë*, c'est-à-dire que les voyelles tendent à s'y fermer dans le premier cas et à rester ouvertes dans le second. Cette explication permet également d'éclaircir les particularités des morphèmes cités dans les pages précédentes, *ë* de la 1^{re} pers. sing. de l'ind. présent usité, même dans la vallée de la Haute-Moselle, où *ä* se manifeste cependant avec une grande régularité, etc.

Par contre devant *s*, *z*, *oi* a eu un développement différent ; la spirante a été palatalisée, et *o* a persisté, comme le montre le traitement de « trois », p. 45, et de connaître L.; si croître c. 235 a cependant un *ä* dans l'aire 16-22, il faut sans doute attribuer cette anomalie à la 3^e pers. sing. de l'ind. présent *krä* 19 c, 20 a, 22 a, où la chute ancienne des consonnes finales a dû laisser *oi* intact, et qui a donc pu se développer comme dans les mots de la série précédente. Ailleurs au contraire c'est l'infinitif qui a réagi sur cette forme, d'où *krö* 2 a, c, 4 a, 5 b, 7 a, 8' a, -*ö* 11 a-c, 15 b. De même devant *y* le *y* a été absorbé, et nos parlers présentent tous *o*, cf. *løy* < *ligna* 1 a, b, c, 2 a, 3 b, 5 d, 7 a, 8' f, 9, 18, 19 a, c, 22 a, *lön* 13 b, 15 a, *lôn* 12 a bûche de bois L., cf. aussi *loignes* NAL. 2531, 83. Sur le dérivé *läyë* du Val-d'Ajol, cf. *infra*, § 64.

2° *ä*, *ë*, *ö* < *oi* devant *r*, *l*.

Il faut étudier à part les mots dont la voyelle est suivie de *r* ou *l*, parce que la répartition des traitements actuels est tout à fait différente de la précédente ; cf. asseoir c. 47, chandelle c. 153, étoile c. 319, genièvre c. 382 dont les représentants correspondent à l'a. fr. *genoivre*, seul normal, comme on le sait, noircir c. 525, seigle c. 701 (cf. dans les documents médié-

vaux *soile* *NAL.* 2529, 41, etc., issu régulièrement de *sēcale*) et dans le *Lexique* les représentants de *mustela* belette, croire, noir, toile, les représentants du fr. *choir* tomber, tonnerre, verre, voir. Dans cette série, comme dans la précédente, la consonne qui se trouve devant la voyelle est autre qu'une labiale; « verre, voir » y ont été entraînés par l'influence du *r*, mais le développement différent de « boire, poire », cf. § 8, montre que cette influence pouvait être annihilée par celle de la labiale. Le traitement de beaucoup le plus étendu est *ê* qui comprend régulièrement l'aire 1-10, 16-22. Les parlers de la région de Remiremont au contraire sont hésitants et présentent dans des proportions différentes les trois stades *ê*, *ā*, *ô*. C'est à Remiremont qu'*ô* a le plus d'extension : 11 a, c l'emploient dans « asseoir, chandelle, choir, croire, noir, toile, verre », 11 a dit aussi *nôeë* et *-êë*, noircir ; par contre 11 b, sauf *sôl*, seigle, ne connaît que des formes en *ê* ; enfin 11 a, d disent *tyënār*, tonnerre, 11 c *tî-*, 11 a, c, e *wār*, verre, 11 d *nāçë*, noircir. Aux points 12, 13-15 *ā* et *ô* sont beaucoup moins usuels qu'*ê* : à côté des autres mots qui sont en *ê* 12 dit *nār*, noir, *nāryë*, noircir, *wār*, verre, 13 *wôr*, verre, 14 a *sôl*, *wôr*, verre, *tyënār* et hésite entre *wār* et *wër*, voir, 15 a dit *môtôl*, belette, *jnôv*, genièvre, *sôl*, et 15 c *wār*, voir. Notons enfin qu'« étoile » n'a partout que des formes en *ê* et que « genièvre » n'en a pas en *ô* à Remiremont. Des hésitations analogues se retrouvent fréquemment dans d'autres parlers vosgiens : il suffit de comparer les formes d'Uriménil et des localités de l'*AL*. Ici encore l'apparente régularité de l'aire 1-10, 16-22 est démentie par d'autres faits : la carte 802 je verrai donne en effet des formes en *ô* pour l'aire 8-10, 16-22 et en *ā* pour l'aire 1-7, et les futurs et les conditionnels d'« asseoir, croire, choir » sont semblablement traités.

Les parlers limitrophes de la Franche-Comté attestent, comme dans le cas précédent, le stade *we* par quelques formes de 23-25 : *mwār* 24, 25, *mwër* 23, *swël*, seigle, *twël*, toile, 23. Par contre le développement des parlers vosgiens semble avoir été tout autre ; en effet si on admet, comme pour les mots étudiés plus haut, qu'*e* est sorti de *we*, la genèse d'*ā* et *ô* dans les futurs

et les conditionnels d'« asseoir », etc., dans les deux vallées devient tout à fait obscure. Au contraire si on considère qu'*ô*, après avoir couvert les deux vallées, est devenu *ā* puis *ê*, les formes des futurs et des conditionnels apparaissent comme des vestiges des étapes antérieures. On est amené ainsi à adopter, conformément à l'explication de M. Horning, que devant *r*, *l*, *oi*, au lieu de passer par *we*, s'est réduit à *o*. Le traitement d'huile *L.*, *êl* partout sauf *ôl* 11 a, formes qui procèdent de l'ancien *oile*, appuie cette interprétation ; il est plus difficile de faire état de chaîne c. 149, et de *ēānāt*, chaînette, de 12 à côté de *ēōn*, chaîne. Il n'y a pas de contradiction à proposer deux explications différentes, l'une pour les mots où la voyelle est suivie de *r*, *l*, l'autre pour ceux qui ont été traités p. 91 sq. ; cette diversité s'accorde bien avec la situation de notre domaine, limité au nord par des parlers qui semblent, ainsi que M. Horning l'admet, ne connaître *we* dans aucune des deux séries que nous venons d'examiner, et au sud par d'autres parlers qui ont *we* dans toutes les deux.

3° Traitement d'*oie*, d'origines variées, en syllabe tonique.

D'après les faits fournis par craie, sillon dont les représentants correspondent au fr. *raie* < lat. *riga*, soie de porc, taie de duvet *L.*, doigt c. 256, qui correspond, dans toute l'aire 1-11, 13-18, à l'a. fr. *doie* < **dita*, monnaie c. 506, quelques formes de courroie *L.* et de voie id., le traitement dominant est *ôy*, semblable à celui d'*oie* *L.* On trouve cependant quelques divergences : « courroie, raie, taie » ont sporadiquement des formes avec *u*, et « voie » même n'en a pas d'autres, en outre il faut signaler (*r*)*dūy* il doit c. 250, si cette forme représente l'ancien subjonctif *doie* NAL. 2531, 79, cf. aussi Schwan-Behrens, § 413, qu'on trouve déjà avec la fonction d'indicatif id. 2542, 42, etc., cf. sur ces formes en *u* § 62 ; surtout il faut remarquer les formes en *āy* de « monnaie » dans l'aire 16-19 et de « craie » et « soie » dans l'aire 17-19.

Il n'y a pas de raison de douter qu'*ôy* ne soit issu directement du stade ancien *oie*. Mais dans ces conditions *āy* des localités 16-19 doit être considéré comme un développement récent qui existe au reste dans d'autres parlers vosgiens, cf. Horning, § 50,

et les cartes de l'*AL.* correspondant à nos mots. Les documents du Moyen Age ont régulièrement la graphie *oie*, p. ex. *monoie NAL.* 2530, 47, *me-* 2531, 68, *banvoie* id., *sire bueves dix des loyes* 2542, 24, où *loyes* équivaut au fr. *loge* < german. *laubja* et désigne probablement la commune d'Éloyes du canton de Remiremont, aujourd'hui *ā* ou *ê lôy* suivant les parlers, Éloyes *L.*, très rarement *oe*, p. ex. *soent*, soient, 2529, 41. Quant aux formes de plie c. 588, on ne peut pas les utiliser, car il a pu se produire des réactions analogiques, comme on le verra plus loin 5° et § 143.

4° *a, e, o* < *oi* devant ancien *l* < *e* latin fermé.

Les parlers manifestent dans cette série une remarquable régularité, cf. bouteille c. 115, les représentants du fr. *corneille* corbeau c. 211, corbeille c. 212, oreille c. 534, les représentants du fr. *seille* seau c. 695, etc. Les localités 1-8', 16-22 ont régulièrement *āy*, exceptionnellement allongé dans « corneille » au point 22, et 12 *ay* le plus souvent long; 9, 10 forment une petite aire en *ěy*, 11, 13-15 une aire en *ôy*; seul le témoin 11 b hésite, disant à la fois *bôtôy*, *künôy*, *ôrôy*, *bôtěy*, *sěy*, *pwěrěy* pareil *L.* et *kōrbāy*.

Le traitement *ěy* de 9, 10 est particulièrement intéressant, et doit être rapproché des nombreuses formes en *ê* étudiées plus haut 1°; il faut d'autre part noter le dérivé *sěyô* seau c. 696 des localités 1-10, 16. Il semble bien que nous ayons dans ces formes la réduction d'un stade ancien *we*, tel que nous l'avons adopté p. 92. On sait qu'au Moyen Age *eil* est devenu *oil* dans les parlers orientaux, cf. Meyer-Lübke, *Gr. d. R. Spr.*, I, § 86, et dans nos documents *consoil NAL.* 2531, 71, 78, etc.; et ce groupe *oil* a pu soit se réduire directement à *oy*, comme M. M. L. l'admet, soit, comme nous le supposons, se développer en *oel*, *wel*, *el*, *ey*, *ay*, *oy*. Parmi les formes des parlers limitrophes de la Haute-Saône on notera *swěyô*, -*ăy*- seau c. 696, qu'on peut rapprocher de formes que j'ai recueillies, loin de notre domaine, à Besançon *künwěy*, corbeau, *swěy*, seau, cf. aussi Grammont, *La Franche-Montagne*, p. 90, qui adopte une explication semblable à celle qui est proposée ici.

5° *a, e, o* en syllabe protonique < *oi* < *e* latin ouvert ou fermé devant palatales.

La plupart des mots appartenant à cette série sont des formes verbales ou des dérivés; aussi de nombreuses réactions analogiques ont-elles compliqué l'aspect des faits actuels, cf. pour le traitement des formes atones d'« asseoir, croire, voir, broyer, plier », § 143. Mais si « scier », employé partout au sens de faucher c. 336, noyer, nier *L.* ont dans l'aire 1-8' une voyelle *é* issue des formes toniques, et si le dérivé en *ette* qui désigne une espèce de petite scie, cf. c. 691, est également refait sur le simple « scie » c. 692, ces mots présentent au point 12 *ä*, aux points 11, 13-15 *ö* et dans les localités 9, 10, 16-22 *ë*, qu'il est difficile de considérer comme analogiques. De même si *säyö* et *söyö* seau c. 696 doivent peut-être leur voyelle au simple « seille », *sëyö* paraît bien attester un état ancien. Il est donc probable que dans toutes ces formes *ë* représente la réduction de *we* que l'aire franc-comtoise 23-26 conserve encore dans les formes de « seillon » citées plus haut, *swëyi*, faucher, de 23, *dwëyé* dé *L.* de 23-26, *wëyöt* oie *L.* de 24-26, etc.; cf. aussi Grammont, *La Franche-Montagne*, p. 83 sq., et la graphie *oi* des textes anciens, p. ex. *proier* *NAL.* 2531, 66, *proiei* id. 83 a, 89, etc.

§ 53. *a, e, o* < *e* issu d'*e* latin fermé et entravé.

1° Les parlers de 11 à 22 sont relativement réguliers; mais l'aire 1-10 présente des faits si compliqués que l'interprétation en est aussi délicate que celle du paragraphe précédent. Si l'on considère le traitement des mots bouc c. 105, dérivé avec le suffixe *et*, charrette c. 164, épais c. 303, il est c. 323, fraîche c. 363, mêle-toi c. 487, sec c. 697, seize c. 702, on peut établir (en laissant de côté les variations de la quantité et du timbre de « seize » dans l'aire 11-15) que 16-22 ont *ä*, 1-10 *ö*, 11, 13-15 *ö*, 12 *ö* en position finale et *ä* devant consonne d'une façon analogue au traitement exposé p. 90 sq. Mais la régularité de cette série qu'on pourrait cependant allonger est contredite par le traitement de quelques mots. Réservons le cas de même c. 488,

de veuf c. 788 et de « faible » évanouir c. 329, en raison des consonnes labiales. Mais 8'-10 disent *trǣz*, 11 b -s, 15 -ās, 11 a, c, 13, 14 -ēstreize c. 765, ce qui est en désaccord avec le traitement de « seize » ; dans cercle c. 144, crèche c. 226, les représentants de « flammèche » au sens d'étincelle c. 317, neige c. 520, vert c. 787, 1-8' ont des formes en *ǣ*, 9 et 10 disent *krēe*, *něj*, 9, 10, 16 *sēk*, 20 a *něj*, 11 b à la fois *lē nēe* et *ē nōe* (nous négligeons ici les variations de la quantité et du timbre de « neige », comme plus haut celles de « seize »). *ē* de « neige » provient sans doute des formes verbales atones, cf. plus loin 2°. Mais pour les autres mots toute tentative d'explication dépend de la façon dont on interprète le développement de toute la série. Or des explications variées ont été proposées, principalement par MM. Færster, Horning et Meyer-Lübke. M. Færster (dont je résume l'opinion d'après M. H.) admettait que la voyelle *e* a passé d'*a* à *o*. M. H., § 70, objecte qu'en ce cas la conservation d'*e* ouvert entravé ne s'explique pas ; mais il faut ajouter que les exemples sept *L.* et des mots en *elle* tels que « selle » au sens de chaise id. sont peu nombreux et ne sont pas à l'abri de toute discussion ; on trouve notamment le traitement *ó* non seulement dans *ómǣ* 2 c, 5 d, 8' f, 19 a, 21 a, -ē 13 a, 14 a, 15 b = a. fr. *aesmer* < *adaestimare* Meyer-Lübke, *EW.* 139, estimer *L.*, mais dans *ōe* 2 c, 5 d = fr. *éche* < *esca* amorce *L.*, cf. aussi *aukhe* Hingre. Quoi qu'il en soit, M. H. conclut qu'*o* doit être antérieur à *a* et, rapprochant le traitement d'*e* fermé entravé de celui du même *e* libre, il propose de considérer *o* comme issu d'*oi*. M. M.-L., *G. d. R. Spr.*, I, § 112, modifie l'explication de M. H., comme il l'a fait pour *e* fermé libre, et suppose qu'*o* et *a* sont originaires de deux centres ; mais ce ne sont plus les mêmes que ceux qu'il avait admis pour *o* et *a* issus d'*e* fermé libre. Celui d'*o* serait méridional (bourguignon), celui d'*a* septentrional, et tandis qu'*o* se serait développé d'*oi*, *a* aurait passé par les étapes *e*, *ē*, *ǣ*. Mais si *a* vient des parlers septentrionaux, on ne voit pas comment il a pu pénétrer au Val-d'Ajol tout entouré par *o*, et on peut soulever la même objection pour les parlers de la vallée de la Moselotte. En effet les données

d'Adam, de Horning et de l'*AL.* permettent d'établir un traitement *o* pour Gérardmer (où du reste les faits sont assez incohérents) et Le Tholy : pour Gérardmer, cf. H., § 58, *AL.* point 76, pour Le Tholy Adam *boucho*, bouc, p. 304, *protè*, prêter, p. 363, *tourot*, rouet, p. 368, etc. Faut-il donc se rallier à l'explication de M. Horning ? Cette hypothèse de la diphthongaison d'*e* en *oi* me semble cependant se heurter à de sérieuses difficultés dans notre domaine. On n'a pas remarqué que dans des mots tels que « seize, treize », s'ils avaient passé par le stade *oi*, la spirante finale aurait dû être infectée par le *y* comme dans « trois », p. 45, dix c. 254. De plus les documents médiévaux ne connaissent pour ainsi dire pas la graphie *oi* ; les seuls exemples que j'en ai relevés sont *moime* *NAL.* 2531, 71, *moimme* 2542, 37 ; et si j'ai eu raison d'admettre, p. 92, qu'*oi* < *e* fermé libre est devenu *we* puis *e*, cette graphie s'explique aisément. Au contraire la graphie *a* est très usuelle, cf. *traze* 2531, 108, *rematre* id. 71, *abbasse* id. et surtout des noms de personnes tels que *jannate* id. 91, etc. ; *o* est plus rare, cf. *jannot* id. 90 et aussi *abbausse* 2529, 41.

Il me semble donc qu'il faut revenir à l'opinion de M. Fœrster : *ëtlä*, nom de lieu-dit de Ferdrupt, en français Le Châtellet, indiqué par 7 c et confirmé par d'autres patoisants, atteste encore l'état ancien de la région de Ferdrupt. Les particularités de « treize » sont sans doute dues à des faits de mélange de parlers ; *ët*, êtes, de Val-d'Ajol est analogique, cf. § 133, *sëk*, cercle, de 9, 10, 16 peut être considéré comme une adaptation récente du français, de même que *säk*. Dans « vert » *r* aujourd'hui amui a pu contribuer au maintien d'*ä*. Mais il reste bien des faits obscurs : faut-il admettre que la voyelle s'est diphthonguée devant une palatale dans « crèche, neige », comme on le voit au point 23 qui dit *mwëj*, *swëë*, sèche, -*ī*, sécher, et aussi *lwëjī* léger c. 444 ; « sèche » et « sécher » devraient leur traitement anormal dans la vallée de la Haute-Moselle à l'influence de « sec ». Il est au reste possible que ces faits contradictoires doivent en partie leur origine au mélange des parlers. La chose est certaine pour « dès » qui se dit *da* et *do* à La Bresse d'après

Hingre, et je ne vois pas d'autre explication pour *k ð s k* « qu'est-ce que » que *L.*, usité dans la vallée de la Moselotte, à côté du traitement avec *ă* de « qui est-ce que » qui c. 632. Enfin il est possible que la conservation d'*ă* dans un certain nombre de mots de la vallée de la Haute-Moselle et au Val-d'Ajol y soit due, comme nous l'avons également admis p. 93, à des phénomènes de phonétique syntactique : *ă* ne se serait normalement fermé en *ð* qu'en position finale et aurait tendu à se maintenir devant consonne, la forme masculine de « vert » serait refaite sur le féminin ; et on expliquerait de même l'*ě* de la petite aire 9, 10.

2° Il convient d'examiner à part le traitement que les parlers de la vallée de la Moselotte présentent dans les verbes blesser c. 102, nettoyer c. 523, prêter c. 615, sécher c. 700, les représentants de **titiare* téter c. 748. Ces parlers ont conservé *ě* dans la syllabe protonique ; cependant les formes toniques l'ont fait reculer dans plusieurs de ces mots ; parfois au contraire *ě* est complètement tombé : « blesser » seul offre encore *ě* dans toute l'aire 16-22, dans les représentants de **titiare* *ě* est limité à 19-22, de même dans « prêter » (22 a doit *prătă* à ses pérégrinations), dans « sécher » il ne comprend même que 20 et 21, quant à « nettoyer » *ěrnětyě* n'a été indiqué que par 19 a, parce que la forme française a chassé les formes patoises, mais Hingre donne encore *nětiě*, et l'on peut en outre citer *aifěvelě*, affaiblir, Hingre ; *ě* a même pénétré dans les formes toniques, cf. p. ex. *prět* 19 a, 20 a, 21 a, e, 22 b, *biesse*, Hingre s. v° *biessé*. Par contre il est complètement tombé dans *tseyě* 19-22, *scě* 20, 21, *ně* 20 a, dont on peut rapprocher ce que Hingre dit s. v° *nagé* : « on dit aussi *negé*, à l'infinitif, et aux part. plus spécialement. »

§ 54. Traitement d'ancien *oin* en position finale ou devant consonne et d'ancien *oi* devant *n*, tous deux après labiale.

Les phonèmes dont nous avons à parler ici ont plusieurs origines : on sait en effet qu'en plus des cas où *oin*, *oine* correspondent aux mêmes phonèmes du français, les parlers orientaux traitent par *oin*, *oine* tous les mots où *e* fermé latin libre se trouvait devant une nasale et après une labiale, cf. sur ce point

Meyer-Lübke, *Gr. [d. R. Spr.]*, I, §§ 89 et 92. Nous y joignons également « bon » dont la forme ancienne était régulièrement *buen*, attestée dans les documents de Remiremont par les graphies *boin* NAL. 2529, 41, etc., *boinne* 2531, 71, 78, etc.

La complexité des faits provient moins de la nature des innovations qui sont simples que de la variété de leur extension. On peut les résumer de la façon suivante : le traitement *wě*, par dénasalisation *wĕ*, existe sans concurrence dans les localités 8, 8', 11, 13-15, une innovation *wǔ*, par dénasalisation *wǒ*, s'est produite dans les localités 1-7, 9, 10, 16-22, une autre *wǎ* au Val-d'Ajol. Mais la persistance de l'état ancien dans les points 1-10, 12 donne à leurs parlers un aspect assez incohérent. Considérons d'abord le phonème *oin* dans les mots *foin* c. 353, moins c. 502, *poing*, *point* c. 590 et *bon* c. 104. Les isoglosses de ces cartes n'offrent à peu près aucune différence. C'est d'une part le traitement ancien *wě* dans les localités 8 et 8', dénasalisé en *wĕ* dans l'aire 11, 13-15, d'autre part deux prononciations nouvelles d'origine semblable *wǎ* au point 12, *wǔ* dans les localités 1-7, 9, 10, dénasalisé dans l'aire 16-22. Ce développement a dû se produire assez récemment, car 2 c connaît encore la forme archaïque *bwēsă*, bonsoir, cf. aussi les faits étudiés plus loin. Quant à *mwě*, moins, de 2 c, 4 a qui emploient aussi *mwǔ*, il est moins probant, car ce mot est combattu par l'expression *n mī tǎ*, de sorte que *mwě* est peut-être simplement repris au français.

Devant consonne, dans *dimanche* c. 252, les faits sont assez différents, puisque dans ce cas la vallée de la Haute-Moselle conserve *wě*, *wǒ* ne se trouvant que dans l'aire 16-22 ; dans les localités 11, 13-15 la nasalisation a été maintenue par la quantité longue de la voyelle, et 12 se joint à ces localités.

Quand *oi* se trouvait devant *ne*, dans *avoine* c. 63, *peine* c. 562, *veine* c. 780, 9 et 10 se joignent à la vallée de la Moselle, tout en s'en distinguant par la nasalisation de la voyelle, et 11-15 sont également d'accord, sauf quelques variations sur la quantité. Si *faner* c. 335 et *mener* c. 490 peuvent être cités ici, c'est que dans la plupart des points l'infinitif et les formes

atones sont refaits sur les formes toniques. Or, en dehors de modifications analogiques survenues dans « mener », cf. § 143, *fwõnä* et *mwõnä* sont en lutte dans la vallée de la Haute-Moselle avec les formes plus anciennes *fwěnä* et *mwěnä*. La plupart des localités et même beaucoup de témoins participent à cette lutte ; on en jugera par le détail des faits suivants :

fwěnä 1 a, b, e, 2 b, d, e, 4 a, 5 a, d, 7 a, b.

mwěnä 1 a, b, d, e, 2 b, e, 4 c, 5 a, c, 6 a, f.

fwõnä 1 d, 2 a, c, 3 b, 4 a, b, 5 e, f, 6 a, b.

mwõnä 2 a, c, d, 3 b, 4 a, 5 e, f, 6 a, b, 7 b.

Si parfois certaines localités paraissent ne pas connaître les deux traitements, c'est l'effet du hasard ; une nouvelle enquête modifierait certainement ces données, et l'on peut assurer que 1, 3 et 7 en sont au même point que 2-6 ; i *mwõně*, je mène, du témoin c l'atteste pour 1. Le traitement de « faner » s'explique aisément par l'influence de « foin », comme celui de « bonne » par celle de « bon ». Quant à « mener » il a sans doute été entraîné par « faner », car *wo* ne peut pas y être régulier, étant donné le traitement d' « avoine, peine, veine ».

Les différents traitements qui viennent d'être exposés proviennent pour une part du développement spontané de *wê* par réaction de la semi-consonne labiale sur la voyelle ; des faits analogues existent dans l'aire 23-26, dont 23 dit toujours *wõ*, 24-26 *wě*, *wè* ou *wě*. Cependant seule la vallée de la Moselotte présente un traitement uniforme *wõ*. Sans doute les différences de « foin », etc., d'une part, et de « dimanche » etc., de l'autre, dans l'aire 1-7 peuvent s'expliquer phonétiquement, car la consonne finale de « dimanche », etc., a pu entraver l'action du *w* ; cette explication convient aussi aux faits du Val-d'Ajol, et si 9, 10 ont *wě* dans « dimanche » alors que tous les autres mots y sont en *wõ*, *wõn*, on peut attribuer cette conservation à l'action de la palatale finale. Il est probable cependant que le maintien de l'état ancien dans ces différents cas a été favorisé par la persistance de cet état dans les localités voisines.

L'exception que constitue *mār* < lat. *minor*, très usité dans

notre région, cf. mauvais *L.*, et dans d'autres localités lorraines, cf. Adam, p. 269, *manre* (Landremont, canton de Pont-à-Mousson, M.-et-Moselle), ne peut pas s'expliquer par un développement particulier; c'est un mot vraisemblablement refait sur un ancien verbe *amanrir* qui paraît être aujourd'hui disparu, cf. *amanrix* *NAL.* 2531, 71, *-ries* id. 78, etc.

CHAPITRE VII

TRAITEMENTS PARTICULIERS OU ACCIDENTELS.

La nature des traitements réunis dans ce chapitre est très variée : outre de nombreux faits d'origine analogique, on y trouve des développements qui ne se manifestent que sous la forme de tendances, ou encore des développements dont l'aspect accidentel est dû à leurs conditions particulières. C'est précisément le cas des faits d'assimilation, de dissimilation et de métathèse qu'on rencontrera ici. Il est bien vrai, comme M. Grammont l'a montré pour la dissimilation consonantique, que ces phénomènes ne sont pas des accidents, mais, comme « pour telle ou telle langue en particulier... ces lois sont des possibilités », il arrive souvent que dans leur application elles revêtent l'apparence de faits accidentels.

A. —

Vocalisme.

§ 55. Changements réciproques d'*u* en *i* et d'*i* en *u*.

Le développement d'*u* en *i* se présente dans un assez grand nombre de mots de dates diverses, mais avec une extension très variable. Le pis de la vache, désigné par des formes issues du latin *uber*, pis c. 582, a partout *i*. Le représentant de l'a. fr. *tuit* tout *L.* a conservé *u* en quelques points : *tû* a été employé par 2 c, 4 a, 12 b, 13 b, tandis que la grande majorité des autres témoins disent *tî*, quelques-uns seulement se servant de *tô*, mais dans le composé *trestuit* la forme avec *û* existe seule, cf. tous c. 761. « Un » protonique, c'est-à-dire en fonction d'article, se dit *î(n)* partout ; mais quand il est tonique avec la valeur de nom de nombre, *ûn* et *ûn* persistent dans l'aire 1-15, cf. un c. 775 et aussi les composés chacun c. 148 et quel-

qu'un c. 629. « Du » se dit *dī* partout sauf une autre forme *dō* de 11 et 13, et l'on comparera encore enclume c. 290, dont le *m*, à côté du *n* des parlers franc-comtois, semble au reste révéler une influence française.

L'origine d'*i* dans ces différents mots est variée. Dans « du, tuit, un » nous avons affaire à une délabialisation d'*u* en position finale ; dans (*ë*)*kīm*, *kīm*, enclume, il y a eu assimilation de l'*u* au *y* du groupe *ky* au stade disparu *ëkyum* ; dans les représentants d'*uber*, *i* est dû à une dissimilation de l'*u* sous l'influence de la labiale voisine, phénomène qu'on retrouve dans des mots plus ou moins anciens rhume c. 659, *mīnë* de 17 et 22 meunier c. 496, *mītrë* et *-ā* de la vallée de la Moselotte taupinière c. 744 (cf sur ces formes § 151), buffet c. 127.

Les causes du développement d'*i* en *ū* sont plus obscures. Dans certains mots *u* semble s'être substitué à *i* par suite d'influences analogiques. C'est ainsi que le représentant d'un ancien type **charril* < **carrile*, qui désigne la partie de la grange qui se trouve en avant c. 395, se dit *ëërū* dans les localités 5, 19-22, peut-être d'après « charrue ». Dans le mot qui signifie coin de la maison c. 196, *āngrū* de seul point 19, à côté des formes en *i* qui dérivent d'« angle » plus le suffixe féminin *i* correspondant au fr. *ie*, doit probablement son *ū* à une substitution de suffixe. Mais il reste quelques autres mots dont l'*u* ne peut pas s'expliquer ainsi. Il semble qu'il se soit produit une véritable « confusion » entre *i* et *u*, comme le dit M. Grammont à propos de faits semblables du parler de la Franche-Montagne, p. 60 sq. Au reste il faut ajouter que ce traitement est attesté dans nos parlers par des mots qui peuvent y avoir pénétré avec cette voyelle. On ne peut pas faire état des représentants d'« artisan », au sens de mite c. 500, car, outre que ce mot est probablement emprunté, les formes anciennes, cf. *D. G.* s. v°, ne permettent pas d'en établir le premier type. *müräy* miroir *L.* des témoins 11 a, c, 13 a, 14 a, 15 a, rideau c. 660, gibier c. 389 sont des emprunts. *u* n'existe dans si et aussi *L.* qu'au Val-d'Ajol, qui dit *ëū* et *ôëū*, d'accord avec l'aire franc-comtoise qui emploie *ëū* et *ôëū*. Hérisson c. 407 demande quelques explications : *ū*, qui

couvre une aire considérable, représente très probablement un ancien *i* qui provenait d'une assimilation de la voyelle initiale à l'*i* intérieur. L'*AL.* donne une forme *îrsô* pour Gérardmer point 76, et Meyer-Lübke, *EW.* 2897, *irson* d'après la *Faune populaire* de Rolland, mais sans préciser le dialecte. *îrsô* et des formes connexes avec *i* sont très répandues dans les parlers d'Ardenne, d'après Ch. Bruneau, *Enquête linguistique sur les patois d'Ardenne*, Paris, Champion, 1913, s. v° *hérisson*. Par contre les formes avec *u* ne sont pas nombreuses dans les parlers voisins de notre domaine ; l'*AL.* ne donne qu'*ûrsô* à Champ-le-Duc 77 ; d'après Haillant on dit *eurson* à Uriménil ; mais il est possible qu'*u* ait eu une plus grande extension, car *æ* peut en être issu. C'est pourquoi on ne peut pas affirmer qu'*u* se soit développé dans notre région et n'y soit pas importé. Quoi qu'il en soit, le même *û* se retrouve dans les représentants du verbe « hérissier » au sens d'exciter c. 331, cf. infra, § 151. Pour les formes de chez c. 185 qui ont *u*, cf. § 69.

§ 56. La nasalisation.

Les réserves que j'ai dû faire § 38, 2° et sur la valeur de mes graphies et sur l'interprétation des voyelles nasalisées devant *n*, *m* s'appliquent également ici. Toutefois, en dehors de ces cas discutables, tous nos parlers en présentent d'autres où une voyelle a été incontestablement nasalisée sous l'influence d'une consonne nasale précédente.

i est nasalisée à peu près partout dans chemise c. 173 et le mot qui signifie mèche de fouet c. 485 et qui n'est autre que le participe passé du v. « mettre ». *mîz* de 15, 20, 22 est la forme du français populaire, *mîs* de 11, -z de 5, 8' un mélange de cette forme et du traitement patois.

Les faits concernant *e* sont à la fois plus nombreux et plus variables : seul mercredi c. 491 présente *ê* dans presque toutes les localités, minuit c. 499, à cause de ses deux nasales, l'offre davantage que moitié c. 505 et que le représentant de l'a. fr. *mitan* au sens de milieu c. 498 (ce mot est, comme on sait, d'origine contestée ; M. Meyer-Lübke, *EW.* 5462, adopte *mediu tem-*

pus, et nos parlers postulent un étymon avec une voyelle identique à celle de « temps »); *mĕnĕ* mancheron c. 470 est isolé au point 12, et l'influence de *mĕ*, main, y est probable. Mais on dit *mĕm* même c. 488 et *L.* dans l'aire 1-9 et les localités 16, 17, et la nasalisation est fréquente dans des mots empruntés au français assez récemment comme « ménager » au sens d'épargner c. 304, *mĕdĕl* 8' c, 14 a, b, 16 a médaille *L.*, etc.

La nasalisation d'*o* est plus restreinte : elle est rare ou non attestée en dehors de la vallée de la Haute-Moselle, cf. messe c. 493, nettoyer c. 523, *mĕtĕ* = a. fr. *moutier* 2 a, c, e, 4 b, 5 a, f, 6 a, 8 b église *L.*, *knĕ* 2 b, c, e connaître *L.*, *pwĕ-rĕmĕ*, à cause de, 2 c, 8' b, *pĕr-*, parce que, 5 g, formé de « par amour » amour *L.*, à côté desquels *nĕ*, -*χ* nos *L.* a été employé par 11 a, c, 12 a, 14 a et *nĕ* nous *L.*, pronom tonique, par 12 a, c.

Celle d'*a* n'est attestée que par *mās*, messe, du Val-d'Ajol.

Il faut en outre noter que quelques cas de nasalisation se produisent sans consonne nasale voisine, cf. pigeon c. 578, les représentants du dérivé d'une forme disparue issu de *pectus* au sens de trayon c. 764, cf. Horning, § 42, le mot *ĕpwĕs* de 5 a, c, d, g moment *L.* qui me paraît représenter le fr. *espace*, cf. Haillant *epoĕce* ; 5 c, d disent même *pwĕ ĕpwĕs*, avec nasalisation de *pwĕ*, par ; enfin jarret c. 415 offre aussi dans la vallée de la Haute-Moselle une curieuse nasalisation de la finale. Quant à persil c. 572 qui a un *ĩ* dans les deux vallées, il est moins probant, car ce peut être un mot étranger.

Les causes de la nasalisation de ces derniers mots sont obscures. Mais, même dans les autres exemples, l'exposé précédent montre qu'elle se produit d'une façon accidentelle. En somme nous sommes en présence d'une tendance dont l'action est très irrégulière, parce qu'elle s'est rencontrée avec la tendance contraire à la dénasalisation dont on a vu le succès § 38.

§ 57. Traitements particuliers des voyelles nasales.

1° Traitement de « gendre ».

Gendre c. 381 présente dans les deux vallées une voyelle

ĕ, souvent dénasalisée : nous avons affaire ici à une conservation de l'état le plus ancien et, d'après le traitement de *târ* tendre *L.*, cette particularité est due à la palatale initiale.

2° Palatalisation de la voyelle nasale.

Une palatale suivante a causé le développement d'*ă* en *ĕ* dans changer c. 154, planche *L.* partout sauf au Val-d'Ajol, et la comparaison de chambre c. 151, chandelle c. 153, etc., montre que la palatale précédente n'exerce pas la même action. Quant à grange c. 394, manche c. 468 qui ont un traitement semblable, il est possible qu'*ĕ* se soit développé très anciennement, quand la syllabe tonique était encore libre, comme on l'admet pour chanvre c. 155. Manger c. 472 se distingue des mots précédents, non seulement parce que la palatalisation est attestée partout, mais parce qu'elle a abouti à des phonèmes variés : outre les formes dénasalisées des points 12-14, 20 et 21, la voyelle est *ĩ* dans les localités 11 et 22. C'est un fait connu que dans de nombreux parlers gallo-romans « manger » a un traitement particulier, cf. *AL.* c. 809.

C'est encore à une palatalisation (*ε*, *ĕ*, *ĕ* initiaux sont postérieurs au développement d'*ĩ*, causé par les phonèmes suivants) qu'est dû *ĩ* de sanglier c. 681 dans tout le domaine, et pour lequel il est inutile de supposer un type **singulare*, comme le fait M. Horning § 68, avec quelque hésitation, il est vrai; et c'est de la même façon qu'il faut expliquer l'*ĩ* d'ongle c. 533 dans l'aire 1-17. M. H., § 105, déclare qu'un type **ūngula* en rendrait bien compte, mais il est invraisemblable, et la persistance d'*ō* dans l'aire 18-22 prouve clairement qu'*ĩ* est récent. L'*AL.*, c. 942, donne même la phase intermédiaire *ĕ* : *ĕĝ* 69, *ĕĝyōt* 59. On ne peut pas objecter que les formes de l'aire 18-22 sont peut-être empruntées au français, car un dérivé inconnu du français et qui désigne les ongles de l'espèce bovine présente le même traitement : *ĕĝyōt* 2 a, 5 a, -*gy*- 7 a, 8' b, 9, -*ōt* 13 a, 14 a, -*āt* 17 a, mais *ōgyāt* 18, *ōng*- 19-22 et aussi *ōgyōt* 6 a. Quant aux formes de *rumigare* ruminer *L.* qui ont partout *ĕ*, à côté du fr. *ronger*, cf. *D. G.*, *ronger* 1, et Meyer-Lübke, *EW.* 7440, elles peuvent s'expliquer diversement.

Enfin il faut noter le traitement *î* que l'aire 1-7 présente dans chien c. 186 et le mot régional qui désigne les petits bardeaux c. 83 et qui est issu d'un type **assianu*. Ce développement localisé dans la petite aire 1-7 doit être assez récent et s'est vraisemblablement produit après l'absorption du *y* par la palatale précédente, cf. § 39, puisque bien *L.*, etc., ne le connaît pas. M. Horning, § 7, note 1, a donc tort d'en rapprocher le procès de l'a. fr. *jist* < *jacet*. Toutefois il est curieux que tous nos parlers aient au pluriel de l'imparfait une terminaison *î* qui correspond à un type ancien *iens*, cf. § 136, et dont le désaccord avec « chien » dans les localités autres que l'aire 1-7 vient sans doute de ce que nous avons affaire à un morphème et non à un mot.

§ 58. Action d'une consonne labiale sur une voyelle voisine.

On a déjà dans les pages précédentes un certain nombre de développements qui sont dus à cette action, cf. particulièrement § 51, 3° B. Il en est d'autres, assez nombreux, qui ont été réservés pour le présent paragraphe ; en effet, même quand il est certain que nous avons affaire à une labialisation, elle se produit ordinairement dans des conditions tout à fait irrégulières, au point même que l'interprétation en est obscure.

C'est par une action de la labiale suivante qu'il faut expliquer le traitement de chèvre c. 182 dans les deux vallées ; mais il est curieux que ni fièvre *L.* ni lièvre c. 454 ne présentent nulle part ce développement. Il semble donc qu'il se soit produit après l'absorption du *y* par la palatale précédente et que *eyæv* des points 9, 10, 16, 17 soit dû à un mélange de parlers.

Il existe aussi toute une série de mots où un *â* d'origine diverse devient *ô* dans le voisinage d'une labiale. Il faut laisser de côté les mots dont le type étymologique avait une terminaison correspondant au fr. *able*, car le traitement de la voyelle en est inséparable de celui des consonnes suivantes, comme on le verra plus loin, § 89. D'autre part des mots comme *bôîô* baton *L.*, les représentants du fr. *valet* au sens de domestique c. 257 peuvent avoir pénétré dans notre domaine avec la voyelle *ô*, comme les mots récemment adaptés papier, patience *L.* Mais en dehors

de ces mots il en est plusieurs autres qui constituent une série assez régulière et présentent le traitement ancien *ā* dans l'aire 1-7 et un *ō* dû à une labiale voisine dans les autres localités, cf. « bâiller, parrain » p. 63, marraine *L.*, parler c. 553, les représentants de *quadruvin* au sens de visite c. 795, cf. § 151, et de *remedicare* au sens de guérir c. 404. Ces deux mots sont particulièrement probants parce que l'influence du français est exclue. Quelques mots conservent aussi sporadiquement l'état ancien dans l'aire 8-22, garde c. 372 aux points 8, 8' et 11, guère c. 403 dans ces mêmes points et au point 15.

Les autres cas de labialisation sont beaucoup plus irréguliers. Si le traitement de « faible », cf. s'évanouir c. 329, même c. 488, veuf c. 778, qui ont tous trois étymologiquement un *e* fermé, manifeste l'influence des consonnes labiales, *mām* de 11, 12, 14, 15 est surprenant ; peut-être faut-il attribuer le maintien de l'*ā* aux nasales qui l'entourent ; quant à *fyāv*, *vāv* de l'aire 18-22, l'*ā* peut avoir été conservé en syllabe entravée ; de plus il semble qu'*ā* y devienne *o* moins aisément qu'*ā*. C'est ce qui paraît résulter du traitement de crèvent c. 230 *bis*, bécasse c. 90, béquer *L.* ; *mōsō* maçon c. 462 y est isolé au point 21 (je ne considère pas ici le traitement de l'aire 11, 13-15, qui a été exposé § 51, 3° B). Almanach c. 29 n'est pas un mot probant, car il est récent et a pu pénétrer avec la voyelle *o*, et si lever c. 449 et 450 a également un *ō* dans toute l'aire 1-10, 16-22, il ne faut pas oublier que le stade antérieur n'est pas tout à fait le même que dans les mots précédents et qu'on doit partir d'un *e* attesté dans l'aire 11-15. Dans la vallée de la Haute-Moselle *ō* est plus répandu que dans celle de la Moselotte : aux mots qui viennent d'être cités on peut ajouter p. ex. le représentant de l'allemand *Falle* au sens de piège c. 577 ; mais là aussi le développement est fort irrégulier. On ne trouve *sōvō* savon c. 690 qu'au point 3, dans valoir c. 778, falloir *L.*, cf. aussi il fallait c. 333, *ō* est également assez restreint, et dans des mots tels que baptiser c. 81, baver c. 89, etc., la labiale n'a exercé aucune action. Quant à *mōltō* bourdon c. 111 issu de *māltō*, cf. sur *malot* et *maleton* usités dans les parlers orien-

taux *Bulletin de dialectologie romane*, IV, I, p. 20, il peut avoir pénétré dans les parlers de la Haute-Moselle avec la voyelle *ø*.

On trouve aussi quelques formes sporadiques où un ancien *ē* semble être devenue *æ* sous l'influence d'une labiale voisine : *frē* fils c. 347 est limité aux témoins 11 a, c ; mais à côté de *mæ* millet L. des mêmes témoins, *pmæ*, *tmæ* de 14 a atteste le même développement, et 22 a a également employé *pnæ* qui est dû au croisement de *plē* avec une forme *mæ* aujourd'hui disparue, cf. § 151 ; de même *mediu* est représenté par *mæ* dans le composé « parmi » de toute l'aire 17-22, cf. pendant c. 565, et cheville L. a une terminaison *æy* chez les témoins 2 a, 6 b, 8' e, 16 a, sans qu'on puisse y reconnaître une substitution de suffixe : Il faut encore noter *dyōmwē* du point 12 dimanche c. 252 et *frōmā* de 6 f fermer L., *frōmā* de 8' a et *frōmē* de 14 a fermez c. 342 N. E. Ces dernières formes sont toutefois peut-être analogiques d'après les mots étudiés p. 31. Enfin, c'est sans doute à la labiale précédente qu'il faut attribuer le développement d'*e* en *a* dans *bal* belle L. usité partout, *novale*, nouvelle, que Hingre donne s. v° *nôvé*, les représentants d'un type ancien **novelaison* ou **novelison*, cf. pomme L., étudiés *Romania*, XLII, p. 357, et *pūcālēy*, pissenlit, de 12 :

§ 59. *u* < ancienne diphtongue *ue* < *o* latin ouvert et libre.

Ce développement ne s'est produit que dans un très petit nombre de mots. Roue c. 667 présente dans les localités 8-10, 12, 16-22 un traitement *yæ*, *yæy*, conforme à celui de « bœuf », etc., cf. § 9. Mais dans les deux aires 1-7, 11, 13-15 ce groupe de phonèmes s'est réduit à *u(y)*¹. Au point 13 un développement secondaire *ræy* a eu lieu, qui existe également à Uriménil et ailleurs, cf. Haillant *reuie* et *AL*. c. 1170. C'est, à mon avis, de la même façon qu'il faut expliquer *küyē* cueillir L. de l'aire 1-8' : *ü* y est une réduction de la voyelle de l'ancienne forme tonique

1. Ce développement confirme la théorie de M. Horning, § 80, suivant laquelle tout *u* < *o* latin ouvert provient de *yæ* ; on peut encore comparer *būēð* billot L. de 23, 25 c, 26 a, b, à côté de *byæēð*, etc., des autres témoins, et *yū* et *yūf* neuf L., adjectif et nom de nombre, de 23-26.

cueille, et l'*ǣ* de *kǣyĕ* des autres localités est un affaiblissement de cet *ǣ*, qui s'est produit dans les formes atones d'après le § 24. Mais si cette explication est exacte, on remarquera que le traitement de « roue » et celui de « cueillir » ne se superposent pas. Quant aux formes toniques de jouer *L.*, elles ne présentent qu'*u*(*y*), sauf en quelques points *ǣ*; mais il est difficile de se prononcer sur ces formes, car, si elles peuvent être dues à un traitement particulier causé par la palatale précédente, il est également possible qu'elles soient analogiques, du moins en dehors de l'aire où la réduction de *ue* à *u* est attestée par « roue », etc., cf. § 143.

§ 60. *ó* < *ǣ* < *o* latin fermé tonique et libre.

À côté d'*ǣ*, qui est de beaucoup le plus répandu, cf. § 5, quelques mots présentent en différents points un *ǫ*, qui me paraît être un développement récent d'*ǣ*. C'est ainsi que fleur c. 351 se dit *fyǫ* dans toute l'aire 17-22. De même meilleur *L.* se dit *myǫ* dans la même région, cf. aussi *mio* Hingre. Dans un village voisin, Saint-Étienne, les témoins a et b ont employé la forme *děvǣdyǫ* dévidoir c. 248 N. E., enfin 12 dit *pǫ* peur *L.* M. Horning, § 99, a signalé le même fait, mais sans le commenter, pour « meilleur » à La Bresse et pour « fleur » dans trois villages qui se trouvent dans les vallées situées au Nord de celle de la Moselotte. Si incertaines que soient souvent les graphies de l'ouvrage d'Adam, on peut utiliser les formes suivantes de chaleur p. 310 : *tchalo* Ban-sur-Meurthe (canton de Fraize, arr. de Saint-Dié, Vosges), *chtalo* (sic) Mandray (id.), *chalo* Trampot (canton et arr. de Neufchâteau, Vosges).

Ces derniers exemples montrent que la diffusion d'*o* est assez grande ; il est cependant invraisemblable d'y voir le résidu d'un traitement commun antérieur à *u*. Il est beaucoup plus probable que ces formes représentent un développement récent, qui n'a fait qu'apparaître et n'a atteint que quelques mots.

§ 61. *ǫ* issu d'*ǣ*.

Ce traitement apparaît notamment dans le représentant de

radicare M. L., *EW.* 6992, au sens d'arracher c. 45, dont j'ai relevé la forme *rôyě* aux points 1, 11, 19, 21, cf. aussi *rauyé* Hingre, tandis que les localités 2, 5, 6 conservent l'état ancien *rāyě*. On doit probablement en rapprocher, bien que ces mots soient d'origine obscure, *gāyě* de 2, 4, 5, (*n*)*āyě* de 2, 5, 6 et *gôyě* de 11, 13, 14, 19, 21, 22, (*n*)*ôyě* de 2, 8, 15, 19 caresser c. 135, râcler, traire *L.*

Les conditions n'en sont pas claires ; peut-être avons-nous affaire à un développement de la voyelle protonique, qui se sera d'abord formé dans la région de Remiremont, cf. § 51, et aura de là pénétré dans les vallées. Il semble que ce soit ainsi qu'il faille expliquer l'*ô* des dérivés d'« aise » au sens d'aisé c. 16, bien qu'*ā* persiste dans la région de Remiremont, alors que les deux vallées présentent uniquement *ô* ; il est en effet possible que dans la région de Remiremont ces dérivés aient été depuis refaits sur « aise » ; cf. aussi § 85, 1^o.

§ 62. *ü* issu d'*ô*.

En dehors des faits exposés §§ 18 et 25, et dont au reste l'interprétation n'est pas absolument certaine, il existe dans nos parlers un certain nombre de mots où un ancien *ô* s'est sporadiquement développé en *ü*. J'ai déjà eu l'occasion p. 95 de signaler les mots anciennement terminés en *oie*, mais sans entrer dans le détail. *rūy* = fr. *raie* < *riga* au sens de sillon *L.* a été employé par le seul témoin 16 a, *kūrūy* courroie id. par 8' f et 16 a (il faut vraisemblablement en rapprocher la forme masculine *ēkūrū* de 13 a), *tūy* taie id. est la forme du Val-d'Ajol, *vūy* voie id. la seule que j'aie obtenue, mais seulement chez quelques témoins, 2 c, 9, 19 c, 22 a ; on ne peut indiquer qu'avec des réserves (*r*)*dūy*, doit c. 250, dont l'origine est douteuse, cf. p. 95. Il faut en outre noter *enūy* < **cannabula* collier c. 199 de 12 et 13, cf. § 89, et *eūyě* glisser c. 391 de 4-7, certainement issu de *ēōyě* employé dans les localités voisines, et qui doit avoir la même étymologie, encore inconnue, que l'adjectif *xaullent* du Psautier Lorrain. Enfin, quant à *fū* fou *L.* de 22 a, et que Hingre donne également s. v. *foū* comme la forme de

La Bresse, il est difficile de dire si elle est récemment issue de *fô* ou si c'est un emprunt au français, comme *fũ* de 11 a, 13 a, 14 a, 16 a.

§ 63. *ă* < *ě* en position finale au Val-d'Ajol.

Ce développement est propre à cette localité dans des mots tels que bras, drap, verrat *L.*, qui s'y disent *bră, dră, vră* à côté de *brě, drě, vrě* de tous les autres points, cf. aussi verglas c. 786. Ce traitement existe également dans le village voisin de Saint-Bresson, où M. P. Passy a relevé *ěă*, chat, cf. *R. ph. fr.*, 1892, p. 133.

§ 64. *ă* < *ö* ou *ě* protoniques au Val-d'Ajol.

Le premier cas est attesté par un certain nombre d'exemples : *păměy* pommier c. 596, *pyăměr* Plombières *L.*, *tăně* tonneau id., *tănłěy* tonnelier c. 756, *lăğě*, tas de bûches prêtes pour le sciage, mot dérivé d'un simple cité p. 93, bûche de bois *L.* Ce développement paraît s'être produit régulièrement dans ces mots, à la suite du maintien de la voyelle protonique, cf. p. 26 sq. ; il existe dans une localité voisine, Granges-de-Plombières, où M. P. Passy a recueilli *paměy* (d'où *pam*) et *taněy*, *R. ph. fr.*, 1892, p. 12.

Quant au deuxième cas, je ne l'ai relevé que dans *ălěd* éclair c. 268 (cf. sur ce mot §§ 43 et 69, 10°) et *lăjěy* léger c. 444, où il est vraisemblablement dû à une propagation analogique du traitement exposé § 51, 3°.

§ 65. *ö* < *ă*.

Ce traitement ne se présente que dans quelques mots : *öçî* < *exire*, sortir *L.*, des points 13, 14 et 16, *öçîfyă*, qui est un composé de ce verbe, printemps c. 616, des points 11, 13 et 14, et enfin *öç* = fr. *huis*, porte *L.*, du Val-d'Ajol. Dans le verbe *öçî* et son composé *ö* est un développement analogique qui a été amené par la rivalité d'*ö* et d'*ă* en syllabe protonique, cf. § 24. Quant à *öç* du Val-d'Ajol, il est probablement refait d'après ce verbe, bien que je n'y aie pas recueilli de forme avec *ö* ; mais il

est possible que ce traitement y existe chez d'autres patoisants, ou qu'il ait disparu après avoir contaminé « huis », cf. § 133.

§ 66. $\ddot{i} < \ddot{e}$ entre consonne et *r*.

Ce traitement est attesté par les représentants du fr. *bergerette* au sens de *bergeronnette* c. 97 aux points 5, 19-22, qui sont les seuls à connaître ce mot, par *jônîrê* de 5 a, dérivé de « jaune », cf. aussi M.-L., *EW*. 3646, qui désigne la chanterelle, champignon *L.*, et par *krâëîrô* des témoins 2 c, 5 d, f, 21 a, cf. aussi *crâchiron* Hingre, espèce de hotte *L.*, dérivé d'un simple *krâë*, emprunté aux parlers alémaniques, v. § 153. En dehors de notre domaine, on peut au moins signaler *chossiron*, pré vert, cf. § 83, 7°, et *jaunîrê* d'Uriménil, d'après Haillant, qui donne également cette forme ou d'autres apparentées pour plusieurs localités lorraines. Mais ce traitement est représenté par un trop petit nombre de mots pour qu'on puisse reconnaître comment il s'est formé, ni s'il appartient originairement à notre domaine ou y est importé. En tout cas, si *krâëîrô* est bien une forme propre à notre région, elle prouve qu' $\ddot{i}$ y est senti comme élément d'un suffixe correspondant au fr. *eron*; c'est ce que montre aussi la forme récemment adaptée du français *mûëîrô* de 1 b, 2 a, 3 a, 4 a, 6 e, 7 a moucheron *L.*, et c'est probablement ainsi qu'il faut expliquer les formes de chevron *L.*, qui sont à peu près partout terminées par *îrô*, *ëëvîrô* 1-8, 19-22, *ë-* 8'-11 b, 13-18, *ëë-* 11 a, c, 12 a, *ëëvrô* 12 b.

§ 67. $y\ddot{e}$, $y\ddot{a} < i$ devant *l*.

Ce traitement, très fréquent dans les parlers méridionaux, cf. *Gr. d. R. Sp.*, I, § 37, n'est attesté dans notre région que par (*ë*)*dyël* des localités 1, 2, 5, 18, 19, 21 argile c. 43, issu d'une ancienne forme *ardile*, v. plus loin § 151, par *ôbyël* 16 a, 19 c, -*âl* 8' b habile *L.*, et enfin par « ville » dans *lê dêrmâvyâl* 8 c, 8' d la Dermanville, nom de lieu-dit de la commune de Rupt.

§ 68. Agglutination d'une voyelle initiale.

La voyelle de l'article féminin *lê* a été agglutinée dans quelques

mots, par ex. *ēnāl* < *nubilum* M. L., *EW.* 5975, nuage c. 530, *ērā* toit à porcs c. 753, cf. § 151, *ēryāy* roue c. 667, *ēryāt* rouet c. 668, *ēgōs* = fr. *gousse* taie d'oreiller *L.*, *ēēō* 5 a, -e- 18 chaux id., *ēenō* 2 c, 4 a, 6 b, f chenal id., etc. Dans des mots masculins comme paroi c. 554, cf. § 144, gland *L.* qui se dit partout *ēdyā* sauf *ō-* 11 d, 15 a, *ā-* 17 a, 19 b, 20 a (dans ce dernier mot *ō-* et *ā-* s'expliquent par l'action analogique des traitements exposés § 51), il est difficile d'admettre qu'*e* provient de l'article masculin qui est à peu près partout *lē*, cf. § 90, à moins d'admettre qu'*ē* a été postérieurement modifié en *ē* d'après les nombreux mots qui présentent ce phonème à l'initiale. Il est possible aussi que le développement d'*ē* résulte de la rivalité de la tendance à apocoper *ē* initial, cf. § 26, et de l'état antérieur. Pour *ētō* = fr. *toit* au sens d'abri c. 7, aux points 12 et 13, v. le § 151. Une double agglutination a même eu lieu dans *ombre* c. 531. Enfin on a déjà signalé § 27 les mots qui commençaient anciennement par *r + e + cons.*, et qui aujourd'hui commencent souvent par *ēr + cons.*

§ 69. Il faut enfin citer un certain nombre de traitements accidentels qui concernent des mots isolés soit dans tout le domaine, soit dans quelques localités, parfois dans une seule.

1° Chez c. 185.

Dans la plupart des localités « chez » présente un *ī* dont l'origine n'est pas certaine : on peut admettre qu'il provient d'un traitement particulier de la forme ancienne *chies* ; mais il n'est pas impossible que ces formes en *ī* soient postérieures à celles en *īi* qui sont signalées dans les N. E., et qu'elles en soient issues par un changement d'*u* protonique en *i*, comme on l'a vu § 55. Quant à celles-ci, elles sont très probablement dues à l'influence analogique de la préposition « sus » qui s'emploie aussi au sens de « chez ». Des formes de « chez », avec *u* sont attestées dans de nombreux parlers lorrains et, bien que moins souvent, l'emploi de « sus » avec cette valeur sémantique ; cf. Adam, p. 192, et *AL.* c. chez.

2° « Coisier » au sens de se taire c. 738.

Le traitement de « coisier » < **quetiare*, qui est employé partout, est remarquablement varié. Ainsi qu'on l'a vu § 35, les formes des points 13, 14 et 22 conservent encore le *w* du groupe étymologique *kw* ; d'autre part, *kwěhě* de 13, 14 représente l'état le plus ancien de la voyelle, que la labiale précédente a maintenue, conformément au § 8, cf. aussi p. 92. Ailleurs l'action de cette labiale a été annihilée par l'influence analogique du traitement exposé § 52, et **kwěyzyě* est devenu *kwōyzyě*. Enfin l'*ǎ* des localités 1-8', 12, qui est certainement postérieur à *ǒ*, s'est probablement développé en syllabe protonique, comme les mots étudiés § 25, 1°.

3° Épaule c. 305.

Tandis que toutes les localités 1-11, 13-22 traitent ce mot comme le français, cf. M.-L., *Histor. Gr.*, § 175, d'après lequel *espalle* s'est développé en *espaule* par changement du premier *l* en *u*, le Val d'Ajol présente un traitement particulier *ěpāl* où le premier *l* a été simplement amuï. Ce développement est attesté dans d'autres parlers lorrains, cf. Horning, § 18, et *AL.* c. épaule. Mais il est impossible de dire si les formes en *ǒ* sont partout spontanées ou en partie empruntées au français.

4° Chevreuil c. 184.

Une voyelles'est développée entre les deux consonnes du groupe intérieur *vr*, vraisemblablement parce que la série de phonèmes *uryǎ* était trop difficile à prononcer (il semble moins probable que nous ayons affaire à une métathèse analogue à celle de *jěněvřyě* génévrier, de 1 b, ou à celles qui ont été décrites § 32, 2°). Dans l'aire 1-8' il s'est produit ensuite un nouveau développement, la chute du *y* de *yǎ* par dissimilation. D'autre part, la voyelle de liaison n'est pas partout la même ; l'aire 10, 17-22 présente *ě* et l'aire 1-8' *i*, qui est probablement postérieur et dû soit à l'influence du *y*, soit à celle des mots étudiés § 66.

Dans les parlers de la région de Remiremont, les formes françaises qui se sont substituées aux formes patoises ne permettent plus de reconnaître s'ils ont participé au traitement des deux vallées : cependant, et bien qu'une autre résolution du groupe *uryǎ* existe, attesté par *ěvřǎ* du point 87 de l'*AL.*, le fait est assez probable, car on voit *ěvřǎ* *ěvřyǎ* rivaliser encore avec les formes empruntées aux deux points 8' et 10.

5° Traitement de « trestout, trestuit » au sens de tout, tous L. et c. 761.

Tous nos parlers emploient des représentants de ce composé usuel en ancien français sous les formes *těrtō*, -*ũ* et *tōrtō*, -*ũ*, cf. aussi *tortot*, *tortus* Uriménil, et Adam *tout*, p. 100. Il est clair que *tōrtō* doit l'*ō* de la syllabe initiale à une assimilation, et que cet *ō* a ensuite pénétré par analogie dans « trestuit ». Les formes en *ě* ne subsistent plus que dans l'aire 1-8, et encore faut-il remarquer que les deux traitements ont été relevés dans presque tous les villages de cette aire : seuls 3 et 6 n'ont fourni que des formes en *ě*, tandis que 4 a n'a employé que des formes en *ō*. Mais ce sont là des particularités des témoins, et il n'est pas douteux que toutes les localités de l'aire 1-8 possèdent les deux traitements.

6° Traitement de la voyelle de « quelque » dans quelque chose, quelque part, quelqu'un c. 626, -8, -9.

L'aire 18-22 présente un traitement particulier *kik*, dont l'*i* est certainement dû à une assimilation exercée par *ĩ(n)*, un, de « quelqu'un ». Cet *ĩ* a ensuite gagné par analogie les deux autres expressions « quelque chose, quelque part » ; mais il est curieux qu'il ne se rencontre pas dans quelquefois c. 627 : c'est qu'en vérité les parlers emploient surtout « des fois » et que « quelquefois » a moins de vitalité que « quelque chose », bien que cette dernière locution ait été également empruntée au français à une date assez récente.

7° Encore c. 291.

L'aire 16-22 emploie une forme *kă* et le point 12 une forme *kwă*, dont le traitement particulier provient sans doute de la fonction du mot, mais dont le développement n'est pas clair.

8° Poussin c. 604.

« Poussin » présente partout dans la syllabe initiale un *u* dont l'origine est obscure. Est-il dû à une assimilation partielle à la voyelle finale ou à un croisement avec « puce » ? Il est curieux que le fr. *pucelle* dont l'étymon **pullicela*, cf. M. L., EW. 6819, est apparenté à celui de *poussin* < *pullicina*, ait également un *u* ; mais on ne peut pas en tirer de conclusion, car cet *u* est expliqué

diversement et peut, du reste, avoir une autre cause que celui que présente « poussin » dans notre domaine.

7° Pièce *L.*

Tous nos parlers s'accordent pour présenter une forme non diphtonguée, *pēs* usité partout sauf à Remiremont, où *pēs* est dû à un développement secondaire, cf. § 20 *ad finem*. Notre région n'a donc pas connu le traitement particulier attesté par le fr. *pièce*, car il n'y a pas de raison de penser que *pēs*, *pēs* provienne de « pièce » par réduction de la diphtongue.

10° Éclair c. 268.

En raison de l'obscurité de l'origine du verbe, dont un dérivé est employé partout au sens d'éclair, cf. § 43, on ne peut que signaler que la voyelle en est partout *ê*, sauf au Val-d'Ajol, qui connaît aussi un état *ă*, cf. encore § 64.

Indiquons enfin la forme de 8' *b ieiſyă* printemps c. 616, qui est très probablement individuelle et dont l'*i* initial provient d'une assimilation à l'*i* de la syllabe suivante, cf. sur ce mot § 151. Pour « année », v. p. 23, note.

B. —

Consonantisme.

§ 70. *ü* < *v*.

Ce phonème que nos parlers ne connaissent, outre quelques emprunts au français, que dans les mots étudiés ici, y est issu de *v* dans le groupe secondaire *kv* suivi d'une voyelle antérieure. Le traitement n'est attesté que pour une partie des localités : on ne peut en effet guère citer que *küê* cuveau *L.* et *cuve* c. 238 des points 11, 13, 14, *küëy*, cf. p. 83, le dérivé en *i* = fr. *il* du latin *scopa* au sens d'écouvillon c. 275, et *küë*, œufs de grenouille, = fr. *couvain*, au point 18, œuf *L.*

§ 71. *w* < *v*.

Ce traitement apparaît partout dans la forme monosyllabique de cheval c. 179, où l'articulation du *v* a été assimilée à celle de la voyelle labiale *ô* (*ěfô* du seul témoin 6 d est probablement une forme individuelle où le *v* a été assourdi en *f* par assimilation

à *é*). Chevalet c. 180 ne présente *w* que dans quelques points, et encore y est-il en partie analogique. Enfin, un développement semblable se rencontre dans *ëgrëwës* écrevisse c. 276 du point 14. Sur le *w* de « corvée », cf. p. 38.

§ 72. *v*.

1° *v* < *w*.

Ce traitement s'est produit accidentellement dans *vëlā* voilà c. 800 et *vëst* voici L. des points 19-22, sans doute en raison de l'emploi particulier de ces mots : on peut comparer le développement également accidentel du fr. populaire *vla*. Dans *vhÿ*, voisin, de 20-22 il est impossible de dire si *v* représente un développement récent ou l'état ancien, qui aurait été conservé par suite de la chute de la voyelle de la syllabe initiale.

2° *v* dans aiguille L., aiguiser c. 12.

L'extension du *v* dans ces deux mots est importante ; mais je ne puis que signaler le fait dont l'explication m'échappe.

Dans *kòrvëy*, *kòrvë*, corvée, des points 11 et 12, on ne peut pas savoir si le *v* est issu d'un ancien *w*, cf. p. 38, ou si nous n'avons pas simplement affaire à des formes empruntées au français ; d'autre part, dans les représentants de l'étymon probable **jugata*, dérivé de *jugu*, que nos parlers emploient pour désigner les deux poutres horizontales qui maintiennent les montants auxquels les bêtes sont attachées, cf. p. 66, plusieurs formes ont un *v* intervocalique qui paraît être récent.

§ 73. *h*.

On a vu § 12, 1° que nos parlers conservent *h* germanique. Cette aspiration a même gagné quelques mots qui ne la possédaient pas étymologiquement, mais ce développement est ordinairement limité à quelques localités. Il est le plus répandu dans hërisson c. 407 et dans les représentants du fr. *hërisser* au sens d'exciter un chien c. 331 ; *hÿt* outre c. 546 occupe également une aire assez étendue, mais *hëë*, -ë herse, -er c. 408 n'existe que dans les villages 1 et 2, et *hõpã*, *hõ* greffer c. 97 que dans les villages 1, 2 et 5.

Enfin il faut aussi noter le développement d'un *h* entre deux voyelles à l'intérieur du mot dans les représentants de *cuculla* au sens de citrouille c. 193 et dans ceux du fr. *fléau* récemment emprunté et adapté fléau c. 350.

§ 74. Développement d'un *y* final.

Ce traitement, qui se produit après la voyelle *e* et dont on a déjà parlé § 29, 5°, se rencontre surtout à Remiremont, où il se manifeste du reste sans régularité ; il y a en effet des divergences non seulement entré les différents témoins, mais dans l'usage de chacun d'eux, cf. entre autres Noël c. 524, *kwèbĕy* 11 a estomac du veau c. 312, *mĕy* 11 a-c mai *L.*, etc. En dehors de Remiremont je n'ai noté que quelques formes, par exemple *ĕyĕy* agneau *L.*, *tĕrĕy* taureau c. 745 de 14 a, etc. ; mais il est possible que mon audition ait été insuffisante, cf. *Atlas*, p. xx. Toutefois, si c'est là en partie la cause des variations de mes graphies, elles proviennent probablement aussi du fait que *y* ne s'articule nettement et peut-être ne se développe que lorsque le mot est à la pause. Ce traitement n'est du reste pas propre à notre domaine ; M. P. Passy l'a relevé à Granges-de-Plombières, *Revue de phil. fr.*, 1891, p. 145, cf. aussi *ujĕy*, oiseau, *tĕrĕy*, taureau, à Voivres (canton de Bains, ar. d'Épinal), point 58 de l'*AL.*, et Adam qui donne *torĕe* pour Saint-Nabord et *taurĕe* pour Vaubexy (c. de Dompaire, a. de Mirecourt), taureau, p. 375, etc. En outre il semble remonter à une époque assez reculée, d'après la graphie ancienne *porceil*, *pourceil*, que M. Haillant a signalée s. v. *pouhbĕ*.

§ 75. Amuïssement de consonnes en groupe.

1° *v*.

Ce développement s'est produit partout dans *yă* 1°, 2° et 3° pers. sing. indic. prés. de vouloir *L.* (seul 12 a dit encore *vyă*), dans *pĕr* pauvre id. et dans l'adverbe *brĕmĕ*, -ĕ, correspondant au fr. *bravement*, que plusieurs témoins ont employé au sens de beau-coup, bien id.

2° *g*.

g s'estamuï partout dans *étrangler* c. 321, peut-être par assimilation, cf. plus loin p. 127, et dans *ĕvĕl* 1-12 a, 13-22, *ĕvĕy* 12 b, c aveugle *L.*

3° *d*.

d tombe partout dans *pār* prendre *L.* par un développement qui n'est pas clair.

4° *l*.

Le représentant de l'a. fr. *auques* < *aliquid* au sens de quelque chose c. 626 a une forme remarquable *ak*, usitée partout sauf au point 13, qui emploie une forme secondaire *ék*. Ce traitement n'est pas propre à notre domaine; on le retrouve dans de nombreux parlers lorrains, cf. Horning, § 18, tandis qu'*ôk* qui serait la forme régulière, cf. *ôc* Grammont, *La Franche-Montagne*, n'a été relevé dans aucune localité de la Lorraine. Ma carte 626 montre que la forme anormale existe aussi dans la région franc-comtoise limitrophe. Faut-il admettre, comme le fait M. H., qu'il s'est produit de bonne heure un amuïssement de *l*, ou qu'*ak* provient des parlers lorrains où *al* + cons. devient *ā*, cf. H., *loco. cit.* ? De toute façon la diffusion d'une forme aussi particulière qu'*āk*, d'où procède par palatalisation secondaire *ék*, etc., ne peut s'expliquer que par des emprunts, aussi bien dans notre petit domaine que dans l'ensemble des parlers qui l'emploient.

Il faut enfin citer *pŷ* plus *L.* où *l* s'est amuï, comme en français populaire, sans doute sans passer par **pyŷ*.

5° *r*.

On a vu § 17 que l'amuïssement de *r* est régulier devant les consonnes dentales; au contraire devant les chuintantes *ē*, *j*, *ε*, *j* correspondant aux phonèmes français *e*, *j*, il se produit assez fréquemment, mais sans régularité, et semble n'être dû qu'à une propagation analogique. C'est ainsi qu'à côté de perche *L.* qui, partout où je l'ai recueilli, a perdu son *r*, un dérivé en *ī* qui désigne une espèce de grenier, c. 399, le conserve dans l'aire 1-8, 21, cf. encore bergeronnette c. 97, charger c. 159, orge c. 535. La persistance du *r* est particulièrement fréquente au Val-d'Ajol, cf. *mŷvèreē* battre en grange c. 87, *ērē* et *ārēē* herse -er c. 408, *fōrē* fourche *L.*, *fŷŵŕjē* forger *id.*; etc.; et notez aussi *wōrē* orge, tandis que l'*AL.* a recueilli *wōē*.

D'autre part, *dēyē* derrière c. 244, qui est la forme usitée dans toute l'aire 11, 13-22, n'est explicable que si on y voit une réduc-

tion particulière du groupe *ry* à *y* ; on la trouve également dans *ëyë* 19 c, arrière *L.*, *aiyé* Hingre.

§ 76. *k* se mouille ou devient *t* devant une voyelle antérieure.

Le mouillement de *k* devant une voyelle antérieure, qui est si répandu dans les parlers gallo-romans, n'est attesté dans notre domaine que par quelques formes isolées, à savoir *t^kyăpë* = a. fr. *escopir* cracher c. 224 au point 15, et le dérivé *t^kyăpôt* au sens de salive c. 680 aux points 13, 14 et 15. Le parler d'Uriménil prononce ce verbe de la même manière, cf. *tieuppë* Haillant, mais le mouillement *y* est également sporadique, tandis qu'il est très fréquent dans les parlers de la Meurthe-et-Moselle, v. Adam, p. 22. D'une façon analogue *k* est devenu *t* au point 18 qui dit *ëtăpë* et *-ăt*, cracher et salive ; et il est remarquable que ce traitement soit là aussi limité à ces deux mots.

§ 77. *j* analogique à la fin des mots.

L'alternance syntactique de *j* et *j*, qui a été notée à la fin du mot § 42, a amené par analogie le développement de *j* dans certains mots qui ne le possédaient pas étymologiquement. C'est ainsi que chemise c. 173 présente la finale *j* dans l'aire 19-22 et que le mot qui signifie mèche de fouet c. 485, cf. § 56, se dit *mīj* dans les localités 1-4, 6-8, 21. Le caractère accidentel de ce développement explique qu'il n'existe par d'exemple de *ë* dans les mêmes conditions.

§ 78. Traitement des consonnes finales de « moiste ».

A côté des formes de ce mot étudiées § 29, 7°, j'ai relevé *măë* chez les témoins 2 c, 4 a et *-ë* chez 8' a, 12 a, 13 a, 14 a, dont on peut rapprocher *meuche* d'Uriménil et *rémuché*, imprégné d'humidité, Allain (canton de Toul, M.-et-M.), Adam, p. 281. Dans ces différentes localités le traitement n'est pas conforme à celui du groupe *st* tel qu'on l'a vu § 43. Cette particularité provient vraisemblablement de ce que, le *y* de « moiste » ayant transformé *s* en *ë*, ces parlers se sont trouvés en présence d'un

groupe exceptionnel *et* qu'ils ont modifié en *ɛ*, conservé ou réduit ensuite normalement dans les différentes localités; cf. pour une autre explication Horning, *Die Behandlung d. latein. Proparoxytona*, pp. 13, 14. Quant à *fiâche*, flasque, Hingre, dont M. H. rattache d'autres formes à *flaccidus*, cf. aussi M. L., *EW.* 3342, pourquoi ne pas le tirer de *flaccus*, comme le D. G. le fait pour le français *flache*, malgré la note 7, p. 12, de M. H. ?

§ 79. Traitement du groupe initial d'écornée c. 274.

Étant donné l'amuïssement de l'ancien *s* devant consonne, cf. § 43, il est remarquable que toute la vallée de la Haute-Moselle conserve dans ce mot des formes avec *sk* ou *ek*. Il est difficile d'y voir des emprunts aux parlers voisins; tout au plus pourrait-on attribuer *ek* des points 1 et 2 à une imitation des parlers de la Moselotte. Mais la cause du maintien de la spirante me paraît autre. Nos parlers possèdent en effet un mot correspondant au français *encorné*, cf. corne *L.* Or le développement phonétique devait amener une identité formelle des deux types « encorné » et « écorné »; elle existe même aux points 1 et 2 qui disent *kainä*, *-äy* avec les deux sens. Mais elle était trop gênante pour que les parlers n'essayent pas de l'éliminer. Les parlers de la région de Remiremont se sont contentés du maintien de l'initiale *ɛ* dans « écorné »; mais dans l'aire 1-10 on est allé jusqu'à la conservation exceptionnelle du *s*.

§ 80. *l < r* dans *bölyð* caneton c. 133.

Je ne puis que signaler cette forme usitée dans les localités 1, 2, 5, qui est issue de la forme encore concurrente *böryð*, elle-même dérivée du simple *bwör*, car la cause de cette anomalie m'est inconnue.

§ 81. Assimilation.

A — Assimilation par contact direct.

1° Une sourde devient sonore ou une sonore devient sourde par assimilation à la consonne suivante.

Le premier cas est attesté par souvent c. 727, *bzɛ < pisellu* pois c. 592, *bdɛ, -ñ* je perds c. 568, perdu c. 570, *bzä* 1-7, 17-22

pesant *L.*, le deuxième par jeter c. 419, le dérivé de ce verbe qui signifie essaim c. 308, dessus *L.*, *děfti* 1-19 déshabiller id., médecin c. 486, etc. Si dans « dessous » sous c. 726 c'est au contraire la consonne intérieure qui a été assimilée, c'est que *d* a été conservé par l'influence analogique des nombreux composés avec « de », puis « sous » a été refait sur « dessous ». Il en est de même de *džūr* des témoins 5 b-d, f, 6 d dessus *L.*, composé d'une forme qui correspond à l'a. fr. *soure*, représentant régulier du latin *supra*.

2° *rl* devient *ll*.

Cette assimilation est attestée dans l'aire 19-22 par *tō pël lë* et *tōt pël lëy* seul c. 707 et *L.*, qui sont formés de « tout + par » + les pronoms personnels équivalant au fr. *lui, elle* ; dans les autres localités « par » présente sa forme ordinaire sans consonne finale.

3° *lr* devient *ll*, rarement *rr*.

Les parlers présentent fréquemment l'assimilation de *lr* en *ll* dans les futurs et les conditionnels des verbes dont le radical est terminé par *l* et dans les substantifs dérivés en « ie » dont le simple se terminait également par cette consonne, cf. p. ex. *sëllā* 4 a, 5 c, 8' c, 9, *sā-* 18, 19 c, 21 a, 22 a, futur de *saler L.*, *pūēlli(y)* 1 a, b, 8' a, -ē- 18 cochonnerie id., etc. Les formes avec *lr* sont au reste abondamment représentées, et Hingre ne paraît même pas avoir connu le traitement *ll*, cf. *khélrā*, futur de *khēla*; écosser, *Monogr.*, p. 79, et *bwadelrie*, bavardage, *poukhelrie*, etc., *Lex*. Il n'est cependant pas propre à notre domaine, ainsi que le montrent *bédellie*, *pouhbellie* d'Uriménil.

L'assimilation en *rr* est attestée par *rrō* Laurent *L.* de La Bresse, les formes de Basse-sur-le Rupt id., et elle s'accorde avec celle de *rl* en *ll* 2° et celle de *nr* en *rr* exposée plus loin. Le développement de *lr* en *ll* me paraît être dû à l'influence analogique des formes à radical terminé par *l*, qui aura entravé l'assimilation de *lr* en *rr* ; mais comme les patoisants articulent difficilement le groupe *l + r* alvéolaire, il en est résulté que *lr* a été assimilé en *ll*. Ce fait est assez ancien, car le simple de *pūēlli(y)* a perdu son *l* d'endis une date relativement reculée, et

d'autre part l'existence de la terminaison *ellie* à Uriménil, assez éloigné des localités, qui ont actuellement le traitement *ll* non seulement dans cette terminaison mais dans les verbes à radical terminé par *l*, invite à penser que *ll* a été à son tour refoulé par des formes refaites en *lr*.

4° *nr* devient *r* (par *rr*), rarement *nn*.

L'assimilation d'*nr* en *rr*, réduit ensuite à *r*, paraît être à la base des futurs de *tenir*, *venir* *L.*, cf. les formes plus loin § 143 *ad fin.* ; et l'on sait que l'a. fr. présente la même assimilation dans *dorrai*, *donnerai*, etc.

L'assimilation contraire en *nn* n'est attestée que par *ēnni* des témoins 4 a, 6 b, 8 c, 8' a, d, f, qui désigne la baguette du coudrier, cf. *coudrier* *L.*, et qui est dérivé, au moyen d'un suffixe « aril », d'un simple *ēin* *écharde* *L.*, qui vient soit de l'ancien h. all. *skina*, comme le fr. *échine*, soit plus récemment de l'all. *schiene*, éclisse. La forme non assimilée existe également, cf. *ēnri* 1 c, 6 d, *khēneri*, Hingre; cf. en outre plus loin § 83, 4°. Le développement d'*nr* en *nn* paraît avoir comme cause indirecte une influence analogique du simple, de même qu'on l'a vu pour *ll*.

5° *dr* devient *dd*.

Cette assimilation s'est produite dans les deux mots *perdrix* c. 571 et *Ferdrupt* *L.*, dont le premier élément correspond au fr. *Ferdtéric*. Tandis que le groupe *rdr* de *perdrix* a été simplement réduit à *dr* dans les localités 13-16, 20-22, cf. p. 130, les points 3-9, 17-19 présentent une forme *pēddi* qui s'explique par une assimilation de *dr* en *dd*; on la retrouve également dans *jēddü*, seule forme employée par tous les témoins interrogés.

6° Diverses consonnes, notamment *l*, précédées d'une nasale deviennent *n* ou *m*.

Cette assimilation est attestée par plusieurs mots, dans lesquels *l* est implusif ou explosif.

a) *l* est implusif dans *ēmē n lāy*, usité au Val-d'Ajol avec le sens de *par terre*, cf. *terre* *L.*, et qui équivaut au fr. « emmi le lieu », et dans *bwōnjē* 5 c, d, *-nhē* 19 c; subst. ou adj. qui signifie *bon loisir* ou *désœuvré* et qui équivaut au fr. « bon loisir » (le suffixe *ē* = fr. *ier* est dû à une substitution), cf. encore

bwònehé Hingre et *bouon'hé* donné par Haillant pour Ventron s. v^o *bot-lohi*. Pour les formes qui ont conservé *l*, cf. loisir *L*.

b) Les cas dans lesquels *l* est explosif sont plus compliqués. Pour désigner le chéneau *L*, toutes les localités, où j'ai demandé ce mot, présentent des formes avec *n*, seuls 21 et 22 disent *ẽălłt*. Dans un article de la *Romania*, XLI, p. 173, j'ai considéré les formes avec *n* comme représentant un mot ancien *channette*, issu de *channe*, et j'ai dû admettre que plusieurs de ces formes étaient à demi francisées. Il est beaucoup plus probable, comme M. Thomas me l'avait fait observer, qu'elles sont toutes issues de « chanlatte », et que *l* est devenu *n* par assimilation à la voyelle nasale précédente. Ce développement est ancien, car *n* a une grande extension à la fois dans les parlers lorrains et dans ceux de la Franche-Comté. « Chanlatte » survit cependant en quelques points, notamment les localités 21 et 22 de mon enquête : cf. aussi *chalette*, *chenal*, Landremont (cⁿ Pont-à-Mousson, M.-et-M.), Adam, p. 238, *chonlotte*, *chenal*, Dongermain (a^t Toul, id.), id., p. 240.

Une assimilation semblable s'est produite dans une forme nouvelle signifiant ainsi c. 14. Sur le modèle de *disĩ*, encore usité dans toute la vallée de la Moselotte et dans quelques autres points, on a formé un nouvel adverbe avec « là », dont le *l* est ensuite devenu *n* par assimilation à la nasale précédente. La forme ancienne subsiste encore dans quelques parlers franc-comtois, cf. *dinlai* Châtenois, *dains lai* Plancher-les-Mines, etc.

Une assimilation analogue de *g* précédé d'une voyelle nasale a dû se produire dans *étrangler* c. 321, après le changement de *l* en *y*, cf. p. 121.

Nous avons vu p. 59 l'assimilation d'une dentale à une nasale précédente. Il faut en outre en rapprocher la réduction de *mb* à *m* dans Plombières *L*, la forme *ẽăm hỏ*, chambre du haut, de 14 a, c. 151 N. E., et *pỏm ẽ tyẻr* pomme de terre c. 595 de l'aire 1-7, qui présente une assimilation du groupe *md* à *m* par *mm*, encore attesté chez les témoins 2 c, 6 b, 7 b, cf. N. E. Enfin c'est sans doute par une assimilation de *k* à *m* que « comment » est souvent réduit à une forme *mỏ*, -ỏ, -ỏ, cf. comme, comment *L*.

Pour *ēm* du point 8' chanvre c. 155, cf. plus loin § 88.

7° *s* explosif est assimilé à une fricative précédente.

Cette assimilation a eu lieu dans dix-sept c. 255 ; en effet dans *dēēēt*, *-ēē-* qui occupent la plus grande partie de notre domaine, *s* de sept a été assimilé à la fricative de dix. Le nom de lieu Rochesson *L.* paraît présenter un traitement analogue. Postérieurement à cette assimilation, *ēē*, *ēē* se sont réduits à *ē*, *ē* aux points 11, 14-17, 19, 21. Ce phénomène est assez rare, car l'*AL.* ne donne une forme analogue que pour le point 219 de la Belgique, où l'on dit *dēēt*. Au point 12, *dēēēt* est le résultat d'une assimilation inverse, si cette forme n'est pas due à un croisement avec le français.

B. — Assimilation à distance.

1° *s* initiale devient *ē ē* par assimilation à une fricative suivante.

s-j est devenu *ē-j* dans *ēōjē*, songer, des témoins 11 c et 14 a, cf. penser *L.*, développement qu'on retrouve ailleurs, cf. *chongé* Uriménil, Horning § 152, *AL.* c. 995, -6 et *ēōjē* Pierrecourt, Haute-Saône, d'après le lexique de Juret, p. 140, Niemeyer, Halle, 1913. C'est ainsi qu'il faut expliquer *ēērēē* = fr. cerceau 2 c, 5 d, qui désigne des raquettes pour marcher sur la neige, à côté de *sōrçē* de 15 a, 19 c, 21 a, *sorhēs* Adam, Saint-Amé, p. 286, bien que ce mot présente des difficultés, et que l'origine de la fricative intérieure soit en particulier obscure.

2° *l* initial devient *n* par assimilation à *n* intervocalique précédant la voyelle tonique dans *nīnā* 20-22, issu de *līnā*, cf. arc-en-ciel c. 40 et § 151.

3° Une sourde, qui se trouvait à l'initiale du mot, est devenue sonore par assimilation à une sonore, qui se trouve à l'initiale de la syllabe suivante dans les représentants du fr. *carder* et de l'a. fr. *targier* < **tardicare* : *gēdā* 5 c, d, 8' f, 16 a, *gā-* 19 c, *gēdē* 11 e, 15 a, *gējā* 12 a *carder L.*, *dējē* 1 c, 2 c, 4 a, 5 a, c, *dājē* 18 *tarder id.* Peut-être est-ce ainsi qu'il faut expliquer le *g* de *gey*, *quille L.*

4° *v* et *n* sont devenus *m* par assimilation à une labiale précédente dans *pyōm* pivoine *L.* de 13 a, 14 a, attesté également à Uriménil, d'après Haillant qui donne *piōme*, *pōm* panne *L.* de

2 b, 5 d, 13 a, 22 a, un t. de Basse-sur-le-Rupt, *èpèrmějě* apprivoiser c. 36 de 8' a, e, et *fěyîm* faîne L. de 5 a, ces deux dernières formes étant peut-être individuelles et du moins exceptionnelles.

5° On a vu plus haut, § 24, que dans la plupart de nos parlars, la syllabe initiale de dimanche c. 252 correspond à celle de l'a. fr. *diemanche*; or le groupe *dy* est devenu *j* aux points 2, 3, 4 et 22, vraisemblablement par assimilation au *j* final.

Le *j* final de chemise, qu'on pourrait être tenté de considérer comme dû à une assimilation au *é* initial, me paraît avoir une autre origine, cf. § 77.

6° *l* implosif devient *r* par assimilation à *r* final dans les représentants de l'all. *melker mwèrkâr* 1-11, 13-15, *mwä-* 16-22, *märkêr* 12 a, fabricant de fromages, fromager L.

6° Une assimilation de *l* initial à un *r* implosif a probablement eu lieu dans herbe c. 406 aux points 8' et 16; en effet les formes *ryéb*, *ryāb* paraissent être issues des formes disparues **ryerb*, **-a-*, dont *r* initial représente l'article agglutiné qui subsiste encore dans de nombreuses localités, cf. plus loin § 84.

7° Enfin il faut signaler le mot lézard c. 452, dont les formes de l'aire 1-11 sont d'une complexité embarrassante. Si le point de départ est bien *lějrad* avec un *r* intercalé, forme attestée au point 8' et, avec changement de *j* en *h*, aux points 10 et 11, *lěhlād* du point 9 est dû à une assimilation du *r* intérieur au *l* initial, cf. encore plus loin § 82, 3° et § 83, 6°.

Quant au traitement de la consonne initiale de six c. 712, que M. M.-L., *Gr. d. R. Spr.*, I, § 160, considère comme assimilée à la consonne finale aujourd'hui amuë, l'explication n'en est pas certaine, car on a vu plus haut, p. 7, que la voyelle *a* peut-être passée par le stade *iei*, et le premier *i* a pu palatiser le *s* initial.

§ 82. Dissimilation.

Il m'a paru intéressant de classer les différents cas de dissimilation de notre domaine d'après les lois que M. Grammont a établies.

1° *lôtsît* celui-ci, celle-ci c. 141 s'est réduit à *lôtsît* aux points 1, 2, 8, 8', suivant la loi I.

2° Le *y* final de faible, cf. s'évanouir c. 329, est tombé partout par suite de la dissimilation exercée par le *y* du groupe initial, conformément à la loi II.

3° Lézard c. 452 présente dans l'aire 1-8 une forme *rějlād*, qui me paraît être issue de la forme **lějlād*, étudiée plus haut, par une dissimilation conforme à la loi IV.

4° Gencive c. 380 suit dans l'aire 11-22 la loi VIII. Mais tandis que les localités 17-22 ont dissimulé la fricative intervocalique en *d*, 11-16 l'ont dissimilée en *z*; cette différence de traitement provient de ce que la première dissimilation s'est faite au stade *j-j* et la deuxième au stade *j-j*. On sait que gencive a subi également en français une dissimilation, sur laquelle cf. M. L., *Einführung in das Studium d. Rom. Spr.*, 2° éd. Heidelberg, 1909, § 147. C'est également suivant cette loi que s'est développé *l* des formes désignant l'hirondelle c. 410, dont *r* final a ensuite disparu dans la plupart des points.

5° *pār* prendre *L.* a perdu partout *r* du groupe initial *pr* conformément à la loi IX. C'est probablement d'après cette loi qu'il faut expliquer *fyôm* fable *L.* des témoins 19 b, 20 a, 22 a, forme qu'on retrouve ailleurs.

6° La loi XI est attestée par les faits suivants : le dérivé en *rě* de l'a. fr. *bet*, au sens de premier lait de la vache qui a vélé c. 438, dont le *t* est devenu *k* partout, sauf au point 12, *kmōt* pomme de terre c. 595 des localités 20 et 21, cf. § 89, et très répandu dans les parlers lorrains, d'après Adam, p. 360, *tmě* du point 14, issu de *pmě* millet *L.*, forme issue d'un croisement, comme on le verra § 151. Si dans *pnă* de 12 a et *pně* de 22 a, issus de **pmă*, **pmě*, de même origine, la dissimilation est contraire, c'est par suite de l'action conservatrice exercée par *plă*, *plě*, cf. id.

7° Arbre c. 39 est, dans toutes les localités, traité d'après la loi XII; il en est de même de mercredi c. 491, sauf en quelques points qui ont repris la forme française, et des formes *pědrī*, *pě*-, d'où *pěddī* (cf. p. 126) perdrix c. 571; pour *pějī* de 12, cf. p. 132.

8° *sěč* échasse *L.* des témoins 9 et 19 a, et qu'Adam donne pour Saint-Amé *saiblie*, p. 284, est dissimilé d'après la loi XIV. Si

le féminin de l'adjectif *ēā*, *ēā*, sec, cf. plus loin p. 137, qui est régulièrement *ēā* au point 14, *khākhe* à La Bresse, d'après Hingre, est *ēās* chez les témoins 2 a, 7 a, 8' d, cf. aussi *hhāsse* que Haillant donne pour Cornimont s. v. *hha*, cette exception s'explique par l'influence analogique du masculin. Cf. pour *sac*, sec, plus loin, § 83, 7°.

9° Plier c. 588 subit dans toute l'aire 1-9 une dissimilation qui a dû se produire dans les formes à désinence, où *py* est dans la syllabe atone, conformément à la loi XVI. C'est également cette loi qui explique *ōgrēpin* au bépine c. 56 de l'aire 10-22, mais l'origine du *r* est obscure.

Il est cependant au moins un traitement qui paraît échapper à une loi de M. Grammont, c'est celui de *ryēb* et *ryāb* de 8' et 16, qui sont issus de formes anciennes **ryerb*, *-a-*, cf. § 81 B 6°, et qui, pour une cause que j'ignore, sont en contradiction avec la loi VII. En outre il me semble que *ēēvirā*, *ē-* chevreuil c. 184 de l'aire 1-8' ont perdu le *y* d'une ancienne terminaison *yā*, encore attestée dans la vallée de la Moselotte, par suite d'une dissimilation exercée par l'*i* de la syllabe précédente. Quant à *lōtōt*, *-ōt*, *-ēt*, *-āt* celui-là, celle-là c. 142 des localités 1-11, 14-16, issus de formes antérieures *lōtlōt*, etc., la dissimilation de *l* appuyé tonique, contraire à la loi II, s'explique par la résistance particulière qu'a dû offrir l'article initial. Enfin je ne puis que signaler *ēlōr* de l'aire 1-8', *alēne* c. 17, dont le développement est obscur : c'est au reste un mot sujet à de nombreux accidents, cf. § 83 *ad finem*.

§ 83. Métathèse.

1° fable *L.*, boucle c. 106 et le mot *tyōp*, employé pour désigner les deux chevilles qui fixent le joug au timon par les témoins 2 c, 5 a, 6 b, 8' f, 19 c, et au sens de nœud par 12 a, 15 a, cf. voiture, nœud *L.* et qui correspond au fr. *couple*, comme Adam l'a bien vu p. 23 (M. M. L., *EW.* 2209, propose un type latin **cloppa*, mais pour des parlers italiens), présentent tous une métathèse d'après laquelle un *y* passe de la syllabe finale dans la syllabe tonique. Ce développement, qui dépasse de beaucoup notre domaine, cf. *tieuppe*, Adam, p. 23, qui le

donne pour Allain (ar. de Toul, M.-et-M.), et *fiaufe*, id., p. 323, Haillant s. v° s'est probablement produit avant le changement de *l* en *y*; le fait est du moins assuré pour *fable*, qui est déjà *flaves* dans le *Lothringisches Psalter*, CXVIII, 85.

2° *l* du groupe *fl* a passé à la fin de la syllabe protonique dans les représentants de *flammèche* au sens d'étincelle c. 317 dans toute l'aire 1-9, dont les formes commencent par *fèr* ou *fwèr*. On remarquera que les autres parlers qui emploient *flammèche* ne connaissent pas cette métathèse, cf., outre ma carte 317, *AL.* c. étincelle, et Adam, p. 252, *fiamouche*; et il est donc peu probable que le premier type de nos parlers soit l'a. fr. *falevesche* < germ. *falawiska*.

3° Une métathèse remarquable s'est produite dans certaines formes d'oseille c. 537. Ce mot d'origine difficile, et que M. M. L., *EW.* 104, rattache à un type **acidula*, est représenté dans presque tout notre domaine par un dérivé en *-ette*; mais tandis que les localités 2-8' ont un groupe intérieur *jl* et 9, 18-20 un groupe *hl*, toute l'aire 10-17 a des formes avec *lh*, 12 possédant les deux traitements. Ce phénomène n'est pas propre à notre domaine; on le retrouve dans de nombreux parlers lorrains, cf. *AL.* c. 954, Adam, p. 354, Haillant *olhotte*. Il est même peut-être antérieur à la chute de la voyelle intermédiaire, cf. du moins *lijotte*, cité par Adam pour Vittel (arr. de Mirecourt, Vosges).

4° *r* est passé de la syllabe tonique dans la protonique dans *èèrni* des témoins 5 a, b, f, cf. sur ce mot § 81 A 4°. C'est également ainsi qu'il faut expliquer *pèji*, perdrix, du Val d'Ajol; en effet, cette forme suppose un stade antérieur **pèrdi*, qui était lui-même issu par métathèse de *pèdri*, cf. § 81 A 5°.

5° *r* est passé de la syllabe finale atone dans la tonique dans *ëlòrb*, ombre c. 531, de la vallée de la Moselotte.

6° A côté de *rèjlād*, lézard, traité § 82, 3°, les localités 1-3,6 emploient moins usuellement une forme *rjèlād*, dont le *j* s'est déplacé évidemment après les mots terminés par une voyelle.

7° Les formes en *-s*, quesac *L.*, sec c. 697-9, sécher c. 700, sécheresse *L.* présentent dans l'aire 11, 13-15, me paraissent dues à une métathèse de *s-ε* en *ε-s*. Ce traitement, assez répandu

en dehors de notre domaine, cf. *chaisse*, *chaisot*, *sachet*, *chosse*, *chossé*, *chosseresse*, *chossiron*, pré vert, Uriménil, Horning, § 135, *AL.* c. 1178 et 1209, a été expliqué autrement. M. Horning, les rapprochant de formes avec *ε-ε* également fréquentes, cf. Adam, p. 369, This, *op. cit.*, § 59, etc., admet qu'il s'est d'abord produit une assimilation de *s-ε* en *ε-ε*, puis une dissimilation de *ε-ε* en *ε-s*. Bien que cette explication soit satisfaisante en apparence, je crois qu'il faut l'écarter, parce que la dissimilation admise par M. Horning est en contradiction avec les lois XIV et XVII de M. Grammont, sans qu'on voie la raison de cette exception.

Je signalerai enfin la forme de développement obscur *ênôl*, *alène*, des points 1 et 2, cf. *supra* § 82, *ad finem*.

§ 84. Agglutination et apocope d'une consonne initiale.

A. L'agglutination d'une consonne initiale s'est produite assez fréquemment, et des consonnes diverses participent à ce traitement. On peut citer :

1° l'agglutination de la consonne de l'article dans *herbe* c. 406 et *ombre* c. 531, cf. encore § 68 ;

2° celle du *n* de l'adverbe *en* dans *aller* c. 18 ;

3° celle du *d* de la préposition « de » dans *ainsi* c. 14, *děvô* 3-5, 6, 8, 8', 17, 22, *dětô* 22, avec *L.*, *dăēifyă* 11 a printemps c. 616 N. E. ;

4° celle de *z* dans *zô*, *zôl* eux, elles c. 328, 281, qui provient de prépositions telles que « dans, chez », cf. Behrens, *Beiträge*, p. 287, et dans *zi*, *y*, cf. plus haut, p. 47 ;

5° ou c. 542 présente en quelques points une forme *vü*, dont le *v* paraît s'être développé entre voyelles. Quant au *v* de *vîrā*, futur d'aller *L.*, l'origine en est obscure ; peut-être est-il dû à l'influence analogique de venir *L.* De même le *n* initial d'oser *L.* et d'oseille c. 537, qui se rencontre en quelques localités, est embarrassant, cf. pour oseille § 151.

Enfin je rappellerai lézard, dont on pourrait être tenté d'expliquer les formes de l'aire 1-11 par une agglutination de l'article, mais que j'ai cru devoir expliquer autrement §§ 82, 83.

B. L'apocope d'une consonne initiale est au contraire fort rare ; je ne l'ai relevée, sauf oubli, que dans *ăjlě* noyer c. 527 des points 6 et 7.

CHAPITRE VIII

MÉLANGES DE PARLERS

Bien que le point de vue auquel les faits des chapitres précédents sont considérés soit essentiellement linguistique, il nous est arrivé plus d'une fois, pour expliquer le traitement d'une ou de plusieurs localités, d'admettre qu'il s'est produit des mélanges de parlers. Mais il convient d'examiner d'une façon plus systématique, et non pas simplement en passant, comme nous l'avons fait jusqu'ici, quelle part revient à la géographie dans l'état phonétique de nos parlers, et en particulier quel rôle a joué Remiremont, le centre principal de notre région, et dont l'importance est encore accrue par sa situation au débouché des deux vallées. Il importe de se rappeler que nous ne nous appuyons que sur les faits actuels et que, comme le dit M. Meillet, *Introduction à l'étude des langues indo-européennes*, 3^e éd., 1912, p. 16, « il est généralement impossible de discerner ce qui provient de changements spontanés de ce qui provient d'emprunts ». C'est pourquoi on ne peut pas faire état des traitements communs réguliers exposés au chapitre I. Mais, même quand une innovation comprend à la fois la région de Remiremont et les parlers contigus des vallées, comme par exemple la réduction de *ɛ̃, j̃* à *ɛ, j*, cf. § 42, on ne peut pas en conclure qu'elle a été empruntée par ceux-ci à celle-là. Un traitement, qui couvre actuellement une aire cohérente, peut être le résultat de développements spontanés qui se sont formés en plusieurs points séparés. Si par exemple on considère le traitement de chasser *c. 166* et des verbes analogues, cf. § 39, on voit que *yɛ̃* persiste dans l'aire 8-10, 16-22, tandis que les deux aires sans contact 1-7, 11-15 présentent *ɛ̃*, comme en français. Or imaginons que dans un certain laps de temps les points 8-10, qui séparent les deux aires, réduisent à leur

tour y^{ϵ} à ϵ ; nous aurons alors une aire cohérente 1-15, et un dialectologue, s'appuyant uniquement sur la configuration des aires, pourra d'une façon erronée conclure que la réduction d' y^{ϵ} à ϵ s'est d'abord produite dans l'aire 11-15 et a pénétré par emprunt dans la vallée de la Haute-Moselle.

De même la présence de deux traitements dans une localité n'est pas nécessairement due à un emprunt d'un de ces traitements; cette dualité peut provenir de ce que nous sommes en présence de développements en cours : c'est ainsi que pourraient s'expliquer par exemple le flottement que les témoins des localités 8 et 8', 16 et 17 manifestent entre $\ddot{a}$ et ϵ , § 51, la coexistence d' $\ddot{a}$ et ϵ correspondant à *oi* du français dans la vallée de la Moselotte, § 52 1^{er}, celle d' $\ddot{a}$ et $\ddot{o}$ du Val d'Ajol < *e* latin tonique fermé entravé, § 53, etc.

On sait d'autre part qu'il est souvent difficile de reconnaître si nous avons affaire à des emprunts de prononciation ou à des emprunts de mots. Parmi les exemples de mélanges qui sont donnés plus loin, il en est plusieurs qui, très probablement ou même certainement, sont des mots empruntés. Cependant, si par là ils appartiennent au lexique, ils peuvent être étudiés ici, parce qu'ils intéressent également la prononciation, et qu'au reste on ne reconnaît leur origine étrangère que par leurs particularités phonétiques.

§ 85. La région de Remiremont et les deux vallées.

Ces réserves faites, il existe un certain nombre de traitements d'importance diverse, qui ont pénétré par voie d'emprunt de la région de Remiremont dans les deux vallées.

Celui qui à la fois est le plus considérable et révèle le mieux cette action du centre sur les vallées est sans contredit l'amuïssement de *s* devant consonne, dont le détail a été exposé et discuté § 43. On peut également admettre que la diffusion du traitement de « *trestout, trestuit* », cf. § 69, 5°, a la même origine. Il nous reste enfin à examiner quelques traitements dont nous n'avons pas encore parlé :

1° Traitement de la voyelle protonique de *maison, raison, saison*.

Ces trois mots présentent *ô* partout, à l'exception du Val-d'Ajol qui dit *râhō* et *s-*, à côté de *rôjô*, *s-* 1-8', 11 a, c, *rôhō*, *s-* 9-11 b, 13-22, cf. raison, saison *L.* et maison *c.* 465. Or ce développement d'*a* protonique en *ô* ne se produit régulièrement que dans la région de Remiremont, cf. § 51; même dans maison, l'action de la labiale préédente ne peut pas rendre compte de la forme de l'aire 1-7, d'après le § 58; il faut donc en conclure que les parlers ont emprunté le traitement de ces mots à la région de Remiremont. On rapprochera de ces faits ceux qui ont été étudiés § 61.

2° Traitement d'*a* tonique entravé et précédé d'une palatale.

Les quelques mots qui contiennent étymologiquement cette voyelle présentent des formes si variées qu'il faut les examiner un à un.

D'après les cartes 789 viande et 803 voiture, les représentants de *chair* et *char*, homophones partout où ils coexistent, se disent *ēā* dans l'aire 1-7, 19-21, et *ēā* 9-11, 13-18, mais dans les localités 8, 8' 12 et 22 ils ont des formes palatalisées, *ēē* au point 8, au sens de voiture, *ēē* au point 8' avec le même sens, *ēyē* au point 12 et *ēē* au point 22 avec les deux sens. Pour désigner les écluses des prés *c.* 271, l'aire 8-11, 13-19 emploie un mot d'origine obscure, mais dont l'*ā* est certainement ancien et probablement étymologique; or le traitement de ce mot ne coïncide pas avec le précédent; en effet à côté de *ēā* du point 11 et *ēā* de l'aire 13-19, non seulement 8 et 8' ont une forme palatalisée *ēē*, mais 9 et 10 présentent le même traitement *ēē*. Ajoutons que *ēā* est attesté soit seul, soit dans le composé *ēā d'ôv*, chez les témoins 2 a, 5 a-d, f, et chez un témoin subsidiaire de 3, cf. N. E. de la carte 271.

Les représentants d'*essart* modifient encore les données précédentes. J'ai en effet recueilli *ēē* au sens de champ communal, cf. champ *c.* 152, dans l'aire 1-7; en outre Hingre donne pour La Bresse non seulement *khai* comme nom commun mais une prononciation plus ancienne, curieusement conservée dans le nom de lieu *Lambiè-khié*, en fr. populaire Lambert-xart, s. v° *Lambia* (Hingre a évidemment tort d'expliquer cette particula-

rité en disant que « *khié* est lui-même déformé par l'influence de *-bié*, car autrement il se prononce *khé* »). Enfin, parmi les noms de lieux qui contiennent également *essart*, il convient de noter spécialement *hēmācē*, Harmandxart, de 12 b, *hō çyā t kūkū*, Xard du coucou, de 19 c, *kōtrēçyā*, Contrexard, de 16 b, 17 a, b, 18 ; cf. pour des parlers voisins Haillant, *Soc. Emul. Vosges*, 1883, p. 262.

Les formes de *feuillard*, cf. *Dict. Gén.*, au sens de feuilles de carottes, navets, etc., feuille *L.*, sont palatalisées partout-sauf dans la région de Remiremont : *fūyēr* 2 a, c, 5 a, 6 c, 8' c, *fā-* 16 a, 19 a, b, *fouyère* s. m. Hingre, mais *fūyār* 11 a, *fā-* 11 e, 15 a, et encore *fouyard* s. m. Haillant, *fouïare*, Le Tholy, d'après Adam, p. 253.

Par contre, l'adjectif usité dans tout notre domaine au sens de sec, improductif, stérile, cf. les c. 697-9, conserve partout l'*ā* de son étymon **exarsu*, qu'a proposé M. Cuny, *Revue des langues rom.*, 1906, p. 525 et 527, et c'est le seul traitement de tous les parlers qui connaissent ce mot, cf. *ēā*, *ēāe* La Poutroye, *xā* Anould (a. de Saint-Dié) et Laveline (id.) d'après M. Cuny, *khā*, sec, aride, Uriménil, *khā*, maigre, sec, aride, Le Tholy, Adam, p. 260 (qui le donne aussi au sens de chaleur pour Dompaire, a. de Mirecourt). Enfin je ne fais état ni de gerbe c. 385, parce qu'il est impossible de distinguer la part qui peut revenir à la forme française, ni de charge c. 158, qui paraît être une adaptation récente du mot français.

Pour expliquer l'incohérence des faits qui viennent d'être exposés, il faut remarquer que Remiremont et les villages 13, 14, 15 n'ont pas de formes palatalisées¹. Il semble bien que ce soit là la raison du trouble que montrent les autres parlers. La palatalisation² d'*a*, qui a commencé à se produire, a été ensuite

¹ Si l'on peut utiliser *une cherre de loingnez a cher xaley* NAL. 2542, 76, Remiremont aurait connu une prononciation *e* dans *char* ; cf. aussi *cherrée* extrait de la déclaration des droits de ban de Ramonchamp faite par le maire Gérardin, en 1341, *Documents rares ou inédits*, t. II, p. 219.

² Il est bien certain qu'il s'agit d'une palatalisation, et non pas d'un changement d'*a* en *e* sous l'influence de l'*r* suivant, puisque *renard* etc. ne présentent qu'*ā*.

entravée par l'influence des parlers de la région de Remiremont. La vitalité des différents mots a joué un rôle important. L'adjectif *ēā çā*, partout très usuel, a partout la même voyelle. Si au contraire « essart » a été palatalisé dans l'aire 1-7, c'est que ce mot n'existe plus dans la région de Remiremont ; et on remarquera que dans les noms de lieux le mot a un traitement particulier. « Feuillard » peut devoir l'extension plus grande de l'*e* au maintien de l'*r*, qui de son côté ne s'explique que par un emprunt récent. Quant à « chair » et à « char », la prononciation de Remiremont a réagi sur celle de la vallée de la Moselotte, qui à son tour a atteint celle de l'aire 1-7, soit qu'elle ait fait disparaître une forme antérieure, soit qu'elle ait simplement empêché le développement de la palatalisation. Mais « chair » et « char » sont fortement combattus par les mots français viande et voiture, si bien que l'action des patois est elle-même amoindrie. Il est remarquable que dans la vallée de la H^e Moselle, *ēē* et *eē*, issus de « char », subsistent aux points 8 et 8' qui ont complètement perdu « chair ».

4° Traitement de « garçonnet » au sens de fils c. 347.

Ce dérivé, qui se dit *gōçnō* à Remiremont avec un développement de l'*ā* protonique en *ō* conformément au § 51, a pénétré dans les localités voisines 9 et 16 où il se dit *gōçnō*. L'emprunt est en outre attesté au point 16 par le développement du suffixe, cf. § 53.

5° Traitement des représentants de citrouille c. 193.

kāhōl et *kēhōl* des deux vallées ne peuvent y être que des adaptations de *kōhōl* de la région de Remiremont, où cette forme représente régulièrement un étymon *cuculla*, cf. § 73. En pénétrant dans les deux vallées, *ō* y a été modifié respectivement en *ā* ou en *ē*, parce que les patoisants ont conscience qu'*ā*, *ē* de leurs parlers correspond à *ō* de la région de Remiremont.

6° Enfin, on peut encore noter l'emploi de *kōlē* collier c. 198, au point 16, où *ē* est étranger, mais peut provenir, il faut le reconnaître, de la vallée de Cleurie aussi bien que de l'aire 11, 13-15.

§ 86. Le parler de Remiremont.

En traitant, dans le paragraphe précédent, de l'influence du

parler de Remiremont sur ceux des deux vallées, je n'ai pas tenu compte de la déchéance de ce parler ; c'était en effet, au point de vue qui nous occupait, un fait secondaire, parce qu'il est très récent et que nous sommes encore peu éloignés, d'une quarantaine d'années environ, de l'époque où ce parler avait une vitalité égale à celle des autres localités de la région.

Actuellement la déchéance est telle que la disparition de ce parler est toute prochaine. On trouvera aisément dans la population de Remiremont des personnes parlant des patois étrangers, mais le nombre est infime des patoisants originaires de la ville même, et qui en pratiquent usuellement le parler. Aux six patoisants que j'ai interrogés et que j'ai eu beaucoup de mal à découvrir, je crois qu'il serait difficile d'ajouter plus que quelques unités. Dans de telles conditions, il n'est pas surprenant que les réponses de mes six témoins présentent des incohérences fort nombreuses ; il suffit de parcourir les cartes de mon *Atlas* pour remarquer avec quelle fréquence les pointillés, qui séparent les diverses formes, traversent Remiremont. C'est qu'en effet il n'y a plus de norme pour faire contre-poids aux phénomènes individuels, et particulièrement pour empêcher l'invasion des formes étrangères. C'est ainsi que, d'après le § 47, le témoin a hésité entre les deux traitements *ε*, *j* et *ê*, *h* ; tout en employant le premier d'une façon prédominante, il lui arrive fréquemment de prononcer le même mot avec l'un ou l'autre des phonèmes : il m'a indiqué à la fois *êêÿÿ* et *êê-* essayer c. 309, *êÿÿ* et *ê-* six c. 712, *wêe* et *-ê* vert c. 787, etc. ; parfois aussi il ne connaît que le traitement *ê h*, par exemple dans *êûrô* essuie-mains c. 310, *rêÿÿ* essuyer c. 311, *kwêhê* estomac du veau c. 312, etc. C'est là une particularité tout individuelle, et qui est due à des influences familiales : en effet, la mère du témoin est originaire du point 16, qui se trouve dans l'aire de *ê h*, et de plus sa femme ne connaît que ces phonèmes. D'après le § 49, tous les témoins de Remiremont, sauf *e*, cf. sur ce fait plus loin, § 88, traitent par *éy* la terminaison correspondant au fr. *ée*, sauf après palatales. Cependant *a* et *c* ont tous deux, au moins une fois, employé le traitement *ây*, *a* dans *ôfyây* enflée c. 294, *c* dans *pêray* mûrir *L*. Ces deux formes

sont sans doute exceptionnelles, mais il n'est pas moins remarquable que ces deux témoins adoptent même accidentellement une prononciation étrangère dans une terminaison aussi usuelle. On verra plus loin, § 143, comment on peut expliquer le rapport des voyelles *a* et *e* d'aider *L.*, des représentants du fr. *flairer* au sens de puer c. 620 et de *guetter* composé avec *re* au sens de regarder c. 640. Ici on notera que 11 b, qui dit *èdyè* et *rwètyè* comme les parlers des deux vallées, dit *fyāri* comme les autres témoins de Remiremont.

Toutefois il serait erroné de voir dans toutes les divergences des témoins des faits de mélange tout récents et dus à la déchéance particulière du parler de Remiremont. On a vu par exemple aux §§ 48, 51, 52 1°, que la même incohérence règne à la fois à Remiremont et dans les localités environnantes, dont la vitalité n'est guère moindre que dans les villages contigus des deux vallées. Les parlers de la région de Remiremont manifestent ainsi une notable instabilité, qui s'explique aisément par la situation de cette région.

Mais il existe d'autres divergences des témoins de Remiremont qui paraissent avoir une cause particulière et attester que, au temps même où le patois était usuel à Remiremont, il n'était pas uniforme et qu'il y avait entre le parler du centre et ceux de la banlieue un certain nombre de différences. C'est ainsi que nous avons vu § 27 que la voyelle caduque des témoins *a* et *c*, qui habitent le centre, est uniquement *ɛ*, tandis que les autres témoins connaissent encore plus ou moins le stade antérieur *ɛ̃*. De même, d'après le § 49, le traitement de la terminaison correspondant au fr. *ée*, sauf après palatales, est toujours *āy* chez le témoin *e*, à côté d'*èy* des autres témoins. D'après le § 33, *wè* guère c. 403 subsiste encore à Remiremont, mais cette forme n'appartient qu'au témoin *b*, tandis que deux autres, *c* et *e*, disent *wā*, employé également par *f* dans le composé *wā dyǣf* vaurien *L.* Enfin, d'après le § 47, si les deux traitements *ε* jet *ɛ̃ h* coexistent à Remiremont, on remarquera que le témoin du centre *c* connaît seulement le premier et que les témoins *b, d, e, f* con-

naissent seulement le second. Pour l'usage du témoin a, cf. plus haut, p. 139, et plus loin, § 88.

§ 87. Le Parler du Val-d'Ajol.

Parmi les nombreuses particularités qui signalent ce parler et dont la plupart ont déjà été étudiées précédemment, cf. §§ 28, 40, 49, 54, 63, 69 3° et infra *ad finem*, il convient d'en citer ici plusieurs où la dualité des traitements permet de reconnaître des faits de mélanges. Sans doute cette dualité peut avoir une autre cause et, comme on l'a déjà indiqué p. 135, provenir d'un développement en cours. Mais quand l'un des traitements ou les deux existent aussi dans les parlers voisins, et c'est le cas le plus fréquent, il est également possible que l'un de ces traitements ait été emprunté, et il faut avouer qu'il est souvent difficile de décider, cf. la coexistence des sourdes et des sonores en position finale § 31, celle des formes avec ou sans *y* final § 29 5° b, celle d'*u*, *ü* et *y* < *u* en syllabe protonique § 34, le triple traitement *ê* *ā* et *ô* < *en* protonique § 21.

Mais, en dehors de ces cas qui prêtent à discussion, il en est d'autres où l'interprétation des faits est moins douteuse et où il est permis de conclure avec plus de certitude à un mélange de parlers.

1° Traitement de la voyelle d'*ér* hier *L*.

Cette forme n'est pas explicable phonétiquement, puisque tous les mots, dont le type étymologique contient un *e* latin ouvert et libre, ont *ye*, cf. § 7. Mais si l'on remarque que les parlers lorrains de mon domaine disent tous *êrmê* (le point 22 avec une prononciation particulière *ē_n* de la finale), issu régulièrement de *herimane*, et les parlers des localités comtoises 23-26 *yî* < *heri*, on en conclura qu'*ér* est dû au croisement de ces deux types. Mais, sans la connaissance de l'état ancien du Val-d'Ajol, il est impossible de savoir ici de quel côté est venue l'influence étrangère.

2° *r* < *l*.

Ce changement, qui n'est attesté au Val-d'Ajol que par *sraÿ* soleil c. 716, est au contraire sans aucun doute emprunté aux

parlers franc-comtois, où ce développement est plus ou moins répandu, cf. le traitement d'aller c. 18, chandelle c. 153, etc. de l'aire 23-26, et P. Passy, *Revue de ph. fr. et pr.*, 1896, p. 176. Quant à *kôkrât* cassesole c. 137, si *r* y est bien issu d'un ancien *l*, cf. sur ce mot § 151, c'est plutôt un emprunt lexical.

3° Traitement des anciens groupes *rt*, *rd*.

On a vu § 17 1° que ces anciens groupes sont réduits partout à *t*, *d*. Ceci n'est vrai au Val-d'Ajol que lorsqu'ils se trouvent en position finale, cf. *pwôt* porte *L.*, *wòd* il garde c. 375. Mais, à l'intérieur du mot, cette localité présente un développement particulier *ē*, *j*, cf. *pűěä* porter *L.*, *wějā* garder c. 374. Il y a bien en apparence des conditions phonétiques propres à chacun des deux traitements, mais ce n'est que la régularisation d'un mélange de parlers. En effet, dans les parlers franc-comtois voisins le traitement unique est *ē*, *j*, comme il est *t*, *d* dans les parlers lorrains, cf. pour Plombières, P. Passy, *op. laud.*, 1892, p. 149, qui a déjà signalé le fait. Cependant, de même que pour *ēr*, il est impossible de se prononcer sur le mode du mélange, en raison de notre ignorance de l'état ancien du Val-d'Ajol.

4° *ε* persiste à côté de *ē*.

Bien que, d'après le § 47, $\bar{e} < \epsilon$ soit le traitement régulier du Val-d'Ajol, *ε* y subsiste exceptionnellement dans quelques mots, à savoir *frāε* fraîche c. 363, *dōmēε* = a fr. *domesche* < *domesticu* apprivoisé *L.*, *feō*, à côté de *vřčō*, putois c. 623, mot d'origine obscure, cf. § 151, s. v° putois. Étant donné l'extension de *ē* et le petit nombre de mots qui présentent *ε*, il faut considérer ces mots comme modifiés d'après les parlers voisins de la Franche-Comté et de Plombières, qui conservent *ε*, cf. P. Passy, *op. laud.*, p. 145.

5° *ε* de *ěųjēr* = fr. *feuillard*.

Ce traitement particulier de « feuillard », cf. sur ce mot p. 137, provient, à mon avis, d'un croisement de ce mot avec « fleur », qui s'est produit dans des parlers où l'initiale de « fleur » est devenue *ε*. Or ce traitement n'existe que dans des parlers franc-comtois de la région éloignée de Montbéliard et de Belfort,

cf. *su* Grammont, *chu* Vautherin, etc. C'est donc un emprunt qui n'a pénétré au Val-d'Ajol que par de nombreux intermédiaires.

On ne doit pas être surpris de trouver ces mélanges et cette influence des parlers franc-comtois dans cette localité qui, en raison de sa situation géographique, se sépare assez fréquemment des parlers lorrains de notre domaine pour se rattacher à ceux de l'aire 23-26 : cf. notamment le traitement des mots qui contenaient étymologiquement *e* tonique ouvert devant *r* + consonne § 48, et celui de *si* et aussi p. 105, etc.

§ 88. Autres mélanges.

Les mélanges, causés par l'influence du parler central de Remiremont sur ceux des vallées ou par la situation particulière du Val-d'Ajol, ne sont naturellement pas les seuls que présente notre domaine. On a vu, p. 140, que les parlers environnant Remiremont participent à la même incohérence. Nous avons également déjà signalé un certain nombre de faits de mélange dans les parlers des deux vallées, à La Bresse l'emprunt de *yā* < *yē*, § 48, celui de *kwō*, *fwō*, court, four, dans l'aire 2-6, § 18, les formes en *āy* de la vallée de la Moselotte, § 49, et de nombreuses particularités des §§ 51 sq., cf. aussi les variations de la voyelle initiale d'année, c. 32, p. 23, note 1. A ces faits on peut ajouter les suivants :

1° *i(y)* < ancien *ieie* < lat *ata* après palatales.

D'après le § 48, toute la vallée de la Moselotte et les localités 9 et 10 disent régulièrement (*y*)*ēy* ; cependant elles ont parfois emprunté le traitement *i* des autres parlers ; c'est ainsi qu'il faut expliquer *mwētīy* moitié c. 505 de 9, 10, *ērīy* de 9, *ārī* de 18 et *-i* de 16 a, 17 a airée *L*. Pour *lūhī* purin c. 622 de 17 et 18, cf. infra § 148.

2° Traitement des représentants de siffler, -et c. 710 à Ferdrupt.

Tandis que « *fläuter* » est devenu *fyētē*, -*ā* dans l'aire 8-18, il est traité par *fyūtā* dans l'aire 1-6 ; Ferdrupt, qui est à la frontière des deux aires, hésite entre les deux formes, le témoin a

emploie *fyætè*, les deux autres, b et c, *fyūtā*, et c ajoute même que *fyætè* se dit à Rupt ; et cependant pour sifflet je n'ai recueilli que *fyætīð*.

3° Jeune, les représentants de *rivu*, chanvre, rouet, sur.

La pénétration des parlers voisins ne nous est parfois révélée que par une forme isolée. C'est ainsi que d'après la carte 422 jeune tous les parlers présentent un traitement semblable de l'ancienne diphtongue, cf. § 9, 2°. Mais le témoin 2 b m'a donné en réponse à fils c. 347 N. E. une forme *jwën*. Cette forme, qu'on peut rapprocher de *jwën* de l'*AL.* point 86 c. jeune, remonte certainement à une époque reculée, où le premier élément de la diphtongue issue d'*o* ouvert latin était encore *u*, cf. M.L. *Hist. Gr.*, § 55. Elle a un grand intérêt pour les parlers de notre région ; en effet elle a dû évidemment occuper un domaine plus étendu que la vallée écartée des Charbonniers, au pied du Ballon de Servance, où elle subsiste aujourd'hui ; et on peut en conclure que la forme actuelle des localités au moins voisines du point 2 est empruntée, sans que rien dans sa phonétique permette de le reconnaître.

De même, à côté de *rū* < *rivu*, usité dans toutes les localités au sens de ruisseau *L.*, il existe au même point 2 une ancienne forme, qui ne subsiste que dans le nom de lieu *la Goutte-du-Rieux*, en patois *lè gôt dī ryă*. Il est certain que *ryă* représente le même étymon que *rū* ; cela résulte de la précieuse indication donnée par un document de 1596 cité dans Boyé, *op. laud.*, p. 189, n. 1 :

« ...jusque au pied vers Saint-Maurice de la montagne dicte Hessieux y joignant alias *la Goutte du ruz*, ou selon l'idiome vulgaire de cette contrée *la Goutte de Riewe...* ».

Il est également probable que le traitement de la consonne finale de chanvre c. 155 n'est pas partout local ; en effet la forme *ēm*, qui n'existe plus actuellement qu'au point 8', a dû occuper un domaine plus étendu ; on la trouve notamment à Uriménil et dans les environs de cette commune, cf. Haillant, *chaine*, et aussi Horning, p. 7, n. 9 du travail cité plus haut, p. 15 ; *chainve* est cependant attesté anciennement dans une

déclaration des droits du ban de Ramonchamp, faite par le maire Girardin en 1341, *Documents rares ou inédits*, t. II, p. 219.

Enfin dans sur c. 733 la forme *sũ* fait reculer au Ménil la forme *eũ* qui y est indiquée comme vieillie par le témoin 5 b. Quant à *ÿrÿt* rouet c. 668 du témoin 5 a, c'est un mot emprunté tel quel aux parlers de la Moselotte ; et peut-être n'est-ce qu'un fait individuel, comme l'emploi de *türö* de 19 c, cf. *Atlas*, Introd., p. xvi.

§ 89. Pénétration de traitements étrangers à notre domaine.

Il existe enfin un certain nombre de traitements originaires de parlers qui se trouvent en dehors de notre aire 1-22. Nous avons déjà cité plusieurs faits de ce genre, notamment les emprunts que le Val-d'Ajol a faits aux parlers franc-comtois, § 87, ou le traitement d'*āk* < *aliquid* qui nous a paru étranger, § 75, 4°. La plupart des faits qu'il nous reste à étudier ici, qu'ils intéressent un ou plusieurs mots, s'expliquent par des emprunts lexicaux, mais il en est cependant certains où nous avons bien affaire à la pénétration d'une prononciation étrangère ; c'est particulièrement le cas du traitement qui va être immédiatement examiné.

1° Infinitifs et participes passés de la 1^{re} conjugaison en *i* après *ç* *h* aux points 17 et 18.

On a vu, § 39, qu'après les phonèmes palataux *ç*, *ç*, *ç*, *j*, *h* l'ancienne diphtongue *ie* est réduite à *ë* dans toutes les localités, sauf aux points 17 et 18. En effet ces deux villages présentent un développement particulier *i*, cf. p. ex. bercer c. 95, engraisser c. 295, aiguïser c. 12, apprivoiser c. 36, etc. Au reste ce développement n'est exclusif que chez les témoins 18, 17 d, e, c.-à-d. à Thiéfosse et à Zainvillers, hameau de Vagney ; mais dans le centre même de Vagney *i* est en rivalité avec *ë* : 17 a b, c ne connaissent qu'*ë*, et 17 f, g participent aux deux traitements, f disant *rëvhi*, aiguïser, *ëpërvëhi*, apprivoiser, mais *pāçë* percer L., *pëtühë* trouer c. 769, g *ëpërvëhi*, *ërbhi* arranger c. 46, mais *rëvhtë*, *pühë* puiser L.

Il est bien certain qu'*i* ne peut pas être considéré comme dû

à un développement phonétique propre, puisqu'après les palatales *ε, j* les mêmes localités 17, 18 ne présentent qu'*ë*. Un changement de conjugaison, qui aurait fait passer ces verbes dans la conjugaison en *ï*, est également invraisemblable. Mais, si l'on examine l'état phonétique des parlers voisins, on constate qu'au Nord le traitement de tous les verbes de la 1^{re} conjugaison dont la terminaison était anciennement *ie* est régulièrement *i*. On peut l'inférer pour la vallée de Cleurie et pour Le Tholy des faits signalés par Adam, pp. 160 sq. et 180 sq. M. Horning, §§ 10 et 11, et l'*AL.* attestent le même état pour Gérardmer. Par contre ce que M. H., § 10, indique pour Saint-Amé, sur la foi de Thiriat, est inexactement localisé ; il est certain que Saint-Amé ne connaît qu'*ë* et *jë* ; mais ces faits peuvent être vrais de Julienrupt, section du Syndicat voisine de Saint-Amé et de Cleurie, ce dernier village étant la patrie de Thiriat. Il serait intéressant de savoir si la limitation du traitement *i* aux verbes en *ε, j, ç, h*, telle que la formule M. H., y est encore exacte. Quoi qu'il en soit, c'est bien à cette région que Vagney et Thiéfosse ont emprunté *i*. Quant à supposer qu'*ï* de ces deux localités représente les dernières traces d'un traitement, qui aurait eu une plus grande extension et couvert un plus grand domaine, c'est une hypothèse qui se heurte aux plus graves difficultés, et qui me paraît devoir être écartée. En effet, si *i* avait autrefois correspondu dans ces deux localités à tout *ye* du français, comme c'est le cas à Gérardmer et dans les parlers franc-comtois de l'aire 23-26, il serait surprenant qu'en reculant il eût subsisté dans des formes verbales, et non dans des substantifs tels que lièvre, etc. ; et s'il a couvert un domaine plus étendu, on ne réussit pas à expliquer l'état actuel des parlers de la région.

2° Les autres mots, dont le traitement de la voyelle est aberrant, sont nettement empruntés.

Le suffixe de *kmôt* pomme de terre c. 595 des localités 20 et 21, à côté d'*-ât* du § 53, en révèle l'origine étrangère ; Hingre, qui a recueilli *kemôte* au sens de pomme, ajoute qu'il est un peu exotique. Il provient de la région de Tholy, pour lequel Adam donne *k'motte*, p. 360.

āj, -*j* auge c. 57 de l'aire 1-8' y est également étranger, puisqu'*ô* y est le traitement normal d'*al* + consonne, cf. § 3. Par contre *ā* est régulier dans la région de Belfort, cf. pour Le Puix (canton de Giromagny) Horning, § 18, et *ādge*, *hā* Châtenois, etc. Si *sārj*, -*j* sauge c. 684 peut s'expliquer de même, l'origine du *r* m'est inconnue.

Il est possible aussi que *vā* < *vas* cercueil c. 145 des points 1-7, 12 doive sa quantité longue aux parlers franc-comtois, où *ā* est fréquent, cf. nez, pré *L.*, etc.

Enfin il est une forme *kōsē* que les témoins 7 a, 9, 10 a, 11 b, e, 13 a, 14 a, 17 a m'ont donnée au sens de météoil *L.*, et qu'Haillant donne aussi pour Uriménil s. v^o *consé*, cf. encore *consó*, Adam, p. 241, d'Allain-aux-Bœufs (M.-et-Moselle). M. Thomas a établi l'étymologie de ce mot *cumsecqle* à propos de l'ancien bourguignon *conseel* ; mais le traitement *ē* de la terminaison -*ale*, comparé à *ô* de *sô*, sel, etc., § 3, montre que *kōsē* a été importé dans nos parlers, et vraisemblablement de la région bourguignonne. Il y est encore usité, ainsi que l'attestent *consé*¹ donné par Dartois, *Mém. Acad. Besançon*, 1850, p. 183, et *kāsyā* *AL.* c. météoil du point 919, en Saône-et-Loire (sans parler des formes des parlers méridionaux).

3^o *s* devant consonne.

On a vu, § 43, que *s* devant consonne tend à s'amuir dans tout notre domaine, mais qu'il persiste encore fréquemment sous la forme *ç* dans la vallée de la Moselotte. Mais nos parlers présentent en outre une série importante de mots où *s* subsiste dans un nombre variable de localités. Août c. 34 se dit *ôst* aux points 19 et 21 et Hingre donne aussi *oste* (*ôçt* de 18 en est un développement récent), *strô* étron *L.* est usuel dans toute la vallée de la Moselotte, *stôyô* éteule c. 316 m'a été indiqué par les témoins 16 b, c et 11 d et *êstôy* par 16 b, *strêt* étroite c. 327 est la forme des localités 14 et 15, et enfin dans écou-

1. Dartois donne en outre une forme refaite *consēgle*, également usitée dans le français populaire de mon domaine et fréquente dans les mercuriales des journaux locaux. (C'est aussi d'après « seigle » qu'est refait *consaule* de Totainville (canton et arr. de Mirecourt, Vosges), cité par Haillant.)

villon c. 275 s occupe même la moitié de la vallée de la Haute-Moselle. Dans tous ces cas, nous avons affaire à des mots empruntés ou dont la prononciation a été modifiée d'après des parlers voisins. Or la région septentrionale du Tholy et de Gérardmer conserve régulièrement *s* devant consonne ; c'est donc de là que vient la perturbation.

4° Traitement de l'ancien groupe *bl* intervocalique.

Notre domaine présente concurremment partout deux traitements *y* et *l*.

y est d'une part attesté dans toutes les localités par le mot issu de **cannabula* ML., EW. 1600, qui désigne le collier en bois avec lequel on attache les bestiaux dans l'étable collier c. 199 et par faible dont le *y* final a disparu par dissimilation, cf. § 82, 2° ; on peut noter aussi les formes *ræyě* 17-22 et *-ä* 12, issues de *roublier oublier c. 543.

l de son côté existe dans de nombreux mots, soit en rivalité, soit seul. Table c. 735 se dit *tāl* dans l'aire 19-22 en face de *tōy* de 1-11, 13-18 et *twōy* de 12. « Rouable » < *rutabulu*, employé au sens de tire-braise c. 750, cf. p. 28, n. 1, n'a une forme avec *y* *rwōy* qu'au point 9, tandis que *rwōl* est attesté dans les localités 10, 11, 14, 15 et que les divers dérivés de ce mot ont également un *l* ; mais un verbe dérivé de « rouable », qui a le sens de râcler le fumier de l'étable, se dit *ræyě* aux points 1-9, 11, 14-16, cf. fumier *L.* et plus loin § 151 ; et si les autres localités désignent cette opération par un autre mot, Hingre donne pour La Bresse, au sens de « plancher ou lambris fait avec des dosseaux » (pour ce mot local, cf. planche *L.*), un substantif dérivé de ce verbe avec le suffixe *ě* = fr. *ier*, *reuyě* que j'ai moi-même recueilli au sens de plancher de l'étable *ræyě* ; 5 c, 8' b, 9, 18. En outre Hingre donne un v. *rwauyě*, bouleverser, qui est certainement dérivé d'une forme de « rouable », et j'ai de mon côté recueilli *ěrwōyě* 2 c, 5 d, 6 b, 19 c, au sens de fouiller *L.* M. Haillant a relevé des formes également contradictoires *rouōle*, *rouōyě* et *reuyě* (v.). De même « éteule », soit dans les formes du simple, soit dans celles du dérivé en *ō*, présente à la fois *l* et *y*, cf. éteule c. 316 et les N. E., y surtout dans la

région de Remiremont ; et on notera que le témoin 1 c m'a donné également *rětōyǎ*, champ moissonné et encore couvert d'éteules, et *dětōyě*, enlever les éteules, cf. pour ce verbe éteule L. Enfin 16 a, 18, 19 b, 20 a, 21 a disent *dōlā* doubler L., cf. aussi *dōla* Hingre, à côté de *dōyě* 15 a, et *doyé* Haillant. *l* est même le seul traitement de *lāl* 1-6, *ġlāl* 16-22, étable c. 313, de *ġǎlē* de 19, 21 et 22 = a. fr. *sibler* ou *subler* < *sibilare* siffler c. 710 et d'*ġnǎl* de 1-9, 17-22 < *nubilū* nuage c. 530 (*ġnǎy* de 3-6 est le résultat d'un croisement récent avec *yāy*).

Il est certain que les deux traitements *l* et *y* sont tous deux issus d'un stade ancien *ul*, qu'on peut reconnaître dans certaines graphies du Moyen Age en *ul*, ainsi que l'a déjà indiqué M. H. § 181, et encore conservé au point 86 de l'*AL*. dans *rěvyě*, oublié(r). Mais il est non moins certain que ce double développement n'a pas pu se produire dans les mêmes localités. Or *l* est fort rare en dehors de notre domaine ; dans les parlers lorrains je n'ai relevé que *rělyě*, oublier, donné par H. § 181 pour Gérardmer et que l'*AL*. y a également recueilli, cf. *rělē* point 76. De plus, si l'on réserve table qui est suspect d'avoir été récemment adapté, et étable, dont le genre masculin révèle peut-être une influence ou même un emprunt germanique, il reste un certain nombre de formes avec *l*, telles que *ġǎlē*, *ġnǎl*, etc., qui sont nécessairement locales, puisqu'elles sont inconnues des parlers voisins. Les formes avec *y* semblent donc importées, particulièrement dans les deux vallées. Il est plus difficile de se prononcer sur la région de Remiremont ; il est assez probable que là aussi *l* est le traitement ancien ; mais on ne peut pas être affirmatif, car les mots auxquels nous avons affaire sont pour la plupart des mots voyageurs, et des formes avec *l* peuvent être étrangères dans des parlers qui les possèdent aujourd'hui. En tout cas l'échange des formes s'est fait surtout entre parlers lorrains, et les faits actuels ne permettent pas d'attribuer un rôle particulier aux parlers franc-comtois, où un désordre analogue et dû aux mêmes causes s'est produit.

DEUXIÈME PARTIE

MORPHOLOGIE ET SYNTAXE

CHAPITRE I

DESCRIPTION DU SYSTÈME ACTUEL

DES

FORMES PRONOMINALES ET VERBALES

NOTE. — Les formes citées dans les paragraphes suivants se trouvent dans le *Lexique français-patois*, toutes les fois qu'aucune référence n'est donnée.

§ 90. Article.

Les formes de l'article sont :

1° Au singulier.

lě entre consonnes, *l* après voyelle partout sauf *lō* en toute position sauf devant voyelle 11, 13, 14, le ;

lě, *l*, *la*, *ĩ*, *ĩn*, *un*, *ěn*, *une*, *ō*, *au*, partout ;

ĩ partout sauf *ō* 11 a, c, 13, *au* ;

dĩ partout sauf *dō* 11, 15, *du* ;

2° Au pluriel.

lě, *dě*, *ě* devant consonne, *-x* devant voyelle 1-7, 11 a, c, *lā*, *dā*, *ā*, *-x* ailleurs, *les*, *des*, *aux* ; rarement *ō*.

§ 91. Pronoms personnels.

1° Pronoms sujets atones.

1^{re} pers. sing. : entre consonnes *jě* 11, *jě* 9, 10, 13-17, *ĩ* 1-8', 12, 18-22 ; devant voyelle *j* 9-11, 13-18, *ĩy* ou *y* 1-8', 12, *j* ou *ĩj* 19-22, cf. p. ex. j'ai c. 64.

2^e pers. sing. : entre consonnes *tě* partout sauf *lě* 11 a-c, devant voyelle *t* partout. En outre, quand le pronom est postposé dans des phrases interrogatives, *t* est la forme de beaucoup la plus usuelle des localités 1-10, 12, 18-22 après voyelle ; après consonne, *tě* est seul usité dans l'aire 19-22, 18 emploie à la fin *tě* et *lě*, pour la vallée de la Haute-Moselle et le Val-d'Ajol je dispose de peu de faits, mais la seule forme que j'aie obtenue est *tě*, dans l'aire 11, 13-17 la forme prépondérante est *tũ* que 8 c a employée au moins une fois dans *põs tũ*, penses-tu ? cf. l'as-tu lu ? c. 65, qui veux-tu ? c. 632, dors-tu ? crois-tu ? finiras-tu ? c. 772-4.

1^{re} pers. plur. : *nõ* 1-8', 12, 16-22, *j(e)* 11, *j(ě)* 9-11, 13-17 ; 11 b emploie aussi, mais accidentellement, *nõ*.

2^e pers. plur. : *võ* partout. En outre *õ*, vous, est assez fréquent dans les phrases interrogatives après « qu'est-ce-que ».

3^e pers. sing. et plur. : devant consonne *ě* masc., *ěl* fém., devant voyelle *ěl* masc., *ěll* fém. partout.

2° Pronoms employés en fonction de sujets toniques ou après les prépositions :

1^{re} et 2^e pers. sing. : *mĩ*, *lĩ* partout.

2^e pers. plur. : *nõ* partout sauf *nõ* 12.

2^e pers. plur. : *võ* partout.

3^e pers. sing. : masc. *lũ* 1-8, 11-15, *lě* 5 g, 8-10, 16-22 ; fém. *lěy* 1-10, 16-22, *lěy* 11-15.

3^e pers. plur. : masc. *lũ* 1-7, *lõ* 8-10, 16-22, *lũ* 12, *zõ* 11, 13-16, eux c. 328 ; fém. semblable au masculin sauf *zõl* 11, 13-16, elles c. 281.

3° Pronoms compléments proclitiques.

1^{re} et 2^e pers. sing. et plur. : devant voyelle *m*, *t* partout, entre consonnes *mě*, *tě* partout sauf *mě*, *tě* 11 a-c ; *nõ*, *võ* partout.

3^e pers. sing. : 1^{re} en fonction de complément direct, masculin

et féminin, mêmes formes que l'article, sauf que *ɪɪ b* au masculin n'emploie que *lě, l*; 2^e en fonction de complément indirect *li* partout.

3^e pers. plur.: 1^{re} en fonction de complément direct *lě, -ɜ 1-7, ɪɪ a, c, lā, -ɜ 8, 8', ɪɪ-ɪ5, lō, -ɜ 9, 10, 16-22*, les c. 445; 2^e en fonction de complément indirect, mêmes formes suivies d'*ɪ*.

Au point de vue de l'emploi des formes, tous nos parlers suppriment « le » du groupe « le lui » et disent par ex. « je lui ai dit, dis-lui », etc.; quand le pronom complément indirect est au pluriel, ils emploient tous le tour « les + *i* ».

4^e Enfin, après l'impératif, tous nos parlers emploient les formes proclitiques, mais avec de nombreuses particularités. Seuls *nō, vō, li*, les différentes formes de « les » ne comportent pas d'observations; quant à « la », il a déjà étudié § 50.

Je n'ai recueilli que très peu de faits concernant les formes correspondant au fr. leur, mais il n'est pas douteux que les parlers doivent employer « les + *y* »; c'est un fait que je puis affirmer pour les parlers de la région du Thillot.

1^{re} pers. sing.: après consonne *mě 1-10, 12, mē 11, 13-22*, après voyelle ordinairement *m*, cf. donne-n.'en c. 284, dis-le-moi c. 501.

2^e pers. sing.: après consonne *tě 1-10, 12, tē 16-22, tū 11, 13-16*, cf. mêle-toi c. 487; après voyelle *tū* occupe à peu près la même aire, *t* n'est très usuel que dans l'aire 1-8' du reste du domaine.

3^e pers. sing. masc.: après consonne *lě 1-10, 12, lē 11, 15-22, lō 11, 13, 14*; après voyelle *l* est la forme usuelle de l'aire 1-10, cf. le c. 443.

Il faut enfin noter que, dans le groupe correspondant au fr. le moi, tous nos parlers disent à peu près sans exception « me le », cf. la c. 501.

§ 92. Pronom réfléchi.

Les formes du pronom réfléchi atone ne comportent aucune

observation, car elles se superposent sur celles de « me, te » proclitiques.

Quant à la forme tonique, nos parlers l'ont éliminée et remplacée par « lui », rarement par « eux »; parfois aussi ils empruntent la forme française *swě*, cf. la carte 715. En outre pour insister sur l'idée pronominale, dans des phrases à sujet impersonnel telles que « il ne faut compter que sur soi même », etc., les parlers de la vallée de la Moselotte emploient une expression qui leur est propre *ën jô lě môm* 17 b, 18, *-jô-* 19 c, 22 b, *-lěy-* 20 a, cf. aussi *ëne geò lé môme*, Hingre, *Monographie*, p. 45. C'est par hasard que je ne l'ai pas relevée au point 21.

§ 93. Pronoms adverbaux *en* et *y*.

Les formes du premier de ces pronoms sont très variées. Outre *õ* de 1-10, *ã* de 12, *ā* de 11, *õ* des autres localités, usitées après le verbe, cf. *donne-m'en* c. 284, les parlers de l'aire 1-8' et de 11 emploient *ã*, *ãn*, 12 et 13 *õ*, *õn* avant le verbe, et ceux de l'aire 19-22 *n* devant les verbes à initial vocalique, cf. la c. 285, enfin une forme *n* occupe toute la vallée de la Moselotte et les localités 9, 10 dans *nous n'en aurons guère* c. 286. *ï* par contre est la forme unique de tout le domaine; mais il faut noter qu'elle s'emploie fréquemment avec la valeur de « le » ou de « lui » proclitique, et partout dans le groupe « les + y », v. page précédente, dont l'interprétation est toutefois douteuse, v. § 127, 9°.

§ 94. Possessifs.

1° Adjectifs.

mě, tě, sě, nôt, vól, vó sont usités partout, *nó* l'est également, sauf *nó* de 11 a, b, 12, 14.

Les formes du pluriel « mes, tes, ses » se superposent sur celles de l'article.

Les autres adjectifs sont plus compliqués.

Mon, ton, son se disent entre consonnes ou après voyelle et devant consonne *mô, tô, sô* chez les témoins 11 a, c, 13, 14, ailleurs respectivement *mě, tě, sě* et *m, t, s*; entre voyelles et à

l'initiale devant voyelle 11 a, c, d seuls emploient *mõn*, *t-*, *s-*, tandis que partout ailleurs on dit respectivement *mn*, *tn*, *sn*, et *mẽn*, *t-*, *s-* (rarement dans le second cas *mn*, *t-*, *s-*).

Enfin l'adjectif de la 3^e personne présente des formes très variées : *lüt* (s.) *lũ* (pl.) 1-7, *lüt* (s.) *lũ* (pl.) 11-13, 16, *züt* (s.) *zũ* (pl.) 11, 14-16 et *lð* (s. et pl.) 8-10, 16-22, cf. la carte 448.

2° Pronoms.

Mon enquête ne donne les formes de tout le domaine que pour le mien; mais le tien, le sien doivent se superposer, et les autres pronoms avoir des formes peu différentes de celles de l'adjectif, ainsi que cela résulte des faits complémentaires que j'ai recueillis et de la description de Hingre, *Monographie*, p. 50.

Tous les témoins 1-18 et 19 a, 22 a disent « le » *myẽn* ou *-ẽn*, sauf ceux de 12 qui disent *myẽn*; quant à l'aire 19-22, elle emploie une forme particulière *měy*.

§ 95. Démonstratifs.

L'adjectif s'exprime partout au moyen du tour : article + substantif + « ci » ou « la ».

Par contre les formes des pronoms sont si compliquées que l'exposé seul en est difficile et qu'on ne peut ici donner qu'un aperçu de l'ensemble, dont le détail sera examiné plus loin.

Il faut considérer à part le pronom pris absolument et en groupe avec le relatif. Dans le premier cas on trouve dans toute l'aire 1-15 et sporadiquement dans les autres localités des représentants des deux types « l'autre-ci, l'autre-la », dont on remarquera spécialement qu'elles ne sont usitées qu'au singulier. Outre ces deux types, *sěsi*, *sělsi(t)*, *sělä*, *sěllä(t)* sont employées dans la vallée de la Moselotte, en dehors de laquelle je n'ai recueilli *sěllõt* qu'au point 5. Les formes du pluriel sont partout *sôsı(t)*, *sôłsı(t)*, *sô* « la », *sôl* « la » (*t*), sauf au point 12 qui dit *lä stôsı*, *-lä* au masculin et au féminin, cf. les cartes 141 et 142 et les N. E.

Devant le relatif, l'usage de nos parlers n'est pas moins varié :

sě, sô sôt, sôl, employés avec ou sans l'article, sont réservés respectivement, et dans des aires très diverses, au masculin singulier, au masculin pluriel et au féminin pluriel; les autres formes *sěl, sŭ, sŭt*, grâce à la préposition de l'article, servent aux deux genres et aux deux nombres; il faut en outre noter *lě sŭl*, celle, du point 9, et *lě* et *lě stŭt, lă stô(t)* du point 12, cf. les N. E. des cartes 141 et 142.

Le pronom neutre se dit *s* partout dans des groupes tels que « ce n'est pas », etc. ; *sě* est peu usuel actuellement, partout il peut être remplacé par « ça ». En outre il présente un traitement particulier devant le relatif, cf. ce que c. 139, d'après laquelle nos parlers possèdent trois formes *s k, sŭ k* et *sŭ k*, ces deux dernières seulement dans les deux vallées et *sŭ k* seulement dans celle de la Moselotte, qui emploie très peu *s k*; on notera que cette même vallée dit *sŭlă* cela c. 140.

§ 96. Relatifs et interrogatifs.

1° Le relatif n'a qu'une seule série de formes pour toutes les fonctions : *k* devant voyelle, *kě* partout sauf *kě* 11 a-c entre consonnes.

2° Les formes périphrastiques de l'interrogation « qui est-ce que, qu'est-ce que » sont prépondérantes. Je n'ai recueilli *kŭ* qu'en quelques points, cf. qui veux-tu ? c. 932 (*kě, kě* de 11, 15 représentent que et sont probablement des erreurs des témoins). *kŭ* paraît cependant être encore assez usuel dans l'interrogation indirecte; car la plupart des témoins l'ont employé dans la phrase [« On ne sait à qui se fier »]; quelques-uns seulement ont répondu « à qui est-ce ».

kě est la forme la plus répandue de « quoi », cf. *pŭkě*, pour-quoi, indiqué par tous les témoins sauf par 11 a, qui a répondu *pŭkwě*. Cependant beaucoup de témoins ont employé *kwě*, emprunt probable au français, en réponse à [« Nous avons de quoi »].

« Quel » se dit partout *kě* devant consonne, *kěl* devant voyelle; quant à « lequel », il semble, d'après les faits recueillis dans mon enquête, que les parlers préfèrent de beaucoup la

forme avec *l* final. Pour les faits de syntaxe que ces pronoms présentent, cf. § 129.

En ce qui concerne les pronoms indéfinis, il n'est pas utile d'en réunir les formes dans l'exposé du système flexionnel. Les uns, comme chacun, quelqu'un, intéressent la phonétique, les autres, comme seul, tout, le lexique ou, comme même, quelque chose, rien, les relations du patois et du français; tous ces faits ont été ou seront étudiés ailleurs; pour la conservation de formes représentant un ancien nominatif dans tout, cf. § 120.

LE VERBE

Note préliminaire.

Exposer ici le détail de toutes les variations que présentent les formes verbales des vingt-deux localités ne serait pas seulement fort long, mais dépasserait le but de ce chapitre initial, qui est de dégager les traits principaux du système flexionnel de nos parlers. C'est pourquoi on a passé sous silence ici de nombreux faits et particulièrement les modifications du radical, qui seront mieux à leur place dans le chapitre V, § 143; c'est pourquoi aussi on a écarté le procédé de classement par conjugaison, qui a sa raison d'être dans les grammaires historiques, mais qui est hors de propos ici et entraînerait à de fastidieuses redites.

§ 97. Infinitif et participe.

Les terminaisons de l'infinitif sont très nombreuses, par suite de développements phonétiques ou d'actions analogiques.

Au fr. *er* correspondent *ě*, *yě*, *ě* partout, *ã* dans les localités 1-10, 12, 16-22 et *ĩ* accidentellement aux points 17-18, dans des conditions exposées §§ 39, 44 et 89.

Au fr. *ir* correspond partout *ĩ*.

oir n'est représenté régulièrement que par *wě* d'*ěwě*, *s-* 1-15, *ã-*, *sã-* 16-22 avoir, savoir *L.* et par *ã* de *vãlã* 12, 18-22, *vělã* 8 valoir c. 778, *pwěyã* et *vlã* 12 pouvoir c. 606, vouloir c. 808, *-wěr* fréquent dans ces verbes et dans devoir c. 249, falloir *L.* est repris au français; les autres terminaisons en *ĩ*

et *ñ* et aussi *ã* de devoir aux points 12 et 16 sont analogiques, comme on le verra plus loin.

ñ est assez peu répandu; outre les faits précédents, on le trouve encore dans *tnũ*, *vnũ*, tenir, venir, au point 15 et dans *jõyũ*, réussir c. 655, aux points 14, 15 (les faits m^e manquent pour le v. « ouïr »).

Les infinitifs à terminaison consonantique ne comportent pas de description; et il en est de même des formations du participe passé, pour lesquelles on doit se contenter de renvoyer au § 142.

Quant au participe présent et au gérondif, ils sont partout en *ã*.

§ 98. Indicatif présent.

A. —

Singulier.

La deuxième et la troisième personne, formées comme en français sans élément flexionnel, n'appellent aucune observation, mais la première présente dans une partie de notre domaine une désinence, qui constitue un des faits les plus importants de la morphologie. Cette désinence est en *ẽ* dans l'aire 1-8', 18-22 et en *ã* au point 12, dans la plupart des verbes, cf. j'allume c. 27, je perds c. 568 et plus loin § 112.

B. —

Pluriel.

1° Première consonne.

La désinence est *õ* dans l'aire 1-10, *ã* au point 12, *õ* dans le reste du domaine, cf. p. ex. nous connaissons c. 205. Seuls, les trois verbes aller, avoir, être font exception et ont, dans des aires différentes mais qui ne comprennent pas les points 1-8', 20-22, une désinence *õ̃*: *võ̃* 9-19, *õ̃* 9-11, 14-17, *sõ̃* 11, 13-17, cf. les cartes 22, 68 et 324; en outre le Val-d'Ajol emploie pour le verbe être *õt* et *sõt*.

2° Deuxième personne.

La désinence est en *ẽ* aux points 11, 13-15, en *ã* aux points 8,

8' et 12 et en *ĩ* dans le reste du domaine. Tous les verbes, y compris dire et faire, cf. dites c. 253, présentent la même flexion. Les seules anomalies sont *vlā* voulez c. 807 de l'aire 19-22, où elle est du reste concurrencée par *vli* et les formes d'avez c. 69 et d'êtes c. 323, qui sont irrégulières partout.

3° Troisième personne.

La désinence régulière est en *ō* dans l'aire 1-10, en *ō* 10-11, 13-18, en *ā* au point 12 et en *t*, *te* dans l'aire 19-22; cf. portent c. 599, etc. Les seules exceptions sont *ō*, ont, *vō*, vont, usités partout, *sō* sont 1-19, *sō* 19-22, et font c. 332 qui se dit *fō* aux points 11, 14, 16-22.

§ 99. Impératif.

Ce mode comporte peu d'observations : comme en français, il suit le traitement des personnes correspondantes de l'indicatif ; pour la 2^e pers. du pluriel, cf. asseyez-vous c. 49. Comme en français aussi, l'impératif d'avoir et être est identique au subjonctif ; il est même fréquent que nos parlers fassent précéder la forme verbale de « que » et du pronom. C'est ainsi que de nombreux témoins ont répondu « que tu sois gentil », cf. N. E. de la carte 326. Il faut enfin noter que la 2^e personne du singulier de venir, cf. c. 782, présente une formation particulière, qui sera examinée plus loin § 135.

§ 100. Futur.

Comme en français, la flexion du futur se superpose sur celle de l'indicatif présent du verbe avoir, exception faite cependant de la deuxième personne du pluriel, qui présente des différences notables.

Au singulier les désinences du futur sont respectivement pour les trois personnes *a*, *ē* et *ē* partout, sauf la troisième personne qui est *e* à Remiremont. Au pluriel la désinence de la première personne est *ō* dans l'aire 1-8', *ō* aux points 13 et 18-22, *ā* au Val-d'Ajol et *ō* dans l'aire 9-11, 14-17, cf. aurons c. 75 ; celle de la 2^e personne est *ā* aux points 1-10, 12, 16, 17, 19-22, *ē* aux

points 13-15, 17, 18, et δ au seul point 11, cf. auez c. 76; enfin celle de la 3^e personne est partout δ .

§ 101. Imparfait.

A. —

Imparfait ordinaire.

Au singulier l'usage de nos parlers est très compliqué. L'aire 1-8' est seule à offrir une forme unique $\dot{e}$ pour les trois personnes. 9, 10, 14-18 sont aussi assez simples, mais la plupart des témoins y hésitent entre $\dot{e}$ et $\acute{e}y$; $\dot{e}$ existe également au point 13, mais seulement à la 3^e personne et en rivalité avec $\acute{e}$, et à Remiremont aux trois personnes, mais en concurrence avec une autre désinence $\acute{o}$. Cette désinence $\acute{o}$ est régulière aux deux premières personnes dans les localités 12 et 13. Quant à la 3^e, au point 12, elle est en $\acute{a}$. Enfin l'aire 19-22 présente $\dot{e}$, $\acute{e}y$ aux deux premières personnes; mais la troisième est en $\acute{i}$, à l'exception de l'imparfait du v. être qui se dit $t\acute{a}$: cf. je croyais c. 233, tu avais c. 70, il y avait c. 71, c'était c. 325, etc.

Au pluriel, les faits sont incomparablement plus simples: les deux premières personnes sont partout en $\acute{i}$; la 3^e l'est également dans l'aire 1-18; quant à l'aire 19-22, qui connaît aussi $\acute{i}$, les formes y sont régulièrement en $\acute{e}t$, $\acute{e}yt$: cf. par ex. $\acute{a}w\acute{i}$ 19 c, 21 a, mais $\acute{a}w\acute{e}t$ 20 a, 22 b; $-\acute{e}yt$ 21 c, avaient, $t\acute{i}$ 21 a, 22 a, mais $t\acute{e}t$ 19 a, b, 20 a, 22 b, $t\acute{e}yte$ 21 e, etc.

B. —

Imparfait prochain.

Outre l'imparfait ordinaire, dont nous venons de décrire la flexion, tous nos parlers possèdent un imparfait qui a été très bien dénommé *imparfait prochain*; il s'emploie en effet pour indiquer qu'une action venait d'avoir lieu quand une autre action s'est produite. Partout il est exprimé par une terminaison $\acute{o}r$, rarement réduite à $\acute{o}$ (cette réduction n'existe en effet qu'aux points 13, 14), qui s'ajoute à l'imparfait ordinaire. Mais si l'usage de cette formation nouvelle est commun à tous nos parlers, les procédés de rattachement d' $\acute{o}r$ ($\acute{o}$) à l'élément verbal précédent varient non seulement d'une localité mais d'un témoin à l'autre, et il arrive même qu'un témoin emploie des formes où la particule est soudée diversement, cf. § 125.

§ 102. Conditionnel.

La 1^{re} et la 2^e personne du singulier sont partout en *ô*, les deux personnes correspondantes du pluriel partout en *î*. Seules les troisièmes personnes présentent des variations : au singulier, la désinence est *ă* dans les localités 1-10, 12, 16, *ê* dans l'aire 11-15, *œ* dans l'aire 17-22 ; en outre 11 et 15 emploient également *ô*, cf. il faudrait c. 334, etc. ; au pluriel *î* est usité dans toute l'aire 1-18 ; quant à 19-22 qui connaissent également cette désinence, ils emploient en outre et plus usuellement *ôt* : cf. *êrî*, auraient, 19, c, 21 a, mais *êrôt* 20 a, 21 d, 22 b, etc.

§ 103. Parfait.

Le parfait est encore d'un usage courant dans nos parlers, c'est ce qui apparaît d'une façon particulièrement nette dans les récits publiés à la suite de mon *Lexique français-patois*. Sans doute le temps composé de l'auxiliaire avoir et du participe passé lui fait concurrence ; mais, en raison de la méthode de mon enquête, on ne peut l'utiliser sur ce point que sous les plus expresses réserves.

En ce qui concerne les formes du parfait (si le nombre de mes cartes est assez limité, les faits complémentaires, réunis dans mon *Lexique*, suffisent pour donner une idée exacte de l'usage de nos parlers), il n'existe dans toutes les localités qu'un seul système flexionnel de parfait faible, et partout également, sauf au point 12, on ne trouve de formes de parfait fort que dans les verbes avoir, devoir, être, pouvoir, savoir, vouloir.

Les formes du singulier du parfait faible sont les plus simples : il n'existe partout qu'une désinence pour les trois personnes, et elle est en *ê* dans la grande majorité des localités ; *œ* est en concurrence avec *ê* au point 6, et c'est la désinence unique des points 2, 4, 11, 13-15, cf. j'ai acheté c. 9, il partit c. 556¹, il rentra c. 648, etc.

Les formes de pluriel sont plus compliquées : le Val-d'Ajol possède seul une désinence *êr*, cf. *êkmăsêr*, commencèrent, 12 b,

1. *ân êlê* de 7 b est en fait purement individuel ; c'est un emprunt que ce témoin a fait au parler de Saint-Maurice, où il habite.

vnër, vinrent, id. *mæër*, moururent, id.; l'aire 1-7 et le point 13 ont la même désinence *ær*, qui existe également aux points 11 et 14, mais en concurrence avec une autre désinence *ð*; celle-ci à son tour est la désinence unique de l'aire 8-10, 15-19. Quelles que soient les différences désinentielles, toutes les localités 1-19 s'accordent pour ne présenter qu'une seule forme par les trois personnes. Au contraire l'aire 20-22, qui emploie *ð* à la 3^e personne, a une désinence particulière *ét* pour les deux autres, cf. nous apprîmes c. 35, nous revîmes c. 658, etc. C'est par suite d'une erreur contenue dans Adam p. 174 que M. M L., *Gr. d. Rom. Spr.*, § 273, attribue à La Bresse une forme *et* à la 3^e personne. Par un accident fâcheux Hingre a oublié dans sa *Monographie*, p. 65 sq., de donner le paradigme du parfait, mais la p. 111 offre *khtion*, jetèrent, *dëkhkeukhon*, ébranchèrent.

Ainsi qu'on l'a indiqué plus haut, les parfaits forts sont plus nombreux au Val-d'Ajol que dans les autres localités, cf. *ëprî*, j'appris, *i m ëcũ*, je m'assis c. 50, *krũ*, tu crus, *rvũ*, je revis, *fĩ*, il fit, *ëprîr* c. 35, *rvûr* c. 650, *krûr*, *fîr*; les deux formations y sont parfois en rivalité, cf. *rsëvë*, il reçut, *-vër*, et *rsûr*, ils reçurent, du t. 12 b.

Quant aux parfaits des six verbes avoir, devoir, être, pouvoir, savoir, vouloir, leur complexité se prête mal à une description; c'est pourquoi je me contente ici de renvoyer au § 138 où le développement de ces parfaits sera exposé.

§ 104. Subjonctif.

Dans tout le domaine il n'existe qu'un seul temps simple pour le subjonctif. Avoir et être font seuls exception et conservent encore quelques doubles formes de présent et d'imparfait; ceci n'est vrai que de la région de La Bresse, cf. Hingre, *Monographie*, pp. 57 et 62, et je dois même ajouter que, malgré des questions nombreuses et variées, je n'ai à peu près rien obtenu de tel, cf. *sæstë* 21 e et *fæstë* 21 d, qu'ils fussent, s. v^o être L. Au reste les paradigmes de Hingre montrent qu'un recul s'est produit dans les deux auxiliaires: à l'imparfait, à côté d'*cũsse*, *feusse* du singulier et *euste*, *feuste* de la 3^e pers. du pluriel, Hingre donne pour

la 1^{re} et la 2^e pers. du pluriel *inse* et *sinse* qui sont des formes du présent ¹; de même, si Hingre cite pour le présent d'avoir *âe* sing., *âete* 3^e p. pl., la carte 77 et les réponses faites à qu'ils aient: *îs* 21 a mais *æste* 19 a, 20 a, 21 a, c, 22 a, b montrent que ces formes de présent tendent à disparaître dans cette région.

Sauf les verbes avoir et être et quelques autres, qui seront examinés plus loin, § 139, tous les verbes ont les mêmes formes de subjonctif.

Au singulier, les trois personnes ont la même désinence *ēs* dans les localités 1-10, 12, 16-22 et *æs* dans l'aire 11, 13-15 et en outre chez les témoins b et f du point 6, cf. que j'a ille c. 24, etc.

Au pluriel, les faits sont plus variés : dans l'aire 1-11, 13-18 il n'y a qu'une désinence *îs* pour les trois personnes ; mais au point 12 la désinence du pluriel est semblable à celle du singulier, par conséquent est en *ēs* ; quant aux points 19-22, à côté d'*îs* des deux premières personnes, ils emploient pour la 3^e pers. une désinence *ēstē*. Mais, de même que nous l'avons noté pour l'imparfait de l'indicatif et pour le conditionnel, §§ 101 et 102, la désinence des deux autres personnes n'y est pas inconnue ; et par exemple 21 a nous a donné *nālīs*, aillent, 19 c, 21 a *vnīs*, vinssent, à côté de *vnēstē* de 19 a, 22 a *fēyīs*, fassent, etc.

1. De même, d'après l'*Essai* de M. Haillant, le v. être n'a plus qu'un temps, p. 381 ; mais, à côté de formes à sens de présent *āye* 1-3 p. s., on y dit aussi *aiveusse* id. à sens d'imparfait, p. 378 ; quant au pluriel *aivinsse*, il s'emploierait à la fois comme présent et comme imparfait, tandis qu'*inse* serait uniquement du présent.

CHAPITRE II

TRAITEMENTS PHONÉTIQUES PARTICULIERS A CERTAINS GROUPES DE FORMES

Un certain nombre de formes présentent des traitements phonétiques qui, en raison des conditions de leur développement, n'ont pas été considérés dans la première partie: c'est en effet le rôle grammatical de ces formes, pour la plupart pronominales, qui en explique le caractère particulier.

§ 105. Développements phonétiques particuliers.

A. — *Formes pronominales.*

1° « Les » article, le représentant de l'a. fr. *es* au sens d'aux, « des, mes » etc., et « les » pronom.

L'article « les », « des, mes » etc. ont dans l'aire 1-7 et chez les témoins 11 a, c une voyelle *ê* et ailleurs une voyelle *â*, qui sont issues, par développements divergents particuliers, d'un état *ē*, aujourd'hui disparu non seulement de notre domaine, mais aussi, semble-t-il, des autres parlers voisins.

Plus remarquable encore est le traitement du pronom « les », qui présente dans l'aire 9, 10, 16-22 une troisième forme *lô(ç)*, évidemment issue de *lā(ç)*.

2° Le pronom « je ».

Parmi les formes nombreuses de ce pronom, cf. § 91, celle de l'aire 9-11, 13-17, identique, sauf pour la voyelle caduque, au français, n'appelle pas d'observations. Mais celles de 1-8', 12, 18-22 sont d'une interprétation assez difficile. *ï* est, comme on sait, une forme très répandue dans les parlers français, et particulièrement bourguignons et franc-comtois, cf. ML., *Gr. d. R. Spr.*, II, § 78, Herzog, *Einleitung*, § 494, et AL. cartes 23, 34, 83, 1082; au contraire elle n'existe en Lorraine que dans notre

domaine, cf. Adam p. 66, Horning, § 202. Ce dernier savant part de la forme fondamentale *eo et pense que *je* est sorti d'*ie* par consonification de l'*i* initial et qu'au contraire *i* provient d'une réduction de la diphtongue ; de même M. Grammont, *Franche-Montagne*, p. 145, explique *i* par *iei, sans expliquer au reste cette forme anormale : tous deux considèrent donc qu'*i* est un développement du pronom en fonction tonique. Mais une telle formation serait nécessairement ancienne ; et il est surprenant qu'elle n'existe pas dans les textes médiévaux, du moins à ma connaissance. M. ML., l. c., se contente de dire brièvement qu'« à côté de *je*, *j* apparaît *i*... » ; et comme il étudie dans ce paragraphe les formes atones, il est probable qu'il voit dans *i* un développement secondaire de *je*, *j*. Cette interprétation me paraît être exacte, mais il faut préciser les modes du développement : à mon sens, *i* n'a pu se former que devant voyelle, et aussi bien au stade *j* qu'au stade *j* ; en effet de nombreux parlers franc-comtois, qui disent *i*, ont encore dans leur système consonantique la chuintante à élément dental *j*. Peut-être faut-il même admettre que y a précédé *iy*, *i* ; il est attesté en de nombreux points, cf. Herzog, l. c., et dans l'important *Recueil de Noël's anciens au patois de Besançon*, Bes., 1842, à côté d'*i* (écrit souvent y), on trouve après les formes verbales terminées par une voyelle une graphie *ye*, qui semble représenter y semi-consonne, cf. p. ex. *seu-ye*, *suis-je*, p. 38, 339, etc. Pour en revenir à nos parlers, les formes des localités 1-8', 12 s'expliquent donc très aisément d'après ce qui précède, et il n'est pas nécessaire d'y voir un emprunt aux parlers franc-comtois. Par contre, dans la vallée de Moselotte, *i* est nécessairement étranger, puisque 19-22 disent *j* ou *ij* et 18 *j* devant voyelle. Quant à *ij*, c'est une combinaison récente d'*i* + *j*, qui fait actuellement reculer la forme plus ancienne *j* ; c'est ainsi que Hingre note, *Monographie*, p. 46, qu'« on préfère presque toujours *ije* à *je* (lire *ij*, *j*) ».

3° *ô*, vous.

On a vu § 91 que cette forme est fréquemment usitée dans des phrases interrogatives après « qu'est-ce que ». Il semble qu'elle soit actuellement en recul ; mais il est possible aussi que les

données de mon enquête soient sujettes à caution sur ce point. Quoi qu'il en soit, l'origine d'*ô* est claire : la réduction insolite de *vô* à *ô* s'est produite dans des groupes de mots par suite de la rapidité de l'élocution. En dehors de notre domaine, M. Haillant a noté dans son *Essai*, p. 364, des faits analogues : *s'os v'lez, ai vou'st-ce qu'os vons*, si vous voulez, où allez-vous ? et la carte 817 de l'*AL.* pourquoi ne vous mariez-vous pas ? donne également *ô* dans des parlers vosgiens et dans la région picarde. Quant aux indications d'Adam, p. 71, elles sont tout à fait imprécises et à peu près inutilisables.

4° *n*, en, après la négation.

Quand « en » se trouve après *n* négatif, par exemple dans nous n'en aurons guère c. 286, les localités 9 (dont le témoin a répondu « on n'en aura »), 11 et 16-22 réduisent le pronom à *n*. Quant à *jē n* de 9, 10, 14, *nō n* de 12, il est impossible de savoir si *n* y a été postérieurement réduit à *n* ou si les témoins ont omis un des deux éléments, soit la négation, soit le pronom. La même réduction est indiquée dans quelques parlers voisins par la carte 66 de l'*AL.* : à Gérardmer, point 76, *jē n n ērā*, à Sainte-Marguerite, près de Saint-Dié, point 86, *jē n n ērō*, au Val-d'Ajol, point 57, *nō n n ērā*, cf. encore en Haute-Saône les points 56, 65, 75.

5° Les adjectifs possessifs « mon, ton, son ».

Il suffira de considérer les formes de « mon », l'explication qu'on en donnera convenant aux deux autres. Elles constituent deux séries dont les relations ne sont pas certaines, d'une part *mē*, *m*, *mēn*, *mn*, de l'autre *mō*, *mōn* ; mais tandis que *mō* est employé par 11 a, c, 13, 14, là où *mē*, *m* l'est par tous les autres témoins, *mōn*, qui correspond à *mēn*, *mn*, ne l'est que par 11 a, c, d. Faut-il admettre comme type commun de toutes ces formes l'anc. fr. *men*, issu en position atone de *mon*, ainsi que le fait M. Herzog, *Einleitung*, § 517 ? Mais les formes *mō*, *mōn* restent inexplicables. On peut, il est vrai, supposer que *mō* a été refait sur l'article *lō*, et que *mōn* l'a été à son tour sur *mō*. Mais l'extension de *mo* est si grande dans les parlers lorrains, cf. Adam, p. 81, *AL.* c. 623, 1388, Haillant, *Essai*, p. 358, que cette hypo-

thèse me paraît peu vraisemblable. Il me semble donc préférable d'admettre *mō* comme type commun de tout notre domaine.

6° Le pronom démonstratif *sū*.

Cette forme, dont l'emploi a été défini § 95, représente un ancien type, à la fois masculin et neutre *cel*, cf. Schwan-Behrens, § 330, et qui s'est développé en *ceu*, *cu*, d'une façon analogue à l'article français *du* < *deu*, *del*. L'existence de *sū*, cf. § 106, 4° dans les mêmes localités ne permet pas de considérer *sū* en fonction de neutre comme issu de *sū*, bien que ce développement soit attesté anciennement, cf. Schwan-Behrens, § 332 ; et d'autre part il est peu probable, bien que ce ne soit pas invraisemblable, que *sū* en fonction de pronom masculin représente une ancienne forme *cest*, qui aurait été modifiée par *cestui*, cf. sur ce pronom § 111. Pour *dī*, *du*, cf. § 106, 2°.

B. —

Formes verbales.

Les formes verbales à considérer ici sont proportionnellement beaucoup moins nombreuses que les pronominales. Il n'y a guère à citer que les faits suivants :

1° La 3^e personne du singulier de l'indic. prés. d'avoir, *ē*, à Remiremont. Cette forme, issue d'*ē* employé dans tous les autres points et à R. même, s'est développée dans les phrases où elle est atone, conformément au § 27, et s'est ensuite propagée dans la désinence correspondante du futur.

2° *vě*, usité aux trois personnes du singulier de l'ind. prés. d'aller, *é* 2^e et 3^e pers. du sing. de l'ind. prés. d'avoir et *ē* avec c. 69 (sur cette forme, v. plus loin, § 115), dont la voyelle, anciennement ouverte (*ě* est encore attesté dans *vě* du point 13 et la désinence de la 2^e pers. du pluriel du futur, cf. *aurez* c. 74), s'est fermée, vraisemblablement dans les groupes où ces formes sont atones, cf. §§ 132 et 134.

3° Enfin on peut se demander si la désinence *ā* de la 3^e pers. du singulier du conditionnel, usitée dans l'aire 17-22, cf. il faudrait c. 334 et plus loin § 137, n'est pas due à un développement phonétique de l'état antérieur *ě*, attesté dans des localités voisines, développement qui serait analogue à celui d'*ē*, a, indiqué supra 1^{er}.

Peut-être faut-il aussi expliquer par un développement particulier la désinence *i* du pluriel de l'imparfait du subjonctif et du conditionnel, cf. § 57 *ad finem*.

Cf. en outre § 133 pour *sô*, suis, du Val-d'Ajol et § 135 la 2^e pers. sing. de l'impératif de venir.

§ 106. Conservation de l'état phonétique ancien.

1° *lô*, article et pronom.

Cette forme, usitée dans les localités 11, 13, 14, représente l'état ancien, qu'on relève assez fréquemment sous les formes *lo* et *lou* dans les chartes de Remiremont *NAL.* 2529, 41, 2531, 66, etc. L'emploi de *lô* en toute position, sauf naturellement devant voyelle, est un fait d'extension analogique; mais tandis que *lê* des autres localités est conforme au développement exposé § 27, le maintien de la voyelle *ô* est un fait particulier, qui ne s'explique que par la fonction du mot, de même que *sü*, ce, cf. 4°. On pourrait être tenté de l'attribuer à l'influence de *dô*, du, mais cette deuxième interprétation ne convient que pour *lô* en fonction d'article.

2° *dô* et *dï*, du.

dô des localités 11 et 13 représente, comme *lô*, un état ancien, attesté par *dou* dans *NAL.* 2530, 47, 66, etc., plusieurs fois dans la déclaration des droits du ban de Vagney, faite en 1345 par Jehan de Planoy, *Documents rares ou inédits*, t. II, p. 223 sq., cf. aussi Apfelstedt, *o.l.*, § 109, Schwan-Behrens, 3^e partie, p. 38, etc. Il semble bien que *dô* qui, du moins dans notre domaine, n'existe que dans des localités qui conservent *lô*, se soit maintenu grâce à la présence de cette forme. Mais les relations de *dô* et *dï* sont obscures. *dï*, qui suppose nécessairement un stade antérieur *du*, est-il issu de *dou* par développement phonétique particulier ou est-il emprunté, ou bien encore est-ce *dou* qui a été refait dès le Moyen Age sur *lou* et *dï* représente-t-il, comme le français *du*, une ancienne forme *del*, *deu*, c'est ce qu'il nous est impossible de dire.

3° *êll*, elle, elles.

Le maintien de la consonne double dans le pronom, quand il

se trouve devant une voyelle, est un fait particulier, qui n'existe que dans cette forme, et qui est évidemment dû au besoin que nos parlers ont éprouvé de distinguer le féminin et le masculin.

4° *sũ*, ce.

On a vu § 95 que les parlers de la vallée de la Moselotte emploient cette forme à la fois dans le groupe *ce que*, c. 139 et dans cela c. 140. Il est très probable que, dans cette dernière forme, cf. aussi *sĩsĩ*, ceci, 21 e, *çou-ci*, Hingre, *Monographie*, p. 50, *sũ* a été réintroduit récemment, puisque toute la vallée de la Moselotte possède des représentants de « ça », issu de « cela », cf. c. 129 ; mais *sũ* du groupe « ce que » représente de toutes façons l'état ancien *çou*, cf. Schwan-Behrens, § 332, conservé dans les mêmes conditions que *lõ*, le.

5° *ã*, en, pronom adverbial.

Tandis qu'après le verbe, cf. *donne-m'en* c. 284, le pronom adverbial « en » a des formes dont le développement phonétique est partout d'accord avec les faits exposés § 11, l'aire 1-8' présente devant le verbe, cf. *j'en ai* c. 285, une forme *ã(n)* tout à fait surprenante. Cette forme existe également à Remiremont ; mais si on peut admettre que dans ce point elle est empruntée au français, il serait bien hasardé de proposer cette interprétation pour l'aire 1-8'. Or, si l'on repousse cette hypothèse, on ne peut expliquer *ã(n)* qu'en considérant que les parlers 1-8' ont conservé un état phonétique très ancien pour distinguer une fonction particulière d'« en » ; cf. pour un fait analogue aux points 12 et 13 le paragraphe suivant, 2°.

§ 107. Utilisation morphologique d'un double traitement phonétique.

1° *mè*, *tè*, *lè* après l'impératif, *tè* postposé dans les phrases interrogatives.

C'est par suite de la concurrence d'autres formes que *mè*, *tè*, *lè* n'ont pas la même extension, *mè* couvrant l'aire 11, 13-22, *tè* l'aire 16-22 après l'impératif et l'aire 18-22 dans les phrases interrogatives, *lè* l'aire 11, 15-22. Mais ce qui est remarquable

dans ces formes, c'est qu'elles présentent la voyelle *ɛ*, alors que ces mêmes pronoms, en position proclitique, ont partout, sauf à Remiremont où *ɛ* est prépondérant et réserve faite de la forme concurrente *lɔ̃* étudiée au paragraphe précédent, la voyelle *ɛ̃*. Or, si l'on se rappelle que, d'après le § 27, nos parlers possèdent deux voyelles caduques *ɛ̃* et *ɛ*, à l'exception de Remiremont qui a développé particulièrement *ɛ*, on en conclura que les parlers de l'aire 13-22 ont utilisé la coexistence des deux traitements pour distinguer deux fonctions de la même forme.

2° *ɔ̃*, en, pronom adverbial.

Cette forme est usitée aux points 12 et 13, quand le pronom est placé devant le verbe, cf. j'en mangerais c. 265; au contraire après le verbe, cf. donne-m'en c. 264, 12 dit *ɑ̃* et 13 *ɔ̃*.

Or on a vu aux §§ 11 et 38 que l'ancienne voyelle nasale *en* est représentée par *ɔ̃* dans ces deux points, quand elle est longue, et par *ɔ̃* au point 13, *ɑ̃* au point 12, quand elle est brève. Ces deux localités ont donc utilisé la dualité de traitement de la voyelle *en* pour distinguer le pronom *en* suivant la place qu'il occupe, de même que les localités 1-8' ont dans ce cas conservé une prononciation ancienne, cf. § 106, 5°.

3° On verra plus loin, § 131, de quelle façon nos parlers semblent utiliser des différences de quantité vocalique pour distinguer la 1^{re} et la 3^e personne du pluriel de l'indicatif présent des verbes avoir, être, aller et les personnes correspondantes du futur.

CHAPITRE III

SURVIVANCES

Un certain nombre de formes se présentent à l'état de survivances, soit que ces formes n'occupent plus qu'une partie des localités, soit que, tout en existant partout, elles soient aujourd'hui moins usitées qu'elles ne l'ont été à une époque antérieure. Au reste, il arrive qu'une forme qui a reculé dans une partie de nos localités ait au contraire agrandi son domaine dans la région où elle survit : c'est par exemple le cas de la désinence en *i* à la 2^e pers. du pluriel de l'indicatif présent ou celui de la même désinence à la 3^e pers. du singulier de l'indicatif imparfait, cf. §§ 114 et 116. Enfin il faut ajouter que parfois c'est l'emploi particulier d'une forme qui constitue la survivance, comme par exemple l'emploi de « leur » avec la valeur du français eux, elles.

§ 108. Article.

1^o *ô*.

Cette forme, qui représente étymologiquement l'ancien groupe *en le*, ne survit plus que dans les points 11 et 13 de mon domaine, mais elle est encore usitée dans de nombreux parlers lorrains, et M. ML., *Gr. d. R. Spr.*, II, § 104, a eu tort de dire que les parlers actuels semblent ne plus la connaître.

2^o *ô*.

ô est encore usité partout au singulier, mais partout est combattu soit par *i*, soit par *ô*; et, bien que ni M. Haillant, *Essai*, p. 352, ni Hingre, *Monographie*, p. 37, ne le donnent, il est certain que ce n'est pas un emprunt récent de mes témoins au français. *ô* est en effet attesté dans de nombreux composés de formation ancienne, cf. non seulement *ô pô prê*, à peu près, 2 c, 4 a, 5 a, 21 a, *au-pô-prê* Hingre, mais *ô prôm*, tout récemment, bientôt

= au + a. f. *proisme*, 4, 5, 8' d, 9, 19 c, 22 a, au *prôme* Hingre, *auprême* Haillant, au *longe*, à côté de, Hingre, *aulainge* Haillant, etc., et aussi *pěčölèy* pissenlit, de 14 b.

Par contre, j'ai si rarement recueilli *ô* au pluriel, que je ne puis pas dire si nous sommes en présence d'une forme en recul, d'une extension analogique ou d'un emprunt au français.

Enfin il est bon d'indiquer que ce serait une erreur de voir dans *ā(z)* des localités 8-22 un représentant de l'ancienne forme *as* ; s'il est bien certain qu'*as* a existé dans notre région, cf. *NAL* 2529, 41, etc., il est non moins certain qu'elle en a disparu, et que la forme actuelle *ā(z)* est un développement assez récent d'*es*, comme je l'ai admis § 105, 1^o Quant aux formes citées par Adam, p. 54, et sur lesquelles M. ML., *l. c.*, semble s'être appuyé pour admettre qu'*as* survit encore en Lorraine, il est probable qu'il faut également les interpréter comme issues d'*es*.

§ 109. Emploi de « leur » comme pronom personnel tonique.

Cet emploi est attesté actuellement par la forme régulière *lū* dans l'aire 1-7 et les formes modifiées analogiquement *lũ* au Val-d'Ajol et *lô* dans l'aire 8-10, 16-22, cf. pour *lū* plus loin, p. suiv., et pour *lô*, § 127 ; au contraire les localités 11, 13-16 emploient *žô* pour le masculin et *žôl* pour le féminin. Notons en outre que le témoin interrogé au Val-d'Ajol pour l'*AL.* a indiqué *žžô* à eux c. 525 ; quant à *lū* de Ramonchamp, c'est une faute d'impression pour *lū*, comme j'ai pu le constater sur le carnet que M. Edmond a eu l'obligeance de me communiquer.

Si l'on s'en tient à ces faits, ils ne font que confirmer en les précisant l'opinion exprimée par M. Suchier, *Gr. Gr.*, 2^e éd., p. 766, qui considère cet emploi de « leur » comme un des traits les plus caractéristiques qui distinguent les parlers bourguignons des parlers lorrains, et qui ajoute, en s'appuyant sur la carte 525 de l'*AL.*, que l'aire de « leur » comprend aussi l'extrémité sud-est du département des Vosges. Nous aurions donc un cas intéressant où les parlers des deux vallées de la Haute-Moselle et de la Moselotte se joindraient aux parlers méridionaux de la Franche-Comté, tandis que Remiremont et les vil-

lages environnants s'accorderaient au contraire avec les autres parlers lorrains. Mais, comme on le verra § 128, les possessifs *lū(t)*, *zū(t)* de l'aire 11-16 supposent un pronom personnel *lū*, qui subsiste encore au point 12. Rare dans notre région, cette forme ne semble pas non plus exister dans les autres parlers lorrains, cf. Adam, p. 74, *AL.* c. 525; elle est au contraire très usitée dans les parlers franc-comtois, cf. notre carte 328, Vautherin, *Châte-nois*, p. 32, Contejean, *Montbéliard*, p. 244, etc. Malgré l'identité des formes actuelles, il est peu vraisemblable que *lū*, eux, soit le résultat d'une substitution de *lū*, lui, à une forme antérieure. M. ML., *Gr. d. R. S.*, II, § 76, donne l'explication exacte, avec des réserves qui me semblent excessives, et propose de reconnaître dans *u* la voyelle de *lu*, lui, qui se serait introduite dans « leur », avant la chute du *r* final.

Il faut donc en conclure que tous nos parlers ont possédé autrefois « leur », et que cette forme a été éliminée dans la région de Remiremont par *zō*, *zōl*. Les chartes de Remiremont appuient cette hypothèse, car elles emploient très fréquemment *lour*, cf. *NAL.* 2531, 47, 68, 83 *bis*, 84, 2542, 37, etc., et rarement « eux » p. ex. *eouz* 2542, 49. On peut donner une raison plausible de cette substitution. C'est au stade *lū*, supposé par *lū(t)*, *zū(t)* qu'elle a dû se produire. En effet, quand, par suite de la chute régulière du *r* final, *lur* issu de *lur* a abouti à *lu*, il y a eu identité entre le représentant de « leur » et celui de « lui », et c'est pour échapper à la confusion qui en résultait que les parlers de la région de Remiremont ont emprunté *zō*, *zōl* aux parlers voisins.

Cette explication, il est naturel de l'étendre aux parlers lorrains, dont l'adjectif possessif « leur » suppose également un pronom personnel *lu*. Or, si l'on remarque que, d'après Adam, p. 74, ces parlers sont assez nombreux, et que plusieurs sont même situés non loin de Nancy, on admettra que la carte 525 de l'*AL.* ne peut plus être interprétée comme l'a fait M. Suchier.

§ 110. *měy*, pronom possessif.

Tandis que *myen* de l'aire 1-18 et du témoin 19 a, 22 a, qui

est le féminin employé pour les deux genres, est un emprunt au français, l'aire 19-22 conserve une forme archaïque *měy*, encore assez répandue dans les Vosges, cf. Adam, p. 85, Horning, § 33, mais dont l'origine n'est pas assurée. Si théoriquement on peut hésiter, comme le fait M. H., à rattacher cette forme à *meus* ou à *mea*, la rareté de formes régulières du nominatif dans les textes anciens lorrains et du nord de la France, cf. sur ce fait ML., II, § 90, invite à reconnaître dans *měy* le représentant de l'ancien féminin *meie*; mais ce féminin devrait être *moie* et a été modifié suivant ML. et Schwan-Behrens, § 326, Rem., par l'influence analogique du nom. plur. masc. *mei* (*meus* a pu également causer cette action avant de disparaître).

§ 111. *sũ*, *stũt*, *sě*, pronoms démonstratifs.

On a déjà vu § 105, A, 6° que *sũ* représente un ancien type *cel. stũt*, qui n'existe plus actuellement qu'au Val-d'Ajol, représente de son côté l'ancienne forme *cestui*, avec un *t* final, dont il sera traité § 129. Enfin il est probable que *sě*, attesté dans beaucoup de localités des deux vallées, correspond au français *ce*, *cet*. On pourrait être également tenté d'admettre que *sũt*, usité dans quelques points voisins de Remiremont, cache quelque trace du féminin *cette*; mais l'absence de *sět* est une sérieuse objection contre cette hypothèse, cf. § 129.

§ 112. Désinence en *ě*, *ă* de la première personne du singulier de l'indicatif présent.

C'est une question délicate que celle de savoir si cette désinence qui, comme nous l'avons vu § 98, est en *ă* au Val-d'Ajol et en *ě* dans l'aire 1-8', 18-22 a appartenu autrefois à l'aire 9-11, 13-17, qui l'ignore aujourd'hui; mais cette question ne peut être résolue que si on établit l'origine de la désinence et si on en compare l'extension actuelle à l'état du Moyen Age.

Au point de vue de l'usage qui en est fait actuellement, elle est complètement inconnue des parlers lorrains autres que ceux de notre domaine, cf. Horning, p. 207, Adam, p. 167, et les cartes

de l'*AL.* 12, 13, 34, 763, 996, 1264, etc. En Franche-Comté, elle paraît avoir également peu de vitalité ; car, en dehors des points 23 et 26 de mon enquête, qui disent respectivement *ë* et *ö* (attesté exceptionnellement au point 24, cf. je prends L.), et des localités voisines du Val-d'Ajol, cf. P. Passy, *R. de ph. fr.*, 1892, p. 148, elle semble bien ne pas exister, cf. p. ex. Horning, *l. c.*, Vautherin, *Châtenois*, p. 35.

L'origine de cette désinence a été souvent discutée. M. ML., II, § 136, tout en citant les faits de notre région, la déclare incon nue. M. Horning, *Zeitschrift für Rom. Ph.*, XVII, p. 95, la rapproche, avec des formes recueillies dans le nord de la Suisse romande, d'une ancienne désinence *ois*, *oi*, relevée dans des documents franc-comtois, et déjà signalée par M. ML., *l. c.* M. Suchier, *Gr. Gr.*, p. 786, ne fait qu'enrichir la liste des documents du Moyen Age, et il adopte les vues de M. Horning, qui sont en effet très vraisemblables. « C'est à la phonétique, ajoute celui-ci, à expliquer le passage d'*ois* à *e* ; quant à *a* et *o*, ils ne font pas de difficulté ». *ë* lui-même n'en fait pas, ainsi que nous l'avons vu § 52, 1°. En ce qui concerne l'origine d'*ois*, *oi*, M. Suchier, *l. c.*, considère que c'est une propagation analogique de la terminaison régulière des verbes en *izo*, mais M. Philippon, *Rom.*, XLI, p. 596, XLIII, p. 540, y voit celle des verbes en *esco*, et sur ce point il est difficile de décider.

En tout cas, ce qui ressort des documents du Moyen Age, c'est que cette désinence *ois*, *oi* fut très usitée en Franche-Comté : j'en ai moi-même relevé de nombreux exemples dans les *Testaments de l'officialité de Besançon*, publiés par Ulysse Robert, t. I, 1901 (Collection de Documents inédits). Or si on laisse ici de côté les parlars du Doubs, on constate que, dans toute la région de la Haute-Saône limitrophe de notre région, cette désinence a à peu près complètement disparu. Puisqu'un tel recul a pu se produire en Franche-Comté, il n'est pas inadmissible qu'un recul analogue ait eu lieu dans notre aire 1-22. Or les documents de Remiremont nous ont fourni des exemples de la désinence *ois*, peu nombreux, il est vrai, mais après tout suffisants pour attester qu'elle a existé à Remiremont, cf. *juroix NAL.* 2531, 89, *reno[n]soiz*,

id., id., 104 (cette dernière pièce commence ainsi : « Nous Droyns, diz Malfrogas, borjois de Remi[re]mont »). Quant à supposer, comme on pourrait être tenté de le faire, que nos parlers auraient emprunté la désinence aux parlers franc-comtois, c'est une hypothèse sans preuve.

S'il faut donc admettre que les localités 1-8', 12, 18-22 ne sont qu'une partie d'une aire autrefois plus étendue, il faut en outre noter que la désinence y a pris un développement considérable. Actuellement elle se rencontre dans presque tous les verbes; les seuls qui l'ignorent totalement sont avoir, être, pouvoir, savoir et vouloir. Dans quelques autres la forme ancienne résiste plus ou moins; à côté de *krä*, je crois, de 2, 5 d, *wě*, je vois, de 18, 19 b, 21 a, 22 a, les témoins 1 a, 2 a, 5 a, c, 6 b, 8 c, 8' c, 18, 19 c disent *krěyě*, 20-22 *krăyě*, tous les témoins interrogés dans l'aire 1-8' et 18, 19 b *wěyě*, 12 a *wěyă* et 20 a, 21 a² *wăyě*, cf. aussi Hingre, *Monographie*, p. 89, *wayě* et *wé*; dans devoir la forme nouvelle semble avoir moins d'extension, 2 a dit *rděvě*, 12 a *rděvă*, 18 -*wě*, mais 2 c, 5 d *dô*, 19 c, 21 a, 22 a *rdě*, Hingre donnant à la fois *dě* et *dewě*, p. 96; enfin, dans connaître, en dehors de *knô*, employé par de nombreux témoins, 7 b a été le seul à dire *kěneě* et Hingre ne donne que *kěn'khě*, p. 97, et dans aller, cf. je vais c. 19, *nălě* est restreint au point 22, pour lequel Hingre donne à la fois *alě* et *vô*.

§ 113. Désinence en *t*, *tě* de la troisième personne du pluriel dans l'aire 19-22.

Cette désinence, déjà signalée par M. Horning, §§ 207, VIII, 209, VI et 261 *ad finem*, et par M. ML. II, § 139, mais sans que l'aire et les conditions en soient définies avec précision, représente l'ancienne désinence atone *ent*, et constitue une des survivances les plus remarquables de notre domaine; en effet elle a maintenu l'aire 19-22 en dehors d'innovations, qui se sont produites dans les autres localités, et elle a amené de son côté des reformatives analogiques, de sorte que les deux aires se sont nettement différenciées. Au reste l'aire 19-21, si conservatrice

qu'elle soit, commence à laisser pénétrer les traitements des parlers voisins.

Au présent de l'indicatif, les exceptions indiquées plus haut p. 159 *ô*, ont, *vô*, vont, *fô*, font, *sô*, sont, s'expliquent par la fusion de la désinence avec l'élément radical du verbe, mais, en dehors de ces formes, la désinence *t*, *lè* n'a reçu aucune atteinte; *kêrvô* crèvent c. 231 bis N. E. du témoin 22 a n'est qu'un fait accidentel, dû aux déplacements de ce témoin. La désinence du futur étant identique au présent d'avoir ne comporte pas d'observations particulières.

Mais, au subjonctif, à l'imparfait de l'indicatif et au conditionnel, la poussée des désinences sans *t* est très marquée. Au subjonctif, d'après aillent c. 15, 19-22 disent *nălêste*, mais 21 a se rattache avec *nălîs* aux autres parlers; de même, si 19 c² (dans une réponse faite à un autre moment), 20 a disent *săste*, soient, 19 c, 20 a, 21 e² (par rectification immédiate), 22 a *săwêste*, sachent, 19 a *vnêste*, viennent, 19 c, 21 a disent *sîs*, 21 a, e *săwîs*, 19 a, 21 a *vnîs*, 21 a *fěyîs*, fassent, etc. A l'imparfait, *têt*, étaient, a été employé par 19 a, b, 20 a, 22 b, *těyt* par 21 e, *ăwêt*, avaient, par 20 a, 22 b, *-ěyt* par 21 d, *vlêt*, voulaient, par 22 b, *-ěyt* par 21 d, e, mais *tî* par 21 a, 22 a, *ăwî* par 19 c, 21 a, *vli* par 19 c, 21 a, 22 a; 19 a n'a répondu *fěyêt* qu'après avoir dit *fyî*, faisaient, et de même *nălêt*, allaient, de 19 b est une rectification immédiate de *nălî*, etc. Enfin, au conditionnel, 20 a, 21 d, 22 b disent *êrôt*, auraient, 21 d *pûrôt*, pourraient, et *vûrôt*, voudraient, mais 21 a, 22 a disent *êrî*, 21 e *pûrî* et *vûrî*. On remarquera que les formes en *î* ont été surtout indiquées par les témoins 19 c, 21 a, 22 a, qui sont quelque peu suspects, parce qu'ils ont voyagé et ont été interrogés en dehors de leur localité d'origine, mais 19 a, b, 21 e les emploient également, quoique plus rarement.

Quant au parfait, des réactions analogiques variées et dont on reparlera § 138 n'ont laissé dans l'aire 19-22 que quelques formes avec *t*: *ăste*, eurent, 19-22, *făste*, furent, id., *păste*, purent, 21 a, e, 22 a, etc.; en outre Hingre, *Monographie*, pp. 56 et

61, signale *eürte* et *feurte*, d'aspect plus archaïque, et qui semblent avoir disparu.

Le traitement des phonèmes qui précèdent la désinence *t*, *te*, appelle en outre un examen particulier ; car des modifications analogiques assez nombreuses ont eu lieu, surtout à l'indicatif présent. Quand le radical est terminé par une voyelle, la désinence est toujours précédée à l'indicatif présent d'un *y*, qui s'était vraisemblablement développé régulièrement au stade *ent*, v. p. 41, cf. p. ex. *wëyte*, voient, 19 c, 21 a, Hingre, *Monographie*, *buete* de *biè*, lessiver, p. 73, *préete*, de *périè*, prier, p. 75, *louete* de *lwa*, louer, p. 76, qu'il faut lire *buyte*, *préyte*, *luyte* ; après *i*, le *y* est peu saisissable, et j'ai noté *ôfit*, enflent, 21 a ; mais Hingre note *-iete* p. ex. p. 72, 74, qui doit être lu *-iyte* d'après son système graphique. De même on a vu plus haut que quelques témoins emploient à l'imparfait une désinence *ÿte* ; mais *ët* tend à l'emporter et, au conditionnel, *ôt* est la seule forme actuelle.

ôt du conditionnel est évidemment refait d'après les deux premières personnes du singulier qui sont en *ô* ; mais à l'imparfait, l'origine d'*ët* est plus embarrassante, car, au singulier, *éy* est encore actuellement plus usité qu'*ê*, et Hingre ne donne même que la forme *èe*, qu'il faut lire *éy*, alors qu'il ne donne pour le pluriel qu'*ête*. Il est donc possible que le *y* soit tombé ici par réduction et non par analogie.

Quoi qu'il en soit, l'analogie a joué un rôle important à l'indicatif présent ; les parlers de l'aire 19-22 ont tendu à refaire le radical de la 3^e pers. du pluriel sur celle du singulier, de là les formes *bwëyte*, boivent, 19 c, 21 a, *rdëyte*, redoivent id., *sëyte*, savent, 19 c, 20 a, 21 a, 22 a, où la consonne labiale du type latin a disparu ; de même *craete*, croient, Hingre p. 89, est refait sur *cra*, ainsi que le montre le traitement de *krôy*, craie. Dans plusieurs verbes dont l'infinitif est terminé par *r*, la 3^e pers. du pluriel est en *rt*, p. ex. *pôrte*, pondent c. 687, à côté de laquelle la forme plus ancienne *päinte* existe encore au point 19 ; cf. aussi *fuete* et *furte*, fuient, Hingre, p. 93, *rçurte*, reçoivent, id. p. 94, *môrtte*, moulent, id. p. 92,

môrti 21 a, à côté de *môlti* 19 c. C'est également ainsi que s'expliquent *pyærti*, peuvent, et *yærti*, veulent, bien que les cartes 606, 806 pouvoir, vouloir ne présentent pas les formes d'infinitif, d'après lesquelles elles sont refaites; mais Hingre, pp. 97 et 98, donne encore *ieure* et *pieure*.

§ 114. Deuxième personne du pluriel de l'indicatif présent et de l'impératif.

Des deux types de désinences, qui se disputent notre domaine, l'un, qui occupe 8, 8' et 12 sous la forme *ă* et 11, 13-15 sous la forme *ĕ*, correspond au fr. *ez* < *atis* (phonétiquement il est possible qu'*ă*, *ĕ* représentent un ancien *eiz* < *etis*, cf. § 52, 1^o, avec cette réserve cependant qu'il serait surprenant qu'il n'existe aucune trace du troisième traitement *ġ* dans la région de Remiremont), l'autre en *i*, qui occupe tous les autres points, est la désinence étymologique des verbes en *ir*, tels que venir, etc. Sur l'extension ancienne de cette dernière forme, cf. ML., II, § 138; aujourd'hui elle est assez rare dans les parlers lorrains, en dehors de notre domaine, cf. Adam, p. 169; M. Horning ne l'a recueillie qu'à La Bresse. Ainsi les deux types de désinences ne survivent l'un et l'autre que dans une partie des localités; mais, dans chacune des aires, ils ont eu une telle force d'expansion qu'ils ont éliminé la forme concurrente. Tout au plus *vlă* voulez c. 807 de l'aire 19-22, où il est du reste combattu par *vli* qu'ont employée 19 c, 21 e, 22 a, conserve dans l'aire d'*i* une trace de l'autre type, que *vlă* continue la désinence correspondant au fr. *ez* ou l'ancienne désinence *eiz*, *oiz*.

§ 115. Deuxième personne du pluriel de l'indicatif présent d'avoir et du futur.

Si l'on écarte la forme particulière au point 21, *i*, avez, toutes les autres formes d'avez c. 69 et du futur, cf. p. ex. aurez c. 76, procèdent du même type ancien *eiz*, *oiz* < *etis*, qui a peut-être laissé d'autres traces dans notre domaine, cf. le paragraphe précédent. Si le traitement de la voyelle ne se superpose pas dans toutes les localités, ceci provient sans doute de ce que *e*, avez, s'étant fermé

dans plusieurs localités, cf. plus haut § 105, B, 2°, n'a pas pu suivre le développement en *a*, *o* qui a été celui d'è, comme nous l'avons admis § 52, 1°. D'autre part il s'est produit dans les formes d'avez un allongement particulier.

§ 116. *ī* au singulier de l'imparfait de l'indicatif, et *ā* à la 3^e personne.

Les nombreuses modifications analogiques, qui se sont produites dans ce temps, v. § 137, ont laissé subsister dans l'aire 19-22 une flexion fort rare de 3^e personne en *ī*, cf. buvait c. 103, etc. Dans les autres points de notre domaine, elle persiste encore au point 11, conservée par la terminaison *ōr* de l'imparfait prochain non seulement à la 3^e pers. mais aux 2 autres, cf. *ē fōlitōr* fallait c. 333 de 11 a, c, *j'ēvītōr*, j'avais, de 11 a, *kmōsitōr*, tu commençais, de 11 c. En dehors de notre domaine, elle n'a été relevée qu'en quelques points; Adam donne *te veyī*, *ē veyī* pour Ban-sur-Meurthe (c. Fraize, a. Saint-Dié) et *i falior*, il fallait, pour Saales (Vosges annexées); dans les cartes de l'*AL*. on peut noter à Fraize, point 78, *budjī* bougeait c. 155, *ēbātēī* commençait c. 312, et à Sainte-Marguerite, près de Saint-Dié, point 86 *bvi*, buvait c. 103, *kūzī* cousait c. 332, *vikī* vivait c. 1405, etc. Toutes ces formes contiennent une ancienne désinence *ive* < *iba*, très peu attestée au Moyen Age, mais précisément dans des documents lorrains, cf. Schwan-Behrens, § 341, Rem., et Horning, § 209, dont la réserve est ici excessive.

La désinence en *ī*, tout en ne subsistant qu'à la troisième personne, a pris dans l'aire 19-22 un tel développement qu'il n'y reste qu'une faible trace de la désinence correspondant au français *ait* < *ebat*, à savoir *tā* était c. 325.

Cette dernière désinence a également disparu de tous les autres points de notre domaine, sauf au point 12, où elle est au contraire la désinence régulière, cf. commençait c. 203, etc.

Pour la 3^e pers. du sing. du conditionnel, cf. § 137.

§ 117. Subjonctif.

On a vu § 102 que la formation régulière du subjonctif est,

à toutes les formes du singulier, en *ēs* ou en *æ̃s*, c.-à-d. une flexion d'imparfait, cf. plus loin § 139. En dehors des verbes avoir et être, il ne subsiste plus guère de formes provenant du présent. Hingre cite pour La Bresse *faisse* à côté de *faiyēsse*, *fasse*, p. 97, *saiche* à côté de *sawēsse* et *seūsse*, *sache*, p. 99, et *dèche*, refait sur *saiche*, à côté de *dewēsse* p. 96 ; mais je n'ai plus obtenu aucune de ces formes. Par contre, de même qu'il cite p. 93 la formule *Dié vós condusse*, en notant que le subjonctif est ailleurs *condhesse*, j'ai relevé de même *dyæ̃* ou *l bō dyæ̃ vō kōdūs* chez les témoins 1 c, 5 a², c, f, 6 b, 7 c, 9, 19 c, tandis que d'autres témoins emploient dans cette expression la forme usuelle ailleurs : *kōdjēs* 2 c, 4 a, 5 a, -*hēs* 16 b, 21 a, -*æ̃s* 14 a ; on remarquera au reste que le *s* de *kōdūs* est déjà analogique. En outre 22 b a employé *fěy*, *fasse*, qui est aussi une forme en partie refaite d'après le radical du verbe.

Outre cette survivance, le pluriel en présente une autre : la flexion de toutes les personnes est, on l'a vu, partout en *īs*, sauf au point 12 qui emploie celle du singulier et dans l'aire 19-22 qui conserve une forme spéciale à la 3^e pers. Le *s* final de cette désinence *īs* provient évidemment du singulier *ēs*, *æ̃s* ; la forme antérieure *ī* est encore conservée au point 12 qui dit *ī* au pluriel d'avoir et *sī* au pluriel d'être. (Le témoin de l'*AL.* a également employé *dhī*, *finīsī*, disiez, finissiez, cf. *Atlas Linguistiques des Vosges*, p. xviii.) Dans les autres localités, *ī* subsiste à peine : je ne l'ai recueilli que dans une formule de bienvenue qui commence à vieillir, *bēnā sī vō* chez les témoins 5 b, c, d, tandis qu'à La Bresse, suivant Hingre, elle est refaite et se dit *bénian sinse vós*, s. v^o *bénian* de son Lexique.

Cf. aussi plus loin, § 139, pour la 3^e pers. du subjonctif du v. avoir.

§ 118. Parfait et autres formes.

Il reste enfin quelques formes d'origine ancienne, qui survivent dans différentes localités, mais accompagnées de tant de modifications analogiques, qu'il est difficile de les exposer séparément et qu'il vaut mieux les réserver. C'est le cas des formes

de parfait fort, qui survivent particulièrement au Val-d'Ajol, ainsi qu'on l'a déjà signalé § 103, et des formes anciennes des parfaits d'avoir, pouvoir, savoir, cf. plus loin § 138.

De même on verra § 143 que les réactions analogiques, qui ont atteint les formes du singulier de l'indicatif présent des verbes en -ir non inchoatifs, laissent parfois subsister dans une partie des localités des formes anciennes, telles que *myæ*, meurt, chez les témoins 11 b, 14 a, 15 b, *ô*, entend, au Val-d'Ajol, etc.

Cf. encore § 133 l'indicatif présent du v. être et § 135 l'impératif de venir.

§ 119. Emploi des formes verbales.

Si les faits que nous avons à rapporter ici sont peu nombreux, l'un d'eux est fort important et constitue un des traits les plus caractéristiques de nos parlers. Il s'agit de l'emploi de l'auxiliaire avoir avec les verbes intransitifs ou pronominaux. Nos parlers conservent encore fidèlement cet ancien usage ; l'auxiliaire être ne fait que commencer à apparaître, l'emploi en est tout à fait sporadique et individuel, cf. être *L. ad finem*, et il n'est pas douteux que l'introduction en est due à l'influence du français. Outre ce fait, nous n'avons à indiquer ici que l'emploi assez fréquent que nos parlers font d'« en aller » sans pronom réfléchi, cf. s'en aller *L.*, sauf à l'impératif où le pronom existe à peu près partout. Mais si le premier de ces deux faits, isolé, récent et dont le développement est très particulier, atteste certainement un emprunt au français, il n'en est pas de même du second, qui doit être considéré comme dû à un changement spontané.

§ 120. Ancienne flexion nominale.

Il subsiste encore quelques traces de l'ancienne flexion nominale. On a déjà vu § 37 qu'un certain nombre de substantifs ont, dans toutes les localités, sauf au Val-d'Ajol, une terminaison *ε*, *ê* issue d'un groupe *rs*, dont le *s* représente l'ancienne flexion de nominatif. On a vu également § 55 que les anciens nomina-

tifs pluriels *stuit* et *trestuit* sont encore usuels à peu près partout, naturellement sans valeur casuelle, *tō* étant limité aux témoins 7 a, 11 a, c, 15 a et *tōrtō* au seul témoin 11 a.

Enfin il faut signaler que l'a. fr. *iere* < *ator* après palatale (cf. ML., II, § 489) a survécu, sous les formes (y)*ēr*, (y)*ēr*, comme suffixe de nom d'agent, notamment dans les trois mots chasseur c. 167, faucheur c. 337, pêcheur c. 559. Ces trois cartes nous le montrent en voie de recul dans la région de Remiremont; il a déjà complètement disparu des localités 11, 13-15, et dans les trois points limitrophes 12, 16, 17, le suffixe (y)*ū* commence à s'y substituer. En dehors des trois mots cités, (y)*ēr* est fort déchu, même dans les deux vallées; je ne l'ai relevé, en outre, que dans *byǣēr*, bûcheron c. 126, au point 19 (dérivé d'un verbe *byǣē*, bûcher *L.*), et que Hingre donne aussi s. v. *bieuchère*.

§ 121. Genre des substantifs.

Quelques substantifs conservent encore dans un nombre variable des localités le genre de leur type étymologique, tandis qu'ailleurs il a reculé sous l'influence du français, ainsi que le prouve la coïncidence du genre récent et de celui du français. Le féminin ancien est conservé dans lézard c. 452 < *lacerta* partout, épi < *spica* partout, sauf chez 13 a, b, poison c. 593 dans la majorité des localités; le masculin l'est de même dans herse c. 408 < *hirpice* partout, cf. plus loin § 151 pour le traitement des consonnes, fourmi c. 360 dans la plus grande partie de domaine comme l'a. fr. *fourmi*z, dent chez les témoins 3 c, 4 c, 5 a, 6 a, 8' b, 10 c, 17 f, 21 e, *rǣy*, rouille *L.*, conformément au type archaïque du fr. *rouil* *D.G.* chez 6 f, 11 d, 12 a, 13 a, 19 a, 21 a, 22 a, *órmār*, armoire c. 44, comme en ancien français (les réponses des témoins n'ont pas permis de discerner le genre de ce mot pour toutes les localités). On peut encore considérer le féminin de rhume c. 659 comme une survivance, car l'ancien français a également connu cette innovation, cf. Darmesteter, *Cours de gr. hist. de la langue franç.*, 2^e P., Morph., p. 53, Delagrave, 1897, et de même celui de squelette c. 728, qui a existé également

en français, cf. id., p. 51. Mais quand l'innovation est propre à nos parlers, il est difficile de se prononcer; et s'il semble bien que dans lièvre c. 454 le féminin recule devant le masculin, on ne peut cependant pas affirmer qu'il a couvert tout le domaine; le fait est encore plus douteux en ce qui concerne le masculin d'herbe c. 406 et de perdrix c. 571, cf. § 144.

§ 122. Adjectif.

A. Formation du féminin.

Quelques féminins de formation archaïque survivent encore dans une aire plus ou moins restreinte, non seulement *grā*, qui est usité, en dehors du nom composé grand'mère, devant le nom dans la plupart des localités, mais encore *fwô*, *mëëā* et *-e-*, qui sont également assez fréquents; quelques témoins ont même employé *fwô* en fonction d'attribut, cf. grand, fort, mauvais *L.* Notons aussi l'ancien féminin avec *d* de vert c. 787 dans les localités 1-8', 12.

B. — Ordre des mots.

On sait que l'adjectif est préposé au substantif dans les parlers lorrains beaucoup plus fréquemment qu'en français. M. P. Passy déclare même, *Revue de phil. fr. et prov.*, 1896, p. 146, qu'au Val-d'Ajol l'adjectif qualificatif précède toujours le substantif. Le participe a été entraîné dans *pri lāsē* lait caillé c. 437, très fréquent dans les deux vallées. Mais actuellement, bien que le français populaire même présente souvent cet ordre, cf. « c'est un rouge bouquet » de 13 a c. 351 N. E., « il a un gros court bec » de 8 a en parlant du bouvreuil *L.*, l'adjectif tend à se déplacer, sous l'influence du français; et si blanc, bleu, fin, noir *L.* ont été préposés par un nombre appréciable de témoins, cf. aussi *piit rūj grōžēy* 2 b, *grōs byāē g.* 1 b, 8 a, s. v. groseille *L.*, *en pēit nēr ēābr* 2 a, s. v. cellier *L.*, *rō lāsē* 17, 19, 21, 22, premier lait de la vache qui a vélé, c. 438, vert c. 787 ne l'a été que par un seul, 5 a.

§ 123. Syntaxe.

1° Syntaxe de l'article.

Nous n'avons à signaler concernant l'article que peu de faits, l'absence de l'article dans l'expression « aller à la messe », cf. c. 493 N. E., et dans « aie patience » de 5 c, cf. avoir *L.*

2° Préposition.

L'usage des prépositions présente quelques survivances, l'absence d'à après le verbe ressembler, cf. la c. 653, le développement ancien d'à entre faire et un verbe suivant, cf. la c. 1, attesté au moyen âge dans *li feist ai aivoir NAL.* 2531, 78. constructions qui toutes deux reculent actuellement sous l'influence du français, l'emploi de « de » dans des phrases telles que « je n'en ai pas, j'en ai de besoin », cf. de *L.* En ce qui concerne l'absence de « de » après « douter » au sens d'avoir peur, cf. peur, *L.*, il est difficile de décider si nous avons affaire à une survivance ou au contraire à une innovation analogique qui serait de date récente.

CHAPITRE IV

CRÉATIONS DE FORMES NOUVELLES

L'importance de ce chapitre ne doit pas se mesurer à sa longueur. Il est aisé de comprendre que le nombre des formes créées par nos parlers ne peut pas être considérable ; mais c'est un fait capital au point de vue de leur vitalité, qu'ils aient été capables d'en créer plusieurs, exactement quatre. De ces quatre, trois sont des formes pronominales, une seule est verbale, mais c'est la plus intéressante, car les trois premières peuvent à la rigueur passer pour des faits lexicaux, tandis que celle-ci est vraiment une création morphologique. Il faut enfin ajouter, et ceci n'est pas non plus pour surprendre, qu'une seule de ces innovations, à savoir le nouveau pronom réfléchi de l'aire 17-22, cf. le § suivant, appartient en propre à notre domaine, et que les autres existent aussi dans d'autres parlers lorrains.

§ 124. Formes pronominales.

1° Démonstratif.

Malgré la grande variété des formes, cf. celui-ci, celle-ci, celui-là, celle-là c. 141 et 142, on voit nettement que des formations nouvelles, composées essentiellement de « l'autre » + « ci, là », occupent une aire cohérente 1-15, tandis que l'aire 16-22, tout en les connaissant, emploie surtout des formes plus anciennes *sěsř*, *sělä*, *sělsř(t)*, *sěllä(t)*. Dans l'aire 1-15, le point 5 est le seul à employer encore une forme ancienne de féminin *sěllōt* ; les faits sont plus compliqués dans la vallée de la Moselle, les deux types de pronoms y sont actuellement en lutte. Mais il n'est pas douteux, malgré les données de mes cartes, que les formes nouvelles existent dans toutes les localités et que l'absence d'une forme dans tel point de ces cartes provient de la

méthode de mon enquête ; c'est ainsi que je n'ai pas recueilli « l'autre + la » à La Bresse, où cependant Hingre, *Monographie*, p. 51, signale l'existence de *l'aute-late* comme de *l'aute-cite* et pour les deux genres.

Ces pronoms nouveaux existent sous des formes diverses dans de nombreux parlers lorrains, cf. Adam, p. 57 sq., et *AL. c.* 207, 208. Par contre il est important de noter que l'innovation est, dans nos parlers, localisée au singulier, cf. les N. E. de mes cartes 141 et 142, et qu'elle n'existe au pluriel que dans des localités assez éloignées de notre domaine, cf. Adam, p. 64. Pour les différentes modifications qu'ont subies ces pronoms, v. plus loin, § 139.

2° Réfléchi.

Nous avons indiqué § 92 que les parlers de l'aire 17-22 emploient, avec la valeur du réfléchi français soi-même, dans les phrases à sujet impersonnel, une expression particulière, formée d'« une gent » + le pronom de la 3^e pers. du singulier + « même ». Le pronom personnel est ordinairement le masculin *lè*, seul 20 a employé le féminin *lèy*, et dans ce cas nous avons affaire à une modification récente et peut-être individuelle, amenée par le genre d'« une gent ». La nouvelle expression n'est en effet qu'un renforcement, au moyen d'« une gent », de *lè môm*, qui équivaut, dans l'usage de ces parlers, au français soi-même. Cette innovation est propre à la vallée de la Moselotte ; non seulement elle est inconnue de toutes les autres localités de notre domaine, mais il semble bien, si l'on en juge par le silence des recueils lexicologiques, qu'elle n'existe nulle part ailleurs.

3° Emploi du pronom personnel précédé de « tout + par » au sens de seul.

Tous nos parlers sont d'accord pour employer les différentes formes toniques des pronoms personnels en combinaison avec « par », le plus souvent précédé de « tout » masculin (ou féminin avec le pronom féminin de la 3^e personne), au sens du fran-

çais seul, surtout en fonction d'attribut, cf. seul c. 707 et *L.*, et *Pè-lé*, Hingre. *ī pèlè* de 21 a montre que l'expression peut également être prise qualificativement, mais cet usage est rare. Elle est très usuelle dans les parlers lorrains, comme on le voit par les données de l'*AL.* et *Tot Pai Lu* Haillant; elle l'est également dans les parlers franc-comtois, avec ou sans « de », cf. *Tout pã lu* Vautherin s. v. *Pã*, (*tu*) *d pè lü*, Grammont s. v. *pè*, *tü d pè lè* Boillot, p. 372, etc. Le développement de cette expression n'a rien de surprenant : il se rattache aisément à des emplois de la préposition *par* en français tels que : il a fait cela par lui-même, etc. ; et le groupe *de par* présente dans l'ancienne langue des acceptions analogues. Mais le français n'a pas poussé le développement sémantique aussi loin que nos parlers, qui en ont fait un véritable composé pronominal.

§ 125. Imparfait prochain.

La création la plus importante de nos parlers est celle d'un imparfait prochain, cf. § 101 B. La particule *ôr*, réduite parfois à *ô* aux points 13 et 14, cf. p. ex. *trèvèyètô*, je travaillais, 13 a, *èvètô*, j'avais, 14 a, qui est le signe de cet imparfait, n'est autre que l'adverbe *or*, ainsi que G. Paris l'a reconnu R., X, pp. 601-609 ; il s'est soudé au verbe quand il avait encore le sens temporel, mais, comme me l'a fait observer M. Meillet, c'est aussi parce qu'il a perdu sa valeur propre d'adverbe de temps qu'il a pu se réduire au rôle de simple particule verbale.

Tout souvenir de son indépendance ancienne n'a pas encore disparu, car Hingre signale, *Monographie*, p. 105, qu'à La Bresse « la particule de négation peut s'intercaler entre le verbe et l'adverbe, mais seulement à la 3^e personne tant du singulier que du pluriel : *el ne vélî mi-t-ôre* — il ne voulait alors pas, *el ne vélète mi-t-ôre* — ils ne voulaient alors pas » ; toutefois personnellement je n'ai pas observé le fait, qui semble au moins très déchu, et qui certainement n'existe pas dans la région du Thillot.

Bien que ma méthode d'enquête ne m'ait pas permis d'obtenir de chacun de mes témoins une série complète de formes et que même aux points 3 et 18 je n'en aie recueilli aucune, les faits

dont je dispose sont assez nombreux pour qu'on puisse en dégager les traits principaux de l'usage de nos parlars.

Or, si ceux-ci connaissent tous l'imparfait prochain, les formes en sont extrêmement variées. En effet, d'une part, la particule *ôr* s'est soudée à des états divers de l'imparfait ordinaire, et, d'autre part, à la suite de cette soudure, l'analogie a produit des phénomènes d'extension d'emploi.

Au premier point de vue, on a des formes où *ôr* est précédé de *χ* ou *t*, c'est-à-dire qui datent d'une époque où les consonnes finales des désinences étaient encore régulièrement prononcées devant voyelles, cf. *pōsēχôr* 21, je croyais c. 233, *sēwizôr* 9, *sā-* 16, nous savions c. 687, etc., *sērētôr* 5, *sārītôr* 20, il serrait c. 705, *ēvītôr* 15 c, ils avaient, etc., mais à côté de ces formes, il en existe où les consonnes *χ*, *t* manquent devant *ôr*, et qui sont par conséquent de formation plus récente, cf. *tīôr* 4 c, ils étaient, etc.

On a vu § 101 A que les localités 9, 10, 14-22 hésitent au singulier entre *ê* et *éy*; mais l'imparfait prochain n'a des formes avec *y* que dans l'aire 20-22, cf. *āwēyôr* 22 a, j'avais, *āwēyχôr* 21, tu avais c. 70, etc., où elles sont du reste en rivalité avec des formes sans *y* comme *āwēôr* 21 a, etc. On se rappelle aussi que, suivant le § 116, la terminaison *ītôr* de Remiremont y conserve au singulier une ancienne flexion *i* disparue dans l'imparfait ordinaire. Enfin on trouve des formes de singulier où toute la désinence de l'imparfait ordinaire a été absorbée par la particule, cf. *tôr* 2, 5 c, 6 a, 8 a, 8' c, 9, 15 a, 19 c, était c. 325 et *L.*, etc.

Des modifications analogiques se sont encore ajoutées à cet état si complexe. Bien que 11 et 13 possèdent, comme 12, une désinence *ô* au singulier, en concurrence avec *ê* aux trois personnes au point 11, mais unique aux deux premières aux points 12 et 13, cependant seul 12 présente des formes d'imparfait prochain avec *ô*, cf. *kūχôχôr* 12 b, tu cousais, *ētôχôr*, 12 c, j'étais, etc.; par conséquent des formes analogues avec *ô* ont été éliminées aux points 11 et 13 par la poussée des formes avec *é*, cf. *fēyēχôr* 11 d, je faisais, *dēhētô*, -r 13 a, tu disais, etc.

D'autre part ζ et t qui précèdent si fréquemment la particule appartiennent étymologiquement, le premier aux deux premières personnes, le second aux troisièmes. Mais la propagation analogique s'est exercée dans les deux sens, et l'on trouve dans la plupart des localités soit des formes avec ζ aux troisièmes personnes, soit des formes avec t aux deux premières, cf. *ëwëzôr* 9, il y avait c. 71, *lîzôr* 9, étaient, *këjëtôr* 2 c, je cherchais, *sëvîtôr* 2, 7, nous savions c. 687, etc. Cependant l'aire 19-22 ne paraît conserver un usage plus conforme à l'état ancien ; parmi les faits que j'y ai recueillis, je n'en ai pas observé où ζ , t aient franchi leur domaine primitif, et ceci concorde avec l'indication de Hingre, *Monographie*, p. 105, d'après laquelle, à La Bresse, « *ôre* peut se relier par l'euphonique ζ aux deux premières personnes du singulier et du pluriel.... [et] la liaison avec t est nécessaire avec la troisième personne du singulier et... avec la troisième personne du pluriel ».

La localisation des différents types de formation appelle quelques observations. On comprend en effet que tous ne soient pas également usités partout et que, grâce à l'action de l'analogie, chacun d'eux ait un domaine où il soit particulièrement développé. On a déjà vu que les formes en *ëyôr* ne subsistent que dans l'aire 20-22. Celles où *ôr* est postposé sans consonne de liaison sont également rares ; je n'en ai relevé que dans quelques localités des deux vallées : *äwëôr* et *tîôr* déjà cités, *äwîôr* 21, ils avaient. Des deux terminaisons *tôr* et *zôr*, la première a été employée seule dans l'aire 1-8' et au point 13, au contraire c'est *zôr* qui existe sans rivale aux points 9, 12, 16 (le point 10 m'a fourni trop peu de formes pour en pouvoir tirer une conclusion) ; dans les autres localités les deux terminaisons sont en présence, dans l'aire 19-22, comme on l'a vu, conformément à l'état ancien ; mais ailleurs le souvenir de leur valeur primitive paraît perdu ; par exemple 14 a dit à la fois *ëvëtô*, j'avais, et *dwëzôr*, il devait, 15 a *dëbëzôr*, tu disais, mais *pôsëtôr* je croyais c. 233, 17 a *fëyîzôr*, vous faisiez, mais *dwëzôr*, il devait, etc.

Enfin les formes du singulier où *ôr* a absorbé l'élément désinentiel n'existent que dans une partie du domaine, à savoir dans

les aires 1-11 et 19-22 (c'est sans doute par hasard que je n'en ai pas recueilli aux points 10 et 20) ; dans les autres localités je n'en ai relevé aucun exemple et il semble qu'elle y soit inconnue : cf. *tôr* déjà cité, *bŭjôr* 2 bougeait c. 108, *ěbôěôr* 2, 22 commençait c. 203, *pŭyôr* 2, 4, *pwăyôr* 21 je pouvais c. 609, *sěrôr* 6 serrait c. 705, *ăwôr* 19 c, 22 a, *ěvôr*, j'avais, *pŏsôr* 1 c, je pensais, *pwălôr* 5 a, je parlais, *lărmôr* 7 a, il pleurait, *pětôr* id., je partais, *răplisôr* 11 a, tu remplissais, *kěnčôr* 19 b, je connaissais, *fŭmôr* 19 a, je fumais, *rěpôr* id., je remplissais, *dwôr* 22 a, tu devais, cf. c. 251 N. E.

CHAPITRE V

INNOVATIONS ANALOGIQUES

§ 126. Article.

La forme de l'article *ī*, qui équivaut pour le sens au français au et est usité partout sauf par 11 a, c et 13, est évidemment refaite sur *dī*.

L'origine d'*ō*, article pluriel, est plus douteuse, cf. § 108, et aussi § 106 ce que nous avons dit concernant le développement de *lō* et *dō*.

§ 127. Pronoms personnels.

1° *ē*, *ēl*, *ēl*, *ēll*, *il*, *ils*, *elle*, *elles*.

Le pronom masculin soulève des questions délicates: la voyelle *ē* représente-t-elle par développement régulier l'*i* d'une ancienne forme *il*, l'*e* d'une ancienne forme *el*, ou a-t-elle subi l'influence analogique du pronom féminin? L'hypothèse que le pronom masculin provienne d'*el* est peu vraisemblable, car *el* est neutre dans l'ancienne langue, et de plus ne paraît pas se trouver dans les documents médiévaux de la Lorraine. Par contre l'hypothèse qu'*ē* est refait sur *ēl*, *elle*, est favorisée par l'existence d'une forme *ē*, *il*, qui s'emploie quand le pronom est postposé, ainsi que l'indique Hingre, *Monographie*, p. 47, et qui survit aussi dans la particule interrogative *tē*, cf. § 130, 4°.

D'autre part, Hingre signale une forme de pronom féminin *ēle*, usitée comme *ē*, et évidemment refaite sur la forme du masculin *ē*.

2° *lē*, *lui* tonique.

Cette forme, employée dans l'aire 8-10, 16-22 et par le témoin 5 g, est certainement postérieure à *lū* des autres localités et témoins; mais l'origine en est obscure; peut-être est-elle refaite

sur *lëy*, elle, de même fonction. Elle paraît être inconnue aux parlers orientaux en dehors de notre région ; je ne l'ai notée que dans les points indiqués plus haut et à Gérardmer, d'après Horning, § 202.

3° *lõ* et *lũ*, eux, elles.

lũ, qui appartient aux points 12, a déjà été expliqué § 109.

Quant à *lõ* de l'aire 8-10, 16-22, c'est également une forme analogique, qui n'existe à ma connaissance que dans ces localités, et qui est refaite sur *nõ*, *võ*.

4° Pronom de la 2^e personne du singulier.

A. En fonction de sujet.

L'interprétation des formes *tẽ*, *tè*, *t*, usitées devant les verbes, est délicate. On admet souvent qu'elles sont issues de *tu* par un développement phonétique particulier, cf. ML., *Gr. d. R. Spr.*, II, § 78. Mais on admet aussi qu'elles représentent étymologiquement le pronom complément proclitique, qui s'est substitué à *tu* par propagation analogique, cf. pour des faits analogues en ancien français, Brunot, *Histoire de la langue française*, I, p. 419, 420. La persistance de *tũ* dans les phrases interrogatives, quand le pronom est postposé, dans l'aire 11, 13-17 et chez le témoin 8 c appuie fortement cette interprétation, du moins pour notre région. *tũ* n'est sans concurrent que dans les points 11, 14, 15 ; aux points 13, 16 et 17, il cède plus ou moins aux formes nouvelles, 13 a dit déjà *t lét*, l'as-tu ? , 16 a *finirẽ* *tẽ*, finiras-tu ? et 17 a *èt*, as-tu ? Dans la vallée de la Moselle, *põs tũ* de 8 c constitue la seule trace que nous ayons relevée de *tũ* ; rappelons enfin que le témoin interrogé par M. Edmond au Val-d'Ajol connaît encore l'emploi de *tũ*, cf. mon *Atlas*, p. xviii. Il existe également dans beaucoup d'autres localités lorraines, bien qu'on n'ait pas signalé le fait, cf. Haillant, *Essai*, p. 362, *AL.*, c. 84, 85, 358, 575, 1416, et *tu* a même donné naissance à *ju* d'Uriménil « qui n'est jamais qu'interrogatif, ex... *á ju*, ai-je ? ».

B. — *tũ* après l'impératif.

tũ non seulement s'est maintenu dans les conditions qu'on vient de voir, mais il s'est substitué au pronom complément après l'impératif dans les localités 11, 13-16 ; toutefois *tũ* n'est devenu

exclusif qu'aux points 11, 13, 14; dans tiens-toi, cf. toi *L.*, 15 a a dit *tè* et 16 a *tè*, dans assieds-toi c. 48, 16 a a dit *tè*, et dans tais-toi c. 739, 16 b a employé successivement *tè* puis *tî*.

5° « Je » pronom sujet de la 1^{re} pers. du pluriel.

La substitution de « je » à « nous », dont l'extension est considérable dans les parlers lorrains, cf. Adam, p. 69, comprend dans notre domaine des localités 9-11, 13-17; la position géographique de 16 et 17 explique qu'il s'y produise quelque flottement. Du reste les témoins 16 b, c, et 17 b-g ne connaissent que « je », seuls 16 a et 17 a emploient encore *nô* et moins fréquemment que *i*(*è*). puisqu'ils m'ont répondu respectivement 2 et 3 fois *nô* contre 8 et 9 fois *i*(*è*). La présence de *nô* à Remiremont, qui à première vue est plus surprenante, est à l'examen un fait propre au seul témoin b, qui l'a employé 3 fois contre 6 fois « je »; et il doit probablement cette particularité à celui de ses ascendants, qui est originaire de Bussang, et au parler de safemme, qui est originaire de Rupt.

6° Ordre des pronoms dans le groupe correspondant au fr. « le moi » après l'impératif.

Il suffira de rappeler que dans ce cas nos parlers disent à peu près sans exception « me le » en plaçant le pronom complément indirect avant le pronom complément direct, d'après l'ordre des phrases telles que « dis-moi ce que tu sais », etc.

7° Emploi de « lui, eux » en fonction de réfléchi tonique.

Ce fait, qui a déjà été signalé § 92, n'est qu'une extension du recul que « soi » a également subi en français.

8° *n*, en, devant voyelle dans les phrases affirmatives.

D'après j'en ai c. 285 cet usage appartient à l'aire 19-22, où il est dû à une propagation analogique de la forme *n* des phrases négatives, expliquée § 105 A 4°.

9° *i*, pronom adverbial.

L'analogie a amené fréquemment l'emploi de ce pronom, non seulement avec la valeur de « lui », comme on l'entend souvent dans le français populaire de Paris, mais encore avec celle de « le ».

L'explication du groupe « les » + *i*, qui équivaut au fr. leur, est incertaine. M. ML., II, § 78, p. 105, se demande s'il faut y voir une reformation *les* + *i* d'après le modèle des formes du singulier acc. *l(e)*, dat. *li.*, ou *les* (*leur* dans les localités où la voyelle est *o*, *ö*) + *i* pronom adverbial. Il n'est pas douteux que dans notre région le premier élément est *les*, même dans les points où la forme actuelle est *lô*(*χ*); mais l'origine du groupement « les » + *i* et celle d'*i* n'en sont pas plus claires; quoi qu'il en soit, c'est un usage très répandu dans les parlers lorrains, cf. Adam, p. 79, et AL., c. 761.

Pour *χô*, *χôl*, eux, elles, cf. plus loin, § 129.

§ 128. Possessifs.

1° « Leur ».

Les formes de cet adjectif ont subi plusieurs modifications analogiques; *lô* de l'aire 8-10, 16-22 est refait sur le pronom personnel *lô* de la même aire, cf. § 127, 3°; les formes du singulier *lüt* de l'aire 1-7, *lüt* et *χüt* de l'aire 11-16 doivent leur *t* à *nôt*, *vôt*; *χü*, *χüt* des localités 11, 14-16, leur *χ* à *χô*, *χôl*, eux, elles; enfin, comme on l'a vu § 109, *lüt*(*t*), *χüt*(*t*) doivent leur *ü* à une forme de pronom personnel *lū*, qui subsiste encore au point 12.

2° *těy*, *sěy*, le tien, le sien.

Ces formes que je n'ai relevées que chez le témoin 21 a, mais que Hingre donne également pour La Bresse, sont refaites sur *měy* et existent vraisemblablement dans toute l'aire 19-22 qui emploie celle-ci.

§ 129. Démonstratifs.

1° *sô*, *sôl*, ceux, celles.

sôl est une forme refaite par analogie sur *sô*, c'est ce que démontrent l'existence de *sêl* singulier et pluriel devant le relatif dans de nombreuses localités et celle de *sêlsî*(*t*), *sêllă*(*t*) dans la vallée de la Moselotte et de *sêllô*(*t*) au point 5. Il en ressort en outre que *χôl*, elles, est refait sur *χô*, eux, et qu'aussi nous avons eu raison d'admettre § 19 que *sô* représente un développement phonétique régulier.

2° *stô(t)*, ceux, celles, du Val-d'Ajol; *sül*, celle, du point 9.

stô(t) est également d'origine analogique; cette forme est due en effet au croisement de *sê(t)* et du singulier *stü(t)*, abstraction faite du *t* final dont nous allons parler plus loin.

Quant à *sül*, c'est une forme refaite sur *sül*, cf. p. 167.

3° Formes avec *t* final.

Ce *t* final existe à peu près partout dans « l'autre + ci » ou « + là »; les formes dépourvues de cette terminaison sont devenues rares, *lôtsi* 18, *lôtlà* 17 a, — *lè* 13 a. Il se trouve également dans les pronoms dont le premier élément est *sê*, *sêl*, *sô*, *sôl*. On le rencontre enfin dans *stüz*, *sôt*, *stôt* du Val-d'Ajol et dans *süt* des localités 10, 12, 13, 14.

Ce *t* a dû probablement se développer dans « celle(s)-ci, celle(s)-là » et dans « l'autre + ci » ou « + là » se rapportant à un mot féminin, sur le modèle d'adjectifs tels que petit, -ite, cf. en dehors de notre domaine *stüsit*, *stülêt* 23 de nos cartes 141, 142, *sêlsit* 33 AL. c. 208, Z. § 115 et surtout Vautherin, *Châtenois*, p. 37, et passer de là au masculin; c'est ce qui explique que les formes du masculin singulier *sôl*, *sôla* et celle du masculin pluriel *sôlà* de la vallée de la Moselotte n'aient nulle part *t* final, et que dans la vallée de la Haute-Moselle ce soit seulement dans des formes masculines du type « ceux-ci, ceux-là » qu'il manque parfois. Mais il faut ajouter que, sauf la survivance de ces formes masculines sans *t*, nos parlers n'ont plus le sens de la valeur étymologique des formes avec *t* final, et c'est ainsi que, par exemple au Val-d'Ajol, 12 b a employé *stôt* au masculin et *stô* au féminin.

On peut se demander si « cette » n'a pas une part dans le développement du *t* final, mais l'absence totale de *sêt* donne peu de vraisemblance à cette hypothèse; *süt* des localités 10, 12, 13, 14 peut, il est vrai, être considéré comme issu du croisement de **sêt* et de *sü*, mais il est possible aussi que ce soit une forme postérieure à *sü*, comme *stüt*, *sôt* du Val-d'Ajol sont issues de *stü*, *sô*; en l'état présent de nos connaissances, la question ne comporte pas de solution.

4° Préposition de l'article devant « celui, celle... » précédant le relatif, et simplification du système des formes.

Sauf dans la vallée de la Moselotte, et au singulier plus qu'au pluriel, l'article est fréquemment préposé devant les formes pronominales précédant le relatif, probablement d'après les pronoms possessifs. Cette préposition de l'article a eu pour conséquence une simplification du système des formes dans la plupart des localités.

5° Substitution de « ça » à « ce » devant « est ».

Cet usage existe dans toutes les localités dans les groupes « c'est », « ce n'est pas », « c'était » cf. *ce L.*

§ 130. Pronoms et adverbes ou conjonctions relatifs et interrogatifs.

1° Le relatif.

Toutes les localités ne possèdent, comme on l'a vu § 96, qu'un seul type qui correspond au fr. *que*, c'est-à-dire que la forme du complément « *que* » s'est substituée partout à celle du sujet « *qui* » ; en effet, bien que le fait ne soit pas impossible, il est peu vraisemblable que « *qui* » ait, par développement phonétique particulier, rejoint « *que* ».

2° Les formes périphrastiques avec « *est-ce que* », « *ce que* », etc.

Les formes avec « *est-ce que* », bien connues du français et qui permettent de garder l'ordre des mots sujet + verbe, sont devenues prépondérantes dans l'interrogation directe, au point que « *qu'est-ce que* » a complètement éliminé « *que* » et que « *qui* » est aujourd'hui rare à côté de « *qui est-ce que* ». Bien plus « *est-ce que* » se rencontre même dans l'interrogation indirecte ; c'est ainsi que 1 a, d, 2 c disent « on ne sait à qui est-ce se fier » et 21 a « ... à qui est-ce qu'on veut ». « *Est-ce que* » s'est également introduit après d'autres mots interrogatifs : 1 b, 2 a, c, 4 a, 8' e, 9, 11 a, c ont répondu « lequel est-ce des deux qu'il faut acheter ? », 2 b « quel âge est-ce que tu as ? », et plusieurs témoins « quand est-ce que... ? »

La même construction se rencontre après « *où* » interrogatif ou relatif, cf. les cartes 539-541. Mais il n'est pas moins fréquent que l'élément qui s'ajoute à l'ancien mot interrogatif ou relatif ne

soit formé que de « ce que » après « où » ; il en est de même après « pourquoi » « combien », « comment » au sens de comme et de comment, « quand », cf. *pūkē s kē* 9, 14 a, -ē 11 b dans [« Pourquoi ne te maries-tu pas ? » etc.], « combien » *s kē* « ça vaut » 4 c, 14 a, combien N. E. c. 200, *mō s kē* 1-9, *mō s kē* 11 b, -ē 13, 16-22 dans [« Comment ça va-t-il ? »], *mō s kē* 3 a, b, 8' a, *mō-* 20-22, *kmō-* 11 e dans [« Vous auriez dû voir comme les arbres en étaient chargés ; regardez donc comme il ressemble à sa mère »], *kā s kē* 16 b, 19 c, 21 a dans [« Quand partirons-nous ? »]. Il est possible que dans ces différentes expressions « ce que » soit une réduction phonétique d' « est-ce que », mais une part doit revenir aussi à l'extension analogique du groupe relatif, comme p. ex. les témoins 4 c, 14 a ont dit « combien ce que ça vaut ? » (et comme le dit également le français vulgaire) d'après des phrases telles que « dites-moi ce que ça vaut ». Quoi qu'il en soit, nous avons certainement affaire à une réduction d'ordre phonétique dans les expressions sans « que » *ĩs*, *vũs*, où (vas-tu ?) c. 541, *mōs*, comment (ça va-t-il ?), 22 a, *kāt ēs*, quand (partirons-nous ?), 19 c, formes dont on peut rapprocher *pūs* 3 a, puisque c. 621.

3° Développement du relatif « que » après les mots interrogatifs ou relatifs.

Une autre construction, aussi fréquente que les tournures périphrastiques avec « est-ce que, ce que » et qui permet, comme elles, de garder l'ordre des mots le plus usuel, consiste à développer le relatif « que » après les mots interrogatifs, d'où il a pénétré après les relatifs ; ainsi tous les témoins ont répondu « Quel temps qu'il fait ? », tous, sauf un, « Quel âge que tu as ? », la très grande majorité « Lequel des deux qu'il faut acheter ? », « Combien que ça vaut ? » ; on la rencontre avec où, comment dans les phrases citées plus haut. Même dans celles où « comment » a le sens de « comme » 12 dit *mā k* et *kmā k*.

4° La particule interrogative *tē*.

tē, qui correspond étymologiquement au fr. populaire *ti*, dont l'origine est bien connue, est devenue une véritable particule interrogative qui permet, comme les constructions précédentes,

de ne pas changer l'ordre des mots de la phrase affirmative: je l'ai recueillie dans la plupart des localités, et s'il en est quelque une où je ne l'aie pas signalée, c'est naturellement par hasard, cf. l'as-tu lu? c. 65, crois-tu? dors-tu? finiras-tu? c. 772-4, voulez-vous? c. 807, etc.; elle se substitue même à « elle » dans la phrase [« Votre fillette est-elle déjà baptisée? »], pour laquelle les témoins 1 a, 3 a, 4 c, 8 a, b, 8' a, b, 9 ont répondu: « v. f. « *ðitē* » d. b. ? ».

LE VERBE

L'analogie a exercé, comme on pouvait s'y attendre, une action particulièrement puissante dans la constitution du système verbal, et on a déjà eu l'occasion d'en constater de nombreux effets dans les chapitres précédents. Qu'on se rappelle ce qui a été dit du développement qu'a pris la désinence *ē*, *ā* de la 1^{re} pers. sing. de l'indicatif présent dans l'aire 1-8', 12, 18-22, § 112, des modifications analogiques qui accompagnent le maintien de la désinence *t*, *tē* de la 3^e pers. du pluriel dans l'aire 19-22, § 113, de l'extension respective des deux types de désinences de la 2^e pers. du pluriel de l'indicatif présent et de l'impératif, extension qui a même fait disparaître les formations fortes de dire et faire, cf. § 98, 2°, de celle de la désinence *ī* à la 3^e pers. du sing. de l'imparfait dans l'aire 19-22, § 116, de l'origine du *s* final au pluriel du subjonctif, § 117. Mais ces faits, que les nécessités de l'exposé m'ont amené à étudier dans les chapitres précédents, sont relativement peu nombreux à côté du nombre considérable qu'il reste encore à traiter.

§ 131. 1^{re} et 3^e personnes du pluriel de l'indicatif présent et du futur.

La désinence de la 3^e personne du pluriel de l'indicatif présent *ō* 1-10, *ð* 11, 13-18, *ā* 12 provient d'un déplacement de l'accent qui a été reporté sur la finale étymologiquement atone *ent*, d'après le modèle des deux autres personnes du pluriel, cf. ML., Gr. d. R. Spr., II, § 137. Bien que ce traitement date probablement d'une époque ancienne, les textes médiévaux en donnent

peu d'exemples; j'ai cependant relevé *démourant*, qui se trouve deux fois dans un court fragment d'un compte de l'abbaye de Remiremont, *Inventaire sommaire*, III, p. 43, col. 2; p. 44, col. 1.

Par analogie la forme forte *fô*, cf. la c. 332, a été refaite dans la plupart des localités; elle ne subsiste plus qu'en quelques points 11, 16, 17, 18 (l'aire 19-22 n'étant pas ici en question), et, sauf au point 18, elle y est en concurrence avec la formation nouvelle.

En ce qui concerne le traitement phonétique de la désinence, il est impossible de reconnaître si *ant* est représenté directement par *ô*, *ò* ou a été modifié par *ô*, *ont*, *sô*, *sont*. Par contre, il est permis d'attribuer *ã* du point 12 à l'influence d'« ont ». Il est vrai qu'actuellement la forme d'« ont » dans cette localité est *ô*; mais cette action est certaine dans les parlers limitrophes de la Franche-Comté qui *ont* à la fois *ã* à la 3^e personne du pluriel, cf. *commencent*, c. 202, et *ã* < **ant* < *habent*; cf. aussi à Fougerolles la désinence *ã* des 1^{re} et 3^e pers. plur., notée par P. Passy, *Revue de phil. fr.*, 1892, p. 140, 146. L'état particulier du Val-d'Ajol peut provenir soit d'un mélange de parlers, soit d'une modification récente d'« ont », qui aura été refait sur *sô*.

Quoi qu'il en soit, la formation d'une désinence tonique de la 3^e personne a créé un lien étroit entre cette personne et la 1^{re}: c'est ainsi qu'au Val-d'Ajol *ã* de la 3^e personne a passé à la 1^{re}, même dans le verbe avoir, cf. la c. 68. Mais un nouveau développement est survenu, qui a rendu les faits plus compliqués; il s'agit de l'abrégement des deux désinences, dont l'origine est évidemment syntactique, mais dont le procès ne peut pas être établi d'une façon certaine.

Actuellement la 1^{re} personne est brève partout dans tous les verbes autres qu'aller, avoir, être et la désinence du futur, qui conservent *ô* dans des aires différentes, mais ne comprenant pas les points 1-8, 20-22; quant à la 3^e personne, elle est également brève dans l'aire 1-18 (19-22 conservant, comme on sait, *t*, *té*) dans tous les verbes autres qu'aller, avoir, être, faire et la désinence du futur. Mais dans ces derniers *ô* a une extension plus

grande qu'à la 1^{re} personne : $\bar{o}$, ont, la désinence $\bar{o}$ de la 3^e pers. du futur, $v\bar{o}$, vont, existent partout, tandis qu'à la 1^{re} pers. $\bar{o}$ n'occupe que les localités 9-11, 14-17 et $v\bar{o}$ 9-19; de même $s\bar{o}$, sont, couvre l'aire 1-19, mais $s\bar{o}$, sommes, seulement l'aire 11, 13-17; enfin $f\bar{o}$, font, subsiste dans les points 11, 16-22.

Faut-il conclure de la plus grande extension des formes brèves à la 1^{re} personne que l'abrègement s'est d'abord produit à la 1^{re} personne et qu'il a gagné la 3^e par analogie ? Bien qu'assez probable, cette interprétation n'est pas à l'abri de la discussion; il n'est pas impossible que l'abrègement ait eu lieu simultanément aux deux personnes dans les verbes à désinence faible ou même qu'il ait passé de la 3^e personne à la 1^{re}, et que les particularités des verbes à désinence forte aller, avoir, être, faire et du futur soient dues à des réactions plus récentes. On y voit que nos parlors utilisent dans des aires variées les différences de la quantité pour distinguer la 1^{re} et la 3^e personne, et conservent en ce cas les formes longues pour la 3^e personne; mais cependant l'aire 19-22, qui fait partie des localités où ces distinctions sont usuelles, dit $s\bar{o}$, sont, d'après la 1^{re} personne.

§ 132. Indicatif présent du verbe avoir et 2^e et 3^e personnes du futur.

Tous nos parlors s'accordent pour employer à la 1^{re} et à la 2^e personne du pluriel de l'indicatif présent du v. avoir des formes dont le radical a été supprimé sur le modèle des autres formes de ce temps, cf. les c. 68 et 69.

Outre les formes de la 2^e pers. du pluriel, qui ont déjà été expliquées § 115, le point 21 présente une forme particulière $\bar{i}$ excessivement rare, puisque je ne l'ai retrouvée qu'au Tholy, cf. Adam, p. 115, et qui est sans doute la forme correspondante de l'imparfait, du conditionnel et du subjonctif (abstraction faite du s final de date récente), voir plus loin, § 136.

Enfin $\acute{e}$ de la 2^e et de la 3^e personne du singulier, qui représente un développement en position protonique dû à la fonction proclitique de ces formes, et la 3^e pers. $\acute{e}$ des témoins 11 a, c, qui en est issue postérieurement, cf. § 105, B, 1^o, ont pénétré par analogie dans les formes correspondantes du futur.

§ 133. Indicatif présent du verbe être.

La 2^e et la 3^e personne du singulier, c. 323, sont partout homophones et représentent un type ancien avec *e* fermé, c.-à-d. la forme proclitique, qui a partout éliminé la forme tonique, cf. ML., *Gr. d. R. Spr.*, II, § 211. La 2^e personne du pluriel, c. 323, a été à son tour refaite sur ces deux personnes, et *ôt* du Val-d'Ajol doit même à une action nouvelle d'*ô*, es, est, sa voyelle *ô*, puisque, d'après le § 53, *e* fermé devant consonne y devient *ă*. Cette localité présente en outre à la 1^{re} et à la 2^e pers. du pluriel, c. 323 et 324, des faits particulièrement compliqués : elle emploie indifféremment pour ces deux personnes *ôt* et une autre forme *sêt* ; or, celle-ci contient, outre l'*s* initial de la 1^{re} personne, un élément *êt*, qui est identique à *êt*, êtes, des parlers limitrophes de la Franche-Comté. C'est certainement au voisinage de cette forme qu'est dû le trouble du parler du Val-d'Ajol, car il n'a pas pu posséder à la fois *ôt* et *êt*¹.

La 1^{re} pers. du pluriel de tous les autres parlers correspond au type ancien bien connu *sons*.

Enfin à côté de = *să* suis des autres localités, *sô* du Val-d'Ajol est d'origine obscure ; il provient peut-être, avec un allongement postérieur, d'un développement d'*œ* protonique en *ô*, comme nous l'avons vu § 65, s'il n'est pas dû à quelque modification analogique, par ex. à l'influence de *vô*, je vais.

§ 134. Indicatif présent du verbe aller.

Des réactions analogiques variées se sont produites entre les trois personnes du singulier. La forme *vā* est particulièrement usitée dans la région de Remiremont, tout en y étant partout en concurrence avec *vê* ou *vě*, forme qu'emploie exclusivement le témoin 13 b. De son côté *vê* est seule usitée dans les localités 1-10, 16-22 à la 2^e personne et dans les localités 1-10, 12, 13 (outre *vě*), 16-22 à la 3^e. A la 1^{re}, c. 19, *vê* occupe une aire plus

1. Cette dernière forme paraît correspondre au fr. *êtes*, dont l'explication n'est pas certaine ; M. Grammont, p. 148, attribue le *t* d'*êt* du parler de la Franche-Montagne à l'analogie des verbes en *êre*, mais *bêt*, battez, *crôt*, croissez, etc., qu'il cite, peuvent être récents. Quant au traitement de l'*ê*, il se superpose sur celui de *fêt*, fête, *têt*, tête, etc.

restreinte 9-11, 15-18, *vě* de 22 a n'étant qu'un fait individuel; quant aux points 1-8', 12, 19-22, ils disent *vô*, et 22 présente en outre une forme récente *nālě*. *vě* du seul témoin 13 b est évidemment l'état antérieure à *vě*, dont la voyelle a été à la fois fermée et allongée, comme *é*, as, a; et elle représente un développement en position proclitique comme cette forme, à moins qu'elle ne soit refaite sur celle-ci, cf. encore § 105, B, 2°. *vā* est probablement analogue d'après *ā*, j'ai. Quant à *vô*, il est impossible de savoir s'il est issu de l'ancienne forme *vois* ou, par labialisation, de *vā*. Enfin la 1^{re} pers. du pluriel, c. 22, a été, dans toute l'aire 1-19, refaite sur la 3^e; *ělō* des points 1, 4, 7, 8 et (*n*)*ālō* de l'aire 20-22 sont probablement des reformatations plus récentes; mais il n'est pas impossible qu'ils représentent un état antérieur à celui de l'aire 1-19. Notons aussi l'emploi de *vō* à la 2^e p. pluriel chez le témoin 11 e et au Val-d'Ajol.

§ 135. 2^e pers. sing. de l'impératif de venir.

D'après la c. 782, la grande majorité de nos parlers a une forme dont l'explication est délicate. M. Horning, p. 101 s. v. *venir*, cite des exemples recueillis dans d'autres parlers lorrains et, d'après le rapprochement qu'il fait avec le fr. *çà venons ici (sic)*, montre qu'il y voit la 1^{re} pers. du pluriel. Mais si cette hypothèse est à première vue séduisante, on est surpris que la désinence de cette forme ne coïncide pas partout avec celle de la 1^{re} pers. du pluriel, cf. § 131 et connaissons c. 205.

Faut-il admettre que cette forme, en raison de son emploi particulier, ait conservé dans plusieurs localités un état ancien de la 1^{re} pers. du pluriel *ā*, semblable à celui qui existe encore au Val-d'Ajol? Ou bien a-t-on affaire à un développement particulier, comme la voyelle dénasalisée *ā* des points 1-3, 5, 6 et la forme *věnō* de la localité franc-comtoise 25 invitent à le supposer? Quant à *vyě* de 11, 16, 17, c'est soit une reformation récente peut-être d'après le français, soit la forme anciennement usitée: on n'a pas le moyen de le décider.

§ 136. *ī* désinence du pluriel de l'indicatif imparfait et du conditionnel et *ī(s)* du subjonctif.

ī, qui est actuellement la désinence unique des deux premières personnes du pluriel de l'imparfait et du conditionnel et celle de la 3^e sauf dans l'aire 19-22, représente étymologiquement la désinence de la 1^{re} pers. du pluriel, anciennement *-iens*, cf. ML., *Gr. d. R. Spr.*, II, § 258, qui par analogie a pénétré dans les deux autres personnes. C'est naturellement cette même forme, qui existe dans le subjonctif *ī(s)*, cf. § 117. Ces modifications analogiques dépassent de beaucoup notre domaine, cf. ML., *o. c.*, et Adam, p. 170 sq., 176 sq., et elles remontent à une époque ancienne, puisque j'ai relevé *devient*, devaient, NAL., 2542, 73, *averient*, auraient, id. id. 66, et *mettient*, mettaient, id. 2531, 83^a. Cf. sur le traitement phonétique de cette désinence, § 57.

§ 137. Les 3 désinences du singulier et la 3^e du pluriel de l'indicatif imparfait et du conditionnel.

Quelques explications sur le développement des formes sont nécessaires pour comprendre comment l'analogie s'y est exercée. *éy* et la forme secondaire *ê* sont issues régulièrement après labiale des anciennes désinences de la 1^{re} et de la 2^e personne *eie*, *eies*, et il en est de même de la 3^e pers. du pluriel de l'aire 19-22 *ēyt*, *ēt* < *eient*. Le *y*, qui s'était développé devant *e* féminin, tend à tomber partout, et il a même complètement disparu dans l'aire 1-8', et au point 13. J'en ai cependant encore recueilli une trace à Saint-Maurice, où le témoin *c* se souvient qu'une famille originaire du lieu formait cette désinence en *éy*. *ô* de son côté et *ôt* de l'aire 19-22 sont issus des mêmes désinences *eie*, *eies*, *eient* après les consonnes non labiales. Toutes les localités ont perdu un *y* qui suivait l'*ô*, mais il subsiste encore dans de nombreux parlars lorrains, cf. Adam, p. 140, 142, 148, Horning, § 95, etc. Quant à *ā* et *ē* de la 3^e pers. du sing. de l'imparfait et du conditionnel, ils représentent le développement de l'ancienne désinence *eit* après consonnes non labiales, cf. Schwan-Behrens, § 341, et *supra*, § 52, 1^o.

En somme, malgré l'apparente complexité des faits, l'analogie a

considérablement simplifié le système des formes de ces deux temps dans diverses localités. *ê* est devenu la désinence unique des 3 personnes du singulier de l'imparfait de tous les verbes dans l'aire 1-8' et, sauf la dualité phonétique d'*éy*, *é*, il en est de même de l'aire 9, 10, 14-18. Si l'aire 19-22 conserve à la 3^e personne une désinence archaïque *ï*, qu'elle a du reste étendue à tous les verbes sauf être, elle n'emploie aussi aux 2 premières personnes qu'*éy*, *é*. 12 et 13 ont au contraire préféré pour ces deux personnes la désinence *ô*, que toutes les localités ont adoptée aux mêmes personnes du conditionnel; 11, comme souvent, est flottant, et hésite entre *ê* et *ô* aux 3 personnes de l'imparfait. L'ancienne désinence *eit*, et encore faut-il ajouter qu'il ne s'agit que d'*eit* après consonne non labiale, n'a survécu à l'imparfait qu'au point 12 où elle est devenue exclusive, au point 13 où elle est en rivalité avec *ê* et dans l'aire 19-22 qui ne la possède qu'au v. être; au conditionnel, elle a résisté davantage, cependant 11 et 15 lui substituent plus ou moins *ô*. Quant à *œ* de l'aire 17-22, l'origine n'en est pas sûre : peut-être faut-il l'expliquer comme on l'a proposé § 105, B, 3°, ou y voir une influence analogique du subjonctif d'avoir, être, cf. les cartes 77, 326.

§ 138. Parfait.

A. Parfait faible.

Des deux désinences du singulier *ê* et *œ*, la première représente étymologiquement la flexion de la 1^{re} conjugaison, où l'identité des trois personnes a pu se produire par développement phonétique, bien que M. ML., *Gr. d. R. Spr.*, II, § 772, fasse quelques réserves. La seconde provient de l'action analogique des parfaits en *œ* tels que ceux d'avoir, être, etc.; cf. plus loin, B. On remarquera que cette modification s'est produite indépendamment dans les localités 2, 4, 6 de la vallée de la Haute-Moselle et dans la région de Remiremont. Elle dépasse du reste de beaucoup notre domaine; on la rencontre à Uriménil, d'après Haillant, *Essai*, p. 385, et ailleurs, cf. Adam, p. 195, . AL. c. 976, 1149.

Au pluriel, *êr* des localités 1-7, 11, 13, 14 représente étymologiquement la 3^e pers. du pluriel de la 1^{re} conjugaison avec la voyelle *é* d'avoir, être, etc.; la forme plus ancienne sans cette modification analogique subsiste encore au Val-d'Ajol, qui dit *êr. êt* des deux premières personnes de l'aire 20-22 est étymologiquement la 2^e personne = fr. *ates*. Quant à *ô*, dont l'usage et l'extension ont été définis, p. 162, M. ML., *Gr. d. R. Spr.*, II, § 293, en a donné l'explication exacte : sur le modèle de *ai, as, a, ont, chanterai, -as, -a, -ont*, on a formé à côté de *chantai -as, -a* une 3^e pers. du pluriel *chantont* attestée dès le Moyen Age. Actuellement elle est surtout usitée dans la partie méridionale des Vosges, cf. Adam, p. 175-5, Haillant, *Essai*, p. 385, *AL.* c. 360, *pāsā*, crûmes, point 76, et c. 1154, *rwāyō*, revîmes, p. 77.

B. Parfait fort.

On a vu, § 103, que le Val-d'Ajol a conservé plus que les autres localités des formations fortes : mais il en a cependant simplifié le système, et il n'emploie qu'une seule forme au singulier, et une seule, la 3^e personne, au pluriel. En dehors du Val-d'Ajol tout notre domaine ne présente des formes fortes que dans les verbes avoir, devoir, pouvoir, savoir et vouloir.

L'aire 1-7 présente les faits les plus simples : sauf quelques reformations dont on parlera plus loin, ces verbes ont tous une seule forme en *é* au singulier et une seule en *êr* au pluriel ; on y dit *ê, fê, pê, sê, vê, -r*.

Les formes du singulier sont assez fréquentes dans le reste du domaine, notamment dans les localités 8-10, 15-22, cf. j'eus c. 72, il put c. 610, je sus c. 689, il voulut c. 808, et *fê* existe en outre aux points 11, 12, 13, 16, 17, 18. L'origine de la voyelle *é* est incertaine. Diverses explications sont possibles ; on sait que la 1^{re} pers. des parfaits avoir, savoir, pouvoir, être était au Moyen Age *oi, soi, poi, fui*, formes qui ont pu aboutir phonétiquement à *ê, sê, pê, fê*. D'autre part *e'ü*, qui a dû exister anciennement dans les formes *eus, eumes, eustes*, etc. a pu se développer en *é*, comme le prouve le traitement du participe passé d'avoir c. 73 et celui de mûr c. 517 dans les localités 12, 16-22.

Quoi qu'il en soit, les parlers des points 8-22 présentent une grande variété d'autres formations analogiques. Notons tout d'abord le singulier en *ô*, actuellement assez rare : *ô*, *pô*, *sô*, *vô*, formes uniques de 12 et 18, et usitées au point 19 en concurrence avec des formes en *é*; elles existent aussi à La Bresse, d'après Hingre, *Monogr.*, p. 56, et peut-être ailleurs. Elles se rattachent aux formes anciennes bien connues *out*, *ot*, etc., cf. ML., *Gr. d. R. Spr.*, II, § 278 sq., Schwan-Behrens, §§ 349 et 404. Elles ont envahi non seulement le singulier, mais encore le pluriel, cf. *ôr*, nous eûmes c. 74, des points 12 et 13, *ôte*, 1^{re} et 2^e p. pl., *ôte*, 3^e p. pl. Hingre, *Monogr.*, p. 56, etc. C'est également sur ces formes qu'est refait *dô*, je dus, de 18. Enfin on peut noter qu'elles subsistent dans la première syllabe d'*ôraë*, j'eus, *ôrô*, eûmes, eurent, etc., de 14, 15.

L'aire 19-22 a, dans tous les verbes, une 3^e pers. du pluriel en *stè*, cf. § 113; mais pour les deux autres personnes du pluriel elle se divise en deux groupes : l'un, comprenant 21 et 22, emploie la 2^e pers., cf. la c. 74, etc.; l'autre, comprenant 19 et 20, a transporté la 3^e pers. aux deux autres.

Les localités 8-10, 14-18 tendent à refaire ces parfaits en y ajoutant la flexion des formes faibles; c'est au pluriel que le fait a le plus d'extension, et c'est de là aussi qu'il a envahi le singulier, cf. *êrô*, 8-10, 16-18, *ô*- 14, eûmes c. 74, etc. Dans le verbe être, il s'est même produit une chute de la voyelle de la première syllabe, d'où la forme *frô* de 14, 15. Les formes anciennes ont à peu près disparues dans toutes ces localités : je n'ai relevé que *vlêr*, voulurent, et *frêr*, forme croisée avec *frô*, de 14 a. De même au singulier on emploie des formes telles que *fêrê*, *êrê*, 8' d, 9, *ôrê*, s-, v- 14, 15, *dêrê*, p-, s-, v-, 17 a, b, *frê*, 14, 15, etc., toutes postérieures aux précédentes.

Outre ce procédé de reformation, nos parlers introduisent fréquemment au parfait le radical des autres formes verbales; c'est ainsi que 14 a dit *êvô*, eûmes c. 74, *sêvô*, sûmes, 11 c, 14 a, *êvê*, j'eus c. 72, N. E., *sêvê*, je sus c. 689; Hingre donne aussi p. 99 *i sawé*, je sus, à côté de *seû*; et l'on peut noter d'autres formes de même origine c. 610 et 808. Parmi ces formes, il en

est plusieurs qui peuvent représenter au contraire un état ancien, sans qu'il soit possible de décider : c'est particulièrement le cas du v. vouloir, où les formes sans *l* *vǣ*, *-r*, etc., sont évidemment refaites sur avoir, etc., mais où celles qui offrent un *l*, telles que *vlǣ* de 11, 14, etc., admettent plusieurs explications.

En somme, si variées que soient les formes des parfaits, on peut reconnaître dans nos parlers plusieurs traits communs, à savoir la simplification des désinences, la disparition des types en *i*, *u* dans les formations faibles, une tendance vigoureuse à éliminer les formes fortes.

§ 139. Le subjonctif.

La désinence *ēs* des localités 1-10, 12, 16-22 correspond à *asse* du français, mais la voyelle en est irrégulière, car on y attendrait *ēs*; elle provient vraisemblablement de l'influence analogique du parfait. Cette influence est plus évidente encore dans *ǣs* de 6 b, f, 11, 13-15.

Les six verbes qui ont conservé dans tout le domaine des parfaits forts ont également des formes de subjonctif propres et partiellement en relation avec ces parfaits. C'est suriout dans la vallée de la Moselotte que ces formes subsistent, cf. *ǣs* 17, 19-22, que j'aie c. 77, etc. En outre, d'une façon analogue à ce qui a été noté p. précéd., 19 c a transporté la 3^e pers. du plur. à la 1^{re}, cf. *vǣstē*, etc. Il faut cependant faire une réserve sur *pǣs* 17-22, *pǣs* 12, qu'il puisse c. 611, dont il est impossible de dire s'il correspond au fr. pousse ou au fr. puisse. Au reste ces formes sont en voie de recul; non seulement elles ont totalement disparu de l'aire 1-11, 13-16, mais dans 17-22 elles perdent du terrain. Partout on refait les subjonctifs au moyen du radical des formes où la désinence est le plus nettement distincte, cf. *pwěyīs* 17-22, *vlīs* 19 a, 21 a, 22 a; pour le v. savoir, dont Hingre, *Monographie*, p. 199, note encore *seūsse*, je n'ai recueilli que des formes refaites, *sāwēs* 17-22, etc. Signalons encore quelques formes d'extension limitée; *pwěyǣs* de 19 b², croisée avec *pǣs*, *pǣy* de 20 b refait sur *ǣy*, *pīs*, *pīstē* de 21 a dus à *īs*, *sīs*.

Les subjonctifs d'avoir et être sont particulièrement compliqués. L'imparfait y a laissé peu de traces : *æ̃s*, *æ̃stè* dans la vallée de la Moselotte, *feuste* cité par Hingre, cf. aussi § 104. Mais les formes de présent y sont très variées : *äy* de 1-11, 14-16 correspond régulièrement au fr. *aie* ; *ëy* de 11, 13 en représente le développement phonétique en position atone, de même que la forme *è* de 12, qui équivaut au fr. *ait*, probablement conservé aussi dans *dë̃ z ā l'ëm*, Dieu ait l'âme, formule employée en parlant d'une personne défunte, cf. *âme L.* ; enfin *äy* de 16 b, 18, 21 est le résultat du croisement de *äy* et de *æ̃s*.

Le subjonctif du v. être est à peu près partout analogue au singulier : *säy* de 1-11, 14-16, *sëy* de 1-11, 13, 15, *sè* de 12 sont refaits sur les formes correspondantes d'avoir ; *säy* de 17-19 l'est sur *äy*, *säs* de 20-22 sur *æ̃s* (*feusse* cité par Hingre a pu aussi agir) ; *sä* de 16-19 est plus délicat, il est probable que, comme dans *è*, *sè* de 12, nous avons affaire à la 3^e pers. = fr. *soit*, avec une voyelle *æ̃* provenant de *säs*, *säy*.

Au pluriel, les faits sont plus simples : les formes de beaucoup les plus répandues sont *īs* et *sīs*. 19-22 ont des 3^{es} pers. particulières *æ̃stè* *sæ̃stè*, et Hingre donne en outre *æ̃te*, *sæ̃te* et *inste*. Toutes ces formes sont claires : si elles sont nombreuses, c'est la surabondance de celles du singulier qui leur a donné naissance. *īs* et *sīs*, qui devraient être dissyllabiques, ont été réduites sur le modèle des formes du singulier ; *swōyīn* que la c. 518 de l'*AL.* cite pour le Val-d'Ajol comme *swāyēm* du point 48 attestent encore l'état antérieur, et peut-être faut-il en reconnaître un représentant indirect dans *ëyēs* de 3 a, c. Au contraire *ëvæs* 11 c, 14 a, *ëvīs* 4 a, 11 c, 14 a, cf. aussi *aiveusse*, *-insse* Haillant, *Essai*, p. 378, doivent plutôt être considérées comme des formes refaites et récentes.

§ 140. Emploi de la 3^e personne du pluriel après on.

Ce phénomène se produit à l'indicatif des verbes avoir, être, aller, faire, et au futur et au parfait de tous les verbes, cf. on a c. 67, on est *L.*, on va c. 21, on fait, on ira, on partira

L., mais jamais ailleurs : par exemple dans on dit, on sait, on vient *L.*, on glisse c. 391, au conditionnel, cf. on ne peut c. 608, exprimé dans la plupart des parlers par « on ne saurait », on ne rencontre que le singulier. L'origine en est claire ; c'est l'idée de pluralité, contenue dans le pronom, qui a entraîné l'emploi de la 3^e personne du pluriel ; mais l'extension en est très variée. Tandis que « ont » est usité dans une grande aire 8-12, 14-22, « sont » ne comprend que 9, 10, 15-22, « vont » a un domaine encore plus restreint 15, 17-22, enfin « font » est confiné dans l'aire 17-22. Pour les parfaits, je n'ai pas recueilli de faits, mais Hingre l'indique pour La Bresse dans sa *Monographie*, p. 54, ex. : *ò-ç-alon*.

Il est curieux que, en dehors de notre région, ce phénomène soit rare non seulement dans les parlers de l'Est mais dans toute la France, et non seulement actuellement mais dans le passé. Pour la Lorraine, Adam ne donne des formes de pluriel après on que dans deux villages voisins de notre domaine, Gérardmer, cf. *os ont* au bas de la p. 392, *o n'ont* p. 341, l. 3, et Le Tholy, cf. *os èront* p. 394, l. 6, mais *o-ç-è* p. 421, dern. l., *o fa* p. 394, l. 5.

Les textes réunis par M. Herzog, *Neufr. Dialekttexten*, ne l'attestent, outre à La Bresse, que dans un village voisin du Val d'Ajol, Les Granges-de-Plombières et à Metz, cf. *Einleitung*, § 600. En dehors de la Lorraine, il est également peu répandu : la carte 90 de l'*AL.* ne le présente qu'au point 57, qui correspond au point 12 de mes cartes, dans quelques points de la Franche-Comté, de la Suisse romande et de l'extrême sud-ouest. L'enquête de l'*AL.* n'a porté que sur on a, mais les renseignements complémentaires fournis par les lexiques et ma propre enquête montrent que les parlers de la Franche-Comté n'emploient pour la plupart la 3^e pers. du pluriel que dans on a et parfois au futur ; cf. les faits des localités 23-26, Vautherin, *Chatenois*, p. 32, Contejean, *Montbéliard*, I, p. 244. Cependant M. Grammont, *Franche-Montagne*, p. 152, indique qu'avec on on emploie toujours la 3^e pers. du pluriel, et il cite on a, on est, on lit et des futurs. Au Moyen Âge, cet usage a été signalé plus rarement encore ; M. ML., *Gr. d. R. Spr.*, III, § 92,

ne donne pour la France du Nord qu'un seul exemple extrait de la *Guerre de Metz* 458, et Hingre, *Lexique* s. v. ô, on, en cite deux lorrains.

§ 141. L'infinitif.

Les variations de la désinence de l'infinitif sont fréquentes, soit qu'il hésite entre les différents types existant dans nos parlers, soit qu'il soit refait sur d'autres formes verbales, particulièrement d'après le participe passé. Il convient de faire observer au préalable qu'il existe un certain nombre de verbes, dont l'infinitif et le participe sont actuellement identiques et pour lesquels il est impossible ou difficile de décider si la substitution de désinence s'est produite d'abord à l'infinitif ou au participe.

1° Les cas de substitution de la désinence *ë* (cf. sur cette désinence § 44) sont rares : elle s'est substituée à *ë* = fr. *er* après palatale dans *lèdë*, faire des éclairs, 2 a, 5 a, d < ancien fr. *esluidier* d'origine obscure, cf. § 43 ¹. Elle est également analogique dans « essayer » et « jouer » de l'aire 1-7, cf. p. 71. Peut-être s'est-elle aussi substituée à *i* dans *fyètrë*, caresser c. 135 des localités 11, 14, 17, 18, à côté de *fyètri* de 12, 13, 15, 16, 19-22 ; en effet ces formes correspondent respectivement aux verbes fr. *flâtrer* et *flétrir*, dont le deuxième paraît être beaucoup plus ancien que le premier, d'après les indications du D. G. s. v. *flâtrer* et *flétrir* 2. En tout cas, la substitution d'*ë* à *i* est certaine et s'est produite partout dans le v. qui signifie cracher c. 224 = a. fr. *escopir*, cf. Körting, 3^e éd. 3374, ML., II, § 119.

2° *ä* se substitue un peu plus fréquemment :

A) A *ë* : on a déjà vu, p. 75, que la rivalité des deux désinences *ä* et *ë* = fr. *er* non précédé d'un phonème palatal amène de nombreux flottements, qui évidemment ne sont pas tous d'origine phonétique ; c'est notamment le cas de faits individuels comme *ëlmä* allumer c. 26 du témoin 17 a, et *dëpyëmä* muer c. 514 N. E. de 1 b.

B) A *yë*, *ë* = fr. *er* après palatale dans *trëvëya* travailler

1. *tirië*, Hingre, *Monographie*, p. 72, n'est qu'une faute d'impression pour *-ë*.

c. 763 qui s'emploie au Val-d'Ajol, d'après le t. 12 a, tandis que tous les autres parlers ont des formes en ě. On trouve le même fait dans *hlědā*, faire des éclairs, de 16 a.

C) Peut-être à *ĩ*, dans *fyětrā*, caresser, de l'aire 1-9.

D) A la désinence correspondant au fr. *oir*. Cette substitution est certaine dans *ěrděwā*, -*ěw*- de 16 et *rděvā* de 12 devoir c. 249, comparés à *ěwě*, *s*- 1-15, *ā*- *sā*- 16-22, avoir, savoir. Dans *pwěyā* pouvoir c. 606, *vālā* valoir c. 778, *vlā* vouloir c. 806 de 12, *ā* représente régulièrement l'ancienne désinence *oir*, comme *vala*, valoir, de 18-22, *vělā*, id., 8' et *vela*, vouloir, donné par Hingre, *Monographie*, p. 97, cf. § 52, 1°.

3° (y)ě se substitue :

A) A ě, ā : c'est ainsi qu'il faut expliquer les formes de trembler c. 766, *trěbyě* et *trě-*, *těryě*, contrarier, 2 c, 5 d, 6 d, 11 e, 19 b, c, *těriě* Hingre, *Monographie*, p. 72, < **interritare* ML., *EW*. 4491, *dāsě*, danser, 1-7, 11-15, -yě, 8-10, 16-12 ; pour *ěōfjě*, chauffer, 1-8', 11 a, c, ě-, 9-11, b, 13-22, à côté de *ěōfā* de 12, cf. p. 78.

B) A *ĩ* : tousser c. 760 est partout traité comme en français, nulle part on ne trouve de trace de *toussir* ; de même cueillir se dit soit *küyě* 1-8', soit *kěyě* 9-22 ; je n'ai recueilli partout que le participe passé d'« ouïr », cf. entendu c. 298 ; mais sauf dans les localités 11, 13-15, où le participe est en *ũ*, il est très probablement identique à l'infinitif, ainsi que le prouve la comparaison avec les formes d'infinitif obtenues en quelques points, *ũyě*, 1 a, d, 7 a, 8' b, 10 c, 17 f, g, 22 b, *ũ-* 9, *ũyĩ*, 4 c, *ōyĩ* 14 a, *ō-* 13 a, b. On voit que la forme primitive en *ĩ* ne subsiste plus que dans quelques villages de la vallée de la Haute-Moselle et dans la région de Remiremont. On en rapprochera le représentant de « jouir », employé au sens de réussir c. 655 : *ĩ* n'y subsiste plus qu'à Remiremont et dans l'aire 1-8, et même dans les localités 1 et 5 il est en concurrence avec ě ; cf. celles de haĩr, *hěyĩ*, 1 c, 2 c, 5 b, d, 6 b, 7 c, 8 c, 14 a, -ě, 8' b, d, 9, 17 b, 18, 19 c, *hā-*, 20 a, 21 a, 22 a.

(y)ě s'est en outre régulièrement substitué presque partout à

une ancienne terminaison *ir* dans les verbes tels qu'éclaircir, refroidir, rétrécir *L.*, noircir c. 525 (refait dans la plupart des localités sur l'adjectif).

4° *ĩ* se substitue :

A) A (*y*)*ě* dans le représentant de « flairer » au sens de puer c. 620 aux points 1-8', 11, 13, 14 et dans *ětyěryě*, 'éclairer, 18, 20 a, 21 a, *ětyairyé* Hingre, à côté de'(*ě*)*tyěři* 1 a, 2 a, 4 a, 5 a, 6 a, 7 a, 8 b.

B) Cette substitution est remarquablement fréquente dans les verbes en *oir*, cf. (*ě*)*rděvĩ*, 2, 4-7 et (*ě*)*rděwĩ* 20, 21, devoir c. 249, *pěyĩ* 1, 3, 4, *pwěyĩ* 5, 8, 13, pouvoir c. 606, *věli*, 1, 2, 4-8', *věli*, 2, 3, *vě-* 11, 13, valoir c. 778, *v(ě)li*, 1-3, 5-8', *vli*, 13, vouloir c. 806, *fěli* 5 d, f, *fěli*, 2 c, *fě-* 13 a, falloir.

5° Infinitifs consonantiques :

Dans plusieurs verbes, l'infinitif est refait sur le type consonantique. C'est ainsi que partout s'asseoir c. 47, « choir » employé au sens de tomber, cf. s'évanouir c. 329, *wěr* partout sauf *wār* 11 a, c, e, 14 a, 15 c, voir, ont un *r* final qui provient de l'influence analogique des verbes boire, croire, peut-être aussi de celle du futur. Dans (*ě*)*rdrě*, devoir c. 249, de 1-3, 5, 8, 8', 11, le radical est refait sur (*ě*)*rdě*, doit c. 250; *pieure*, pouvoir, *ieure*, vouloir, que Hingre donne pour La Bresse, contiennent la forme de la 3^e pers. sing. de l'ind. prés. *pyě*, *yě*, et il faut expliquer ainsi *rěmyěr*, 14 a, labourer c. 434 = fr. remouvoir, et *ěměr* 2 c, *ěh-* 19 c, 22 a, (é)mouvoir, avec une modification secondaire de la voyelle radicale. Dans pleuvr c. 587, *pyěv* de l'aire de 8, 18-22 représente régulièrement une forme ancienne *pleuvre < *plovere, tandis que dans *pyěr* de 8'-17 *r* s'est substitué à *v* sous l'influence du verbe en *r*. *sěr*, suivre, est refait soit sur *sě*, il suit, soit sur *lěr*, lire. Cf. aussi « ouvrir » plus loin 6°.

Plusieurs verbes anciennement en *ir* ont également un infinitif consonantique : « sentir » est refait partout où je l'ai recueilli, cf. puer c. 620 et sentir *L.* ; *pět*, partir c. 555, n'existe que dans l'aire 18-22 ; *rěp*, remplir c. 642, est limité aux villages 19-22 ; enfin il faut citer *ěy*, entendre, du Val-

d'Ajol. Dans tous ces verbes, l'infinitif est reformé d'après le radical des formes verbales, où le radical est suivi de désinences syllabiques. Il en est de même de *mól*, moudre, de 19 a, à côté de *mór* de tous les autres témoins.

La reformation contraire d'infinitifs anciennement consonantiques se trouve notamment dans le type « quérir » de 19-22 à côté de « querre » des autres localités, chercher c. 176, dans *pěeč* 1 c, 5 d, 6 d, -č- 15 a, 19 c, *paikhé* Hingre, donner la béquée, nourrir un jeune enfant, béquée L., cf. aussi *rpěeč*, repaître, 2 c, 5 a, -čč 19 c, 20 a, -i 17 a, 18, 19 a, repaître L., qui est une forme refaite de « paître » d'après « paissions », etc., dans « tisser » usité partout et comparable au fr., où tisser a éliminé *tître*. Cf. aussi *přnā*, pondre, de 16 a.

6° Infinitif refait sur le participe passé.

Le fait est fréquent dans les verbes en -oir : *přyŭ* 4, *pwěyŭ* 9, 14, 15, 16, pouvoir c. 606, *vólŭ* 1, *vô-* 14, 15, *vě-* 9, 10, *vā-* 16, 17, valoir c. 778, *vlŭ* 4, 14-17, *vŭ-* 14, vouloir c. 806, *fělŭ*, falloir, 9. C'est de la même façon qu'il faut expliquer *jŏyŭ*, réussir c. 655, de 14, 15, *tnŭ*, tenir, de 15 b, *vnŭ*, venir, de 15 b, c. *děvār*, ouvrir c. 547, de 11, 13-15 et *děvēr* de 12 ont une origine analogue ; ils sont refaits sur le participe passé *děvā* 11 a, c, -ě 12 < *deopertu*, cf. ML., II, § 128, avec l'r final des verbes en r, cf. aussi *rěkčěvēr*, couvrir c. 222, du point 12, à côté de *kěvě*, couvert ; de même (*č*)*rsur*, recevoir, usité à peu près partout l'est sur *rsŭ*, reçu. Il faut encore noter *fkč*, *víkč*, -ā, vivre c. 796, reformés d'après le radical du participe passé *věcu* c. 799, et *poursěvi*, *raissěvi* que Hingre donne, Monogr., p. 90, à côté de *sěre*, *poursěre*, *raissěre*.

§ 142. Le participe passé.

A) Masculin.

Les participes en *ā*, *ě*, *č* ne comportent que peu d'observations, en dehors des réserves faites au début du paragraphe précédent, car ils sont à peu près toujours identiques à l'infinitif.

Les cas de substitution à d'autres formations sont très rares :

celle d'*ă* à *ũ* ne se présente que dans *pũnă*, pondu, de 17 a. De même *fkě*, vécu, de 17 a qui dit *vĩv* à l'infinitif, est isolé et il est peut-être emprunté. *kwěyě*, de 21 d, e, *rk-* de 22 b, participe de « querre », est également exceptionnel et postérieur à la reformation du radical verbal, dont on parlera plus loin § 143.

La substitution d'*ě* à *ũ* a une extension assez grande dans « ouĩr », cf. entendu c. 298. *ũ* et *ĩ* sont fréquemment en rivalité soit dans des verbes à infinitif en *ĩ*, soit dans d'autres verbes. Sentir, tenir, venir sont en *ũ* dans l'aire 1-15, en *ĩ* dans l'aire 18-22, les localités 16 et 17 emploient les deux désinences; on notera aussi *hěyũ*, haĩ, de 14 a. Le participe d'« ouĩr » est compliqué par la substitution de la désinence *ě* dans la plus grande partie des deux vallées : *ũyĩ* subsiste dans les localités 1, 3-6, mais l'aire 11, 13-15 emploie des formes en *ũ*; il en est de même pour « jouir », cf. réussir L., dont j'ai recueilli *jõyũ* chez les témoins 11 a, 15 b.

Un flottement analogue entre *ĩ* et *ũ* existe dans les participes de « querre » et de suivre : *kěrũ* 8 b, *kwěrũ* 8' b, 9, 10 a, b, 11 e, 13 b, 14 a, 16 a, b, 17 b, *kwěyrũ* 13 a, mais *kwěri* 17 a, *qvéri* Hingre, et les c. 731 et 732. Il est probable que dans la plupart de ces verbes *ĩ* provient d'une substitution à un stade antérieur *u*, sous l'influence de l'infinitif. Cependant *sěvi*, suivi, de 18-20, *sěvi* Hingre, *Monographie*, p. 90, qui n'a pas d'infinitif parallèle est refait sur le modèle des autres participes en *ĩ*.

Les participes anciennement en *eu* offrent des faits complexes, dont on a déjà eu l'occasion de parler § 28. Si *krěyũ*, cru, 1-10, 13-16, *krđ-* 11, 16, *ěvũ*, eu, 1-10, 13-15, *sěvũ*, su, id., *pwěyũ* et *pũyũ*, pu, 1-11, 13-15, *dvũ*, dû, 1, 3, 6, 8', *rděvũ* 1 c, 5 c, d, 6 a, cf. les c. 234, 73, 688, 612, 251, sont refaits d'après le radical d'autres formes verbales à désinence syllabique, et si *ă*, *dě*, *pă*, *să* de 17-22, *ăy*, *păy*, *săy* de 12, comparés au traitement de *mũr* c. 517 dans les mêmes localités, doivent être considérés comme dus à un développement régulier, il en résulte que *bũ*, bu, *rsũ*, reçu, *vũ*, vu, *tũ*, été, usités partout, *knũ*, connu c. 206, 12 et 18-22, *krũ*, cru, 12, 13, 16-22, *krũ*, crũ, 19 c, *cru* id. Hingre, *dũ*, dû, 2-15 sont tous analogiques. Il est même assez

probable que, parmi ces formes participiales, plusieurs sont empruntées au français, mais si le fait est évident pour *û*, *eu*, *pû*, *pu*, usités seulement à Remiremont, il est ordinairement impossible de se prononcer.

Il faut considérer à part les participes d'asseoir, « choir » : à côté d'*ëëû* 1, 2, 4-7, *-ûj* 1-8, *ëçû* 17, 19-22, *-ûs* 19-22, *assis*, -e c. 50 et 51, *ëû* 19-22, *ëû* 17, tombé c. 754, *asseoir* a un participe en *æ* dans l'aire 8-18, et l'on dit *ëæ* 1-8, *æ-* 10, 11, 13-16, *æÿ* 12; mais la base des formes en *æ* est probablement autre que celle des participes d'avoir, etc., et M. ML., II, § 343, les explique d'une façon plausible par des formes anciennes *cheoit*, *assëoit* analogiques d'après *colloit* < *collectu*. De toute façon, les formes en *û* sont récentes, c'est ce que montrent dans l'aire 17-22 l'emploi de *ëæ*, *æ-* après le verbe être, pour marquer l'état, et dans l'aire d'*ëëûs*, *assise*, celui d'*ëçæt*, au sens d'assiette, donné par 20 a, b, 22 b, cf. aussi *aikheûte* Hingre, qui indique en outre le sens d'assise (subst.).

Si « connu » dans l'aire 1-11, 13-17 est refait d'après le radical des autres formes verbales à désinence syllabique, *knöëû* de 1-8', 11, *-ç-* de 11, 13-17 le sont spécialement d'après l'infinitif, comme *kröëû* 2 a, 4 c, 5 c, *-ðçû* 11 c, *kräçû* 17 b, *crû* et les formes de « querre » en *û*, citées plus haut. L'ancien participe *seu* du v. suivre, cf. Schwan-Behrens, § 361, a dû exister dans notre région comme en ancien français, mais il a été refait en *sëvû*, *-ï* avec un radical *sëv* qui se retrouve dans le reste de la flexion; pour *së*, voir plus loin.

Plusieurs anciens participes forts sont en voie de recul ou ont disparu. *deopertu*, ouvert, ne subsiste plus que dans la région de Remiremont, cf. *dëvâ* 11 a, c, *dvâ* 13 b, fém. *dëvêt* 12 a, ailleurs il est refait sur l'infinitif; de même dans couvrir, seul le point 12 conserve *kävê*, cf. c. 222. Mourir présente des faits particuliers : il a conservé partout le participe fort quand on veut désigner l'état accompli; mais, en combinaison avec avoir, le participe est refait sur l'infinitif : « il a » *mëri* 2 a, 3 a, 4 a, 6 a, f, 7 a, 8 a. Le participe de plaindre a été ramené au type en *û* avec le radical de l'infinitif : *pyādû* 1 a, 4 c, 5 a, 8 b, 8' b, 9, *piandu* Hingre.

Le recul contraire des formations faibles est plus rare : on peut noter *èy*, entendu, *jèy*, jouï, de 12, *pyă*, participe de pleuvoir, 1-11 b, 12 d, 13 a-22, -*ăy* 11 a, c, 13 b, *piă*, part. de plaie, Hingre.

D'autres participes sont plus difficiles à interpréter. *sê*, suivi, est certainement analogique et refait sur l'infinitif *sêr* ; mais *lê*, lu, qui est presque partout usité, et *lêy* de 12 b, c, *lêjü* n'ayant été employé que par 7 a, 8 a, *lêhü* par 9, 14 a, *lü* par 1 c, 11 a, b, représentent-ils le latin *lectu*, comme l'admet M. ML., II, § 342, ou sont-ils refaits sur *lêr*, lire ? La même question se pose à propos de *kê*, participe de « querre », de 1 a-c, 4 a, b, c, 5 a, c, 6 f, 7 a, qui peut représenter phonétiquement *quesitu* ; cependant *êrkij* qui est employé au sens de rechute de maladie par 2 c, 5 d, 8' b et *êrkîç* 15 a, cf. accès et rechute L., prouvent que *kê* est récent, cf. plus haut d'autres formes secondaires de ce verbe.

Quant à *mă*, mis, 19 a, c, 20 a, *măs* fém. 17 f, 21 d, 22 b, ils proviennent directement de *missu*, -a.

Il faut enfin noter le participe de vouloir : à côté de *vlü* 4 a, 5 a, d, f, 6 a, 7 c, 8' d, 10 a, 11 b, 16 b, les témoins 18, 19 a, c, 21 a, 22 a emploient *vüçü* qui rappelle les formes anciennes du parfait 2^e p. s. *volsis*, 1^{re} p. p. *volsimes*, v. Schwan-Behrens, § 349 *ad finem*.

B) Le féminin.

La désinence *s* a eu dans nos parlars un succès remarquable : *büs*, *työs* ont été employés par presque tous les témoins, *dīs* et *trās* sont beaucoup plus usités que *dīt*, *trāt*, *êçūs*, assise c. 51 l'est dans les localités 17-22, *sēs*, suivie c. 732 aux points 1, 6, 19, 21, 22, *kēs*, cherchée, m'a été fourni par les témoins 1 c, 2 c, 5 c, *lēs*, lue, par 2 c, 5 a, c, 6 b, 10 c, 18, 19 c, 20 a, 21 a, *lūs* par 11 a, 15 b, *rsūs* par 2 c, 5 c, 9, 17 b, *hëys* par 2 c, 5 f, 7 c, cf. aussi *crusse*, du v. croître, donné par Hingre. M. ML., II, § 346, a déjà étudié cette désinence ; il admet que le point de départ de toutes ces formes est *missa* ; et en effet, dans les localités où le verbe *māt* existe encore, le féminin du participe est *măs*, v. plus haut. Il existe cependant un autre participe qui a un féminin avec *s* étymologique, c'est celui du v. « secourir », dont Hingre donne le fém. *hkousse*, s. v^o *hkoudre*.

La formation en *t* n'appelle pas d'observations : dans *ēēēt*, -*ē*-, assise, *ēēt*, *ē*-, tombée, le *t* est régulier, si l'on adopte l'explication donnée plus haut, et M. ML. paraît inconséquent, quand, après ce qu'il a dit § 343, il considère, § 346, *ehôt*, assise, comme un féminin analogique.

Dans *ēēaj*, assise, de l'aire 1-8, la consonne finale provient du participe de prendre, *prīj* 1-8'.

On a vu § 49 que le traitement de la terminaison « *ée* » est remarquablement varié dans nos parlers et qu'il en résulte en différents points des phénomènes analogiques, notamment l'extension d'*āy* dans la vallée de la Haute-Moselle : ces phénomènes analogiques sont particulièrement fréquents dans les participes féminins, ainsi que le montrent les formes de « gonflée, soufflée » s. v^o gonfler *L*. Il faut en outre noter que, dans tous les verbes en *yě*, quand le participe féminin est en -*i(y)*, un *y* a été rétabli sous l'influence du masculin, cf. p. ex. à côté de *vědyě*, vidé, *vědyī(y)*, vidée, 2 c, 3 a, 4 a, 5 a, 6 a, 7 a, 8 a, 8' e, 11 a.

§ 143. Le radical verbal.

A. — Verbes en -*er*.

On sait que ces verbes tendent partout à simplifier leur radical, soit que la voyelle tonique passe dans les syllabes atones, soit que le fait contraire se produise. Ces deux types de modifications analogiques ont donné lieu, dans nos parlers, à des faits remarquablement variés.

scier, nier, noyer, ainsi qu'on l'a vu p. 97, ont transporté leur voyelle tonique dans les syllabes atones dans l'aire 1-8'. Il en est de même de faner c. 335, mener c. 490, mais le premier dans les localités 1-11, 13-17, le deuxième dans les localités 1-16, 22. Dans les représentants de « râcler » que nos parlers emploient au sens de ramoner c. 637, *rākyě* de 11, -*t*- de 11, 14, *rākě* de 15, -*ā* de 21 ont également la voyelle des formes toniques, et probablement aussi *rākā* de 2, 3. Il est plus difficile d'expliquer les rapports de *brókā*, *brākā*, *brěkā* des cartes brasser, broyer 117 et 123, sans avoir au préalable établi l'étymon de ces formes : *brechen* que M. ML., *EW*. 1299, propose n'est pas suffisamment clair.

Sur *tyě̃n*, *-ě̃n*, il tonne, tous les parlers sont d'accord pour refaire tout le verbe. De même herser c. 408 a partout, sauf au point 12, une voyelle longue *ě̃*, qui vient des formes toniques. On a vu, § 34, qu'*ũ* < *u* protonique a été éliminé sous l'influence des formes toniques dans plusieurs verbes.

Il existe toute une série de verbes qui laissent fréquemment tomber la voyelle atone. En syllabe initiale, elle tombe partout jeter c. 419, mais *snă*, sonner c. 717, ne comprend que 8, 8', 12, 16-22, *fnă*, faner c. 335 que 12, 18-22, levez c. 450 que 11-15, et mener c. 490, peler c. 563 échappent partout à cet accident. Quand la voyelle était intérieure, la chute s'est produite plus souvent, cf. acheter c. 8, allumer c. 26, cuisiner c. 237, moissonner c. 504, etc.; cependant les formes toniques ont réagi et amené le maintien de la voyelle, p. ex. dans aiguïser c. 12, arranger c. 46, renverser c. 650.

Le transfert de la voyelle de la syllabe atone dans la syllabe tonique n'est pas moins fréquent. On peut citer *wě̃d* de l'aire 1-10, 15, *wẵd* de 17, *wě̃t* avec allongement postérieur de 11, 13, 14, il garde c. 375, *pŭ̃t*, il porte, de 7 a, 8 c, 8' d, 9, 16 b, *tŭ̃n*, il tonne, de 12 a, *prě̃t*, il prête, de 19 a, 20 a, 21 a, e, 22 b, *ně̃j*, il neige, de 20 a, cf. p. 100, *krě̃v*, il crève, de 19 b, 20 a, (s) *lě̃v*, il se lève, de 8' e, 17 f, 21 d, 22 b, *lẵv* de 12 b, cf. aussi je me lève c. 449.

Des formes *ě̃yě̃*, *ě̃-* et *ě̃āyě̃*, *ě̃-*, issues d'*exiliare* ML., EW. 3015, les premières contiennent la voyelle développée en syllabe atone, les secondes la voyelle développée en syllabe tonique; mais il est surtout remarquable que la plupart des témoins, qui les ont indiquées, aient d'un commun accord employé *ě̃yě̃*, *ě̃-* au sens général de gaspiller, et *ě̃āyě̃*, *ě̃-* dans un sens restreint, en parlant du bétail qui laisse dans la crèche le foin le moins bon, cf. gaspiller L.

Les faits sont souvent compliqués par des réactions réciproques. C'est ainsi que si *syě̃n*, il sonne, de 17-22, est régulier, *sĭn*, qui s'emploie partout où l'on dit *sĭně̃*, sonner, est refait sur cet infinitif, qui est lui-même la réduction d'une forme **syě̃ně̃* aujourd'hui disparue, cf. de même *tĭnār*, tonnerre, de 11 b. Ce phénomène

de réactions réciproques se remarque notamment dans l'allongement de la voyelle, par exemple dans *wēt*, *tūn*, *lāf* cités plus haut.

L'action analogique s'exerce souvent d'un verbe sur un autre. L'*ũ* de *mīnā*, mener, de l'aire 17-22 n'est explicable que par *pūlā*, porter; l'*é* de broyer, plier c. 123 et 588 vient des formes toniques de nier, scier. *lūy*, il loue, de 4 a, 5 c, 7 a, *lū* de 11 b sont refaits sur *nūy*, il noue, de 2 c, 4 a, 18, 20 a, à cause de l'identité de la voyelle des formes atones, et c'est à deux verbes que, à côté de l'infinitif *hwā*, -*ě*, crier *L.*, dont la voyelle est due à un développement régulier, cf. § 34, les formes toniques *hūy*, *hū* doivent leur *u*. De même *ěūě*, chier c. 188, de l'aire 1-7 a un *ũ* qui ne me paraît explicable que par l'influence d'essuyer, jouer c. 311 et 424. Parfois il est difficile de se prononcer : c'est par exemple le cas des formes de « joue », cf. § 59, ou des formes toniques des verbes dont la voyelle intérieure est syncopee dans les formes atones, cf. § 22.

Les formes toniques des verbes dont le radical est terminé par une occlusive + *r* ont subi des modifications analogiques particulières. D'après montre c. 508 on voit que tous nos parlers intercalent entre l'occlusive et *r* une voyelle *ě*, qui est devenue *ē* au Val-d'Ajol et *e* à Remiremont. Or on a vu, p. 39, que nos parlers, tout en amuissant fréquemment le *r* du groupe final, s'accommodent également de son maintien. Le traitement de montre n'est donc pas phonétique, et on doit l'attribuer à l'influence analogique des futurs étudiés p. 49.

Il convient d'examiner également à part les verbes qui contenaient étymologiquement *a* + *y* dans la syllabe radicale, à savoir *ědyě* usité partout, sauf *ě-* 13 a, *ā-* 11 a, c, d, 14, 15, aider, les représentants de l'ancien verbe « *laiier* » d'origine incertaine, cf. ML., EW. 4955, laisser c. 436, ceux de « flairer » < *flagrare* au sens de puer c. 620, ceux de « re + guetter » au sens de regarder c. 640, *pyětyě* 2 c, 5 d, 8' b, 12 a, 16 a, 19 c, -*ā-* 15 a, plaider, *tratyě* 2 c, 5 d, 8' b, 14 b, 19 c, = fr. traiter, au sens de festiner. Sauf dans le dernier verbe, *ā* n'est le traitement normal que des localités 11, 14, 15; toutefois le témoin 11 b n'emploie que

des formes avec *é* *ědyě*, *rěwětyě*, *lěyě*, et on trouve des formes avec *ā* dans *lāyě* aux points 8, 8', 16, 17. *e* est évidemment le développement régulier d'*ay* en position atone, qui a dû donner *ā* en position tonique; quant à l'allongement qu'*e* présente partout, sauf dans *lěyě*, il s'est produit postérieurement dans la syllabe tonique; et de même la fermeture de cet *e* au point 13 est un fait secondaire.

Cependant les considérations précédentes ne suffisent pas à expliquer le traitement d'« aider » et de « traiter ». L'*ā* d'*adyě* ne peut pas être phonétique, puisqu'*ay* est atone dans toutes les formes de ce verbe, cf. pour les formes de l'indicatif présent j'aide c. 11 et *ědūy* < *adjutas*, -t avec un *d* analogique 2 a, 3 c, 4 a, 8' b, 19 a, 21 a, 22 a. *a* y provient des autres verbes en *ay*; quant à *trātyě*, peut-être faut-il y voir en outre l'influence de *trār*. Notons aussi *ādī*, j'aide, de 15, que doit la terminaison *ī* aux nombreux verbes, dont il sera question plus loin.

Dans les verbes qui contiennent un *y* issu de *l* après consonne le développement phonétique des formes toniques devait amener la chute de *y* conformément au § 29, 2° cf. par ex. *sōf*, il souffle, 2 a, c, 5 c, 11 a, c, 16 a, 19 c, 21 a, 22 a, etc.; c'est même sur ces formes sans *y* qu'est refait, dans de nombreuses localités, l'infinitif de « racler » au sens de ramoner c. 637. Mais le plus souvent, sur le modèle des verbes en *yě*, tels que marier, etc., où le *y* de l'infinitif est la réduction d'un *i* qui se maintient normalement au singulier de l'indicatif présent, une terminaison *i(y)* est ajoutée au radical sans *y* de ces verbes à infinitif en *ye*, *ya*, cf. p. ex. enfle c. 293. Elle tend même à pénétrer dans tous les verbes à infinitif en *yě*, quelle que soit l'origine de ce *yě*: c'est ainsi que, à côté de l'infinitif de « plaider » cité plus haut, 2 c, 5 d, 8' b, 19 c disent *pyětī*, 15 a *pyā-*.

L'emploi fréquent d'*yě* comme suffixe d'infinitif amène à sa suite celui d'*iy*; par ex. 5 d, qui hésite entre *rětrāsě* et -*syě*, rétrécir, dit également *rětrās* et -*īy*, cf. aussi les formes du v. pêcher *supra* p. 79.

Les futurs de la plupart des verbes étudiés précédemment appellent des observations. Dans les verbes dont l'infinitif est

syncopé, le futur est naturellement refait sur les formes toniques. De là, dans les verbes en *ye, ya*, qui ont des formes toniques en *i(y)*, des futurs en *-ir-*, cf. p. ex. enfler a c. 293, et les futurs de pêcher, trembler *L.* C'est de la même façon que les futurs d'aider, jouer ont été refaits et qu'on dit *ēdūyrā*, *-ūrā*, *ē-* dans les localités où l'on dit *ēdyĕ*, *ē-*, *jūyrā* 2 c, 3 b, 7 a.

Le futur de trouver a été, dans la région de Remiremont, l'objet de plusieurs reformatations : d'après les futurs d'entrer, rentrer, montrer qui déplacent l'*r* du radical, cf. plus haut, 11 a, 14 disent *trèverrē* 2^e p. s., 11 a dit aussi *trèvārē* 3^e p. s. d'après le futur d'ouvrir c. 548, et enfin *trèverō* 1^{re} p. p. de 11 a, *-ē* 3^e p. s. de 11 c sont sans doute dus au croisement de ces deux formations.

B. — Autres verbes.

C'est un fait connu que l'absence de formes inchoatives en *is* dans les parlers lorrains, cf. ML., *Gr. d. R. Spr.*, II, § 200 ; les rares formes en *is*, telles que dans finir c. 348 et 349, ont été récemment empruntées au français. Mais, ce qu'à ma connaissance on n'a pas signalé, c'est que, dans beaucoup de ces verbes, le radical atone, tel qu'il existe par exemple à l'infinitif, est transporté aux formes toniques, et que souvent aussi un allongement postérieur pénètre à son tour de ces formes toniques dans le reste de la flexion, cf. *krāvī*, couvrir c. 222, *krāv* 2 a, *drāmī*, dormir, usité partout, *drām*, id. sauf *drām* 12, *pārī*, pourrir, 2 e, 4 a, *pār* 1-10, 13-22, partir c. 555, *pēt* 2 c, 5 d, 11 a, c, 13 a, b, 14 a, 15 a, *pwēt* 10 c, 11 b, 15 c, 16 a, etc. M. Horning explique inexactement la voyelle *æ* de quelques formes de « nourrir » et « pourrir » par *notrio*, *potrio* ; il est clair que cette voyelle s'est développée régulièrement dans la syllabe atone, puis s'est allongée postérieurement dans la tonique, cf. § 24. Au reste l'extension du radical des formes atones ne s'est pas produite dans tous les verbes : courir, haïr ne la présentent pas ; si 14 a dit *sēt*, il sent, 5 d, 9 disent *sē*, 11 b, c *sē* ; *myĕ*, il meurt, existe encore dans la région de Remiremont, d'après le témoignage de 11 b, 12 b, 14 a, 15 b, tandis que les autres localités disent *māer* ou *mār* d'après l'infinitif ; 12 a-c

emploient encore *ô*, il entend = a. fr. *ot* < *audit*. D'autres formes sont plus compliquées : *pāt*, il part, de 12 b, est refait sur le radical des formes atones avec la voyelle d'une ancienne forme régulière **pā*, aujourd'hui disparue. La voyelle *ô* des formes atones d'« ouïr », cf. la c. 298, dans l'aire 11, 13-15 provient sans doute de la forme *ô*, encore attestée au point 12 ; quant à *ê* de ce dernier point, il s'est au contraire développé en position atone. « jouir », employé au sens de réussir c. 655, a les mêmes voyelles *ô* et *ê* dans ces localités 11-15. C'est aussi en position atone que s'est formé l'*œ* de *jœyĕ* de 16-18, mais *juyĕ* de 19-22 ne me paraît explicable que par l'influence analogique de *ĵay*, il joue. Dans *rĕpi*, *rĕp*, remplir c. 642, le *y* < *l* est tombé en position finale aux formes toniques et le radical *rĕp* a été ensuite transporté dans le reste de la flexion. Enfin dans la région de Remiremont, les formes toniques de *douvrir ont été refaites sur le participe, cf. *dvā* 13 b, *dēvā* 11 a, c, d, e, 14 a, -*ē* 12 a, et de même *rkœvĕ*, il couvre, 12 c ; dans les localités 13 et 15, le radical du v. *douvrir a été refait aux formes atones sur celui de faire, cf. *dĕvĕyĕ* ind. pr. 1^{re} p. p., 13 b, *dĕvyĕ* id, 3^e p. p., 15 b, *dĕvyœ*, parf. 3^e p. s., 15 b, *dĕvyĕy*, impf. 1^{re} p. s., id.

Le futur de ces verbes est formé avec le radical de l'infinitif sans l'*ŷ* flexionnel, cf. p. ex. la c. 503 qui donne la 3^e p. p. du futur de « moisir » et de « pourrir ». Plusieurs verbes présentent quelques particularités ; dans la plupart des localités le futur de couvrir et d'ouvrir sont formés comme les précédents, cf. j'ouvrirai c. 548, mais *krœvĕrrĕ*, 3^e p. s., de 17 a, *œvĕrrā* de 18, *drĕvĕrrā* de 11, 16, 17, *dĕvĕrrā* de 14, *dĕvĕrrā* de 11, 13, 14, 15 sont refaits sur les futurs d'entrer, etc., cf. p. § 32, 3^o ; *dĕvārā* de 11, 13, 14 est de son côté refait sur l'infinitif *dĕvar* ; enfin *dĕvĕrā* de 12, 14, *dĕ-* de 13 le sont sur le futur de venir, cf. plus loin, fin du paragraphe. On traitera au même endroit de quelques formes analogiques du futur de haïr.

Dans le verbe aller, la 1^{re} pers. du pluriel de l'indicatif présent est à peu près partout formée d'après la 3^e pers. du pluriel, cf. la c. 22, sans qu'on puisse reconnaître si les formes du

type « allons » sont récentes ou anciennes, et le futur a partout un *v* initial (réserve faite de quelques formes refaites sur le français au point 11), probablement dû à l'action analogique de venir.

Dans le verbe avoir, la première et la deuxième personne du pluriel de l'indicatif présent ont perdu partout le radical « *av-* » sur le modèle des autres formes, cf. les c. 68 et 69. En outre dans ce verbe et aussi dans de voir, savoir un *w* s'est substitué à *v* dans les localités 8-10, 16-22 sous l'influence de l'infinitif où il est régulier (dans celui de devoir, les modifications récentes sont fort nombreuses, mais avoir, savoir conservent partout le traitement ancien, cf. *ěwě*, s-1-15, *ǎ-*, *sǎ-* 16-22, et la c. 249). De même, dans perdre, d'après les formes où *p* en contact avec *d* interne est devenu *b*, p. ex. *bdž*, je perds c. 568, des localités 1, 2, 5, 18-22, *bdü*, perdu c. 570, des localités 3, 5, 17-22, on trouve non seulement *bědū* dans les points 18-22, mais *bědrā*, je perdrai c. 569, dans l'aire 5, 18-22.

Les verbes asseoir, choir, croire, voir présentent aux formes atones, et aussi au participe comme on l'a vu § 142, un radical refait d'une façon analogue à ce qui s'est passé en français proprement dit, cf. ML., *Gr. d. R. Spr.*, II, § 189; en outre la consonne *ε* (*ĕ* *ē*) dans « asseoir » ne peut provenir que des formes toniques de l'indicatif présent, où le *s* est devenu *ε* devant *ie*. Mais d'autres réactions analogiques se sont produites postérieurement : sur *krā*, 'croit c. 232, 20-22 ont refait *krāyě*, je crois, etc., et sur *krǝ* 11 a refait *krǝyǝ*, je croyais c. 233, *krǝyŭ*, cru c. 234 (cette dernière forme a été également employée par 16 a, qui l'a sans doute empruntée); ces formes ont entraîné à leur suite *ěčǎyŭ*, a sseyez-vous c. 49, des points 20 et 21, *ěǝyě* id. du point 11, *ěǎyě*, je tombe, de 20-22, *ěǝyǝ*, ils tombent, de 11 a, *wǎyě*, je vois c. 801, de 20, 21. C'est vraisemblablement d'après ces formes, spécialement d'après celle de voir, qu'il faut expliquer le radical de pouvoir *pwěy-* dans la plupart des localités de l'aire 1-19, *pwāy-* dans les points 20-22, cf. les c. 606 sq. Par contre, M. ML. a tort de voir dans

le lorrain *piö*, peut, une formation analogique d'après *iö*, veut, *Gr. d. R. Spr.*, II, § 189, car le développement est également régulier dans ces deux formes, cf. § 9.

Les modifications analogiques de *devoir* sont nombreuses, en dehors de l'extension du *w*, traité plus haut. (*r*)*dô*, doit, est, comme on l'a vu p. 91, probablement refait sur *fô*, *vô*, il faut, il vaut, et a amené l'infinitif (*r*)*dôr*. (*r*)*düy* doit c. 250, de l'aire 9, 10, 16-18 est embarrassant : il ne suffit pas d'invoquer l'ancienne forme *doient* *NAL.* 2530, 47, etc., qui n'explique pas la voyelle *ü*, cf. aussi *ML.*, *Gr. d. R. Spr.*, II, § 246 ; mais les présents en *üy* sont peu nombreux, en dehors d'*üy*, j'entends c. 299, et l'on ne voit pas comment l'action de ce verbe a pu s'exercer sur *devoir*. Le futur et le conditionnel sont encore plus compliqués : à côté de formes régulières telles que *rdëvrä* 1^{re} p. s. fut. 11 a, on a des formes avec *üy*, (*r*)*düyrä* 9, 11 b, 18, des formes refaites sur l'infinitif (*r*)*dôr*, (*r*)*dörä* 5 d, 6 c, 8' d, -*ë*, 3^e p. s. id., 1 c, 5 a, f, 6 b, 7 c, 8' d, et même des formes refaites sur les temps correspondants de pouvoir, vouloir, (*r*)*dürä* 14 a, 17 b, 20 a, -*ë* 19 a, 21 a, *dürö*, 1^{re} p. s. cond., 19-22, -*ä* 3^e p. s. 1 c, 4 a, 5 a, c, 6 b, 7 a, -*ä*, id., 18, 19 a.

Dans le verbe *recevoir*, par une extension remarquable du participe passé *rsü*, on dit non seulement à peu près partout l'infinitif (*ë*)*rsur* mais *rsu*, 1-3 pers. du sing. de l'ind. présent ; *rsüytë*, reçoivent, de 19 c s'explique par les formes étudiées p. 178, quant à *rsüstë* de 21 a, le *s* vient sans doute des 3^{es} pers. du pluriel du subjonctif et du parfait, cf. p. 177 sq. L'infinitif (*ë*)*r-sur* a naturellement entraîné des formes de futur et de conditionnel, mais des formes plus anciennes telles que *rsëvrä* 9, 11 a, 14 a, 15 b, 16 b, etc. subsistent encore. Enfin les parlers de la vallée de la Moselotte emploient des formes telles que *rsyë*, je reçois, 18, *rsyë*, il reçut, 22 b, etc., dont le radical *rsy* paraît formé d'après celui du v. faire, cf. plus loin.

Le verbe *vivre* est refait dans la plupart des localités sur le radical du participe passé, cf. les c. 797, 798 ; mais l'*i* étymologique est souvent conservé.

Dans le verbe suivre, l'*é* de *sê*, il suit, usité partout, paraît être régulier, cf. § 2, C, 5° ; cet *é* a été ensuite transporté dans les formes atones, cf. p. ex. les c. 731, 732 ; pour l'infinitif *sêr*, cf. § 141. Le fait est également fréquent dans lire. D'après *lêr*, lire, *lê*, lit, usités partout, les formes atones ont une voyelle *é*, brève ou longue, p. ex. *lêjè*, je lis, 1 a, 2 a, b, 4 c, *lêbè* 18-22, *lêjā*, vous lisez, 8' b, etc. Ce verbe a pris en outre dans beaucoup de localités, comme cela s'est passé en français, la consonne *j*, *h* de dire devant les désinences accentuées.

Le verbe « querre », partout usité au sens de chercher, a subi de nombreuses modifications analogiques : dans l'aire 1-7 son radical a été refait d'après celui de dire, lire, d'où *kêjè*, je cherche, c. 177 ; dans les localités 12, 13, 20-22 il l'a été sur les verbes à radical terminé avec *y*, cf. plus haut, et ce radical nouveau a pénétré des formes atones telles que (*r*)*kwěyě*, je cherche, 20-22, aux formes toniques, *kwěy*, il cherche, 20 a, 21 a, *kwěy*, 12 b, c, *kwěy*, je cherche, 13, et l'on a noté, § 142, que ces formes avaient amené le participe (*r*)*kwěyě* de l'aire 20-22. Enfin le futur de ces verbes, d'après la c. 178, ne présente dans l'aire 1-7 qu'un *r*, d'après celui de lire, suivre.

Le verbe clore, cf. fermez c. 342, a pris dans la plupart des localités la consonne de dire. Quant au *z* de 18, 20-22, il vient, comme en français proprement dit, du participe.

On a vu § 33 que *brâr*, *fâr*, *trâr* ont été refaits sur les formes toniques *brā*, *fā*, *trā*. Faire a subi de plus dans tout notre domaine une modification importante : son radical, dans les formes accentuées étymologiquement sur la désinence, est partout *f(e)y*, cf. font c. 332, *f(ê)yð*, nous faisons, 17-22, qui provient de verbes à radical terminé par *y*, cf. plus haut. Ce radical est même devenu tonique dans *fěy*, 1-3 p. sing. du subj., 22 b. On a déjà indiqué § 98 que faire et dire ont perdu partout la formation forte de la 2^e pers. du pluriel de l'indicatif présent et de l'impératif.

Le participe de pondre, *põnũ* 20-22, et celui de tordre, *tõdũ* 8-10, 16-22, doivent leur voyelle *õ* aux formes toniques.

Enfin dans le v. *pware*, paraître, donné par Hingre, l'infinitif

est refait sur la forme tonique *pwa*, dont la voyelle paraît à son tour reprise aux formes atones.

Quelques futurs appellent en dernier lieu des observations : sur les futurs d'asseoir, croire, voir, cf. p. 94, on a refait ceux de « braire », de traire et même de haïr : de là *brôrâ*, je pleurerai, 8 c, 8' d, 9, 16 b, 17 b, 18, 19 c, 20 a, 21 a, 22 a, *trôrâ* id., *hôrâ* 18 (*hôyrâ* d'un témoin de Basse-sur-le-Rupt est un mélange de cette forme et de *hëyrâ*, très répandu). Le futur de prendre est partout, sauf à Remiremont, refait sur ceux de tenir, venir : cf., à côté de *tërř*, il tiendra, 1-10, 12-16, -*è* 11 b, *târě* 17-22, *përâ*, je prendrai, 1-11 e, 12-16, *pă-* 17-22. A Remiremont le fait inverse s'est produit : sur *pârâ* 11 a-c, on a refait *târě* 11 a, c, *v-* id.. Sur *dëvërâ*, étudié plus haut, le Val d'Ajol a refait *pějërâ*, je perdrai c. 569.

§ 144. Genre des substantifs.

Plusieurs substantifs étymologiquement masculins, mais qui, en raison de leur voyelle initiale, ont un genre mal distingué après l'article défini, tendent, dans un nombre variable de localités, à devenir féminins, cf. acier c. 10 chez de nombreux témoins, *êtâ*, étang, 11 b, 13 a, 16 a, 17 a, 21 a, *ěċlâ* 20 a, 22 a, b, *ěkädük*, aqueduc, 6 a, 8 a, *ěxéy*, rûcher c. 671, 11 c, 13 a, 14 a, cf. sur ce mot plus loin, § 151 etc.

La cause du chargement de genre de *bur*, beurre *L.*, masculin dans l'aire 1-18 mais féminin dans l'aire 19-22, est différente. Cette innovation me paraît provenir de la terminaison *ur*, d'après les nombreux substantifs féminins pourvus du suffixe *ur*, cf. entre autres couture c. 220. A La Bresse, d'après une précieuse indication de Hingre, le mot, tout en étant féminin, reste encore masculin dans l'expression *fra bûre*, du beurre frais, où le genre ancien a été évidemment protégé par la préposition de l'adjectif ; mais déjà on dit aussi *frakhe bûre*. Il semble de même que le masculin de perdrix c. 571 et le féminin de lièvre c. 454 dans beaucoup de localités soient dus à l'influence de leur terminaison ; nos parlars n'ont pas de noms féminins en *i*, car on a vu, § 121 que fourmi y est masculin chez la plupart des témoins ;

quant à lièvre, c'est l'e féminin qui a dû autrefois entraîner le changement de genre ; de plus tous les noms dont la terminaison est homophone, tels que fièvre, chèvre, sont féminins.

Enfin, dans quelques substantifs, la modification du genre provient de l'influence analogique de noms de sens voisin. *ér*, jardin c. 414, est devenu masculin chez beaucoup de témoins, malgré son étymon *area*, évidemment d'après *mwä* < *masu* ; *dal*, paroi c. 554, doit l'être devenu d'après *mur* ; quant au masculin remarquable et très répandu d'herbe c. 406, il ne me paraît explicable que par l'influence de foin.

§ 145. Adjectif.

Dans plusieurs adjectifs, l'analogie a causé l'élimination de la forme du masculin ou du féminin au profit d'une seule forme : le masculin a cédé la place au féminin partout dans *veuf* c. 788 (la forme de 11-15 avec *f* final ne laisse plus reconnaître le phénomène, mais il probable qu'elle provient d'une forme plus ancienne *vōv*, avec assourdissement conformé au § 31), *sûr* *L.* et aux points 1-8', 11, 12 dans *vieux* c. 790. Ce dernier mot appelle quelques explications : personne ne conteste que le masculin *vyě* représente *vetu*, cf. Horning, § 34, *ML.*, *Gr. d. R. Spr.*, I, § 178, etc. Par contre M. Horning considère que le féminin *vey* équivaut au fr. *vieille* < **vecla*. Mais il n'explique pas comment un masculin et un féminin de formation si différente peuvent coexister et comment ce fait surprenant se produit partout où l'on trouve le masculin *vetu*. Cette difficulté est résolue, si l'on dérive *vey* de **veta*, par un développement conforme aux faits exposés § 2, C, 5° ; il faut cependant faire quelques réserves pour le Val-d'Ajol, dont la forme *věy* peut, comme *věy* de 23-26 et *vīy* de 26, qui ne connaissent pas le développement de *y* entre voyelles, cf. p. 41, représenter *vieil*, *vieille*.

Le féminin de *vert* c. 787 est refait sur le masculin dans l'aire 9-11, 13-22, cf. § 37, et *tīt*, toutes, sur *tī*, tous, cf. § 55, dans de nombreuses localités. Dans *grāt* de beaucoup de témoins, le *t* vient soit de l'ancien accusatif masculin *grant*, soit de fémi-

nins tels que *hôt*, haute, etc. ; quant à *měěãd* de 4 a, c'est une forme isolée d'après *grãd*. A La Bresse, un féminin en *ïne* a été formé dans les adjectifs dont le masculin est en *i*, cf. *aimi*, *aimïne*, ami, Hingre, sur le modèle de *vhĩ*, *-ĩn*, voisin, *-ine*, etc., où un ancien *ĩ* a été dénasalisé. Enfin, d'après les nombreux participes féminins terminés par *s*, cf. § 142, l'adjectif *kěryă*, creux, a son féminin en *ăs*, cf. la c. 617, et cette même terminaison se retrouve dans quelques adjectifs en *ă*, *ăs*, v. plus loin, § 147.

§ 146. Syntaxe des particules.

1° Particules négatives.

Quelques témoins, peu nombreux du reste, suppriment plus ou moins souvent la particule « ne », comme fait le français populaire, donnant à « pas » toute la fonction négative ; au contraire 2 b dit *pūkě n mĩ*, pourquoi pas, où *n* s'est développé conformément à l'usage des deux particules, tandis qu'en français *pas* s'est simplement substitué à *non*. D'autre part, dans les localités 1-17, 20, 21, « il y a » se dit *ě y + « a »* d'après la carte 66 c'est-à-dire que le groupe *ě y + « a »* = fr. il n'y a a passé des phrases négatives dans les affirmatives. Enfin il faut noter que la particule « pas » est toujours placée après « encore », cf. c. 291 N. E., qui conserve sa place immédiate après le verbe sur le modèle des phrases affirmatives.

2° Particules conjonctives.

La particule « et » a été développée dans tous nos parlers dans « vingt et huit » sur le modèle de « vingt et un » ; beaucoup l'ajoutent devant « où », cf. les cartes 539-541 ; enfin beaucoup la renforcent par « encore » ou « puis », quand elle relie deux mots ou deux groupes de mots.

De même « ou » est souvent renforcé par « bien », rarement par « donc », cf. la c. 542. Enfin « comment », renforcé par « (ce) que » au sens interrogatif, se substitue très fréquemment à « comme », cf. comme *L*.

3° Prépositions.

L'usage des prépositions appelle aussi quelques observations : on a déjà vu p. 185 le développement de *date* ancienne d'à entre *faire* et un verbe suivant ; on peut noter en outre la rivalité de *de* et *à* des cartes 2 et 3, le développement d'à dans [« je vais quelque part »] c. 628 amené par le sens du verbe, celui de *de* devant *besoin*, *moins*, *plus*, etc., d'après l'usage ancien de *de* dans des phrases négatives devant les mots non définis, cf. p. 185, le redoublement de « *de* » dans *dě t fyǣ* *de hors* c. 240, *dě d vǣyě*, en automne, c. 59 N. E., devant « *plus* », la suppression d'à dans « *donner à têter un enfant* » au sens d'allaiter chez de nombreux témoins d'après « *nourrir un enfant* », celle de *de* après « *douter* » au sens d'avoir peur, cf. peur *L.* et *supra* p. 185, l'emploi de *sur* c. 733 au sens de chez, dans, etc. ; on trouvera encore quelques autres menues particularités concernant les prépositions *à*, *de*, etc., d'origine analogique, sous ces mots dans le *Lexique*.

CHAPITRE VI

FORMATION DES MOTS

§ 147. De quelques procédés de dérivation.

Il n'y a qu'un assez petit nombre de procédés de formation des mots, qui méritent d'être relevés : ce sont ceux qui ont reçu dans nos parlers un développement particulier.

Dans la dérivation impropre, il faut signaler que nos parlers aiment à former des adjectifs post-verbaux, ce qui, comme on sait, est devenu rare dans le français actuel, cf. *Dict. Gén.*, *Traité de la formation de la langue française*, § 53, par ex. *êrèt*, arrêté, 2 a, 5 c, *gôf*, gonflé, 12 a, 19 c, *tôf*, étouffant, 2 c, 5 d, 12 a, 16 a, 19 c, *êâp*, échappé, 2 a, cf. aussi *êôb*, *çôb*, creux, § 151.

D'autre part, nos parlers ont donné quelque développement à l'emploi d'un suffixe *-ûz*, *-ûs*, qui est le féminin d'adjectifs en *û*, *ûz*, *-s*, correspondant aux adj. fr. en *eux*, *-se* < *osu*, *-a*, par ex. *linûz*, graine de lin, 2 a, c, 5 d, 15 a, 16 a, 19 c, *pânûs* 12, balayures c. 79, *brôkûs*, chènevotte, 14 a, etc. Peut-être faut-il reconnaître ce même suffixe masculin dans *bêtû*, lait de beurre, du Val-d'Ajol, cf. aussi *bâtû* 25, *bă-* 26, et p. suivante.

Parmi les suffixes nominaux, *ês* a eu un succès remarquable et sert à former de nombreux substantifs qui sont tirés de radicaux verbaux, p. ex. *kôpês*, coupure, 14 a, 19 c, d, 20, 21 e, 22 a, b, *mûdês*, morsure c. 509, *rikês*, déchirure, 2 c, 5 d, 11 f, 19 c, etc. Ce suffixe me paraît correspondre au fr. *asse* < *acea*, cf. *D. G.*, *loco cit.*, § 81; l'opinion de M. ML., II, § 496, qui le considère comme une extension analogique de la terminaison des mots savants en *ace* < *atio*, est ingénieuse, mais aventurée.

Nos parlers connaissent, comme le français moderne, l'emploi du suffixe *û* = fr. *eur* pour désigner des objets; cf. p. ex. *dêvê-dyû*, dévidoir c. 248, etc.; mais le féminin en est régulière-

ment *ur*, cf. *pănūr* et *pănur* balai c. 78. Une forme comme *kōvūz*, couveuse, de 1 b, 2 a, d, 5 e, est une adaptation récente du français, et qui fait reculer la formation locale *kōvrōs*, -ōs, -ās.

Enfin on rencontre dans un certain nombre d'adjectifs un suffixe *ă*, au fém. *ăs*, p. ex. dans *khpeureă*, -eüsse, peureux, Hingre et la carte 574, *baileă*, -eüsse, faible et timide, celui qui est habituellement battu, Hingre, etc. Si la consonne finale *s* du féminin s'explique aisément par l'influence analogique des nombreux participes féminins en *s*, cf. § 142, l'origine du suffixe reste obscure. Il est possible que ce soit simplement le suffixe fr. *eux* adopté par nos parlers : cette introduction aurait été favorisée par l'existence de l'adjectif « creux », dont les parlers de l'aire 19-22 ont encore une forme ancienne *këryă*, cf. profonde c. 617; *kōvă*, dont on parlera plus loin § 151, p. 267, a pu influencer également. Du féminin, on a tiré un suffixe servant pour les substantifs : *bëtăs*, lait et beurre, 1-11, 13-22, *frîtăs*, friture, 18, 19 c, *friteüsse* Hingre.

L'intercalation d'un *r*, sur l'origine duquel il suffit de renvoyer au *D. G.*, § 63, a eu lieu assez fréquemment, p. ex. dans *kōtrê*, coude, dérivé de **kot* < *cubitu*, usité partout, *küdrê*, cordeau, 8 c, 8' d, 14 a, 18-22, *müerê* et -*ü*, 19-22 et 18, mouchoir c. 510, les différentes formes qui désignent partout le premier lait de la vache qui a vêlé, cf. c. 438 et *infra* § 151. De même le diminutif de « petit » a un *r* dans tout le domaine : *ptirô* 1-10, -ô 11, 13-15, -ă 16-22. L'intercalation d'un *l* qui vient ordinairement du suffixe *el* < *ellu* est plus rare : je l'ai notée par ex. dans quelques dérivés d'un mot signifiant cime c. 191, cf. plus loin § 151; cf. aussi hoquet id.

§ 148. Substitution de suffixe et emploi de différents suffixes.

La substitution de suffixe est un phénomène très fréquent et qui, suivant les cas, comprend un nombre plus ou moins grand de localités.

Parfois un ancien suffixe, qui n'est plus nettement senti comme tel, est remplacé par un autre suffixe plus vivant ; c'est ainsi qu'*î* = fr. *il* est remplacé par *ê* = fr. *ier* dans *rêilê* 16, *răçîlê*

17 b, 18, 21 a, 22 a, partie du râteau qui porte les dents, à côté de *rěilī*, dérivé de « râteau », 4 a, 5 c, f, 6 c, 11 d, 16 b, dans *pěřě* 21, *pw-* 8, *-ě* 8', à côté de *pěřěi* 1-7, grenier placé au-dessus de la grange, cf. c. 399 et plus bas, § 151, par *ü* = fr. *eur* dans *ěķiivü* et *ěķěvü*, *-vyü* de 19, 21, à côté des formes dérivées du type a. fr. *escouve* + *il*, écouvillon c. 275. De même dans quenouille c. 630, le suffixe étymologique = fr. *ouille* a été remplacé à peu près partout par celui qui correspond au fr. *eille*, cf. p. 96, dans écoreuil c. 280 *ō* s'est substitué à *æy*. Chevreau c. 183 est représenté dans la région de Remiremont par des formes *ěvři* 11, 13-16, *ě-* 12 qu'on retrouve dans l'a. fr. *chevri*, et que M. ML., EW. 1655 rattache à un étymon *capritus*, tandis que M. Grammont s. v° *ěvři* propose *caprile* qui est beaucoup moins satisfaisant. Cet ancien suffixe *e* a été éliminé, dans l'aire 17-22, par *ă* = fr. *et*; *ě* de la vallée de la Haute-Moselle soulève quelque difficulté : si nous avons affaire au suffixe *attus*, la voyelle devrait être régulièrement ouverte; et il est cependant peu vraisemblable que *ě* puisse être le suffixe des noms d'agents = fr. *ier*. Le suffixe *ü*, *ur*, dont nous avons parlé dans le paragraphe précédent, tend particulièrement à se substituer à *ă*, *ěr* = fr. *oir*, *oire*, qu'il a supplanté tantôt partout, cf. aire c. 15, dévidoir c. 248, etc., tantôt seulement dans quelques localités, cf. balai c. 78, battoir c. 86, mouchoir c. 510, planche à laver c. 584, etc.

Il semble qu'un suffixe « ain » < *amen* se soit substitué partout à *i* dans « (re)gain », cf. § 151 s. v. automne, et d'une façon plus surprenante à *ě* = fr. *ier* dans *jěřě* de 6, 7, gésier c. 388 et dans *pěľě* 3-7 poulailler c. 601, cf. plus loin § 151.

C'est pour des causes analogues qu'un suffixe s'est souvent substitué non pas à un suffixe proprement dit, mais à une terminaison moins usuelle que ce suffixe : *iy* a remplacé *iv* de genitive c. 380 dans l'aire 1-8', 17-22, et de même *yě* de moitié c. 505 a cédé la place à *yěy*, *i(y)*, cf. § 45, dans l'aire 1-10, 12, 16-22. Épouvantail c. 307 est exprimé dans la plupart des localités par un substantif post-verbal d'« épouvanter », mais dans l'aire 1-10 le mot, au lieu d'être terminé régulièrement par *ōi*,

l'est par *ôt*, qui équivaut au fr. *ette*. Les formes du suffixe qui est en fr. *age* ont éliminé partout la terminaison de *quadruviu*, qui s'emploie au sens de visite c. 795, et d'*atriplex*: *ârêj* 1 c, 2 b, c, 4 a, 5 a, 6 b, *ôvrêj* 9, *ovraige* Hingre. *ĕânât* 12 a, 16 a, *-ôt* 11 c, 13 a, 14 b, *ĕânôt* 5 d, chéneau, sont des formes de « chanlatte », cf. p. 127, avec le suffixe *itta*; dans la région de Remiremont « trémie » est pourvu du suffixe *ĕr*: *trêmĕr* 11 a, b, 13 a, 14 a, 15 a; *sĕyŕŕ*, sureau c. 734, de 5 a est accidentel. Pour couleuvre, cf. § 151.

Parfois, mais rarement, ce n'est pas à proprement parler un suffixe, mais une terminaison plus usuelle qui s'est substituée à une autre qui l'est moins : c'est le cas de quelques formes en *ôd*, *-t* du mot au resté très troublé alêne c. 17. Dans les représentants du fr. archaïque *aronde*, hirondelle c. 410, on ne voit pas les causes qui ont amené la substitution d'*ĕd(r)* à *ôd*.

Très fréquemment nous nous trouvons en présence de deux ou plusieurs suffixes, sans qu'il soit possible d'établir s'il y a eu substitution ou formation différente; pour le faire, il faudrait en effet connaître l'état ancien des parlers. Il est sans doute assez probable que *müerĕ*, mouchoir, de 19-22 est dû à une substitution récente; mais nombreux sont les cas où l'on doit se contenter d'une simple constatation de faits : ainsi, à côté des dérivés en *ĕr*, *ur* du v. **pannare* au sens de balai c. 78, le Val-d'Ajol a un dérivé en *ür*; pour désigner les balayures c. 79, le dérivé le plus répandu de ce même verbe est également en *ur*, mais 12 et 13 en ont un en *ri* et 12 en outre un en *ûs*, cf. § 147; le charme c. 160 est exprimé avec deux dérivés, l'un en *in*, l'autre en *ây*; écumoire c. 279, outre *ĕkĕmü* (m.) de 12 qui est récent et *kĕmôt* de 11 refait sur *pĕsrôt*, présente deux dérivés (*ĕĕ*)*kĕmĕr* et *kĕmrôs*, ce dernier avec le suffixe *ros*, anciennement *eresse* < *aricia*, cf. A. Thomas, *Nouveaux essais de philologie française*, Paris, Bouillon, 1904, pp. 62 sq.; gravier c. 396 et morsure c. 509 n'ont pas moins de trois suffixes; à côté du participe féminin de **sternire*, nos parlers emploient au sens de litière c. 459 N. E. des dérivés avec les suffixes *in* et *ur*; oncle L. se dit *ôkĭ* dans l'aire 1-11, 13-19 et *ôtyă* aux points 19-22, *-ô* au point 12;

purin c. 622, exprimé avec des dérivés du latin *lotium*, urine. ML., EW. 5129, présente le suffixe *ēr* = fr. *ière* dans la forme *lībēr* de 9, 10, 11, 16 et le suffixe *ēy* = fr. *ée* dans *lībēy* de 19-22; *lījī(y)* de 1-8', 11, *lēhī* de 12, *lōhī* de 13; *lībī* de 14 ont probablement le même suffixe, mais *lūhī* de 17, 18 sont dans ce cas empruntés; quant à *lījir* de 11, *lībīr* de 11, 15, ce sont des formes croisées. On pourrait allonger cette liste; il suffira de renvoyer à quelques cartes telles que matou c. 482, paroi c. 554, taupinière c. 744, etc.

Le cas des formes qui désignent le fourneau c. 361 est également particulier. Tandis que l'aire 16-22 emploie le type « fourneau » comme le français, *fūnō*, -ō et l'aire 1-15 contient un suffixe correspondant au fr. *et*; cf. sur l'extension de ce type Horning s. v° *funo* p. 110 et la c. fourneau de l'AL. Toutefois, il n'y a pas eu en ce cas substitution de suffixe: l'aire 1-15 possède encore le type « fourneau »; mais, comme elle l'utilise avec un son particulier, elle a eu recours à une autre formation pour désigner le fourneau. En effet, *fūnē* m'a été indiqué par 1 b, 6 a, 11 a-c, 12 a, b, 14 a, 15 a, 16 a, 17 a au sens de feu qu'on fait dans les champs pour brûler les détritiques des récoltes, et il est courant sous cette forme dans le français populaire de la région du Thillot. Du reste, cette raison n'est pas impérieuse, comme le montre l'usage de 16 a, 17 a et aussi celui de 21 e, qui emploie *fūnē* à la fois au sens de fourneau et de feu de charbonnier. Il est intéressant de noter que de nombreux parlers lorrains et franc-comtois font des distinctions semblables: M. Haillant donne pour Uriménil *founot*, fourneau, et *founé*, fourneau à charbon, et il ajoute: « La Forge (canton de Remiremont) les *Founnels*, censes et fermes. *Founel* vient du patois (*sic*) *founé*, gazon et broussailles brûlés pendant l'écobuage. Au Tholy *foné* Thiriat, *Cleurie*, p. 266. » Pour les parlers franc-comtois on notera Grammont, *La Franche-Montagne*: « *fūnō*, fourneau (de charbon ou de cuisine), *fūnē*, tas et bois de charbonnier, *fūnōlō*, tas de racines, herbes sèches..., etc., qu'on brûle dans les champs en automne ou au printemps », Contejean, *Montbéliard*: « *fouéné*, f. de charbonnier, *fouènelot* (comme Grammont) », Roussey, *Bournois*: « *fūnō*, poêle, *fūnē*,

haut-fourneau. — Tas de bois préparé pour le charbonnier... — Amas de gazon que l'on fait brûler... », Tissot, *Les Fourgs* : « *founets*, fourneau, *fougneaux*, hauts-fourneaux, four à charbon. »

§ 149. Dérivés n'existant que dans une partie de domaine.

Assez fréquemment l'adjonction d'un suffixe ne s'est produite que dans un certain nombre de localités, tandis que les autres conservent le mot simple. Le plus souvent on n'aperçoit dans le fait que la propagation d'un suffixe usuel, ou du moins, s'il en existe une autre raison, on ne la saisit pas et l'on doit se contenter de constater l'usage. Ainsi le premier lait de la vache qui a vélé, cf. la c. 438, est désigné partout par des dérivés en *rê* d'un mot correspondant à l'a. fr. *bet*, représenté au seul point 1 par *bôk*, dont la consonne finale atteste au reste qu'il a subi l'influence du dérivé. Oseille c. 537 est presque partout exprimé par des dérivés en *ette* d'un simple qui survit sous la forme *ûjil* = a. fr. *osile* à Remiremont et sous des formes corrompues aux points 1, 21, 22. Soc c. 713 présente un dérivé en *ô* aux points 1-8, 12. Merle se dit *mlêr* (f.) aux points 19 et 22, et M. Haillant la signale s. v^o *miâle* pour Saint-Amé d'après Thiriat; ce dérivé en *êr* = fr. *ière*, qui a dû exister dans toute la vallée de la Moselotte, mais qui a reculé devant le fr. *mêrl*, est assez difficile à expliquer. Berceau c. 94 est, au Val-d'Ajol, exprimé par un dérivé *brêscêr*, tiré du verbe, à côté du simple usité partout et même aussi au Val-d'Ajol. Épouvantail c. 307, qui, comme on a vu § 148, est exprimé au moyen du substantif post-verbal d'« épouvanter », est allongé aux points 11, 14, 15 au moyen des suffixes *ê*, *êr*; le substantif post-verbal *êtyêç*, qui signifie éclaircie c. 269, l'est aux points 18 et 19 au moyen du suffixe *ês*. Quant à *kwîyô*, écouvillon c. 275, du point 1, on peut penser qu'il est dû à l'influence du français.

Mais, dans plusieurs cas, on peut discerner une cause plus précise de la formation des dérivés, et attribuer ceux-ci au désir de distinguer deux sens. Si, à côté d'*ây* < **açla*, cf. ML., EW. 736, les points 6, 7 ont créé *âyôt* et 7, 8 *âyiy*, au sens d'arête c. 41, c'est qu'*ây* s'emploie encore au sens d'écharde, ainsi que les

témoins 19 a, 20 a, 21 a, 22 a l'ont attesté. De même si échine c. 267 est, dans les localités 12-15, 20-22, exprimé par un dérivé en *é*, c'est que le type « échine » s'emploie dans de nombreuses localités au sens d'écharde, cf. en ce sens *ein* 1 b, 2 b, c, e, 5 d, 6 d, 8- 18, 19 c, *khine*, baguette à fouetter, Hingre; c'est également pour éviter toute confusion de sens que la plupart des témoins disent « l'échine du dos ». Si « échine » au sens d'écharde est aujourd'hui souvent pourvu du suffixe *-ette*, c'est qu'il y a des écharde de différentes tailles. On peut expliquer de la même façon le dérivé *kělǎěđ*, *kǎ-* de l'aire 1-8, souche c. 719, dont le simple est d'origine obscure¹, et il est probable que *kěsněy* de 22, à côté de *kěsīn* de 1, 2, 5, dont l'étymologie m'est également inconnue, a eu primitivement une valeur particulière. Dans beaucoup de localités, éteule c. 316 est allongé avec le suffixe *đ*, sans doute parce que le simple sert à désigner le champ couvert d'éteules; cf. N. E. de la carte. La création du dérivé *ěđsǎi* dans l'aire 20-22 au sens de bas, tandis que 1-8, 19 donne *ěđs* et 9-18 *ěđs*, est étroitement liée à l'histoire des mots désignant la culotte. Dans mon enquête, je n'ai recueilli en ce sens que « culotte » et « pantalon », mais Hingre donne la précieuse indication suivante : « *chausse*, chausses, culotte », qui prouve que récemment encore ce mot existait à La Bresse avec cette valeur. Nos parlers, en abandonnant « *chausse* » au sens de culotte, l'ont gardé avec celui de bas, mais dans ceux, comme celui de La Bresse, où l'ancien sens résistait davantage, un dérivé nouveau a été créé pour désigner le bas. Est-il besoin d'ajouter que le fait s'est produit assez récemment quand le bas est devenu plus usuel? Cette explication est confirmée par les cartes 114, 373 de l'*AL.*; aux points 76, 78, 86, 87 où « *chausse* » signifie encore culotte, pantalon, bas se dit « *chaussette* ». Mais « *chausse* » au sens de culotte est partout fortement combattu par le français et tend à disparaître, de là la situation que nous avons constatée dans l'aire 20-22, où « culotte, pantalon » ont pénétré après la création de « *chaussette* », situation qui se retrouve aux points 59, 66, 77 de l'*AL.*

1. *kělǎěđ*, qui a été recueilli aux points 1, 3, 5, 6 a été oublié sur la carte.

Dans deux cas où le dérivé remonte à une époque très ancienne, c'est la survivance du simple qui est le fait intéressant, à savoir celle de *pwô*, porc, aux points 2, 11, 12, à côté du type *porcellu*, cf. les c. 598 et 681, et celle de *vā* < *vas* aux points 1-7, 12, à côté du type *vascellu* au sens de cercueil c. 145.

Le développement de « noisette », cf. la c. 526, est plus compliqué : le dérivé « noisette » existe dans l'aire 1-18, le simple « noix » dans l'aire 19-22 ; la 1^{re} forme n'y est, au reste, pas inconnue, car 20 a et b l'ont employée, et Hingre s. v^o *neu* et *neuhate* indique que *neuhate* existe à La Bresse, quoique moins usuel que *neu*. « Noix » a dû évidemment exister partout au sens de « noisette », et la désignation de la noix par un composé, cf. notre carte 527 et ML., *EW. gallicus* 3659, laissait la place à « noix » au sens de noisette ; c'est ainsi que 19-22 l'ont gardé avec cette valeur. Si « noisette » s'est cependant largement répandu, il faut donc y voir l'action de parlars voisins, cf. la carte de l'*AL.*, et probablement aussi celle du français.

La composition des mots présente peu de faits dignes de remarque. On notera cependant la création du composé « regain » faite en vue d'une distinction de sens, dont il sera parlé plus loin, § 151 s. v^o *automne* et celle de « redevoir », employé quand le verbe a un substantif comme complément direct, tandis que « devoir » est réservé comme auxiliaire ; cf. les c. 249, 250. Quant aux composés *tā tð* 19-22 = fr. « tard temps » au sens d'automne c. 59, et *fyæ tð* 6, -*tð* 20, 22 = « fors temps » au sens de printemps c. 616, ils sont du type très répandu en français *arrière-cour*, cf. Darmsteter, *Cours de grammaire historique de la langue française*, Delagrave, Paris, 3^e partie, p. 46. De même *blæ fti* = fr. vêtu de bleu, bousier c. 114 des points 4, 6, 9 est du même type que p. ex. le fr. blanc-poudré, cf. id. p. 47, *Dict. Gén.*, Introduction, § 203.

CHAPITRE VII

MÉLANGES DE PARLERS

§ 150.

Il convient d'examiner, comme nous l'avons fait dans la première partie, ch. VIII, pour les traitements phonétiques, le rôle de la géographie dans la répartition des formes. Plusieurs faits doivent être écartés parce qu'ils n'intéressent pas la norme des parlers et sont manifestement individuels: tels sont la survivance de *nǝ*, nous, chez le témoin 11 b, cf. p. 193, l'emploi de la nouvelle désinence *ǝ* à la troisième personne du pluriel de l'indicatif présent par le témoin 22 a, cf. p. 117; on en peut dire autant de *dī*, du, de 13 a, du parfait en *ǝ* de 7 b, une seule fois employé dans *ān ǝlǝ*, il partit, c. 556 N.-E., de *krǝyū*, cru de 16 a; et cette liste pourrait être facilement allongée. Mais, en dehors de ces faits accidentels, il en existe d'autres, d'usage normal et dont la localisation paraît bien être le résultat d'un mélange de parlers.

1° La région de Remiremont et les deux vallées.

Remiremont a certainement joué le rôle d'intermédiaire pour la propagation dans les deux vallées du type « l'autre + ci, l'autre + là » au sens de démonstratif, cf. p. 186: la persistance du type antérieur dans les localités situées en amont montre clairement la direction que suit le nouveau pronom. A vrai dire on peut considérer ce fait comme lexical; mais il en est d'autres de caractère nettement morphologique, à savoir le développement d'une désinence accentuée à la 3^e pers. du pluriel de l'indicatif présent, p. 199, et le recul concomitant de l'ancienne désinence en *t*, p. 176, phénomène pour l'extension duquel il est permis d'attribuer une action décisive au parler de Remiremont. Le recul de l'ancienne désinence en *t* à toutes les 3^{es} personnes, celle d'une

désinence anciennement en « *ois* » à la 1^{re} pers. sing. de l'indicatif présent, p. 174, attestent également cette action, de même que la substitution de « je » à « nous », p. 194, ou l'emploi de la 3^e pers. du pluriel après « on », p. 209. En effet, dans tous ces cas, si l'on fait abstraction des modifications analogiques, qui se sont produites à des degrés divers dans quelques localités, on constate que l'usage nouveau couvre à la fois la région de Remiremont et les villages contigus des deux vallées, tandis que l'usage ancien subsiste dans un nombre varié de localités situées plus en amont. Parfois une frontière nette sépare les deux usages, comme par exemple celle qui sépare la désinence en « *-ois* » de la 1^{re} pers. sing. de l'indicatif présent et la formation semblable au français ; mais le plus souvent ils rivalisent dans quelques localités, au delà et en deçà desquelles la norme est fixe : c'est ainsi que « je » et « nous » coexistent aux points 16 et 17, que 8 a, 8' d, e disent « on ont » et 8 a, c, 8' b disent « on a ».

L'unanimité des parlers en ce qui concerne l'emploi du type « tout + par » + un pronom personnel au sens de seul, p. 187, ou la formation d'un imparfait prochain en *ôr*, p. 188, ne permet pas d'être aussi affirmatif sur le mode d'extension de ces innovations, et cependant il est bien probable que le parler de Remiremont a dû contribuer à les faire adopter par les parlers voisins.

Quant aux réserves que nous avons exprimées au début du ch. VIII de la première partie, elles ne s'appliquent pas à la morphologie dans la même mesure qu'à la phonétique, et en tout cas elles ne paraissent pas s'appliquer aux faits signalés ici.

La substitution de *zô*, *zôl*, eux, elles, à « leur », p. 172, mérite à peine d'être citée ici ; car elle n'atteint que le point 16, où les deux types de formes coexistent.

2° Le parler de Remiremont.

L'usage du parler de Remiremont présente, ainsi qu'on a dû le remarquer, de nombreuses variations. Si *lô*, le, est la forme unique des témoins a, c-f, le témoin b emploie à la fois *lô* et *lë*, l ; a, c ne connaissent que *dô*, du, mais e ne connaît que *dî* et b

hésite entre les deux formes ; δ , au, n'appartient qu'à a et c, tandis que b emploie seulement i ; a et c ne disent que $d\acute{e}$, $\acute{e}$, $l\acute{e}$, $m\acute{e}$, mais les autres témoins, $d\bar{a}$, $\bar{a}$, $l\bar{a}$, $m\bar{a}$; $n\bar{o}$, nos, est usité par 11 a, b, tandis que les autres témoins emploient $n\acute{o}$. Tous ces faits correspondent bien à ce qu'on a vu § 85 ; et, plus nettement peut-être que les traitements phonétiques, ils montrent que les flottements des témoins ne sont pas dus simplement à la désagrégation du parler de Remiremont, mais qu'ils représentent dans une certaine mesure des divergences anciennes, qui séparaient le centre de la ville et la banlieue. Il est en effet remarquable que les témoins du centre a et c sont d'accord pour presque toutes ces formes, tandis que les autres, qui habitent les faubourgs, s'en séparent diversement, notamment le témoin b.

Notons encore que seul ce témoin reforme le masculin de « vieux » sur le féminin et dit $v\acute{e}y$ pour les deux genres, cf. § 145.

Parmi les formes verbales, seul le traitement phonétique de la 3^e pers. du singulier du présent d'avoir et du futur oppose le témoin b aux témoins a et c, cf. p. 201. Ailleurs nous sommes en présence de multiples modifications analogiques, auxquelles la désagrégation du parler a pu donner libre cours : c'est ainsi que tous les témoins emploient dans des proportions diverses $\acute{e}$ et $\acute{o}$ aux trois personnes du singulier de l'imparfait ; cf. aussi les différentes formes du futur de trouver p. 222, etc.

3° Le parler du Val-d'Ajol.

La position excentrique de cette localité peut expliquer les particularités de son parler : c'est ainsi qu'elle est seule à employer $n\bar{o}$, nous, en fonction tonique, $s\bar{o}$, je suis, $\acute{o}t$ = fr. êtes à la 1^{re} pers. du pluriel, à former les six personnes du subjonctif (sauf dans quelques verbes forts) en $\acute{e}s$, qu'elle conserve plus de formations fortes au parfait, cf. § 103, que les autres parlers et, dans les parfaits faibles, une désinence du pluriel $\acute{e}r$ que les autres localités ne possèdent plus, p. 206. Toutefois nous devons nous contenter de noter ces faits ; car la connaissance insuffisante des parlers voisins ne nous permet pas de les interpréter avec certitude.

Mais nous pouvons attribuer sans aucun doute au voisinage

des parlers franc-comtois certaines particularités telles que la conservation du type de démonstratif « cestui », cf. les c. 141 et 142 N. E., qui a disparu de tous les autres parlers de notre domaine lorrain, ou celle du pronom *lū* = fr. leur au sens d'eux et elles, cf. p. 173 ¹. Bien plus c'est à l'action analogique des formes propres à ces parlers franc-comtois que nous avons attribué la forme *sēt* usitée aux deux premières personnes du pluriel de l'indicatif présent du v. être, p. 202, et c'est également du mélange de ces différents parlers que provient probablement la désinence des 1^{re} et 3^e pers. du pluriel de l'indicatif présent et du futur, p. 199.

4° Autres mélanges.

Enfin, en dehors des faits précédents, notre domaine présente quelques cas de mélanges de parlers voisins. Si nous avons eu raison d'attribuer p. 168 le maintien de *dō* à l'action de *lō*, la coexistence de *dī* et *lō* au point 14 est due à la rencontre d'usages voisins et différents. *lē*, lui, cf. p. 192, a pénétré des parlers de la vallée de la Moselotte dans l'usage du témoin 5 g. Enfin nous avons vu p. 165 que la forme *i*, je, ne pouvait pas s'être développée régulièrement dans les parlers de l'aire 18-22, qui l'a donc empruntée à ceux de la vallée de la Haute-Moselle.

Il existe d'autres cas où des formes sont en rivalité dans diverses localités, mais il est difficile de reconnaître si le fait provient d'un mélange de parlers ou de la lutte de formes anciennes et de formes analogiques nouvelles, cf. p. ex. la coexistence de *lūt* et *zūt* dans l'aire 11-16, p. 195, celle de *tū* et de *tē*, *tē*, *t*, aux points 13, 15, 16, 17, p. 193, celle des désinences *ō* et *ē* à la 3^e

1. M. P. Passy, dans un article de la *Revue de philologie française*, 1892, p. 149, conclut que ce n'est pas la phonologie qui sépare le patois du Val-d'Ajol des patois lorrains (il n'en retient que le traitement des groupes *rt*, *rd*), mais des faits morphologiques, à savoir la désinence *ā* de la 1^{re} pers. sing. de l'indicatif présent et la persistance de « nous » comme pronom sujet « qui suffisent, dit-il, pour rapprocher le patois du Val-d'Ajol de ceux de Fougères et de Saint-Bresson, et pour le différencier de Granges-de-Plombières, Plombières et Cleurie ». Cette distinction n'est vraie que pour la région limitrophe. On a vu que d'autres parlers lorrains des deux vallées possèdent également ces deux particularités, la désinence de la 1^{re} pers. sing. pr. ind. s'y présentant sous la forme *ē*.

pers. sing. du condit. au point 15, p. 161, celle des désinences *ē* et *ē̇* à la 3^e pers. sing. de l'imparfait au point 13, p. 160, etc.

Comme on pouvait s'y attendre, le système morphologique de nos parlers doit infiniment peu à des parlers étrangers : le seul cas où nous ayons cru reconnaître une telle action est le développement de *zō̇*, *zō̇l*, eux, elles, p. 173.

TROISIÈME PARTIE

LEXIQUE

La vitalité de nos parlers, si abondamment démontrée dans les chapitres précédents, ne se manifeste pas moins dans le lexique. Toutefois il va de soi qu'il ne se prête pas, comme la phonétique et la morphologie, à un exposé systématique, et qu'il ne peut s'agir ici d'épuiser toutes les questions de détail qu'il soulève. Le seul fait d'un caractère un peu plus général et qui permette une étude d'ensemble est le rôle des parlers alemaniques, qui sera envisagé plus loin § 153 ; en outre le parler du Val-d'Ajol doit à sa situation excentrique et à son contact plus étroit avec les parlers franc-comtois un certain nombre de traits lexicaux, qu'il est intéressant de grouper, comme il sera fait § 152. Pour le reste, le classement alphabétique nous a paru le plus pratique.

Si nombreuses que soient les notes lexicologiques qui suivent, elles constituent cependant un choix. L'ignorance des types étymologiques m'a plus d'une fois arrêté. De plus, le mode même de mon enquête donne souvent au vocabulaire une trompeuse apparence de richesse, ainsi qu'on l'a déjà indiqué dans l'Introduction de l'*Atlas*, p. xv sq. Les réponses des témoins n'ont fréquemment qu'une valeur individuelle et momentanée. En outre, en dehors des termes dont le sens est strictement limité, les témoins ont souvent répondu par des mots de sens voisin ; mais on ne doit pas conclure de l'absence de tel terme dans une localité qu'il n'y existe pas. La multiplicité des termes indiqués pour là-bas c. 433 et là-haut c. 435 provient de ce que nos parlers possèdent de nombreux adverbes de lieu appartenant à

cette catégorie sémantique, et que chaque témoin a dû nécessairement en choisir un pour répondre à ma question : tout au plus ressort-il de ces cartes que les composés avec « avant » sont moins usités que les autres ; cf. aussi les différents mots « gonflée », « enflée », « soufflée » employés en réponse à une vessie gonflée *L.*, ou « ronger », « rogner », « mâcher », « râcler », « cueillir » et d'autres mots qui n'ont pas leur équivalent en français dans ronger un os *L.* Il faut en outre faire sa part à la suggestion exercée par le mot français ou les commentaires par lesquels je l'ai parfois expliqué : ainsi pour maladroit c. 467 très peu de témoins ont indiqué *lôd* et *nîs* et la plupart ont eu recours à « maladroit », pour brasser la bouillie c. 117 *tuyê* n'a été fourni que dans les localités 6, 8, 12, 18, 21, tandis que les mots les plus usités « broyer » et « écraser » ont été plus ou moins provoqués par mes explications.

§ 151.

Abri c. 7.

Tandis que toute l'aire 1-11, 14-22 désigne un abri contre la pluie par un substantif tiré du participe féminin du verbe « essuyer », cf. c. 311, les deux localités 12 et 13 emploient respectivement les deux formes *êtô* et *êtô*, qu'on retrouve à Uriménil, cf. Haillant *etot* ; l'*AL.* n'a recueilli ce mot qu'au Val-d'Ajol point 57, alors que le type « essuyée » est assez fréquent dans les parlers vosgiens. Ceci donne à penser qu'*êtô* est une innovation récente. L'origine en est claire : c'est le substantif « toit » avec un *ê* initial qui est la voyelle de l'article, cf. p. 116, probablement modifiée par un croisement avec le v. « attendre ». Pour *êvrê*, -*ê* de la carte 6, cf. p. 10, n. 1.

Ainsi c. 14.

Cf. pour ce mot p. 127 et p. 133.

Aire c. 15.

Quelques localités seulement conservent encore l'ancien substantif dérivé au moyen du suffixe *î*, cf. § 147, du v. « marcher », usité partout au sens de battre en grange c. 87. Bien que l'aire 16-22 ait créé un nouveau terme issu du v.

« battre », *bâtû*, la persistance du verbe « marcher » montre que le recul du substantif n'est pas dû au changement de la technique, qui a substitué le battage au foulage ; il provient de ce que nos parlers l'ont employé également au sens de fléau c. 350, et que cette dualité de sens a été gênante. Actuellement ce fait n'apparaît plus clairement, parce que le type fr. « fléau » a repoussé l'ancien terme, qui ne subsiste plus qu'aux points 5 et 12 ; et c'est probablement la même cause qui a contribué à cette substitution.

Apprivoiser c. 36.

Les formes *êprêjê*, *-bê*, *êprihê* de l'aire 10-16 sont dues à une modification causée par le participe passé du v. prendre, dont l'*i* est encore conservé aux points 11 et 15 dans *êprihê*. Toutefois ce croisement s'est probablement produit non pas avec un représentant d'« apprivoiser » mais avec celui de l'anc. fr. *aprisonner*, qui est attesté à Uriménil par *aiprehnié*, ainsi que M. Haillant l'a bien reconnu. Pour *êpêrmêjê* de 8', cf. p. 129.

Appuyé c. 37.

Le mot le plus répandu est un représentant du fr. *accoter* : on sait que le français possède deux homonymes, l'un composé de *coste*, l'autre de *cote*, cf. D. G. *êkôtâ* de 19-22 paraît bien représenter le deuxième ; quant aux formes avec *ô*, elles sont issues de ce type avec allongement ou du premier, sans qu'on puisse se prononcer. Quoi qu'il en soit, dans l'aire 1-8, « accoter » a été modifié en *êkôtâ* par la préposition *kôt*. Dans les deux vallées, un verbe nouveau tend à s'y substituer, *êbærê*, dont l'*æ* est allongé au point 2. Je l'ai en outre recueilli au sens de barrer, enrayer *L.*, mais il ne semble pas exister en dehors de cette aire. C'est un composé parasynthétique du substantif *bâr*, barre *L.*, qui a donné naissance à d'autres dérivés, comme on peut le voir dans mon *Lexique français-patois* ; mais l'origine de ce mot et ses rapports avec le fr. *barre* sont obscurs.

Arc-en-ciel c. 40.

Les parlers orientaux ont pour désigner ce phénomène céleste une très grande variété de dénominations qui consistent à appeler l'arc-en-ciel couronne, arc, etc., de tel ou tel saint, cf., outre

notre carte et celle de l'*AL.*, Dartois p. 229, Adam p. 298, Haillant *Uriménil couronne de Saint-Lua*, Hingre *La Bresse courée-San-Ninā*. Mais les deux parties du composé ont subi de nombreuses corruptions. Dans notre région, le type fondamental de la première partie est « couronne », qui a été remplacé dans plusieurs points par des mots locaux de prononciation et de sens approchants, *kôröy* 1, 2, 3, *kü-* 8, 17, 18, et aussi *courée* Hingre, cf. *courroie L.* ; 21 a emploie, peut-être par substitution personnelle, *kürū* qui désigne proprement les sentiers rapides où on fait glisser les arbres, cf. *sentier L.* Quant au nom du saint, « saint Bernard » n'existe qu'au point 12, partout ailleurs on trouve « saint Linart » (sur ce saint v. Mas-Latrie, *Trésor de chronologie*, p. 769) sous quatre formes *linā*, *ninā* issue de la précédente par assimilation, *lünā* peut-être d'après « lune » et *līa* d'origine obscure. « Couronne du beau temps » de 13 b est une expression sans doute accidentelle.

Argile c. 43.

Dans la plus grande partie de notre domaine, l'argile est actuellement désignée par des périphrases « rouge terre » 12, « terre grasse » ou « g. t. » 1, 4, 6-20 ; mais dans la partie extrême des deux vallées on trouve *d lēdīl* 22, *-dyël* 1, 2, 5, 18, 19, 21, où il m'est impossible de couper le mot, obtenu presque partout avec l'article, cf. cependant *dyël* 2 c, *ēdyël* 21 c aux N.E. Les périphrases semblent être récentes et avoir éliminé des formes du mot qui subsiste aux points 1, 2, 5, 18, 19, 21, 22. M. ML., *EW.* 641, signale, avec une référence erronée aux *Mélanges d'étymologie française* de M. Thomas, une forme *ardile* qui serait fréquente dans les patois français, et propose d'y voir un croisement d'*argile* et d'*ardoise* ; on peut l'expliquer aussi par un croisement d'*argile* avec le mot de même sens et d'origine inconnue *derle*. *ēdīl* de 22, confirmé par *aidile* de Hingre, conserve la forme la plus ancienne et est devenu (*ē*)*dyël* par un développement d'*i* en *yē* dont nous avons parlé § 67.

Arranger les vaches c. 46.

J'ai indiqué dans l'introduction de mon *Atlas*, p. xii, que j'ai commis un lotharingisme en employant le fr. *arranger* au sens

de nettoyer l'écurie, préparer la litière et donner le repas. En effet la plupart de nos parlers se servent en ce sens de formes représentant le fr. *arranger*, dont elles sont probablement des adaptations assez anciennes. Cependant les deux points 13 et 14 ont un autre terme *ërivè* que Haillant signale aussi à Uriménil ; « *airrivè*, donner à manger et à boire au bétail » ; il existe également à La Bresse, où Hingre a relevé en outre d'autres sens : « *airrivè*, préparer, arranger, orner, faire la toilette, se dit en particulier, comme synon. d'*airebé*, pour donner au bétail son repas et faire sa litière ». On ne peut pas séparer ce verbe du fr. *arriver*, qui est souvent employé activement dans l'ancienne langue ; il est vrai qu'on ne l'y trouve qu'avec le sens de mener, conduire, cf. p. ex., dans un texte du x^ve siècle cité par Godefroy, « arriver les gerbes en la grange » ; mais on voit aussi par cet exemple comment ce verbe a pu en venir au sens d'arranger. L'existence d'*airrivè* à La Bresse, loin des points 13, 14, semble même prouver qu'« arriver » a précédé dans notre domaine « arranger » et qu'il a reculé devant lui.

Automne c. 59 et les noms de saisons.

L'automne est désigné par trois types, un premier correspondant au radical du fr. « regain » dans les localités 12-18, un deuxième *lâ tð*, c'est-à-dire « tard temps » dans l'aire 14-22 et un troisième « la saint Martin » dans toute la vallée de la Haute-Moselle et à Remiremont. M. Thomas a établi dans la *Romania*, XXV, p. 85 sq., que l'a. fr. *gain*, qui a donné le composé actuel *regain*, provient d'un étymon **vuadimen* et ne doit pas être confondu avec le fr. moderne *gain*, substantif postverbal de *gagner*, anciennement *gaaingnier*. Cette explication qui convient au français ne suffit pas pour nos parlers ; en effet *i* nasal y est toujours représenté par *î* ou *ï* dénasalisé, cf. *vî*, vin, 1-22, chemin c. 171. Or regain c. 639 a dans nos parlers *ê* au point 12, *ẽ* dans l'aire 1-10, et la voyelle dénasalisée *ẽ* dans le reste du domaine. Il faut donc admettre ou qu'il s'est produit une substitution de suffixe, cf. § 148, ou que « (re)gain » s'est croisé avec des formes de « *gain*, *gaaingnier* » aujourd'hui disparues (les formes du v. « gagner » ont été toutes reprises récemment au français ; mais

les parlers limitrophes de la Franche-Comté emploient une forme phonétique de « gaaingnier » au sens de semer, *vě̃ni* 23-26 et *AL.* c. semer). Quoi qu'il en soit, nos parlers ont, par extension de sens, appliqué à l'automne « gaïm », qui au sens propre désigne le regain. Les deux sens coexistent encore aux points 16-18 ; mais cette double acception semble avoir causé quelque gêne et, pour y échapper, 12-16, tout en conservant « gaïm » pour l'automne, ont formé un composé avec *re-* pour le regain, peut-être sous l'influence du français (qui a de son côté créé regain pour échapper à l'homonymie de *gaïm* et *gain*, substantif verbal de gaaingnier). Mais « gaïm » au sens d'automne a paru peu expressif ; c'est pourquoi la plupart des parlers ont conservé « gaïm » au sens de regain et créé de nouvelles expressions plus significatives pour l'automne, dans l'aire 19-22 *tā tō* et dans l'aire 1-11 « la saint Martin », qui tombe le 11 novembre et constitue une des deux dates annuelles pour le paiement des loyers. L'autre date est la saint Georges, qui tombe le 23 avril ; mais on remarquera qu'elle ne désigne jamais le printemps, parce qu'évidemment une telle expression est insuffisante pour le renouveau.

La dénomination du printemps c. 616 a donné lieu à une innovation qui couvre tout notre domaine, et qui étymologiquement est formée de l'infinitif du v. « issir » et de l'adv. *fyā* < *foris* (les parlers de la Franche-Comté ont substitué « partir » à « issir », qu'ils ont perdu ou qui leur manquait). Quelques innovations secondaires ont été créées en différents points ; le Val-d'Ajol connaît, outre le type commun, le participe féminin *ăcî* ; *bwō tō*, bon temps, est une expression personnelle du seul témoin 4 a, mais « fors temps », outre 6, occupe les localités 20 et 22, qui emploient *tā tō* pour l'automne.

L'été est désigné dans la plupart des localités par « année » : cette spécialisation de sens est fréquente dans de nombreux parlers, non seulement dans les parlers romans, cf. *AL.* c. été, *ML.*, *EW.* 487, mais dans beaucoup de parlers indo-européens, comme M. Meillet a eu l'obligeance de me l'indiquer, cf. les mots arméniens *am*, année, et *amarn*, été, de la même racine que l'all. *sommer*, etc. C'est qu'en effet l'été est pour l'agriculteur la saison

la plus importante et qu'il en vient ainsi à l'identifier à l'année. Une nouvelle innovation « chaud temps » s'est produite dans la région qui désigne le printemps et l'automne par *fyə tō* et *tā tō*. Je l'ai recueillie aux points 19, 21 et en outre au point 12, et Hingre donne pour La Bresse *chau-tō*.

Quant à l'hiver, non seulement la désignation de cette saison n'a donné naissance à aucun terme nouveau, mais 1-17 ont même repris le mot au français, cf. *ivër* 1-17, *ëvyā* 18-21, -*yé* 22.

Avec *L*.

À côté du type « (d)' avec » usité partout, le témoin 22 a employé la locution *d'ëtō d*, qui représente l'anc. fr. *atout* précédé et suivi de *de*, au sens instrumental dans la phrase [« marquer avec de la craie »] et au sens d'accompagnement dans la phrase [« vous êtes venu sans rien »], qu'il a traduite... *d'ëtō d rō*; de même le témoin 17 c l'a donnée avec ce deuxième sens dans *d'ëtō t sē äärät*, avec sa charrette, Texte 32, c, p. 173 *L*. Cette locution d'origine ancienne a dû être connue de tous nos parlers, et c'est à la concurrence d'« avec » qu'il faut en attribuer le recul, tel qu'aujourd'hui elle paraît être inconnue des parlers lorrains autres que ceux de la vallée de la Moselotte, cf. Adam, p. 190, et *AL*. cc. 345 et 864. M. Behrens, *Beiträge*, p. 29, est disposé à croire qu'elle n'a plus que le sens instrumental, et déclare qu'il n'a pas trouvé d'exemples où elle marque l'accompagnement: les faits indiqués plus haut montrent que les deux sens existent encore.

Averse c. 62.

Malgré la pénétration du mot français, on voit que nos parlers possèdent encore de nombreux termes locaux pour désigner ce phénomène atmosphérique. *wëç* 9, -*ç* 12, *wäç* 20, 22 représentent sans doute un substantif verbal de « verser ». Un mot plus répandu est *rōç* de 2, 8', -*ç* de 9, 14-17, 19, 21, 22; c'est le substantif verbal du v. *rōççē*, pleuvoir à verse, que j'ai recueilli aux points 9, 15, 16, et que Hingre donne également avec des sens plus complets: « *Rōkké*, v. n., ruisseler¹. Tomber à verse,

1. Hingre paraît avoir donné ce sens en premier lieu, sous l'influence du

comme la grêle. Frapper de grands coups. » De ce verbe sont également dérivés à La Bresse *rôkhée* et *rôkhesse*, indiqués par Hingre qui, par contre, paraît ne pas connaître *rôç*. C'est ce même verbe qu'il faut reconnaître dans *rokhé*, rosser, d'Uriménil et *rohhi*, frapper fortement, tousser beaucoup, du Tholy, Adam, p. 283. Il existe également dans les parlers francs-comtois, cf. Vautherin, *Châtenois*, « *roüechie*, rosser, frapper à tour de bras... Se dit aussi de la pluie qui fouette sur une habitation. » De ce verbe est dérivé le substantif *roüechie*, identique à *rôçi* de notre aire 24-26, et l'on trouve les mêmes indications dans Contejean, s. v° *rôchie*, verbe et substantif. Vautherin dit avec raison à propos du verbe que ce mot... ne provient pas du français, et cite l'allemand *rauschen*, bruire; mais il se contente de faire un rapprochement sémantique, tandis qu'il faut y voir l'étymon même du verbe. Comme Martin, II, 286, ne donne que le sens de bruire, il faut admettre que l'extension des sens s'est produite dans nos parlers. Les autres mots de la carte ont moins d'importance : *râpès* de 19, donné par 6 a au sens d'orage L., est sans doute récemment issu du fr. emprunté *râper*, avec un développement sémantique, qui n'offre pas de difficultés (dans le français populaire du Thillot, j'ai souvent entendu *rôpé* (f.) au sens de rossée). Quant à *gisès* de 13 a, on voudrait pouvoir le rattacher à l'allemand *giessen*; cf. Martin, I, 238; mais mon enquête et les lexiques régionaux ne donnent le verbe dont il serait dérivé qu'au sens de glisser, cf. la carte 391, *guissié* Hingre, *guissé* Haillant, qui sont issus du fr. « glisser ». Il est donc difficile de décider si *gisès* est une création individuelle ou la dernière trace d'une série de mots issus de l'all. *giessen* et aujourd'hui disparus.

Baratte c. 82.

Des différents mots qui désignent la baratte, *bâtè* de l'aire 1-6 correspond au v. fr. *boistel*, dérivé de *buxida*, cf. ML., EW. 6892, ainsi que le montrent plus clairement *bestéye*, baratte, de Gérard-

mot *rôkhè*, ruisseau, avec lequel le v. *rôkhé* n'a cependant aucun rapport étymologique. Tout au plus peut-on admettre que le verbe a pu modifier la voyelle de la syllabe initiale de « ruisseau ».

mer, Adam, p. 302, et *beukhtê* boisseau, cuveau rond, élevé et étroit..., de La Bresse, Hingre. Quant à *bâs* de 7-11, 13-22, il provient de *buttia*, cf. ML., EW. 1425 ; quelques parlers de la Moselotte en précisent le sens en ajoutant l'adjectif *bêtras* : c'est le cas de 18, 19, et Hingre donne également *beusse baitrasse*. Enfin le Val-d'Ajol a une forme particulière *bêtês*, qui se trouve également aux points 25 et 26, et dont la terminaison est difficile à expliquer. Il semble que nous ayons affaire à un dérivé tel que « battoire », dont la consonne finale a été remplacée par croisement par celle de *bâs*. D'après le sens actuel de *beukhtê* à La Bresse, *bêtê* de 1-6 au sens de baratte paraît être une innovation récente. Quoi qu'il en soit de ce point, on notera que *bâs* est usuel dans les parlers francs-comtois pour désigner la ruche, cf. *bâs* 23-26 ruche L., *bês* Grammont, *beusse* Poulet, etc. C'est certainement une autre forme du même mot qu'il faut reconnaître dans *bôs* qui a le sens de ruche dans toute l'aire 1-22, cf. aussi *bosse* Haillant, et dans les formes *bus* Grammont, *bosse* Poulet, *bôsse* Vautherin, etc., qui signifient tonneau, panier. Il est remarquable que tous ces parlers aient utilisé sémantiquement ces deux séries de formes qui se sont développées phonétiquement du même type *buttia* : on peut en effet considérer *bâs* comme issu de *bôs* < *büttia* en position entravée, cf. Grammont, p. 77.

Battoir à linge c. 86.

Cet objet est désigné par des termes très variés. Le type dérivé de *battre* « battoir » ou « battoire » n'existe qu'aux points 1, 2 et 8, et, sauf en ce dernier point, il est en rivalité avec d'autres mots. Le dérivé de « pelle », « palette » et ceux de « taper » ont une plus grande extension. Cette grande variété vient sans doute de ce que l'objet date d'une époque assez récente, où les parlers sont moins cohérents. De plus ce n'est pas un objet très usuel, de sorte que les sujets parlants gardent une plus grande liberté ; c'est pourquoi deux formes et même davantage coexistent dans plusieurs localités. La date récente de la création des mots se reconnaît à leur forme souvent à demi française, p. ex. dans le radical de *tâpâr* aux points 2, 5, 7 et dans *pâlôt* de la vallée de

la Haute-Moselle, qui est un compromis entre le français et le patois. L'emploi de *tôpær* par les témoins 11 a et c au sens de battoir à fumier donne à penser que la désignation de cet objet a pu jouer un rôle dans les variations de celle du battoir à linge; mais mon enquête insuffisante sur ce point ne permet que de poser la question.

Bavard c. 88 et bavarder id. N. E.

Ces deux mots sont de ceux qui se renouvellent aisément. Outre le type correspondant au fr. « bavard » et qui en est peut-être une adaptation, nos parlers en possèdent plusieurs plus ou moins répandus. *trôlā*, *trālā*, recueillis en différents points de deux vallées et le fém. *trôl* sont issus du v. *trôlā*, qui se déduit des formes d'ind. présent que j'ai recueillies, et se rattachent peut-être au v. fr. *trôler*, bien que le sens fasse quelque difficulté. *bwädle* de 17-22 et *bēdlō* de 12 proviennent de leur côté d'un verbe qui correspond à l'anc. fr. *bredeler*, bredouiller, cf. à la Franche-Montagne *bège*, *-el*. C'est par une extension de sens semblable que *bwēr büyā*, dérivé de « barbouiller », qui signifie bégayer, cf. plus loin, est pris au sens de bavard par 10 c, et que le Val-d'Ajol emploie un v. *bräklā*, dérivé de *brākā*, broyer, dont le substantif verbal *brāk* a été indiqué par 12 a pour bavardage L., par une extension de sens facile à suivre : on a pris par plaisanterie une expression telle que broyer la bouillie au sens de bredouiller, d'où bavarder. *prakela*, jaser, babiller, de La Bresse, Hingre, et dont il faut rapprocher *prōklā*, bavarder, de 24, représente ce même type avec le *p* initial de « parler » ou de « prêcher », qui a le sens de parler dans plusieurs localités. Quelques témoins emploient même des adjectifs signifiant menteur, par ex. *büdü* 5 a, 7 a, *büjü* 12 a, etc. Quant aux verbes *märläkē* de 14 et *jäblā* de 5 (qui se déduit de la forme *jäbēl*) et d'où dérivent les adj. féminins *jäblēr* ou *jäbēl*, l'origine en est obscure : peut-être le deuxième est-il une forme croisée des deux types de *jāzlē* indiqué par 11 f et du fr. « gaber ».

Bégayer c. 92 et bague id. N. E.

La richesse de ces mots est comparable à celle des précédents. *bögyē* des points 13-15 correspond au fr. bégayer, et *bēgnē* 2

bwāgnè de la vallée de la Moselotte contiennent le même radical avec un autre suffixe. Outre ce type, quelques témoins ont employé « barbouiller », d'où procède sans doute avec un autre suffixe *bèrbōdā* de 5 ; *bèkyè* que je n'ai recueilli qu'à Remiremont, me paraît dérivé du verbe dont j'ai relevé en quelques points les formes *bèkă*, *băkă* < all. *backen* piocher *L.*, avec une extension de sens analogue à celle de « broyer » au sens de bavarder. Quant à *(b)èrgègnè* de la vallée de la Haute-Moselle, il est peut-être issu du type « barguigner », cf. tisonner plus loin, dont la consonne initiale aura été modifiée par le v. précédent. C'est peut-être la recherche de mots nouveaux et expressifs qui a amené en outre l'emprunt du fr. *bégayer*, que nos parlers renouvellent encore par des modifications phonétiques dans *bèzèyè*. Mais il est possible aussi que l'emprunt du mot fr. soit causé par la concurrence des différents mots patois.

Berceau c. 94.

On a déjà vu p. 81 que l'absence de diphtongaison y est due à une influence analogique de formes verbales atones. D'autre part l'ancien groupe final de l'étymon *bers* n'est conservé que dans l'aire 1-8' ; ailleurs ce mot a été refait sur lit c. 458. Si *bwè* de 9-11 ne s'accorde pas tout à fait avec *lè* de 9, 10, *lèy* de 11, cette différence provient d'une action récente de « bercer ».

Berger cf. vacher.

Bergeronnete c. 97.

Le type « hoche-queue » a fait reculer une désignation plus ancienne « bergerette » qui ne subsiste qu'aux points 5 et 19-22, c'est-à-dire dans les parties extrêmes des deux vallées. « Hoche-queue » lui-même a été postérieurement modifié en « hoche-cul » qui couvre presque tout le domaine, cf. aussi *bouche-cul* à Uriménil. Seuls 2 et 12 conservent le type antérieur, mais 12, d'accord avec les parlers francs-comtois (sauf la substitution postérieure de « cul » au point 23) a créé un nouveau terme « lave-queue », qui a évidemment été précédé par « lève-queue ». C'est à tort que *rœ kũ* de 21 a est considéré dans les N. E. comme une déformation individuelle ; ce mot existe réellement et sert à désigner un autre oiseau, le rouge-queue, ainsi que Hingre l'indique s. v^o *rôge-cu*.

Beugler c. 98.

Le mot actuellement le plus répandu pour exprimer le beuglement ordinaire des bestiaux correspond à l'a. fr. *rejaner*, composé qui se rattache, avec changement de la terminaison de l'infinitif, au latin *gannire*, cf. ML., EW. 3676. *bwêl(ă)* ou *-(ě)* des deux vallées et *bwāl(ă)* du Val-d'Ajol ont la même origine que le fr. *bêler*, et Hingre donne à *bwêlê*, comme premier sens, celui de bêler ; mais comme ce verbe signifie aussi pleurer, cf. plus loin, il est actuellement impossible de reconnaître si l'extension de sens s'est faite directement de bêler à beugler ou par l'intermédiaire de pleurer. Quant à *bêl(ě)*, c'est vraisemblablement une adaptation récente du fr. beugler avec une modification causée par « bêler », et cet emprunt paraît avoir été fait par recherche d'un mot nouveau, comme on l'a vu à propos de bégayer.

Bousier c. 114.

Tout notre domaine emploie un composé formé, comme le français fouille-merde, d'un verbe signifiant fouiller et d'« étron », et peut-être sur ce modèle. Le traitement même d'« étron », qui ne présente plus de trace du *s* précédant anciennement *t*, même dans les parlers de la Moselotte, cf. § 43, semble indiquer que ce composé a pénétré dans les vallées en venant de la région de Remiremont. L'élément verbal présente de sérieuses difficultés : le type le plus répandu se rattache au v. *fôlyě*, que j'ai recueilli dans plusieurs localités au sens de fouiller L., cf. aussi *feulgné* Haillant, *folegné* Hingre ; mais l'origine de ce verbe est obscure, et s'il est tentant de le rattacher à *făně*, *făyě*, fouiller, fureter, fréquents dans notre domaine et eux-mêmes issus d'un représentant du fr. fouine < *fuscina*, cf. *feune*, fouine, Haillant, les rapports de ces différents mots et en particulier l'explication du *l* de *fălyě* ne peuvent pas être établis d'une façon satisfaisante. De toute façon *făn ôtrô*, *făy-* de 14, 15 paraissent des reformatiions récentes ; le fait n'est pas douteux pour *fuj âtrô* du Val-d'Ajol, dont l'élément verbal correspond au fr. *fouger*, type dont *făstrô* de 11 a et *băj êtrô* de 8' a sont des corruptions assez obscures, la deuxième peut-être par *blê fti*, et

toutes deux probablement individuelles ; de même le dérivé *fôlnq̃* de 11 a semble être une création personnelle. Enfin quelques parlers de la Haute-Moselle emploient un autre terme *blê fîr*, qui équivaut au fr. « bleu vêtu », dont on ne peut actuellement dire si c'est une innovation récente ou un mot antérieur au composé « fouille étron ».

Bouvreuil cf. Pinson.

Bruiner c. 124.

Les parlers manifestent une grande activité créatrice pour ce phénomène atmosphérique. A côté des formes verbales *pyävôt* du point 2, *pyävên* id., refait aux points 2, 4, 6, 10, 15, 16 sur *pyêj*, -j, pluie, *rôzên* de 8', de même famille que « rosée », cf. *rosegné*, Hingre, les témoins ont employé plus fréquemment des locutions dont le substantif porte l'idée essentielle, « il fait de la petite, de la fine pluie » en quelques points, « il fait, il tombe de la poussière », cf. la c. 603, aux points 7, 8', 9, 21, 22, et surtout une expression recueillie dans la plupart des localités et formée avec un substantif masculin *rôzê* 1-8', -ê 11, 13, 17-22 et -â 12. C'est vraisemblablement un dérivé du radical de « rosée » au moyen du suffixe qui est *ain* en fr. < *amen*, de même que *pieuvîn*, petite pluie fine, d'Uriménil, *pieuvi*, longues pluies, de La Bresse sont dérivés du radical de pleuvoir avec un suffixe correspondant au fr. *in* < *imen*. On pourrait aussi proposer d'y voir des dérivés des types verbaux « rosiner, rosigner, pleuviner » ; mais la première explication est plus probable, en raison de la forme même des substantifs. Au contraire *rosenness* de Vagney, Adam, p. 358, est manifestement postérieur au verbe.

Cache-cache c. 131.

Le terme le plus répandu pour désigner ce jeu d'enfant est « à la cachette », qui tend à faire disparaître les autres, ainsi que l'ont formellement indiqué 12 c et 22 b. *i rêçtâ*, qui n'existe plus qu'à La Bresse, contient le v. « racheter » ; Hingre s'en est bien rendu compte et explique d'une façon satisfaisante le développement du sens : « *Raikketa*, s. m., jeu de cache-cache, où l'on crie *Raikkta* — racheté ! quand on a découvert l'un de ceux qu'on cherchait ». C'est également l'usage du français popu-

laire du Thillot, où les enfants crient à cette occasion : « Racheté un tel ». « Au trente » et *kôtér* et *-ær*, dérivés du v. « compter », l'un avec le suffixe *ér* = fr. *ière*, l'autre avec le suffixe *ær* = fr. *oire* viennent de ce que les enfants se comptent pour désigner celui qui devra rechercher les autres. L'article masculin *i* de l'aire 9, 16-19 devant *kôtér* peut être dû au genre du mot « jeu » ; par conséquent on ne peut pas en inférer que cette expression soit postérieure à « au trente », à laquelle elle devrait son article. Par contre, dans *i kwěěōt* de 1 a que ce témoin a indiqué immédiatement après *i trôt*, *i*, du reste accidentel, provient évidemment de *i trôt*.

Casserole c. 137, Écuelle c. 278, Marmite c. 480, Soupière c. 722, etc.

Il est nécessaire d'étudier ensemble les termes qui ont été donnés pour les différents mots français désignant les récipients de cuisine, casserole, marmite, poêle, pot, soupière et même écuelle, jatte, car beaucoup de témoins les ont mal distingués : heureusement j'ai obtenu d'eux des explications assez abondantes et précises pour qu'on puisse interpréter leurs réponses. Au reste les principales innovations consistent à emprunter, en les adaptant plus ou moins, des mots français : « casserole, daubière, gamelle, marmite, soupière, terrine, tourtière » sont des emprunts tout récents, « écuelle » est un peu mieux adapté ; de « pot » et même de « poêle » on ne peut rien dire en s'appuyant sur la forme. Nos parlers semblent donc avoir été assez pauvres ; et cette pauvreté du vocabulaire vient sans doute d'une pauvreté de la vie sociale. On se serait attendu à trouver du moins quelques termes anciens pour désigner les ustensiles en bois ; mais, bien que j'aie spécifié en demandant jatte qu'il s'agissait d'une écuelle en bois, je n'ai pas obtenu de mot particulier, sauf *rōdlō* de 2 a. L'examen des lexiques confirme les données que j'ai recueillies : Haillant, tout en indiquant *etieule*, écuelle, traduit *caissotte* également par écuelle. Hingre de son côté traduit *caissate* par carlin, soupière, terrine. Et cependant, à côté des mots que nos parlers ont empruntés au français, évidemment avec des objets

nouveaux, on trouve quelques termes locaux, qui montrent que nos parlers n'en ont pas été uniquement tributaires. A côté de « cassette », dérivé de « casse », cf. *D. G. casse* 1, de nombreux témoins ont indiqué, en réponse à casserole et marmite, différentes formes dérivées d'un mot emprunté aux parlers alémaniques *kachel*, cf. Martin, I, 419, *kôklôt* 2, 8', -ôt 14, 15, -ât 16, 17, -rât 12, -ôt 14 b, casserole c. 137, *kôklôt* 11, *käklât* 18, 22, marmite c. 480. (Le fr. *cocotte* n'a aucun rapport étymologique avec ces mots.) Le simple ne paraît plus exister dans nos parlers, mais ceux de la Franche-Comté le possèdent encore, cf. *côcèl* « grandes jattes » La Franche-Montagne, *caquelle*, vaisselle grossière de cuisine, Montbéliard, *câquelle*, ustensile en poterie, Châtenois, etc., et aussi *kôkôr*, poêle à frire, 26 a, poêle *L*. Dans les parlers lorrains voisins de notre domaine il ne semble pas avoir une grande vitalité : Haillant s. v° *coquotte* ne donne que *cauquelatte* communiqué par Thiriart, c'est-à-dire pour la région de Saint-Amé, et *cauquelotte* du Tholy, et Hingre, ordinairement si riche, ne donne rien. Outre ce mot, La Bresse en emploie un autre *bûlât*, diminutif de « boule », donné en réponse à casserole et marmite, avec des explications contradictoires des deux témoins a et b ; celle de b, cf. N. E. de la c. 131, doit être exacte, car elle concorde avec celle de Hingre : « *boulate*, bouillotte, bouilloire, petite marmite à trois pattes et une queue ». Soupière c. 722 présente également un mot local d'origine incertaine *kärli* 13, 14, 15, *kèrl* (m.) 5, 21, 22. Les notes de Hingre : « *kairle*, s. m., carlin, soupière. — *Cais-sate*, carlin, soupière, terrine » montrent que *carlin* est du français régional. Le mot atteint à peine Uriménil, car Haillant dit : « *carlin*, indiqué par quelques personnes pour désigner un plat de soupe ». L'*Atlas linguistique* c. soupière l'a recueilli dans quelques localités avec un *s* initial qu'Adam p. 373 donne aussi par Le Tholy, *scarlin*. *Carlin* de Leintrey (canton de Blamont, Meurthe-et-Moselle) étend le domaine du mot jusqu'au nord de la Lorraine. Haillant ajoute à propos de *carlin* : « Patois alsacien *kerle* et *cherle*, jatte à large ouverture (Haute-Alsace, Suisse) » ; mais je n'ai pas trouvé ce mot dans Martin. Tou-

tefois il n'est pas douteux que *kärlî* soit dérivé du simple *kêrl*. Or, je remarque dans Martin s. v^o *kêrl* = all. *Kerl* que les parlars alsaciens emploient ce mot pour désigner tout être et même tout objet gros. Un autre fait notable, c'est le genre masculin de *kêrl*, d'autant plus qu'à peu près tous les autres mots sont féminins. Pour ces raisons il est très vraisemblable que notre mot représente l'alsacien *kêrl*, appliqué par plaisanterie à de grosses casseroles. Les formes avec *s* initial s'expliqueraient par un croisement avec « écuelle ». Il est vrai que ce mot ne paraît plus avoir actuellement de *s* initial, mais il a pu le perdre sous l'influence du français : c'est ainsi qu'à Gérardmer on dit actuellement *kwêl*, écuelle, et que cependant *skîlê*, soupière, a une syllabe initiale qui suppose une tout autre forme d'« écuelle ».

Enfin, bien que *pö* soit usuel dans toutes les localités, non seulement un diminutif en *et* propre à nos parlars a été créé, cf. pot *L.*, mais un mot de formation ancienne subsiste encore en plusieurs points, à savoir un dérivé en *ö* de « broc » au sens de pot de grès, de terre, etc. : *bræëö* 2 c, 5 d, 19 c, 21 a, 22 a, -e-8' f, 9, 12 a, 14 b, 16 a, 18, cf. aussi Hingre *breuchon*, petit pot, pot en grès.

Chaise *L.*

Tout notre domaine emploie le type « selle » : c'est une innovation, qui n'a laissé subsister que de faibles traces du mot antérieur issu de *cathedra*, *çëÿær* 14 a (15 a ne l'a donné que comme usité dans la montagne), et *khayère* à La Bresse, d'après Hingre. Mais ces formes ne sont pas des représentants réguliers du type étymologique, et il en est de même de *khayeur* d'Uriménil et de nombreuses formes lorraines, cf. Adam p. 309, Horning p. 112. M. H. s'est bien rendu compte, § 23, que *çeyær* ne peut pas provenir de *cathedra*, mais il n'a pas proposé d'explication. L'origine du trouble causé dans le développement phonétique de *cathedra* est pourtant simple : il y a eu d'une part un croisement avec le verbe « asseoir », qui a modifié la consonne initiale, comme par ex. *khayère* de La Bresse, et d'autre part une substitution de suffixe. *ëëÿær*, donné par 2 c au sens de siège, est même si complètement refait sur « asseoir »,

qu'il paraît en être dérivé avec le suffixe *ær* ; mais, tout comme les autres formes, c'est une transformation par étymologie populaire d'un représentant de *cathedra*.

Champ c. 152.

Le champ communal n'est plus désigné par « essart » que dans l'aire 1-7 et à La Bresse, et cependant « essart » est attesté dans de nombreux noms de lieux de notre domaine, cf. p. 137. Un mot nouveau s'y est substitué dans l'aire 8-22 (les localités situées autour de Remiremont paraissent l'avoir perdu, ou du moins mes témoins ne le connaissent plus ; toutefois les témoins de Bellefontaine ont indiqué que l'essart n'y existe pas), et apparaît même dans les localités 5-7 : sous ses formes diverses, il représente un type « brisoir », attesté par la forme *briseux* d'un texte de 1696, qui est une reconnaissance par plusieurs habitants de la paroisse de Ramonchamp de droits dus au curé : *Inventaire sommaire*, III, p. 8, col. 1, c'est-à-dire champ où on brise la terre, cf. aux notes explicatives de la carte 434 l'expression *kāsā ī lē*, labourer un champ communal qui n'a pas encore été cultivé. Il existe en outre une autre innovation moins répandue, *feā* 5 a, c, d, *fēā* ou *vēqā* 19 a : c'est le participe pris substantivement du v. « verser », cf. la c. 650, et dont la terminaison a été remplacée dans le parler du témoin 19 a par le suffixe *ā* = fr. *ard*.

Chevreau c. 183.

On a déjà eu l'occasion de parler de ce mot § 148. « Chevrete » que plusieurs témoins ont indiqué n'est probablement pas un équivalent exact du fr. *chevreau*. Par contre *gēdē* de 2, 5, 6, -i de 6, 8' -ō de 19, 22 ont bien la même valeur sémantique. Il est vrai que d'après Hingre *guēdon* serait féminin et signifierait *chèvre*. Quoi qu'il en soit, toutes ces formes sont dérivées d'un simple aujourd'hui disparu et provenant d'une forme ancienne de l'allemand *Geiss*, cf. ML., EW. 3639, et Körtling, 3^e éd., 4167. L'emprunt est nécessairement ancien, car les parlers alémaniques disent actuellement *käys* ou des formes analogues, cf. Martin, I, p. 236. Mais, même si l'on remonte à un type ancien *gait*, le *d* de nos parlers est surprenant. Peut-être la sonorisa-

tion du *t* vient-elle du parler enfantin ; 6 b a formellement indiqué que *gědĩ* est un mot d'enfant. Les suffixes appellent en outre quelques observations : *gědě* est probablement formé d'après *ěěvrě*, et *gědĩ* d'après le type « chevrit », aujourd'hui disparu des localités qui emploient *gědĩ*. Quant à *guédete*, que Hingre donne comme synonyme de *guédon*, le suffixe *ete* montre que c'est une forme du français populaire de la région.

Cime c. 191.

La plupart des localités emploient un dérivé en *ée* de « cime ». A ce mot, qui a dû couvrir tout le domaine, se substituent des termes nouveaux, non seulement « haut » ou « pointe » comme en français, mais des termes locaux *kik* 11, 12, 13, *ěik* 8, également usité dans les parlers franc-comtois de 23, 25, 26, *ε*- 8', d'où dérivent *kiklăt* de 16 et *ěiklôt* de 2, 4, *ěikôt* de 24. Adam donne également *quique*, pointe, Dompaire (canton de Mirecourt, Vosges), et Haillant cette même forme et le dérivé *kikatte*, cime d'un arbre, d'un clocher, Savigny (canton de Charmes, id.) s. v^o *kicrote*, petite crête, crête du jeune coq. Des dérivés des deux types *kik* et *ěik* s'emploient également pour désigner la mèche d'un bonnet, cf. mèche L. : *kiklôt* 8' c, -ăt 17 c, -krôt 14 b 15 a, cf. aussi *kicrote*, flot de bonnet de laine, Uriménil, *kikré*, flot de ruban au sommet d'un chapeau, Dounoux (canton de Xertigny, Vosges) d'après Haillant, l. c., et d'autre part *ěiklôt* 5 d et, avec nasalisation, *ěiklě* 2 c. Ce dernier dérivé a pris en outre le sens de bouquet de fleurs ou de fruits groupés sur une même tige : *ěiklě* 5 d, 6 f, 19 c, *ε*- 8' f, 15 a, tandis que 12 a dit *ěiklě* et 24 *ěikě*, cf. Bouquet L., et 2 c l'a en outre indiqué au sens de tas fait de 4 fruits ou 4 billes dans un jeu d'enfant, cf. Tas L. Enfin, 21 a indiqué *ěikăt* au sens de mèche de cheveux c. 483.

Il est presque inutile de réfuter l'explication de M. Haillant qui croit que *kicrote* est un diminutif à redoublement de *crote*, crête. (Quant à *kikět* 11 c, verge du petit garçon, français populaire, Uriménil, à propos duquel M. H. dit : « On peut voir dans ce mot une espèce de redoublement initial analogue à celui de *kikrotte* », c'est une adaptation du fr. populaire *quéquette*

d'après *kik* et le terme local *bikòt*, cf. verge *L.*). Il semble bien qu'on ne puisse pas séparer *kik* et *èik*, *ε-*, et que *kik* soit sorti de *èik* par assimilation, peut-être d'abord dans le langage enfantin. Quant à *èik*, l'origine n'en est pas certaine. Il est tentant de le rattacher à l'all. *schicken*, abondamment représenté dans les parlers lorrains, cf. ML., EW. 7688 d'après Behrens, *Beiträge*, p. 50; mais le sens fait difficulté, car les formes lorraines signifient ordonner, arranger, cf. *khiquè*, v. a. parer, orner, *khiquè* (*sé*), v. n. se comporter, ... Hingre, *khiquè*, se bien porter, paré, Le Tholy, La Bresse, Adam, p. 262, et dans mon lexique *èikè*, paré, 2 c, 5 d, *è-* 19 c. Il est vrai que M. Behrens dérive également le fr. *chique*, bille à jouer, de ce verbe, et surtout que Graf, *Die Germ. Bestandtheile des patois messin*, p. 10, cité par M. B., donne pour le lorrain *chiquer* le sens « treffen », c'est-à-dire atteindre. En partant de ce dernier sens, on pourrait expliquer le postverbal *èik*, cime.

Coin à fendre le bois c. 197.

Cet objet est désigné dans la majorité des localités par un dérivé « coignet », qui a vraisemblablement occupé tout le domaine, mais qui a fortement reculé dans la région de Remiremont et la vallée de la Moselotte devant la forme française « coin », pure ou dénasalisée. Surtout nos parlers ont fait des emprunts aux dialectes alémaniques : *ëäyt* 19, 21, 22 ou *ëët* 1, 3-6 < *scheide*, Martin, II, 373, et *ëäyvek* 2 < *Scheidwecke*, id., 808. Plusieurs formes sont individuelles : *ëlè* de 4 a et *ëlét* de 6 a, d'après *èlèg*, fourni par 23 < *Schlägel*, massue, id., 459, *èès* de 17 g d'après le v. « chasser ». L'origine de *enây* de 11 b, qui paraît dérivé d'un simple analogue à *èn* de 23, m'est inconnue.

Combien c. 200.

La première syllabe de ce mot a été refaite, dans tous les parlers des deux vallées, d'après *kòm*. Ce croisement paraît être rare : parmi les graphies obscures d'Adam, p. 223, *commbé* du Tholy (canton de Remiremont) peut seule attester la même prononciation.

Cône de sapin, c. 204.

Parmi les nombreux termes usités dans nos parlers, « pomme »

de 10, 11, 13 est conforme à l'usage du français parlé, qui dit pomme de sapin, et lui est peut-être emprunté. 12 est la seule des localités lorraines de notre région qui emploie « queue ». Les deux formes *ēē* et *ēē* de l'aire 7-10, 14-22, représentent sans doute le français « chef », comme Hingre le propose. L'extension du sens n'est pas insolite : tête offre des emplois analogues en français actuel, par exemple dans tête d'oignon, et on trouverait dans Godefroy des exemples anciens où *chief* est pris avec la même valeur. Quant à *ēākāŋ* de l'aire 1-6, *-ēŋ* du point 8, mot qui, à ma connaissance, n'existe que dans cette région, j'en ignore l'étymologie.

Copeau de rabot c. 208.

Tandis que le copeau de hache, v. la carte 207, est partout désigné par le même mot, correspondant au v. fr. *astelle* < *hastella*, cf. ML., EW. 4072, les termes employés pour le copeau de rabot sont remarquablement nombreux. Le mot le plus répandu est *kōkljō*, *-jō*, etc., de même origine que le fr. *coquelicot* (la terminaison de nos formes s'explique par le fait que le coq se dit *jō*, *jō* dans nos parlers). Il est vrai que le coquelicot est rare dans notre région et que les témoins empruntent le fr. *kōklikō* ; mais d'après Thiriat, cf. Haillant s. v° *coqueligo*, la digitale pourprée se dit *coqueligau* à Saint-Amé, et par conséquent c'est par suite d'une comparaison établie entre les formes de cette fleur et du copeau de rabot que l'extension de sens s'est produite. *rif* de l'aire 17-22 est dérivé du v. *rifē* que le témoin 2 c m'a indiqué au sens de dréger le lin, Lin L., et que Hingre donne également pour La Bresse : « *Rifē*, dréger, érafler, déchirer, user ». Ce verbe provient de l'anc. haut all. *riffan*, cf. ML., EW. 7308 ; quant à *rifié* d'Uriménil, il a été refait sur le fr. *rifler*, que 16 a a même repris en répondant *riflē*. Le sens de *rif* fait supposer que *rifē* a eu le sens de raboter, bien que je n'en aie trouvé confirmation ni dans les lexiques, ni dans mon enquête. Les points 14 et 12 emploient deux autres mots, *gōlōt* 14, *frāëlāt* 12 ; l'un et l'autre se retrouvent dans des localités voisines, le premier dans les Vosges, le second dans les Vosges et en Franche-Comté, cf. la carte de l'AL. *gōlōt* contient probablement le même radical que

le fr. *galer*, gratter, frotter; *gòlā*, étriller, *gòlær*, étrille, du Val d'Ajol l'attestent; et ici également il faut supposer que le verbe a eu le sens de raboter. *frêlât* dérive vraisemblablement d'un verbe usuel en Franche-Comté, cf. *frêlā* « flamber un pigeon, un poulet » — « brûler les moustaches, les cheveux de quelqu'un » — a. fr. *freler* « roussir » Grammont (Godefroy ne donne cependant pas ce verbe dont j'ignore l'étymologie; M. G. a probablement pris ce mot dans Roquefort où sont confondus deux verbes *ferler* et *frailler*, qui ne conviennent pas ici), *frelât* Vautherin, *frêlā* Boillot, etc. On a comparé les copeaux de rabot aux frisures que l'on fait en « frelant », cf. *frizo* 24 et aussi *frison*, fanfreluche et paillette, tournure de fer, cuivre, etc., Poulet.

Coquille, cf. Écorce.

Corbeau c. 211.

Tous nos parlers emploient « corneille », sauf les témoins a et b de Remiremont qui disent *krô*; ce dernier type est également attesté par *cro* Haillant, *crô* Contejean, *crò* Grammont, *crā* Vautherin, cf. aussi Adam p. 314 et *AL.* c. 324. Toutes ces formes ont le même étymon que le français *freux*, c'est-à-dire l'ancien franc *brôk*, cf. *ML.*, *EW.* 4211. Le *k* initial, qui se trouve dans toutes les formes recueillies, sauf dans le dérivé *raqué*, cité par Adam et provenant de Lusse (canton de Provençères, arrond^t de Saint-Dié, Vosges), n'est vraisemblablement pas issu régulièrement de l'initiale germanique *h*; en effet le traitement normal de *hr* dans les parlers français est *fr*, cf. Schwan-Behrens § 30, b, 5 ou Meyer-Lübke, *Gr. d. R. L.*, I, § 18; le seul exemple comparable à *cr* < *hr* serait le nom propre *Clovis*. On peut l'attribuer soit à une assimilation du *h* initial au *k* final, soit à un croisement avec « corneille » ou peut-être aussi avec quelque mot signifiant croasser comme *crôché* Uriménil : le choix entre ces deux explications est difficile. Cependant l'hypothèse du croisement entre deux mots désignant des variétés de l'espèce est appuyée par celui de *corvus* et *graulus* (sur ce mot, cf. *ML.*, *EW.* 3850), qu'attestent les formes de la région languedocienne données par l'*AL.* Le *k* final de nombreuses formes lorraines, cf. Adam, *l. c.*, l'*AL.* et Zeliqzon, p. 92, *krôk* s. v^o *krêbô*,

est dû probablement à l'action de dérivés tels que *raqué* de Lusse. Enfin la présence dans notre domaine de deux mots pour désigner le corbeau, comme la grande richesse de la carte 324 de l'*AL.*, provient de ce que des termes désignant proprement des variétés de l'espèce sont finalement appliqués à celle-ci.

Cosse, cf. Écorce.

Couleuvre c. 216.

kölyëv de 1-4, 6, *këlyëv* de 6 16-22 et *kë-* de 17 attestent dans leur dernière syllabe un croisement de « couleuvre » avec *lyëv*, lièvre, croisement qui, d'après les données des différents recueils dialectologiques, ne paraît pas se retrouver ailleurs. D'autre modifications d'origine moins claire se sont produites : dans *këlër* de 5 a, *külër* de 21 a, qu'on peut rapprocher de *colieure* d'Uriménil, la terminaison semble avoir été remplacée par le suffixe *ër* = fr. *oire* (dans d'autres parlers lorrains *vr* est réduit régulièrement à *r*, cf. Horning, § 183). Mais *këryöl* de 7, 8 est tout à fait obscur. Sauf le stade **këryæl*, facile à rétablir d'après ce qu'on a vu p. 76, il faut supposer une série de modifications compliquées.

Coussinet c. 219.

Le coussinet, destiné à protéger la tête des bestiaux contre le joug se dit « chapeau » dans la plus grande partie de notre domaine, les points 2, 3, 9-22. Cette désignation est nouvelle et fait reculer des termes plus anciens : on le voit nettement aux points 2 et 3 qui connaissent encore *ëpyä* et au point 23 où « chapeau » est entouré par les deux autres mots ; le témoin 3 a en outre fait observer que *ëëpë* est un mot récent. De ces deux autres mots, *ëpyä* de l'aire 1-7 est sans doute le plus ancien : c'est la forme régulière de l'étymon **applictu*, cf. *ML.*, *EW.* 549 et *D. G.* s. v^o *applet* ; *bëtë*, usité aux points 8 et 8' (et dans les localités franc-comtoises 24-26 sous la forme *bëtë*), est un dérivé du type « bât ».

Couvercle c. 221.

Les différentes formes, qui servent à désigner cet objet, sont délicates à interpréter, en raison des nombreux croisements qui s'y sont produits. On constatera d'abord que notre domaine vosgien ne possède pas de représentant du type « couvercle »,

qui est l'étymon de *kêvêê* de l'aire franc-contoise 23-26, cf. aussi *cvêê*, La Franche-Montagne, et pour les parlers lorrains Horning, § 173. Un type « couverte » est représenté par *kêvêê* de 12, et les différentes formes de l'aire 19-22, *kêvyêê* 22, -*ād* 20, *krêvyād* 19, 21 et -*āt* 19. Le *d* final en est anomal; il provient probablement du suffixe -*ād* = fr. *arde*, et a pénétré des localités 19-21 à La Bresse, dont la forme *kêvyêê* ne peut pas s'expliquer directement par l'action de ce suffixe. En outre la syllabe *krê-* de 19, 21 est due à l'influence du v. *krêvî*, couvrir, influence qui se constate aussi dans *krêvyêê* = fr. couvert, que 2 a, 3 c n'ont indiqué qu'au sens de rondelle de fourneau *L.* (*kêvêê* de 10, 11, 16, forme récente d'après les mots fr. couvercle et couvert, ne suppose pas nécessairement une forme patoise du type « couvert »). Enfin le genre masculin de *krêvyād* au point 21 vient du mot *kêsfêp* que nous allons étudier. Les formes *kêêê* 13, 14, *kêêêp* 1-8', -*ê-* 9, 15, -*ê-* 12, *kêsfêp* 9, 10, 16-21, *keukhêpe* Hingre, sont plus difficiles. Pour les expliquer, il faut faire momentanément abstraction du *p* final. Hingre a fait un rapprochement curieux entre *keukhêpe* et l'a. fr. *cueuvre-chief*, qu'on pourrait appuyer en rappelant les nombreuses applications de chape et chapeau dans les langues techniques. Mais d'une part, « couvre-chef » existe à la Bresse sous la forme *keûchê* (lire *kêêê*) : « ne se dit plus que dans le composé : *Têle-dê-k.*, toile de couvre-chef, toile très fine et très belle dont les femmes faisaient encore, il n'y a pas plus de 60 ans, leur coiffure de deuil » Hingre ; d'autre part l'étymon du fr. *couverceau* < **copercellu* suffit à expliquer toutes nos formes. *rs* est devenu régulièrement *ε* > *ê* *ê*, puis *v*, en contact avec cette consonne, est devenu *f* et le groupe *fε* > *fê*, *fê* a été réduit soit à *ε*, *ê*, *ê*, soit à *f*, en raison de la rareté de ce groupe intérieur. Le *p* final, qui existe dans la plupart des parlers, a été ajouté par croisement de ce mot et de « chape ». Ce dernier mot est largement attesté dans notre domaine avec un sens local, cf. Hingre : « *Chaipe*, appareil en cuir, qui rattache le fléau au manche, on dit aussi *khaipe* », et les indications plus précises que j'ai recueillies : *êûp* 24, *êûp* un témoin de Saint-Nabord, *êûp* fr. pop. de 6 b, par corruption *êêt* 19 b, les deux pièces de cuir, qui garnissent l'extrémité du manche et celle du battant, fléau *L.* Enfin le seul

point 15 nous a indiqué *kwèëö*, qui est un dérivé de *kwèë*, cacher, très usuel au sens de couvrir, cf. la c. 222, et que Hingre donne avec un autre sens : « *cwachon*, s. m., tout voile... » Si les explications précédentes sont exactes, le type « couverceau » est antérieur aux autres mots.

Creux c. 230.

Creux, en parlant d'un arbre, a été exprimé par deux termes locaux, en plus des mots de sens approximatif « sec » et « troué » et du français *kræ* : l'un, usité dans les deux vallées sous les formes *ëöb* et *ëöb* est un adjectif postverbal, cf. § 147, dérivé d'un verbe d'origine alémanique, attesté seulement en dehors de notre domaine par *hhobè*, fané, détérioré, Le Tholy, Adam, p. 262, < *schaben*, cf. Martin s. v°; ce verbe a donné en outre naissance à un substantif désignant l'outil de tonnelier appelé bouvet en français : *ëöb* 2 c, *ë-* 15 a, 16 a, *hhobe* Le Tholy, Adam, id., et *ëäb* 2 c, *khabe* Hingre. La localisation du deuxième adjectif *köuvè* 3, 6, 8' (et 26), *kö-* 11, 14, *kä-* 19, relevé également à Uriménil, cf. *coveuye* Haillant, invite à penser qu'il a existé dans tout notre domaine; ce n'est cependant pas un mot d'une formation ancienne, si j'ai raison d'y voir un adjectif du français populaire de la région, dérivé du v. *caver* au moyen du suffixe *eux*, et à peine modifié par les patois.

Déchirer c. 239.

Des trois types que nos parlers emploient au sens de déchirer, celui qui correspond au fr. « déchirer », et qui est usité surtout dans la vallée de la Haute-Moselle, cf. aussi à La Bresse *dekhîriè* et même *khîriè*, est sans doute antérieur aux deux autres. Bien que l'étymologie de *këzä* 8, 9, 12, -ë 13-15, *caisé* Uriménil, me soit inconnue, l'existence de ce verbe à La Bresse et le sens qu'il y a : « *Caisé*, trouer, éventrer, fendre en déchirant » Hingre, montrent qu'il s'agit d'une substitution récente. On en peut dire autant de *rikè*, usuel dans les deux vallées, et dont *drikè* de 18, attesté aussi à La Bresse, cf. *driqué* Hingre, est un composé. L'origine en est simple : c'est une forme due au croisement de « râcler » et de *rifè*, cf. sur ce verbe plus haut copeau, comme on peut le voir par le sens des formes suivantes : *riquè*, frotter

l'allumette pour l'enflammer, Uriménil, *rikā* 12 a râcler *L.*, *rikā* 25 et *riyā* 23 ramoner c. 637. Les formes de 23-26 *drāvā* etc., représentent un autre type très usuel dans les parlers franc-comtois < *devorare* avec métathèse du *r*, cf. les formes *děvūrě*, dévorer, déchirer, Pierrecourt, Juret, *děvūrā*, id., La Grand-Combe, Boillot, etc.

Dehors c. 240.

Bien que *fyě*, soit simple, soit composé avec « de », « de de », « en de », soit encore très usuel dans notre domaine et existe vraisemblablement même dans les localités où je ne l'ai pas recueilli, cf. par ex. *fieu*, Hingre pour La Bresse, notre carte montre qu'une innovation assez récente *dā l āē*, -ē, etc., c'est-à-dire devant la porte, a eu un grand succès. Notons que *dā*, devant, cf. aussi c. 61, suppose un étymon *deante* oublié par M. ML. dans son *Etymologisches Wörterbuch*.

Depuis c. 243.

A côté de « depuis » usité partout, Le Val-d'Ajol est le seul point où j'aie recueilli le type « dès » sous la forme *dō* : cependant *dā* existe dans les parlers des deux vallées, cf. dès *L.*, et *da* Hingre ; mais, comme on le voit par les indications de cet auteur, il est surtout employé dans des locutions toutes faites et possède actuellement moins de vitalité que « depuis » ; c'est ce qui ressort également de notre carte. Quant à *ēn* qui précède « depuis » dans la plupart des localités et qui, sans aucun doute, est connu de toutes, c'est le groupe initial de la locution adverbiale très usitée *ē n sē kā*, il ne sait quand, savoir *L.*, cf. aussi *ē-ne-sai-quan* Hingre.

Dernier, Derrière c. 244.

Si *děřě* 1-10, 16-22, -*ěy* 11-15, dernier, représentent régulièrement un étymon *deretrariu*, seuls *děryě* 11, 12, 14 et *děyě* (cf. en outre p. 122) 9-11, 13, 15-22 sont issus de *deretro* ; mais dans l'aire 1-8' *děřě*, dernier, s'est substitué à « derrière ». Ce phénomène s'est également produit dans les parlers francs-comtois 23-26, et on peut conclure de ces faits que M. Grammont a eu tort d'établir la succession « derrière », — « arrière », — « dernier » pour *děř* de la Franche-Montagne.

Dîner L.

Dans l'usage de l'immense majorité des témoins, « déjeuner » s'emploie à la fois au sens de déjeuner le matin et de dîner à midi. Cependant, et en dehors de l'emprunt du fr. « dîner » fait par quelques-uns, 1 a, b, 5 a ont indiqué *mwërôdă*, 21 a, é, *mwărôdă*, les trois premiers témoins après avoir répondu « déjeuner » et 1 b en ajoutant que c'est un mot du vieux patois. Or ce verbe dont l'étymon bien connu est *merendare* s'emploie partout au sens de goûter c. 393. C'est sans doute la gêne causée par le double sens de « déjeuner » qui a amené quelques parlers à donner à *merendare* celui de déjeuner. On remarquera qu'aux points 1 et 2, c'est-à-dire dans la région où *merendare* a reçu ce nouveau sens, goûter se dit *făr lă pîtî mwërôd*.

Ces modifications doivent être assez récentes et n'ont pas eu grand succès ; et c'est ce qui explique que *mwërôdă* ait fait au témoin 1 b l'impression d'un archaïsme, alors que c'est plus exactement un mot employé dans un sens peu usuel.

Donner c. 259.

bëyě = fr. *bailler* < *bajulare* a fait disparaître complètement « donner » de l'aire 1-16. Aux points 17-19 les deux verbes rivalisent ; mais aux points 20-22 « donner » est sans concurrent ; Hingre confirme les données de notre carte, car il ne connaît que *dena*. D'autres parlers lorrains le possèdent encore, cf. Adam, p. 318. De la répartition des faits il ressort que le recul de « donner » devant *bëyě* se fait sous la poussée des parlers de la région de Remiremont.

Éclore c. 270.

Nous avons ici l'exemple probant d'un mot que les parlers éliminent pour échapper à une homonymie gênante. En effet, dans l'aire 1-15 la chute de l'*ë* initial, cf. p. 33, devait donner à « éclore » une forme identique à « clore » : c'est ainsi que 9 dit encore *tyôr*, éclore. Au contraire dans l'aire 16-22 le maintien de *ê* < *s* devant consonne assurait à « éclore » une forme *êtyôr* bien nettement distincte. Les parlers de l'aire 1-15 ont essayé d'éviter l'amphibologie de diverses façons : le maintien de l'*ë* initial était possible, et les témoins 9, 11 c ont en

effet attesté *ětyôr* ; cependant, pour plus de clarté, la région de Remiremont a préféré le composé *dětyôr*, cf. aussi à Uriménil *dětyore*. Mais la plupart des parlers ont eu recours à des mots de sens voisin, parfois même peu expressifs : *vnĩ* et *ěei* = a. fr. *issir* 1-8, *drěvĩ*, ouvrir, 11 b, *děkěvã* 8', 10, 12 et *-ě* 11, qui au sens propre s'est d'abord appliqué à la poule qui cesse ou qu'on fait cesser de couver, cf. *děcova*, v. a., guérir une poule de l'envie de couver, Hingre.

Écorce c. 272, Coquille c. 209, Cosse c. 215, Pelure c. 564, Gousse L., etc.

En raison de la parenté sémantique des différents types de mots usités dans nos parlers, leur emploi donne lieu à de multiples variations suivant les localités et les témoins : peu importe qu'il soit parfois difficile de déterminer ce qui est normal et ce qui est accidentel, car la cause de ces variations est toujours la même. « Écorce » qui a partout le même sens qu'en français a été donné au sens de cosse par le témoin 18, au sens de gousse par 22 b ; *kãf*, tout en correspondant au fr. coquille dans l'aire 1-8', a été également employé pour cosse au point 8' ; les différentes formes du même type *kělěf*, *kã-*, *ěčk-* ont le sens de pelure dans l'aire 1-8', 17-22, mais le point 1 l'a en outre donné en réponse à cosse, et les localités 13, 14 le connaissent, sous les formes *kělěf*, *-ěf*, avec le sens de coquille, cosse ; les mêmes termes signifient dans de nombreuses localités à la fois gousse et cosse, etc.

Dans de telles conditions il n'est pas surprenant qu'il se soit produit de nombreux croisements de mots. Malheureusement la plupart des formes usitées dans notre domaine se rattachent à des types de mots dont l'origine est mal établie. *kělěf*, *kã-* etc. appartiennent à une famille de mots pour laquelle M. Schuchardt, *Roman. Etymologien*, II, p. 51, note 2, et p. 202, a proposé un étymon grec *kelyphos* peu satisfaisant pour plusieurs raisons exposées par M. ML., *EW.* 4688 ; l'ancien haut-allemand *skaliſa* > all. *schelſe* proposé par M. ML., *EW.* 7683¹, convien-

1. C'est sans doute par inadvertance que M. ML. cite sous *kelyphos* le poitevin *šalaſra*, brou, et sous *Schelf* le fr. occidental *šalaſre*, id., sans renvoyer d'un numéro à l'autre.

draît mieux à nos formes et sans doute à beaucoup d'autres des parlers gallo-romans ; *kôf* etc., se rattacherait, d'après M. Schuchardt, au type précédent ; *êôf* n'est pas beaucoup plus clair, et le rapprochement que M. Grammont fait entre *êuf*, gousse, et le m. h. all. *kaf*, gousse, balle d'avoine, se heurte à de grosses difficultés ; je serais plutôt disposé à y voir une reformation du type *kôf* qui se serait produite dans les parlers francs-comtois, cf. encore *Tchôfe*, calice ou enveloppe de la noix, Châtenois, d'après les mots issus du type *skala* ML., EW. 7970, tels que *ècal* Bournois et les dérivés signifiant noix *êêôlô* 23-26, c. 527, etc. ; enfin *kāf*, *êkāf* proviennent assez vraisemblablement de l'all. *Kaff*, mais il est difficile de dire s'il faut totalement exclure le latin d'origine grecque *scapha*, cf. ML., EW. 7653.

Quoi qu'il en soit de ces problèmes qui ne peuvent pas être résolus ici, il existe un certain nombre de formes qui ont été modifiées par des croisements qu'on peut suffisamment établir. « Écorce » présente dans les formes (*ê*)*kwôf*, *êêk-* des localités 10, 16-18 un *f* final, qui provient de *êôf*, (*êç*)*kôf*, *kêlôf*, etc. *êêôf*, cosse, du Val-d'Ajol a un *ê* initial dû à (*ê*)*kwôê*, écorce, etc., et *êklôf*, coquille, du même point, est issu du croisement de formes telles qu'*êkôf* et *kâlôf*, usitées dans les localités voisines. C'est à l'*â* de *kāf* que *kôf*, coquille, de 16 doit sa quantité, comme c'est à l'*ô* de *kôf* que *kăfăy*, cosse, et *dêçkăfyê*, écosser, de cette localité doivent la leur. Si *kôf* est la forme la plus ancienne, *êkôf*, *êçkôf* ont pris *ê*, *êç* à « écorce », et, quel que soit le type étymologique de *kêlôf* etc., *kāf*, *çkāf*, les formes avec *êck-* initial des parlers de la vallée de la Moselotte sont également refaites sur « écorce ». Des croisements analogues sont aussi fréquents dans les parlers voisins : que l'on compare, pour ne citer que quelques faits clairs, *iecreutche*, coquille, de Châtenois, dont la voyelle initiale vient d'*ieconeche*, écorce, cf. les formes non modifiées *krêê* Bournois, *crêê* La Franche-Montagne, ou *pôlêf*, pelure, donné par l'AL. au point 87, issu d'une forme antérieure *polaê* avec le *f* final d'un des types étudiés plus haut.

Écorcher un animal c. 273.

Le type ancien « écorcher » ne subsiste plus que dans les deux vallées, et là même il a notablement reculé devant des expressions nouvelles dont la plus répandue est « peler » ; les autres n'ont été relevées que dans quelques localités, « lever la peau (ou) le cuir » aux points 6 et 8', « lever » au point 5 ; quant à « râcler » de 16, c'est une inexactitude. Quelle est la cause de ces innovations ? On peut les attribuer soit à la concurrence du sens figuré blesser en éraflant la peau, cf. les N. E. de la carte et *khcouché* Hingre, soit plutôt à la gêne ressentie par suite de la trop grande ressemblance phonétique du v. « coucher » ; cette dernière hypothèse rend mieux compte de la totale disparition d'« écorcher » dans la région de Remiremont, sauf sous sa forme française, cf. aussi *écorché* Uriménil. Il est vrai que dans les vallées de la Moselotte *ġküëġ*, écorcher, diffère suffisamment de *küëġ*, coucher ; mais on peut admettre que l'emploi de « peler » s'y est développé sous l'influence des parlers voisins.

Écouvillon c. 275.

Les formes (*ġ*)*skü* des points 8', 10 et *kü* des points 1, 4, 7 sont sorties de *sküi*, *küi*, qui représentent un dérivé en *i* = fr. *il* de l'ancienne forme *escouve*, par croisement avec *kü*, cul.

Entre c. 302.

D'après cette carte, tous nos parlers emploient uniquement « entre » ; cependant ils connaissent aussi une locution composée de « entre deux », analogue au substantif français *entre-deux* : les témoins 9 et 16 b me l'ont donnée avec la valeur d'une préposition sous la forme *ġtġrdü*, cf. N. E. de la carte ; Adam, p. 199, indique également pour Vagney *oterdou d los dousse*, « entre eux deux », et Haillant, s. v^o *ote*, entre, *onterdon* (faute d'impression pour *onterdou*) pour Dommartin d'après le glossaire de Richard. Hingre n'attribue à *aunterdou* qu'un sens adverbial « dans l'intervalle » (outre celui du substantif, comme en français), comme le témoin 2 c l'a fait pour *ġtġrdü*. Le dernier témoin emploie un autre composé « par èntre » avec fonction de préposition.

Épervier c. 306.

Les noms d'oiseaux sont parmi ceux où l'on est le plus exposé à recevoir des réponses erronées ; les indications contenues dans les N. E. le montrent abondamment, cf. aussi plus loin à propos de pinson. Mais ces erreurs ne doivent pas jeter la suspicion sur l'ensemble de la carte. La variété remarquable des désignations de l'épervier vient de ce que les patoisants confondent fréquemment les différentes espèces d'oiseaux carnassiers, qui au reste ont un aspect assez semblable, cf. dans Haillant « *chaiserot*, épervier vulgaire, petite buse, se distingue du *buson* par ses œufs, dépassant le nombre de deux, et atteignant parfois à sept », et dans Hingre les explications données pour *moukha* « mouchet, émouchet, épervier ». On a donc dans l'aire 1-8 ' *kěrsěl* = le fr. *crécelle* (d'où est issu *crécerelle*, ainsi que l'indique le Dict. Gén.), dans l'aire 17-22 *mũčã* = le fr. archaïque mouchet et des formations locales « jaune patte » des points 8 et 9, « petit buson » 11-14 et surtout les dérivés de « chasseur » de l'aire 8', 9, 11-16 et des points 2 et 5 ; la présence de *ěěsrđ* dans ces deux localités fait même supposer qu'il est connu dans toute la vallée de la Haute-Moselle.

Essaim c. 308.

Le terme qu'emploient nos parlers étant un dérivé de « jeter », qui y a pris le sens d'essaimer *L.*, il n'est pas surprenant qu'il ait été refait sur ce verbe et que dans l'aire 1-10 on dise *etyđ* d'après *etyě*. Si 16 dit à la fois *elě* et *etyđ*, ce fait peut s'expliquer ou par la date récente de *elě* ou par l'emprunt de *etyđ*.

Été, cf. Automne.

Exciter un chien c. 331.

L'étymon du verbe représenté par *hũrsě*, *-syě* et les composés avec *ě* de la région de Remiremont et de la vallée de la Moselotte est « hérissier », ainsi que le montre *hũrsyě* de 5 d au sens de hérissier, cf. pour l'ũ p. 106. Les formes de la vallée de la Haute-Moselle *hĩsě*, *-syě*, *rĩsě*, *lĩsyě* et celle de 19 *gĩsyě* sont plus difficiles ; on n'en rencontre d'analogues que dans des localités

situées loin de notre région, *hinsieu* donné par Adam, p. 259, pour Mailly (Meurthe-et-Moselle) et *hinsye* donné par Zeliqzon p. 89 pour la région messine.

Il est en effet impossible de décider si ce verbe est ancien et correspond à l'ancien fr. *hicier*, issu par dérivation de l'anc. haut all. *hizza*, cf. Körting, 3^e éd., 4586, ou s'il est récent et représente le verbe *hitz^en*, en allemand *helzen*, des parlers alémaniques, cf. Martin, I, 397. Et d'autre part il a subi plusieurs modifications dont l'origine n'est pas certaine : toutes les formes recueillies ont un *i* qui vient peut-être de « chien », *l* de *lisyè* 8' peut être dû à « lancer », *g* de *gisyè* 19 à *ëgëddi*, *rîsè* de 1 est plutôt un composé qu'une contamination de *reizen*, peu usuel en Alsace, cf. Martin, II, 286. Quant à *ëgëddi*, -*ë* des points 1, 2, 19 et que Hingre donne aussi : « *Ëgueudi*, exciter, pousser, encourager », c'est un composé de l'adjectif « gourd » avec le préfixe *ë* = a. fr. *es* ; cf. à la Bresse même *dëgueudi*, dégourdir. L'amuïssement du *s* devant *g* aux points 19 et 22 montre qu'*ëgëddi* y a pénétré de la vallée de la Haute-Moselle ou du moins y a été refait d'après la prononciation de cette vallée.

Fenil; cf. Grenier.

Fève c. 343 et Haricot L.

Le haricot n'étant qu'une variété de la fève, nos parlers ont utilisé le mot « fève » pour le désigner ; il semblerait, à comparer les réponses faites pour les deux mots, que beaucoup de ces parlers se contentent de « fève » pour les deux espèces. Il n'y a là sans doute qu'une apparence : les lexiques montrent que les termes distinctifs que j'ai relevés en plusieurs points existent aussi dans d'autres localités où j'ai obtenu seulement « fève » : ainsi Hingre donne pour la Bresse *fwève de rôme*, fève rameuse, haricot, que mes témoins n'ont pas indiqué. L'insuffisance des réponses provient pour une part du mode de l'enquête, mais il y en a d'autres raisons plus significatives. « Fève » étant le mot le plus ancien et en outre figurant dans les désignations nouvelles qui servent à distinguer la fève et le haricot peut à la rigueur suffire ; de plus la culture de la fève proprement dite est actuellement en déchéance, cf. les N. E. de la carte 343, si bien

que ces termes nouveaux doivent être aussi en recul; enfin l'existence de nombreux termes pour de menues variétés diminue le besoin de distinguer le groupe « haricot » et le groupe « fève ». De toute façon l'emploi de « fève » pour la désignation des deux espèces devait avoir pour conséquence une grande variété d'expressions. Il eût pu suffire de réserver « fève » pour une espèce et de créer une expression pour l'autre, mais il y avait trop peu de cohésion entre nos parlers pour que ce choix se fit partout d'une façon identique : c'est ainsi que 3 a, 4 a désignent la fève par *fêv* et le haricot par *fêv dè ròm* et qu'au contraire à Remiremont fève se dit *fêv dè lû* et haricot *fêf*. Cet état de choses, au reste flottant et individuel, a amené des innovations pour les deux espèces, par exemple dans la vallée de la Haute-Moselle, où la fève est souvent appelée « grosse fève » ou « fève de loup » et le haricot *fêv dè ròm*.

Ce dernier terme demande seul quelques explications : relevé dans mon enquête aux points 1-4, il existe également à la Bresse, comme je l'ai indiqué plus haut, et dans de nombreuses autres localités, cf. Haillant s. v^o *foëve* ; *ròm* y représente le fr. *rame*, piquet servant de tuteur aux plantes grimpantes, comme la forme *raime* attestée dans plusieurs points le montre clairement. Le correspondant de M. Haillant pour Gérardmer, en écrivant *fève de Rome*, a interprété *ròm* par une étymologie populaire, dont on ne peut pas dire si elle est postérieure à un changement d'*ä* en *ö* sous l'action de la labiale suivante, cf. p. 109 sq., ou si elle l'a provoqué.

Fil c. 345.

Dans la majorité de nos parlers « fil » a cédé la place au participe passé du verbe « filer », qui existe également en français, mais avec un autre sens, cf. D. G. *filet* 2. La carte 567 de l'*AL* atteste la même substitution en quelques points isolés, et M. Haillant note s. v^o *fi* la forme *flet* pour Vexaincourt (canton de Raon-l'Étape, Vosges) et Adam p. 253 *flé* pour Landrecourt (canton de Pont-à-Mousson, Meurthe-et-Moselle). « Fil » n'a pas aussi complètement disparu des parlers des deux vallées que la carte 345 pourrait le faire croire. Mais il n'y subsiste plus qu'a-

vec un sens restreint et dans des expressions toutes faites, p. ex. dans *fī rtō*, fil double, 8' f, 16 a N.E. et dans « fil d'archal » 2 a, c, 5 a, 19 a, 21 a, etc.; Hingre donne des indications analogues : « *Fi*, ne se dit qu'avec un complément ». Au reste *flē* a une telle force d'expansion qu'il pénètre dans ces expressions et que 18 dit même *flē d āēā*, cf. Fil L.

Fille c. 346, Fils c. 347, Garçon L.

« Fille » et « fils », bien qu'ils soient attestés dans presque toutes les localités et qu'ils existent certainement dans celles où par hasard je ne les ai pas recueillis, cèdent la place, suivant une tendance générale et bien connue, à des termes qui désignent au propre les enfants au point de vue du sexe. C'est ainsi que pour fille presque tout notre domaine emploie, en dehors de « fille », un représentant de l'a. fr. *baiasse bwēyēs* 1-11, 14-17, *bwā-* 18-22, et qu'en outre 14 et 13 disent respectivement *bāslōt* et *bāsōt*, le premier dérivé de l'ancien *baisselle*, le deuxième issu de ce même mot par substitution de suffixe. D'autre part, à côté de « fils », la majeure partie des points des deux vallées connaissent une forme *bwōb* < além. = all. *bube*, cf. Martin, II, 4, tandis que dans les localités voisines de Remiremont on emploie « garçonnet ». Ce dernier mot paraît être à peu près inconnu des deux vallées, ou il y est importé, comme le montrent les formes *gōçnō* de 10, 16, cf. supra, p. 138, et *gakbnō*, *gachnō* données par Hingre pour la Bresse. *bwōb* de son côté est inconnu en dehors des deux vallées, et l'on peut noter qu'Uriménil ne le possède pas non plus et dit également *gohhnōt*. Enfin « garçon » est rare dans tout le domaine; je n'ai recueilli que *gāçō* au sens de garçon chez le témoin 17 a, qui a ajouté que ce mot est plus rare que *bwōb*; en outre Hingre le donne aussi avec le même sens.

Frileux L.

Les formes *frēyū* 1-8', 13 a, 16 a, *frēyū* 9, 10, 11 a, 15 a, 17 a, f, 18, 21 e, 22 a, *frēyū* 11 c, *frāyū* 12 sont issues régulièrement de formes correspondant au français *frileux* : l a été mouillé par l'i précédent, avant le changement de celui-ci en *é*, *æ*, cf. Meyer-Lübke, *Gr. d. R. Spr.*, I, § 517, puis s'est réduit

normalement à y ; la même explication convient pour *fréyoux* Uriménil, *freullou* Plancher-les-Mines, *freu'you* Auxel, près de Châtenois, d'après Vautherin. A côté de toutes ces formes régulières, *frědyŕi* de l'aire 19-22 doit ě et d à un croisement avec froid, -e c. 367.

Fumier L.

L'enlèvement du fumier de l'étable est désigné par des expressions remarquablement variées. Les parlers distinguent deux opérations, la première qui consiste à râcler le fumier, la deuxième qui consiste à le conduire hors de l'étable : de là quelques hésitations dans les réponses des témoins, par exemple l'emploi de *dăŕě* par 12 a pour la première opération. En outre quelques témoins semblent ne pas s'être rappelé ou ne pas connaître l'expression propre et s'être contentés de termes approximatifs, par exemple 20 a « râcler le fumier », 17 b « nettoyer les vaches » pour la première opération. Il est plus difficile de se prononcer sur les nombreuses réponses concernant la deuxième opération, dont la désignation est beaucoup plus flottante que celle de la première. Celle-ci est exprimée par deux termes nettement localisés : *răyě* des points 1-9, 11, 14-16, dérivé de « rouable », cf. p. 148, et (*ě*)*čtěrŕă* recueilli aux points 17, 18, 19, 22, cf. aussi Hingre : « *khtěrŕă*, ramasser en râclant, avec le râcloir appelé *khtěrŕă* ; se dit spécialement de la braise du four et du fumier de l'écurie. » C'est évidemment à tort que cet auteur cite le latin *struere*, *strues*. Il faut considérer notre verbe soit comme dérivé du mot *trüě* attesté au point 15 au sens de pelle en bois, cf. aussi *troué* Uriménil, qui représente un étymon **truellu*, soit plutôt comme issu d'un verbe composé de *trua*, **extruare*.

Pour la deuxième opération, les expressions les plus usitées sont « jeter », « vider » et « danser », ordinairement construits directement avec « les vaches » par un raccourcissement curieux. On notera aussi l'emploi de « danser », qui est vraisemblablement une modification plaisante de « lancer ».

Garçon, cf. Fille.

Glissant c. 390, Glisser c. 391, Traîneau c. 762 et L.

Les formes *ēōyē*, etc., des localités 1-7, 21, cf. aussi *khaue* Hingre, se rattachent à un adjectif anciennement attesté, mais d'origine inconnue. *xaullent* (lubricus) Apfelstedt, *Lothringischer Psalter*, p. 177 et p. XLIII, n. 1. Dans la vallée de la Moselotte, bien que ce verbe y soit usité, les témoins ont surtout employé *blēyē*, issu d'un substantif féminin *blāy*, traîneau pour pierres, 17 a (21 a et 22 a ont, probablement par suite d'une erreur, indiqué ce mot pour désigner une voiture chargée de foin contenu dans des draps) < anc. h. all. *slito* ML., EW. 8033. Un autre dérivé *blēyā* existe également au sens de traîneau pour pierres dans cette vallée. La vallée de la Haute-Moselle n'ignore pas cette famille de mots, car 5 c m'a fourni le verbe *lōyē* au sens de se lancer sur la glace pour glisser, et *lōyō* de 5 a, c, *lāyō* de 1 c, 2 c correspondent régulièrement à *blēyā* de la vallée de la Moselotte. Malgré notre ignorance de l'étymologie de *ēōyē*, etc., on peut affirmer que les deux types verbaux avaient anciennement un sens bien différent : celui qui dérive de *slito* était un verbe transitif signifiant traîner, faire glisser, tandis que *ēōyē*, etc. signifiât intransitivement glisser. Mais l'emprunt aux parlers alémaniques du substantif *elit*, traîneau à bras pour le bois, cf. l'allemand *schlitten*, d'où nos parlers ont dérivé le verbe *elitē*, a causé le recul du verbe issu de *slito*, qui a à peu près disparu de notre domaine au sens de traîner : dans la vallée de la Moselotte il n'a subsisté qu'aux dépens du v. *ēōyē* et même a donné naissance à l'adjectif *blēyū*, glissant. Cependant son ancienne valeur transitive n'est pas complètement oubliée ; Hingre la rappelle et 17 a, b la connaissent encore. Quant à l'emploi de *ēōyē* de 17 a au sens de traîner du bois, c'est un fait accidentel. De leur côté le substantif issu de *slito*, *blāy*, et les dérivés avec le suffixe « et » ont reculé devant *elit* et ne se sont conservés qu'avec le sens restreint et particulier de traîneau pour pierres (muni d'une fourche mobile, d'après Hingre). Les relations de ces différents termes sont compliquées par l'introduction récente du français glisser, adapté sous les formes *gīsē*, *gīsyē* et d'où est dérivé le substantif *gis*, qui, d'après la plupart des témoins, équivaut complètement à *elit*. Enfin le Val-d'Ajol emploie au sens

de glisser, se lancer sur la glace, un verbe *gălyě*, qui a donné naissance au substantif *gălyěr*, raquette pour aller sur la neige, et qui se rattache peut-être au fr. *galer*, dont on a vu un autre représentant p. 264. Pour *băyri*, glissant, cf. infra, p. 310.

Gouttière *L.*

(*ě*)*hgôtěr* des localités 19-21 présente un préfixe *ěh* = fr. *é* < lat. *ex*, qui provient du croisement de *gôtěr*, gouttière, avec « égoutter », v. *hgóta* Hingre, et infra truelle, qui a subi une modification analogue. Dans de nombreux mots des parlers français l'adjonction d'un *e* initial a une origine semblable, cf. Behrens, *Beiträge*, p. 98 sq.

Grange c. 395.

La partie de la grange qui se trouve en avant est désignée dans tout notre domaine par un dérivé **carrile*, formé comme le fr. *chartil*. Toutefois, à la Bresse, apparaît un terme propre à cette localité *rěkrüy*, cf. *rěcrue* Hingre, qui paraît correspondre au fr. *recrue* : sans doute ce mot, qui n'y est plus attesté qu'avec ce sens particulier, a dû posséder d'autres sens, notamment celui de ce qui complète, et c'est probablement en ce dernier sens qu'on l'a appliqué à la partie de la grange qui est en avant, comme dans des parlers voisins on l'a désigné par un dérivé de *cappa* signifiant au propre pignon, cf. ML., EW. 1642 ; les formes signalées par M. Thomas, *Rom.*, 39, p. 207, ont le suffixe *ile*, tandis que *ěpěě* indiqué par 14 a comme usité à Arches et *chaipen* Uriménil ont subi une modification dont l'origine n'est pas claire, peut-être une substitution de suffixe sous l'influence d'*aivreu*, abri, Uriménil, cf. aussi p. 10, n. 1, à moins que ce mot n'ait été emprunté à des parlers où *i* est devenu régulièrement *ě*.

Grenier au dessus de la grange c. 399, Fenil *L.*

Tous nos parlers distinguent par des termes particuliers ces deux sortes de greniers, parce que leur utilisation est différente, le premier étant réservé aux céréales, le deuxième au foin. Pour le fenil, ils se servent tous du même type issu de *solarium* ; mais pour le grenier placé au-dessus de la grange, notre domaine se divise en trois aires. *ěófě* de 11, 13-15, cf. aussi *chafouaud*, gre-

nier à toin, à gerbes, Uriménil, correspond au fr. vieilli *chafaud*. Dans l'aire 1-8', 21, *pěřěĩ*, etc. est un dérivé de « perche » avec le suffixe *ĩ* < *ile*, auquel *ě* < *ariu* s'est substitué dans quelques localités, cf. p. 233 ; cette désignation vient sans doute de ce que ce grenier est fréquemment garni de perches pour maintenir et disposer les tas de gerbes. Enfin là troisième aire 8'-10, 12, 16-22 emploie un mot *hěrbô*, aux points 19 et 20 *hărbô*, dont je n'ai relevé de représentant qu'à Gerbépal (canton de Corcieux, arrondissement de Saint-Dié), où l'on dit également *herbeau*, d'après Adam, p. 333, et dont l'origine m'échappe totalement.

Dans ce grenier, beaucoup de témoins distinguent par un terme particulier la partie qui domine l'avant-grange, 12 a l'appelle *tiră*, qui signifie ordinairement tiroir *L.* ; quant à *běřěh*, employé toujours au pluriel dans les deux vallées, s'il équivaut au fr. *baraque*, le développement sémantique en est obscur.

Guêpe *L.*

Tandis que les localités 1-10, 17-22 disent *věp* issu régulièrement de *vespa* et que 16-17 un terme d'origine inconnue *jěbrăt*¹, l'aire 11-15 emploie une forme *wěs*, qui exige quelques éclaircissements. On trouve des formes ayant la particularité de présenter un *s* final dans de très nombreux parlers orientaux, cf. Adam p. 333, Haillant *vôsse*, Horning p. 122 et surtout la carte 672 de l'*AL.*, qui donne des formes analogues pour un grand nombre de localités non seulement de la Lorraine et de la Wallonie, mais encore des départements de la Haute-Saône, de la Haute-Marne et de la Marne. Or il est manifestement impossible de rattacher ces formes au latin *vespa*, car dans la plupart de ces parlers *s* devant consonne a disparu, et là où il se maintient, il reste rarement pur, et rarement aussi il absorbe la consonne suivante, cf. *AL.* c. 351 crête, Horning § 158 ; enfin si, dans les parlers wallons, le traitement de *sp* paraît régulier, *e* ouvert latin est diphtongué devant *s* + consonne ; or aucune forme de « guêpe » n'y présente ce traitement, cf. *ML.*, *Gr. d.*

1. Il faut sans doute en rapprocher *guěbrôtte* donné par Adam, p. 333, pour le Tholy, et dont l'initiale est surprenante à côté de celle de 16, 17.

R. Spr., I, §§ 151, *ad finem* et 468. Le rapprochement établi par M. ML., *id.*, § 18, entre le lorrain *wes* et l'ancien haut-all. *wesfa* doit être étendu à toutes les formes citées plus haut et résout le problème. Il est probable aussi que *wesfa* s'est parfois croisé avec des formes issues de *vespa*. C'est ce croisement qui peut expliquer *v* initial de *vösse* à Uriménil, où l'on dit *waidé*, garder, etc., bien que nous ayons vu, p. 14, que *w* germanique est parfois représenté par *v* dans un nombre important de localités.

Haricot, cf. Fève.

Herse c. 408.

La consonne finale *ĕ*, *ε* de notre domaine ne peut pas s'expliquer par le développement de la forme ancienne **herpice*; toutefois il n'est pas nécessaire de supposer un étymon latin **herpica*, et il est plus vraisemblable d'admettre que « herse » a été refait sur le verbe issu de **herpicare*, comme nous avons vu p. 81 que l'absence de diphtongaison *y* est due à l'action analogique des formes verbales atones.

Hêtre *L.*

La diffusion du type « hêtre » qui provient du franc *hestr*, cf. ML., *EW.* 4121, a été telle qu'il est devenu le terme unique de tout notre domaine. Cependant le terme antérieur subsiste encore dans un nom de lieu-dit *fnès* (pluriel), col qui relie les deux vallées au-dessus du Ménil; ce mot me paraît, en effet, être le même que celui qui signifie hêtre en différentes localités lorraines, *fēnès* (fém.) point 77 *AL.*, *fainesse* Rehaupal (canton de Corcieux, ar. de Saint-Dié), etc. Adam, p. 335, et qui est dérivé de « faine » avec le suffixe féminin *ēs* < *acea*; sans doute a-t-il eu primitivement un sens collectif, comme on le voit dans le dérivé de « foin » *fenesse* de la Bresse, s. f., « toutes les graminées des prairies... quand elles sont en fleurs ». Dans les formes sans *n*, telles que *faiesse* Trampot (canton et arr. de Neufchâteau), Adam, *id.*, etc., le *y* est issu du groupe intérieur *ni* attesté par *féniesse* de Deycimont (canton de Bruyères, arr. d'Épinal), Adam, *id.*, et lui-même dû à une métathèse du groupe rare *in* dans la forme disparue **fëyînēs*. On remarquera enfin que le genre féminin de « hêtre », que la

grande majorité des témoins emploie encore, y prouve indirectement l'existence antérieure de *fēnēs*.

Hier soir c. 409.

Si *ēcā*, *ēcā*, *ācā* des deux vallées montrent que « hier soir » y a été traité comme un mot simple dont on ne sentait plus les éléments de composition, ce fait provient sans doute de ce que « hier » n'existe pas isolément dans notre région (pour *ēr* du Val-d'Ajol, cf. p. 141), et que, pour dire hier, on emploie un composé *berimane*. Mais une bonne partie de nos parlers a éprouvé le besoin d'avoir un terme plus clair et a refait une nouvelle expression où les deux notions hier et soir sont nettement dégagées par l'emploi d'*ērmē*, hier, et celui de l'article devant « soir ». Cette innovation a complètement triomphé dans l'aire 11-15 et commence à combattre « hier soir » en quelques points des deux vallées.

Hoquet c. 411.

Sauf dans quelques localités de la région de Remiremont, où *hōkō* est évidemment refait sur le français, les formes usitées par nos parlers contiennent le même radical que le français hoquet mais avec le suffixe féminin *ette*. Parmi ces formes, *hōklôt*, *hūk-* de la petite aire 4-7 doivent leur *l* à un verbe que je n'y ai pas recueilli, mais que l'existence de *hoquela*, faire comme des hoquets en parlant, à la Bresse permet de restituer sans grande hardiesse.

Jardin c. 414.

Le Val-d'Ajol, seul de tout notre domaine, emploie *tyōzē*, dérivé de « clos », qui, sous la forme *tyō*, est attesté au point 16. Toutes les autres localités se divisent en deux groupes : l'un, comprenant la partie la plus reculée des deux vallées 1-7 et 19-22, dit *ēr* < *area*, l'autre, comprenant les autres localités, et aussi les points frontières 5-7 et 19, des formes de *masu*, également usité dans de nombreux parlers vosgiens, cf. Adam p. 337, et dont *mouëzelèye* de Gérardmer est un dérivé. Les deux mots ont dû coexister partout ; Hingre signale *mwa* au sens de champ uni et sans pente, et nous avons vu p. 228 que c'est à mot qu'*ēr* doit son genre masculin. Mais comme ces deux mots

pouvaient aisément aboutir au sens de jardin, les parlers ont fixé leur choix sur l'un ou l'autre. Les textes médiévaux nous montrent une expression intéressante où les deux mots sont groupés ensemble et qui a dû contribuer à leur donner un sens identique : en effet, à côté de *en chans*, *en prez*, *en bois* et *en mes NAL.*, 2542, 32, *quatre hières situées à Remiremont, Inv. Somm.*, p. 53, col. 2, *une hière... près des meix* id., p. 50, col. 1, etc., on trouve très fréquemment *ere*, *eire de meix NAL.*, 2531, 81, etc., *une ière de meix, Inv. Somm.*, p. 47, col. 2.

Jars c. 417.

gãzã de l'aire 1-8' représente l'allemand *gauser*, qui y a pénétré par la voie des parlers alémaniques, cf. Martin, I, p. 226, et avec une substitution du suffixe *ã* = fr. *ard* ; M. ML., EW. 3677, qui ne cite comme issu de *ganser* que *gãzã* de Bournois, ne signale pas cette substitution clairement prouvée par le traitement de *rnã*, renard, etc., de cette localité. *jõrã* de 11-15 est très probablement un dérivé récent du français *jar(s)* avec ce même suffixe *ard* ; de nombreux parlers lorrains possèdent des formes de même type, cf. Adam p. 337, qui ne donne *jã* que pour Chatel (arr. d'Épinal). *bũki* du seul témoin 11 c est également un emprunt récent au français *bouquin*, dérivé de *bouc*, cf. Dict. Gén. *bouquin* 2, avec une application locale au jars. Mais l'explication des formes *ãẽã*, *õẽã*, *ðẽã* de l'aire 9, 10, 16-22 est difficile. Hingre donne pour la Bresse une forme qu'il déclare vieillie *oche*, s. f., oie, qui est sûrement refaite sur *ochã*, et ne peut pas être invoquée comme une preuve que *auca* aurait dans les parlers lorrains conservé sa consonne sourde après *au*, cf. ML., Gr. d. R. Spr., I, § 433. D'autre part il me paraît difficile de ne pas rapprocher ces formes des nombreuses formes lorraines avec *k* citées par Adam, cf. aussi Horning *ũcã* p. 116, Zeliqzon *ũkã*, p. 106, toutes les deux de la région messine. Or il est remarquable que la consonne de ces formes correspond, partout où la comparaison peut être faite, à celle du mot qui désigne le bouc, cf. notre carte 105, Zeliqzon *bøk* et encore à Landremont (canton de Pont-à-Mousson, Meurthe-et-Moselle) *boucã*, bouc, *acã*, jars, d'après Adam, pp. 304 et 337. En con-

séquence il me paraît assez vraisemblable que dans tout ce grand domaine le nom du bouc a été appliqué au jars, comme on voit un témoin de Remiremont renouveler le fait ; si le suffixe « ard », rare dans le nom du bouc, s'est particulièrement développé dans celui du jars, c'est sans doute en raison du besoin que les parlers ont éprouvé rapidement de distinguer les noms des deux animaux. Postérieurement, dans de nombreuses localités dont fait partie notre aire 9, 10, 16-22, le nom du jars a été refait sur « oie », ce qui a amené la disparition du *b* initial. On peut voir une confirmation de cette explication dans les nombreuses formes de la région de Nancy données par Adam *bricé*, etc., qui paraissent avoir subi une contamination du v. « briquer », lequel prend parfois un sens obscène, d'après l'indication du témoin 11 c, cf. *coït L.*

Jeter des pierres c. 419.

« Jeter », recueilli dans presque toutes les localités, existe évidemment partout. Il en est de même d'« accueillir », obtenu en plusieurs points non en contact, cf. encore *aïkeuyé* Hingre et *aïccueuyé* Haillant, et dont l'emploi au sens de jeter est le développement curieux du sens d'accueillir, bien connu dans l'ancienne langue, cf. *Dict. Gén.* et encore attesté dans notre région par 12 a et l'indication de Hingre : « poursuivre avec des projectiles ». A côté de ces deux mots vraisemblablement connus de tout notre domaine, *lāsýĕ* ne paraît usuel que dans l'aire 20-22, le dérivé de « caillou » *ĕkĕyôlä* 1 c, 2 c, *ĕkā-* 16 a, semble également rare, car aucun lexique de la région ne le contient. Enfin la seule aire 1-6 se sert de *ĕāpā*, dérivé très ancien de « champ » (M. ML., *EW.* 1563, a oublié de citer les formes dialectales françaises), fréquent dans les parlers franc-comtois, mais rare en Lorraine, où je n'ai relevé, en dehors de notre *ĕāpā*, que *champer*, tourmenter, Dompaire (arr. de Mirecourt), Adam, p. 238.

Premier lait de la vache qui a vêlé c. 438.

Nous avons déjà eu l'occasion de traiter des formes issues par dérivation de l'a. fr. *bet*, p. 130, ainsi que de *bōk* du point 1, p. 236. On a jusqu'à présent admis que l'étymon de *bet* est le franç. *beost*, et il semble bien que nos formes supposent un

ancien *e* fermé. Cependant il n'est pas impossible que l'*e* ait été ouvert, car 12 dit *bêtrê*, et d'autre part *ô* de l'aire 1-11, 13-15 peut être dû à l'action de la labiale initiale, cf. p. 110, et *â* à un développement conforme à ceux qui ont été étudiés § 51. Ces réserves sont nécessaires, parce que l'ancien verbe *beter*, se cailler, qui paraît bien appartenir à la même famille que *bet*, avait un *e* ouvert, ainsi que M. Thomas a eu l'obligeance de me le signaler, et que d'autre part les formes *best bester*, citées par M. ML., EW. 1037, à l'appui de l'étymon *beost*, n'existent pas. Mais si *bet* ne provient pas de *beost*, j'ignore quel autre type étymologique peut lui convenir. Quoi qu'il en soit, les parlars de la vallée de la Moselotte, tout en possédant encore *bâkrê*, *bwâkrê*, ont créé une nouvelle expression *rô lāsê*, « lait roux ».

Long temps *L*.

Cet adverbe de temps, qui est identique au français dans l'aire 1-19, se dit *bwôn pës* dans l'aire 18-22. Cette innovation commence à reculer devant « longtemps », comme le montre la coexistence des deux expressions chez les témoins 18 et 19 a, mais il est douteux qu'elle ait jamais beaucoup dépassé l'aire 18-22. Quant à sa formation, elle est claire ; il suffit de rappeler *pieça* et les autres expressions temporelles composées avec *pièce* de l'ancien français.

Mal *L*., Maladroit c. 467, etc.

mô, forme unique de mal dans tout notre domaine, a fréquemment réagi sur les mots composés avec la particule « mal ». « Maladroit » a partout la voyelle *ô*, et très souvent *l* a même disparu, comme dans le mot simple, de sorte que les deux éléments du composé « mal » et « adroit » sont nettement mis en valeur.

Malheur, malheureux ont également la voyelle *o* partout où le français a été adapté, mais *l* n'a pas été supprimé, parce que le deuxième élément de ces mots n'existe pas à l'état indépendant.

Malaisé *L*., que je n'ai recueilli qu'en quelques points, paraît être rarement modifié par « mal », malgré la présence d'aisé c. 16 ; cependant, à côté de *malaubé*, Hingre signale *maulaubé* et

maulanhan. Par contre il n'est pas surprenant que dans *malade* c. 466 la composition ne soit plus sentie nulle part.

Mancheron de charrue c. 470.

La désignation de cette partie de la charrue donne lieu à une grande activité lexicale. En différents points non en contact, on emploie « poignée » ou « bras ». D'autre part on trouve des dérivés de « main », *měňđ* au seul point 12, *měňđt*, *-đt* dans les localités 6-11, 13. Ce dernier dérivé paraît avoir occupé une aire plus vaste, car *pwěňđt* du point 2 est une formation peu explicable, si *měňđt* n'a pas servi de modèle (je ne fais pas état de *pwěňđ* de 12 a, qui me paraît dû à une erreur individuelle). *měrvěy* est donc, malgré sa localisation, un terme plus récent : c'est ce qui résulte de l'indication de 7 a, pour qui *měrvěy* est le mot français et *měňđt* le mot patois. Dans cette hypothèse, on comprend également mieux la forme anormale de ce mot : il est en effet difficile de ne pas le rapprocher des formes franc-comtoises *měrvěl*, manche de charrue, La Franche-Montagne, *měnvěl*, manivelle, Bournois, *měrvěl*, id., La Grand-Combe, et de l'a. fr. *manevelle* < **manabella* ML., EW. 5280, mais la terminaison *ěy* ne peut s'expliquer ni par une substitution de suffixe, puisqu'*ěy* n'existe pas à l'état de suffixe actif dans nos parlers, ni par un croisement de mots ; il faut donc y voir la corruption d'un mot étranger, peut-être introduit par le français populaire, où il est actuellement usuel.

Manivelle c. 476.

Malgré l'invasion récente des mots français *manivelle* et *mécanique*, il reste assez de traces de l'état ancien pour qu'on puisse le reconstituer. *simyěl*, qui subsiste dans les localités 13-16, 19, 21, est une déformation du représentant de **ciconiola*, cf. ML., EW. 1907, par suite d'un croisement avec « meule » ; le même phénomène est attesté dans d'autres parlers lorrains, cf. *simieule* Uriménil et *simule* Allain (canton de Colombey, arr. de Toul, Meurthe-et-Moselle), Adam, p. 285. Dans la vallée de la Haute-Moselle, il subsiste encore une trace du même mot, mais non contaminé par « meule ». En effet le témoin 2 c m'a indiqué le verbe *stýölä*, au sens d'enlever les feuilles des

légumes ; le développement sémantique n'a rien de surprenant : on a appliqué par plaisanterie ce verbe, qui signifiait au propre tourner une manivelle, au geste nécessaire pour dépouiller avec un couteau certains légumes de leurs feuilles. Il résulte de tous ces faits que le type **ciconiola* a dû exister dans tout notre domaine au sens de manivelle. Mais la vallée de la Haute-Moselle l'a remplacé par un autre mot *hörn*, que je n'ai relevé dans aucun lexique, et qui est évidemment l'all. *horn*, bien que Martin ne le donne pas avec le sens de manivelle, et dont l'application est analogue à celle de « corne » au sens de mancheron dans les parlers franc-comtois, cf. notre carte 470.

Marmite, cf. Casserole.

Mèche de cheveux c. 483.

Les formes récemment empruntées au français et plus ou moins adaptées ont laissé subsister, outre la forme ancienne de « mèche » aux points 6, 11, 12, une grande variété de vocabulaire. *ëüpôt* 4, 5, 7, 8, *ε- 8'*, *ëöpät* 22, dont *chopa*, Hingre est la forme masculine, ont un *p* comme la forme correspondante du français oriental *ëupo* (c'est-à-dire dans ma graphie *ëüpö*), rattachée par ML., EW. 7708 au bas-all. *schoppe*, par conséquent proviennent de parlers septentrionaux de la région wallonne, en contact avec les dialectes bas-allemands. Mais *schopf* du haut-allemand et des parlers alémaniques est également attesté dans notre domaine par *ëöfyöt* du point 6, et *chöfé*, s. m., touffe, glane, assemblage, de la Bresse. *pīsō* de 6 et *pīsȳō* de 9 sont dérivés du v. « pincer », *küýöt* de 1 est un diminutif de « queue », *ëikāt* de 21, de *ëik*, cime, cf. p. 261, enfin *trōēcȳ* de 17 correspond au fr. *trochée*, faisceau de pousses, dérivé de *troche*, cf. D. G., avec une nasale *ō* due à quelque contamination, cf. au sens de touffe d'une plante *trōē* 11 a et *trōēī* 2 c.

Mèche de lampe c. 484.

Tandis que l'aire 1-7, 18-22, le Val-d'Ajol et le témoin 11 c disent *müē*, -*ē*, les localités voisines de Remiremont ont des formes *lēmüē* 7, 8, -*ε 8'*, 9, 10, 13, 14, 17, *lē-* 11, 15, dont la syllabe initiale est vraisemblablement due à un croisement de *müē*, *c* avec « lumière » ; cf. les formes analogues *l'mouche*, *lēm-*

et *elm-* d'Uriménil. En ce qui concerne l'étymon de *mîlé*, -*é*, la voyelle *ü* appuie fortement l'hypothèse de M. Meyer-Lübke. d'après laquelle *myka* aurait été contaminé par *muccu*, cf. *EII*. 5804.

Mettre c. 494.

Des deux types « mettre » et « bouter », le premier a totalement disparu de la vallée de la Haute-Moselle, tandis qu'il est encore très vivace dans la région de Remiremont et dans la vallée de la Moselotte, où du reste « bouter » n'est pas inconnu, comme le montre *bota* Hingre. Dans la région de Remiremont, ils se sont en outre croisés et ont donné naissance à l'infinitif *bôt* des points 12 et 14, cf. aussi *bote* Uriménil, au participe *môté* de 11 a et à l'impératif *môt* de 14 a.

Miauler c. 497, Ronronner *L*.

C'est sans aucun doute par des onomatopées qu'il faut expliquer les différents verbes signifiant miauler, *myäünä* de la vallée de la Moselotte, *myänä*, -*ä* des points 1-9, 11, 16, *myälä*, -*ä* de l'aire 11-15. Mais *rwänä* de 2, dont il faut rapprocher *rwänä*, -*ä* de 24-26 et *rouanai* des Fourgs, évoque mal le miaulement, et en effet il a dû tout d'abord désigner un grognement, comme le montrent *rouannä*, gronder comme le chat, Dartois p. 222, *rouenai*, grogner, s'applique particulièrement au porc, Montbéliard, *rouenai*, id., Châtenois; et il faut sans doute rattacher à ces formes *rwävänä*, ronronner, 26 b, *rovoina*, gronder, gronmeler, Plancher-les-Mines, et même *rwänä* de la Grand-Combe, qui a pris le sens figuré d'importuner par des demandes (le sens de miauler est implicitement contenu dans l'explication ajoutée par M. Boillot: « par analogie avec le miaulement de chat, lorsqu'il demande à manger »), comme *myänä* s'y dit d'une personne qui se plaint toujours pour obtenir quelque chose en flattant. Quant à *ryödä*, -*ä* de 16, 13, c'est un dérivé de *ryö*, matou, indiqué par 13 a dans l'expression *äi tē a ryö*, en parlant de la chatte qui cherche le mâle, cf. aussi *regnaud*, chat mâle, Uriménil.

Le ronronnement est désigné d'une façon moins variée, sinon moins pittoresque. La plupart des témoins emploient la même expression « dire son credo », analogue à « dire son pater » de 26 et « faire patenôtre » de 23.

Millet L.

Dans la plupart des localités, on distingue par des termes propres le millet naturel, qu'on appelle *mê* — it. mil, et le millet servant comme aliment, qu'on désigne par le participe du v. « piler » *plê*, *plâ*. Le témoin 14 a emploie même, outre *plê*, un terme pour le millet cuit, *myê*, dérivé de *mê* avec le suffixe collectif *-a*. L'existence de ces différents mots a causé quelques formes croisées *pmê*, d'où *tmê* de 14 a, *pnâ* de 12 a, *pnê* de 22 a, cf. plus haut pp. 111 et 130.

Muer c. 514.

L'état de nos parlers est très compliqué, parce que la tendance à distinguer la mue des oiseaux et celle des autres animaux, notamment du gros bétail, qui s'y manifeste, n'a pas été assez forte pour empêcher les extensions de sens des différents mots. Ainsi, partout où « déplumer » est employé, il s'applique au moins aux oiseaux, mais beaucoup de témoins l'appliquent aussi aux autres animaux ; inversement « débourrer », qui convient aux animaux garnis de poil, se dit aussi des oiseaux (peu importe que ce dernier cas se produise dans les localités franc-comtoises 23 et 25) ; de même *êpêri* de la vallée de la Moselotte y a souvent les deux sens, comme on le voit dans *hbpeuri*, perdre son poil, ses plumes, Hingre. Du reste ce verbe n'était pas particulièrement topique, car c'est un composé de « pur » qui, au sens propre, signifie épurer, cf. l'indication de 19 c « nettoyer par ex. de la salade mûre dont on frotte dans les mains la semence, pour en enlever les saletés » et celui d'Adam p. 263 s. v. *hbpeuri* : « *hbpeuri*, *speuri* faire tomber le poil, la semence, Saint-Amé ; *pouri* égrainer, effeuiller, se déplumer, le Tholy ; *ipauri* plumer, Rehaupal (canton de Corcieux, arr. de Saint-Dié) » ; *êpara* du Val-d'Ajol est le même verbe avec un infinitif d'une autre formation et un *i* qui provient d'un croisement avec *débaur*. Quant à *êthêlâ* de 5, je n'en puis rien dire, car l'étymologie m'en est inconnue. C'est pour échapper à la confusion créée par les doubles sens de la plupart des mots que beaucoup de témoins ont eu recours à des expressions plus ou

moins individuelles, mais en tout cas plus claires, telles que « peler », « changer de poil », etc.

Mulot c. 515.

Les espèces de rats des champs diffèrent peu d'aspect, et il est très probable que la plupart des patoisants savent mal les distinguer et par suite confondent leurs noms ; en conséquence il eût mieux valu adopter pour l'exergue de la carte le terme générique : rat des champs. Quoiqu'il en soit, le type « rate (qui dans tout notre domaine désigne la souris) mousseuse » des points 1-15, 21 a dû à l'origine se dire du campagnol ou du muscadin, qui ont tous deux la queue velue. D'autre part le deuxième type, représenté par *müfrèt* de la vallée de la Moselotte, *möfrèt* des points 5, 9, 10, *möf* et *rèt möji* du Val-d'Ajol, s'applique étymologiquement au muscadin, remarquable en outre par son odeur. Il provient en effet du verbe *möfä*, moisir, 2 c, 5 d, cf. aussi *mëfä*, devenir humide, 24, *moufa*, moisir, Hingre, *mofé*, qui commence à moisir, le Tholy, Adam, p. 271, et qui fait partie d'une série de mots, dont les rapports avec l'all. *muff*, moisissure, sont obscurs suivant ML., EW. 5713. *müfrèt*, *mö-* paraissent à première vue être des composés du type grippeminaud ; mais si l'on considère que dans ces verbes le verbe exprime ordinairement une action, cf. Darmesteter, *Gramm. histor.*, 3^e parties, p. 48 sq., et qu'au Val-d'Ajol existe un postverbal *möf*, on sera disposé à admettre que *müfrèt möf-* ont succédé à des formes *müf*, *möf* auxquelles ont ajouté *rèt* d'après « rate mousseuse ». Le Val-d'Ajol a créé un terme de formation plus usuelle *rèt möfi*, dont l'élément verbal est refait sur « moisir », et qui a de son côté servi de modèle à *rèt füyī*. Enfin *mösrèt* usité au point 15, cf. aussi *mosrète*, le Tholy, Adam, p. 272, doit son *s* à un croisement avec « rate mousseuse ».

Noircir c. 525.

Sur la lutte des deux types « noircir » et « mâchurer », lutte qui tourne à l'avantage du premier, il y a peu à dire. Plus intéressantes sont les formes du verbe « noircir ». Dans la plupart des localités, le radical en est complètement refait sur l'adjectif « noir », cf. aussi *nërié* Hingre, de même qu'en français l'an-

cienne forme *nercir* a été supplantée par *noircir*. Dans quelques points seulement, 11, 15, 17, le groupe intérieur ancien *rs* est encore conservé et représenté régulièrement par *ε*, *ê*. Mais, tandis que *nœē* de l'aire franc-comtoise 23-26 correspond complètement au fr. *noircir*, les formes *nœē* -*êē*, *nāçē*, -*êyē* ont subi un changement de flexion, qui a précédé et explique *nēryē*, *nāryē* des autres localités.

Noyau c. 529.

Des deux types qui se partagent notre domaine et qui sont attestés dans de nombreux parlers lorrains et franc-comtois, cf. *AL*. c. 926, *grēmē*, *grē-* de l'aire 11-15 est un dérivé de *grumus*, grain de raisin, cf. *ML.*, *EW.* 3890. Quant à *gēné*, *gē-* des deux vallées, l'origine en est moins sûre. M. Grammont a proposé pour les formes correspondantes de la Franche-Montagne *gēnē*, *gnē* un étymon *granellu* qui trouve un appui dans l'indication du témoin 2 c que *gēnē*, qui signifie aujourd'hui seulement noyau, est vieilli au sens de grain de raisin ; mais, outre qu'il est surprenant que le succès de la métathèse ait été tel qu'il n'ait laissé subsister aucune forme avec *gr* initial, cette étymologie a l'inconvénient de laisser sans explication les formes franc-comtoises qui commencent par *k*, cf. *guenē* et *kenē* Plancher-les-Mines, Auxel (région de Belfort), d'après Poulet et Vautherin. C'est pourquoi il me paraît préférable de considérer ces formes comme dérivés de l'all. *kern*, dont le *k* est devenu *g* par croisement avec le dérivé de *grumus* et probablement aussi avec « grain, graine ». Si cette interprétation est exacte, il en résulte que *gēnē*, *gē-* sont postérieures à *grēmē*, *grē-*.

Nuage c. 530.

Nous avons déjà traité des formes *ēnāēl*, -*āy* des deux vallées, pp. 116 et 149, et admis qu'elles représentent un étymon *nubilu*, avec un *ē* prosthétique, et qu'en outre *ēnāy* des points 3-6 doit son *y* à l'action de *ūāy* qui correspond au fr. *nuée*. Il reste à constater ici que « nuée » repousse les formes plus anciennes issues de *nubilu*, qui résistent aux points frontières 6, 9 et 18, et que, si ce type a existé dans d'autres parlers lorrains, il ne semble plus y en avoir de traces actuellement, cf. Adam p. 351 et la carte nuage de l'*AL* :

Oiselet *L.*

La plupart de nos parlers n'ont pas de terme propre et disent « jeune (d')oiseau » ou « petit oiseau » ; cependant l'aire 1-6 a également employé le mot *mlè*, qui me paraît être un diminutif de « merle » au moyen du suffixe *ë* = fr. *et* : ce suffixe sert en effet surtout pour désigner de jeunes animaux, cf. *ML.*, *Gr. d. R. Spr.*, II, § 506, *Dict. Gén.*, Introd., § 131. Ce mot aurait donc reçu une extension de sens qui n'a en elle-même rien de surprenant. Comme d'autre part nous ne l'avons pas retrouvé ailleurs, il y a peu de raisons de croire qu'il ait perdu beaucoup de terrain, et on peut le considérer comme une innovation lexicale de la vallée de la Haute-Moselle.

Ortie *L.*

Tandis que les deux vallées, le Val-d'Ajol et même le témoin b de Remiremont disent « ortie » comme le français, 11 a, c, 13-15 emploient *eðkã*, également attesté à Uriménil, cf. *chòquant* Haillant, et à Arches (ar^t d'Epinal), point 67 de l'*AL*. En outre il faut en rapprocher de nombreux mots des parlers lorrains, qui contiennent le même radical avec des suffixes différents et dont plusieurs ont été croisés avec « chardon », cf. *AL*. c. 951, Horning p. 121, Adam p. 354 et p. 240; d'après une communication de Thiriart à M. Haillant, Saint-Amé connaîtrait aussi *chauquesse* pour désigner une variété d'ortie, *Urtica dioica*, mais le témoignage de Thiriart est quelque peu suspect, car il est originaire de Cleurie, village voisin de Saint-Amé. Toutes ces formes doivent être rattachées à un verbe régional, à Uriménil *chòquè*, brûler légèrement et accidentellement soit par le feu, soit par les orties, à la Bresse *chòqua*, brûler, et dans le domaine de mon enquête *së eðkã* 5 a, d, 19 c, -e- 8' c, 9, -ë 14 b, *së eðkë* français populaire, d'où dérive p. ex. *chòquesse*, brûlure par le feu, par les orties, etc., Hingre. C'est avec raison que M. Haillant considère *chòquant*, ortie, comme un dérivé du v. *chòquè*. Ce verbe lui-même est inséparable et, à mon avis, dérive à son tour de l'interjection *eðk*, *eäk* usuelle dans les parlers lorrains, que Graf, d'après Horning, *Z.*, XVIII, p. 215, considère comme d'origine alémanique, mais pour lequel je n'ai trouvé aucun étymon

satisfaisant dans l'ouvrage de Martin, cf. *chôque*, interj., exprime la surprise ou la douleur, surtout par l'effet de feu, Hingre, qui aurait dû ajouter qu'elle s'emploie aussi quand on se pique aux orties, comme je l'ai souvent entendu dans le français populaire de la région. M. Horning, *loc. citato*, a proposé d'une façon analogue de voir dans cette interjection l'origine du lorrain *choque*, ortie, mais sans indiquer l'intermédiaire du verbe. De toute façon, il est douteux que le français *choquer* ait quelque rapport avec cette série de mots.

Orvet L.

On sait combien les formes qui désignent l'orvet dans les parlers gallo-romans sont obscures. Si l'étymon *anguilla* que M. ML., EW. 461, admet pour le lorrain (*d*)*âvê* est acceptable, il est clair que cette forme et celles de notre région *âvê* 1-11 b, 16-22, *ôvâÿ* 11 a, c, *-ê* 11 d ne sont pas régulières et qu'elles ont subi une corruption que j'attribue à « aveugle ». Le groupe final *gl* a disparu en passant par les étapes successives *gy*, *dy*, *y*, conformément aux faits exposés pp. 39 et 40, et *a* a pu devenir *o*, comme on l'a vu § 58. Il est toutefois possible, sans que cela soit actuellement démontrable, que les formes avec *ô* initial, cf. outre celles qui ont été citées plus haut *ôvê* 12 a, 24, 25 d, *-ê* 12 b, 26 b, également donnée par l'AL. pour le Val-d'Ajol, proviennent d'un croisement avec quelque représentant du latin *orbis*, qui paraît conservé dans *ôbrêvî*, *ôbrêvyâ*, *ôbrêvyâ* des points 78, 87 et 86 de l'AL. Quoi qu'il en soit, il est certain que « ver » a modifié la deuxième syllabe d'*ôvé*, dont *ôvê* est une corruption d'origine obscure; et cette action ne surprend pas, quand on voit les composés nouveaux *vyâ sôyâ* de 11 c, 14 a, 15 a et *vyâ kûirô* de 13, cf. aussi *via courô* Uriménil, *vÿâ kûirô* point 67 (Arches) AL., le premier formé avec le participe présent de *sôyê*, scier, faucher, cf. les cartes 693 et 336, le deuxième probablement avec un dérivé de « courir » au moyen du suffixe *ô* = fr. *and*; et si les formes des points 78, 87 et 86 de l'AL. contiennent bien le latin *orbis*, cet adjectif a été de même renforcé avec le substantif « ver ». Enfin il est notable que toutes les formes que M. ML. propose de rattacher au féminin *anguilla* sont masculines, et ce

changement de genre est vraisemblablement dû aussi à l'influence de « ver ». *kôlyëv* de 1 b est certainement une inexactitude, bien que d'autres régions emploient un dérivé de « couleuvre » au sens d'orvet, cf. *kôlëvrë* et *kêrvëlë* des points 59, 68 et 69 de l'*AL*.

Oseille c. 537.

Nous avons déjà parlé plusieurs fois, pp. 132, 133 et 236, des formes variées et difficiles qui sont usitées dans nos parlers. *nĭjôl*, *nĕjôl*, *-hól* des points 1, 21, 22 sont particulièrement obscures ; faut-il supposer qu'elles proviennent, par métathèse, des voyelles, de formes anciennes analogues à *ijil* de Remiremont, et qu'elles ont été modifiées ensuite par *năjôl*, noix c. 527, qui serait également la source du *n* initial des formes dérivées *năjôlôl*, etc. ? On pourrait du moins être tenté de l'admettre, quand on voit la véritable confusion de mots attestée par *năjôl* de Ventron et la Bresse.

Papillon c. 551.

L'origine du mot qui apparaît sous les deux formes *bĭblĕ* et *bĭblĕ*, cette dernière seulement à Vagny, m'est inconnue ; mais s'est évidemment à l'influence de ce mot que « papillon » doit ses deux *b* dans *bôbyô* du point 13, forme très répandue dans la région d'Épinal, cf. *bobyon* Uriménil et Adam, p. 355. Quant à *pôvĭrô* du Val-d'Ajol où l'*AL*. a également recueilli *pôvĭrô*, c'est une forme issue du croisement d'un représentant régulier de *papilione*, tel que *pôvĕyô* du point 25, avec le verbe « virer » ou le dérivé *ôvĭrô*, tarière, dont nous reparlerons plus loin.

Paroi c. 554.

Outre les deux types « paroi » et « dalle », ce dernier emprunté au français, et dont le genre masculin a été expliqué p. 228, les mots féminins *lĕi* des points 18 et 19, *teŭr* et *tĕŭr* des points 4-6 et 18 sont des dérivés du verbe « tisser », dont le sens provient de ce que les parois sont souvent faites avec un entrelacement, une « *tissure* » de lattes.

Pêcher c. 558.

Ce verbe présente partout une voyelle hétéroclite *ũ*, qui est due au croisement de « pêcher » avec *pŕĕô* 1-8', 11 a, c, -ĕ- 12, -ĕ- 9-11 b, 13-22, poisson *L.*, dont l'*ũ* s'est développé au contraire régulièrement.

Pelure c. 564.

A côté des formes difficiles de la partie la plus reculée des deux vallées, qui ont été traitées plus haut p. 270 sq., *pělděe*, *pă-*, *põ-* de l'aire 8'-11, 13-18 et les formes du même type fréquentes dans les parlers vosgiens, cf. *poleuche* Uriménil et la carte pelure de l'*AL.*, soulèvent également un problème embarrassant. Il semble en effet qu'on ne puisse pas les séparer du fr. *éplucher*, probablement issu de l'ancien fr. *peluchier*, et d'autres formes romanes, citées par ML., *EW.* 1506 *pilüccare*. A ne considérer que nos formes lorraines, on pourrait y voir des dérivés du v. peler avec le suffixe *ūcca*, et un étymon **pilücca* serait satisfaisant pour expliquer les nombreux verbes recueillis par M. ML. ; mais il est curieux qu'en a. fr. et ailleurs il ne signale que des verbes, si bien que le substantif attesté par nos parlers devrait être plutôt un postverbal issu d'un verbe disparu et correspondant à l'a fr. *peluchier*.

Pendant c. 565.

La formation particulière et récente de la préposition française *pendant* explique que nos parlers, sauf en cas d'emprunt, expriment la même idée par des mots tout autres. Beaucoup de témoins emploient simplement « dans », 2 b dit *pwěddě*, c'est-à-dire « par dedans » (*pwědā* de 11 b, c est un croisement du patois et du fr. *pendant*, car « dans », se dit *dě* à Remiremont) ; « parmi », qui se trouve à la fois au point 13 et dans l'aire 16-22, existe peut-être dans les localités intermédiaires, mais même au sens propre je ne l'ai recueilli dans la vallée de la Haute-Moselle que chez le témoin 2 c sous la forme *pěrmě*, aussi il est peu probable qu'il y ait jamais eu le sens de pendant ; *drěhō* de 10-15, donné aussi par 17 b en réponse à [« Vers le matin »], et *drāhō* de 9 sont au propre l'adverbe de lieu « droit haut », qui signifie là-haut, cf. la c. 435. Malgré l'emploi qu'en ont fait les témoins et les indications de Haillant *drōhaut*, *drōbais*, *drōhaut c' ci*, *-c' lai*, par-ci, par-là, parmi, à travers, ici et là, le long de, ça et là. *Essai*, p. 415, ces adverbes, pris comme prépositions, expriment, la direction plutôt que la durée et correspondent au fr. vers plutôt qu'au fr. pendant. Cette extension d'emploi paraît du reste être localisée dans le voisinage de Remiremont ; je ne l'ai pas

observée dans les parties reculées des deux vallées, et Hingre ne la connaît pas non plus,

Peureux c. 574, Timide c. 749.

De même que « douter » s'emploie au sens d'avoir peur dans tous nos parlers, sauf peut-être au Val-d'Ajol où du moins je ne l'ai pas recueilli, cf. peur *L.*, la plupart des témoins ont dit « il doute » ou « un qui doute, un homme qui d... », en réponse à la phrase française [« C'est un peureux »]. Le verbe « douter » a donné naissance à l'adjectif *dôtil*, qui, d'après la configuration des aires, doit exister partout où « douter » est usité, cf. pour la Bresse *dôtile* Hingre. Cet adjectif est relativement ancien, s'il provient de l'a. fr. *doutil*, du reste peu usuel ; et le maintien du *l* final pourrait être attribué à la propagation de la forme féminine; en tout cas il est d'une formation exceptionnelle dans nos parlers, et l'on sait que le suffixe latin *ilis* n'a produit en français que le suffixe emprunté *ile*, cf. *D. G.*, Introd., § 242. Cependant, en dehors de formes adaptées du français peureux, quelques points emploient encore un adjectif issu du représentant régulier de *pavore* *pëvrâ* et -ũ 2, *pwëvrũ* et *pövrũ* 11, 14, *çpëvrâ* 19, *khpëvreu* la Bresse, cf. aussi *pouvroux* Uriménil, dont le suffixe a probablement subi l'influence du français, comme on l'a vu p. 232. La consonne initiale des formes usitées à Saulxures et à la Bresse est due à un croisement avec (è) *çpāvõtã*, épouvanter ; le Val-d'Ajol a même tiré un adjectif *êdvãtũ*, peureux, de la forme locale de ce verbe, et dont on peut rapprocher *êewãtũ* du point 23. Quant à *kwêl* du point 5, l'origine m'en est inconnue.

Peut-être c. 575.

En dehors de l'expression française empruntée, nos parlers présentent deux mots régionaux *stô*, employé partout sauf aux points 12 et 13, et qui se retrouve ailleurs sous cette forme ou d'autres peu différentes, ct. Horning p. 120¹, Adam p. 219, et *stëpwê* 13, -ã 12, usité également dans d'autres localités lorraines, cf. Adam, *loc. cit.*, et *s'tè poët* Haillant. Au point de vue étymo-

1. La référence, *Rom.*, 13, § 138, que donne M. H. est erronée, sans qu'il m'ait été possible de la rectifier.

logique, *stô* est simplement un composé formé de « si tôt », et qui a pris naissance avec le sens de peut-être dans des phrases telles que « il viendra si tôt qu'il pourra ». Quant à *stěpwě*, etc., c'est un surcomposé de *stô* au moyen des mots « à point » et avec une contraction qui a fait disparaître la voyelle *ô*. Dans l'aire même où *stô* est usuellement employé seul, on le renforce souvent aussi avec « bien, encore bien », comme on le voit aux N. E. de la carte et Hingre, *Monogr.*, p. 107.

Piège c. 577.

Les réponses variées faites à la phrase de sens nettement défini [« j'ai pris un oiseau au piège »], comparées à celles que j'ai obtenues en demandant les noms des diverses sortes de pièges, montrent que, si les mots employés ont été étymologiquement destinés à la désignation de pièges différents, la plupart des témoins n'en connaissent plus l'exacte signification. Sans doute certains mots gardent une valeur bien précise ; le « lacet » reste réservé aux oiseaux, *srě*, qui est un substantif dérivé du verbe correspondant au fr. *sérancer*, ne désigne pour 5 a qu'une espèce de brosse à pointes pour prendre les taupes ; mais *rsô* et *rsă*, formes adaptées du fr. *ressort*, désignent à la fois les pièges à oiseaux et à renards, *fâl* et *fôl*, issus de l'alémanique correspondant à l'all. *falle*, cf. Martin, I, 105, ont été appliqués à ceux-ci et en outre à la souricière. 22 a a fait sans doute une impropreté personnelle en employant *rětăr* au sens de piège à oiseaux, mais *wějôlăr* 1 c, 2 c, 5 c, d, 6 b, *vij-* 5 a, f, *vih-* 9, 17 a, *bôj-* 11 a (forme corrompue d'après *bôjôt*, espèce de panier, 11 a) ont dû désigner primitivement un piège à putois ; ces formes semblent en effet devoir être rapprochées de *vijă*, putois c. 623, de l'aire 23-26 ; cf. ainsi plus loin ce mot.

Pinson c. 580, Bouvreuil L., Pivert L.

Si, dans la plupart des localités, on emploie actuellement le mot français plus ou moins assimilé, il reste assez de formes anciennes pour se représenter la variété de l'état antérieur. *ěikā* de 1-8, 21, *-kră* de 19, *-krô* de 2 sont, avec des suffixes différents, des dérivés du simple *chi* que Hingre signale au sens de pinson, outre *chicran*, id., et *chicré*, petit pinson, et qu'il considère avec

raison comme « une onomatopée prise de son cri simple ». Le Val-d'Ajol est seul à employer *däyě* que l'*AL.* y a également recueilli : ce mot me paraît être le même que *dayè* relevé par Hingre à la Bresse au sens de crieur public, lieutenant du maire, crieur d'encan, qu'on a appliqué par plaisanterie au pinson. Hingre ajoute qu'on francise *dayè* en *doyen* ; et en effet *däyě* du Val-d'Ajol et *dayè* de la Bresse correspondent phonétiquement au fr. *doyen*. Mais ce mot n'a pu prendre le sens de crieur public que par un croisement avec un ancien dérivé du v. *dailler*, aujourd'hui disparu de notre région, mais encore vivant dans quelque parlars lorrains au sens de quereller, etc., et issu lui-même de *daculā*, cf. ML., *EW.* 2458. J'ignore quelle est la valeur exacte de *pikā t prā* de 1 b, 2 c, que 1 b a également employé pour le pivert ; 1 a, b, 2 c ont d'autre part désigné le bouvreuil par *pikā d mōtēñ* et 2 c a bien précisé que c'est un mot équivalent à *grō bōk*. *pikā* est en tout cas un dérivé de « pic », et l'application de ce dérivé au bouvreuil montre que nos parlars confondent aisément les noms de ces espèces d'oiseaux. A plus forte raison comprend-on que le bouvreuil soit le plus souvent appelé « pivoine » ou « gros-bec ». Quant à *kāmū* de 2 b, c'est un terme nouveau usité surtout dans les parlars franc-comtois. Le pivert, dont je n'ai recueilli le nom que dans quelques localités, est ordinairement désigné par le composé « bèque-bois », refait en *big bō* d'après *bik*, bec, de la vallée de la Haute-Moselle, et dont *pik bō* de 2 b est une corruption probablement individuelle. Ce composé a fait reculer un terme plus ancien *ēcpwě* 21 a, indiqué par erreur par 18, 19 a au sens d'épervier, cf. aussi « *khpwé*, pivert, ... bec-bois » Hingre, et qui correspond à l'a. fr. *espoit* < franc *speht*, cf. Schwan-Behrens, § 5 a², etc.

Il n'est pas surprenant que plusieurs témoins aient commis de véritables erreurs : c'est ainsi que 5 a a donné le nom du cul-blanc pour le pinson, que 4 a, 6 a ont donné celui d'une espèce de pinson *ēikā d mōtēñ*, cf. *chi de montain*, pinson d'Ardennes, Hingre, et 3 a, 11 b celui de pivert *bōg bō* pour le bouvreuil ; et il en est probablement de même d'*ētūrnāy*, bouvreuil, de 13 b. Mais *būbū*, bouvreuil de 15 a et *ūēāk*, pivert, du fils de 1 b ne

peuvent pas être interprétés, parce que leur origine est obscure, et qu'ils n'ont été indiqués que par un seul témoin.

Pleurer *L.*

A côté de « braïre » qui est usité partout, *brār* 1-11, 13-22, *brēr* 12 a, « bêler » qui n'a été employé que par quelques témoins, *bwēlā* 2 b, c, 5 c, 7 b, -ē 18, *bwēlè* Hingre, *bwalā* 12 a² est certainement dû à un développement de sens analogue, mais postérieur. Toutefois l'emploi que nos parlers en font également au sens de beugler ne permet pas de reconnaître la filiation exacte des sens, ainsi qu'on l'a vu p. 255.

Pomme de terre c. 595.

La variété de termes qui désignent la pomme de terre est particulièrement remarquable ; car, en raison de la date récente à laquelle cette plante a été introduite, elle nous montre d'une façon bien nette que l'activité lexicale de nos parlers et leur tendance à se différencier sont très vivaces à une époque voisine de la nôtre. L'aire 1-7 et les points 11, 14, 15 disent « pomme de terre » probablement adapté du français ; mais dans *pòm* ē *tyèr* de l'aire 1-7, la préposition ē = fr. à s'est substituée à ce qui restait de la préposition *dē*, à la suite de l'assimilation du *d* étudiée p. 127 ; l'aire 7-12 emploie un diminutif de poire « poirette », la vallée de la Moselotte, sauf 20 et 21, et le point adjacent 15 *tūpī* qui représente la première partie du *topinambour*, enfin 20 et 21 disent *kmôt*. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler l'origine étrangère de cette forme p. 146 ; il est même curieux que nos parlers n'aient pas adapté le suffixe. Il faut ajouter ici que *kmôt* a dû être emprunté avec le sens de pomme et qu'il a été appliqué à la pomme de terre dans nos parlers ; car d'une part, dans la région d'où il provient, la pomme de terre se dit « pommette de terre », et d'autre part Hingre traduit *kemôte* par pomme et ajoute : « on dit plutôt pème ». Pour la dissimilation de *p* en *k*, cf. p. 130.

Poulailler c. 601.

Deux mots se partagent notre domaine, dérivés avec le suffixe *ier*, l'un de « chapon », l'autre de « poule ». *pōlē* de l'aire 3, 4, 6, 7 est probablement dû à une substitution de suffixe,

il est vrai assez surprenante, cf. p. 233 ; mais une contamination par « poulain » n'est pas vraisemblable, puisque ce dernier mot ne présente dans nos parlers aucun sens comparable à ceux qu'il a dans les langages techniques du français. Il semble bien que « poulier », déjà attesté en ancien français, soit antérieur à « chaponier » ; mais tous deux sont importés dans notre région, puisque poule ne s'y dit encore aujourd'hui que « geline », cf. notre carte 602, et que « chapon » n'y existe pas. Dans quelques localités ils sont encore en rivalité, cf. les points 5, 19, 21, 22 et de même à Uriménil *chopounèye* et *pôlèye* ; mais « chaponier » tend à l'emporter dans la vallée de la Moselotte et la partie reculée de la Haute-Moselle, tandis que « poulier » au contraire a éliminé son concurrent dans le reste du domaine.

Printemps, cf. Automne.

Puer c. 620.

« Flairer », bien qu'employé encore dans toutes les localités, est fortement battu en brèche par des verbes signifiant sentir, et le plus souvent joints à l'adjectif pris adverbalelement « méchant » avec le sens régional de mauvais. Ce deuxième terme est rarement absent ; cependant j'ai relevé *sēt* au point 8' et *ēdmā* au point 6, de même 13 a a indiqué *ēdmē* au sens de sentir bon, cf. aussi goût *L.* ; c'est de la même façon que « flairer » du sens propre de dégager une odeur a abouti à celui de puer. En ce qui concerne le verbe lui-même, outre « sentir », nos parlers présentent deux types, dont l'un, peu usité, cf. *emikē mēēā*, puer, 16, *emikē lē bwē gō*, sentir bon, 14, *kbmiquē* Hingre, *s'miquē* et *ch'miquē* Haillant, est manifestement l'allemand *schmecken*, mais dont l'autre, *ēdmā* 1-8, 19, 20, *ē-* 8'-10, cf. aussi *chōma*, Hingre, *chomme*, flairer, le Tholy, Adam p. 240, est d'origine inconnue.

Putois c. 623.

M. Horning a expliqué, *Zeitschrift*, XVIII, 230, par un étymon **vissio*, avec une substitution de suffixe¹, de nombreuses formes lorraines du mot que présentent nos parlers. Si cette

1. C'est sans doute par suite d'une faute d'impression qu'il y est dit que le suffixe *ō* correspond au fr. *ard*, au lieu du fr. *and*.

explication est satisfaisante, on peut cependant contester que le *p* initial des formes telles que *pçô* de 13, 14 soit dû à une sorte d'assimilation ; je l'attribuerais plutôt à un croisement avec le français *putois*, de même que *p'sey*, *p'si*, vessie, cité à l'appui, peut être expliqué par un croisement avec « pisser ». De plus M. H. n'a pas prêté attention aux formes qui contiennent un *i* dans la première syllabe comme *vîcô* du Val-d'Ajol, bien qu'il cite d'après Adam *vissau* de Lay-Saint-Remy (Meurthe-et-Moselle) et qu'il ait connu *vichau* de Blénod-lès-Toul indiqué par Haillant s. v. *p'hho*¹. Or cet *i* se retrouve dans un mot désignant le putois et usité dans les parlers franc-comtois, cf. *vîjâ* 23-26 de notre carte, *viegeu* Plancher-les-Mines, et nous avons vu plus haut, p. 297, que les parlers de notre domaine vosgien possèdent au sens de piège un mot qui paraît dérivé de ce même mot. C'est probablement la rencontre des deux mots désignant le putois qui a donné naissance à une forme hybride *vîcô* au Val-d'Ajol ; mais nous manquons de renseignements pour assurer que cette explication convient aussi à *vissau*, *vichau* cités plus haut. Quoi qu'il en soit, l'existence du dérivé au sens de piège dans les parlers de l'aire 1-22 invite à conclure que le mot représenté par *feô*, etc. est étranger dans cette région et s'est substitué à un mot antérieur correspondant à *vîjâ* des parlers franc-comtois. Quant à l'origine de ces mots, elle n'est pas certaine : il semble bien qu'on doive les rapprocher de celui qui désigne la buse à Montbéliard et à La Franche-Montagne, *vouiseu* Contejean, II, p. 336, et *vuiçô* Grammont. M. G. a proposé un étymon **wis-eolu* avec le radical du vha. *wisala*, mha. *wisel*, belette, qui aura été appliqué à la buse, parce que ces deux animaux sont des *bêtes aux poules*... Cette hypothèse est très vraisemblable en ce qui concerne l'origine du radical, mais la formation avec un suffixe *eolum* est fort douteuse ; elle ne convient ni à *vîjâ* de 23-26 ni à *viegeu* de Plancher-les-Mines ; et si le mot a voyagé, il est actuellement impossible de reconnaître quel a été son point de départ. Il faut donc se contenter de dire que ces différentes formes

1. *fichau* que M. Haillant signale d'après Godefroy n'existe que dans un lexique français-flamand, dont j'ignore la valeur.

se rattachent à l'all. *wiesel*, peut-être par l'intermédiaire de l'alémanique *wisele*, cf. Martin, II, 869, avec diverses substitutions de suffixe.

Queux c. 631.

L'ancien type « queux » a fait partout place à des expressions nouvelles; toutes d'une origine très claire. Touté l'aire 1-16 emploie un diminutif féminin en *ette* qui doit son genre à pierre et son radical à « aiguiser », cf. la carte 12; Hingre donne également pour la Bresse *raivhate* (et en outre *raivhasse*;) mais on remarquera que ce substantif n'est sans concurrent que dans l'aire 9-16. Dans la vallée de la Haute-Moselle, on emploie les expressions « pierre à aiguiser » et « pierre de (rarement à) faux », dont la dernière est prépondérante dans la vallée de la Moselotte; on comprend que dans certaines circonstances « pierre » puisse même suffire, et que 18 se soit contenté de ce mot. Quant à *rèflât* de 22 b, cf. *raiflate*, petite pierre à aiguiser, Hingre, dérivé de « raffiler », c'est probablement une erreur; mais dans d'autres localités vosgiennes, la forme correspondante tend à désigner la pierre à aiguiser la faux, comme on peut le voir par la carte de l'AL.

Regarder c. 640 et 641.

L'origine germanique des deux verbes employés dans notre domaine est bien connue : en effet l'un correspond au fr. *épier* < a. h. all. *spehen*, l'autre est un composé au moyen du préfixe *re* du type fr. *guetter* < *wactare*, dérivé de l'a. h. all. *wahle*. Le simple de ce deuxième verbe n'est plus attesté que par quelques traces : Hingre indique s. v^o *rèwètié* qu'on dit aussi, mais rarement, *wètié*, et je n'ai personnellement relevé que l'impératif *wèt* chez le témoin 2 a, mais qui est très usuel dans le français populaire du Thillot et de la région. « Épier » est particulièrement usité dans la vallée de la Moselotte où je n'ai même pas recueilli « reguetter » dans l'aire 19-22, mais *rèwètié* de Hingre prouve qu'il n'en est pas totalement disparu; dans le reste du domaine, « épier » n'apparaît plus que dans la partie reculée de la vallée de la Haute-Moselle, et encore y est-il en concurrence avec « reguetter »; qui semble seul connu aujourd'hui de l'aire 9-17. En somme, la lutte des deux

verbes « épier » et « regretter » n'a été favorable au premier que dans la petite aire 19-22, et on peut même douter qu'elle se soit produite loin de notre domaine, car Adam qui donne, p. 367, de nombreuses formes de « regretter » n'en donne aucune « d'épier », que l'*AL.* n'indique qu'aux points voisins 76, 78, 85 et 88.

Retour de la fête c. 654.

« Retour », qui est usité partout, ne se présente sous une forme régulière *rlō*, *rtwō* que dans les localités 2-5. Partout ailleurs ce mot a subi diverses modifications dues à un croisement avec des mots de sens voisin : le *k* de *rkō* 11, 14, 15, *rkwō* 1, 6-19, *rkwā* 19, 22 provient sans doute de « coup », que nos parlers emploient, comme le français, au sens de fois, et *rkwā* doit en outre sa voyelle *ā* à l'influence de *kā*, encore, c. 291.

Ronronner, cf. Miauler.

Rouet c. 668.

Des deux mots qui se partagent notre domaine, *tūrō* 1-10, 12, -ō 11, 13-15, -ā 16-19 correspond au fr. *touret*, *ēryāt* de l'aire 20-22 (l'emploi de cette forme par le témoin 5 a est un fait individuel) est un diminutif de « roue » avec le suffixe « *ette* », et un *ē* provenant de l'article, cf. p. 116. « Touret » paraît être le terme le plus répandu dans les parlers lorrains, cf. *tourot* Uriménil et Adam p. 368; « rouette », que je n'ai pas relevé dans d'autres localités vosgiennes, est au contraire très fréquent en Franche-Comté, cf. (*ē*)*ryōt* 23-25, *riotte* s. v^o *riot* Plancher-les-Mines, *ruyotte*, *riyotte* Montbéliard, etc. Il est possible que les deux aires séparées 20-22 et 23-25 aient été rejointes autrefois et que *tūrō* ait récemment envahi la vallée de la Haute-Moselle; mais cette hypothèse n'est pas nécessaire, car « rouette » est un dérivé qui a pu aisément être créé dans deux aires indépendantes.

Rûcher c. 671.

Il est clair qu'*apiariu* ne peut pas être le prototype d'où seraient issues régulièrement *ēzē*, -*ēy*, *āzē* de notre domaine, non plus que les formes analogues avec *z* qui se retrouvent fréquemment en Franche-Comté et plus rarement en Lorraine, cf. la carte *rûcher* de l'*AL.* M. ML. considère *EW.* 525 *exyē* de Montbéliard (cette transcription d'*ésie* de Contejean est fautive, au lieu d'*exi*)

comme dérivé d'un représentant disparu d'*apis* ; mais l'existence d'*apiariu* est encore attesté dans quelques parlers orientaux, cf. *ēpi* point 69 de l'*AL.* et *eipi* le Tholy Adam p. 369; c'est pourquoi il est plus exact d'admettre qu'*ēχē* etc. représentent *apiariu* modifié par l'ancien pluriel *es* < *apes*, *χ* étant la prononciation de la consonne finale devant voyelle. Toutes ces formes *ēχē*, etc. sont d'un grand intérêt pour l'histoire des mots désignant l'abeille, parce qu'elles témoignent indirectement que les parlers lorrains et franc-comtois, qui emploient ces formes et où l'abeille se dit aujourd'hui « mouchette », cf. notre carte 4 et la carte abeille de l'*AL.*, ont possédé autrefois des représentants d'*apis*.

Sable c. 672, Savon c. 690.

sävrō, sable, de l'aire 17-22 doit être rapproché d'autres formes lorraines telles que *sävrā* 77, *sävürā* 76, *səvürō* 78 *AL.*, *souvrō* Aubure (Alsace) Horning, p. 120, qui paraissent avoir pour prototype « sablon », mieux conservé, réserve faite du suffixe, dans *sövlō* 86 *AL.* et par métathèse *söl'vō* Rumbach (Alsace) Horning, id. La conservation de *vl* issu régulièrement de *bl*, cf. p. 148 sq., au point 86 paraît anormale ; mais cette question ne pourrait être résolue ou du moins traitée que par l'examen des parlers voisins dont j'ai une connaissance insuffisante, et il en est de même de la voyelle finale *o* qui peut être due à une substitution du suffixe ou à un fait de dénasalisation. Quoi qu'il en soit, la terminaison de « sablon » a été, dans la plupart des parlers, remplacée par une autre plus usuelle avec *r*, et en outre une voyelle de liaison s'est développée entre *v* et *r*, conformément à ce que nous avons vu p. 115.

Mais, si *sävrō* de l'aire 17-22 s'explique bien comme nous venons de le proposer, les modifications que nous avons admises n'ont pas pu se produire dans cette aire même et cette forme doit être considérée comme empruntée aux parlers voisins. En effet, l'aire 17-22 emploie au sens de savon une forme *säbyō* qui provient du croisement de « savon » avec une forme de « sablon », probablement adaptée du français, étant donné le traitement du groupe *bl*, mais qui, en tout cas, n'était pas *sävrō*. Or, comme les parlers voisins ne connaissent pas cette

forme croisée, il en résulte qu'elle a pris naissance dans la région même où elle est usitée et que d'autre part *sävrô* a été emprunté postérieurement et en raison de l'emploi de *săbyô* au sens de savon. Quant au croisement de « sablon » et de « savon », il est dû à l'emploi du sablon pour récurer les casseroles, etc.

Sabot c. 673, Soulier c. 721, Sabotier c. 674.

« Sabot » et « soulier » doivent être étudiés ensemble, car les modifications que « soulier » présente dans la vallée de la Moselotte ont été causées par celles que « sabot » présente dans la même région. La vallée de la Moselotte emploie dans les localités 19-22 pour sabot une forme *sădbô* et partout pour soulier une forme *sătkă*, dont la deuxième partie équivaut manifestement au fr. « de bois », « de cuir »; et le point 17 dit en outre *sôlä d bô*, *sôlä t kă*, qui correspondent clairement au français « soulier de bois », soulier de cuir ». Ce deuxième type de reformation de « sabot » et de « soulier » se présente dans un certain nombre de parlers vosgiens, qui sont situés au Nord de la vallée de la Moselotte, cf. Horning p. 120, Adam pp. 369 et 370, *AL.* c. 1177 et 1252. Or, si l'on remarque que tous ces parlers se trouvent aux confins des parlers alémaniques, qui désignent le sabot par des formes correspondant à l'allemand *holzschuh*, cf. Martin, II, 402, on en conclura que c'est sur le modèle de ce mot qu'ils ont créé « soulier de bois », qui a entraîné à sa suite « soulier de cuir ». Toutefois l'interprétation de *sădbô*, *sătkă* de la vallée de la Moselotte n'est pas absolument sûre : il est, en effet, probable que ce sont des formes plus récentes, et que « soulier de bois » a été ramené sous l'influence du français *sabot* à *sădbô*, sur lequel *sătkă* a été refait à son tour, et l'indication du témoin 17 f que *sôlä d bô* est une forme vieillie corrobore cette explication. Mais il n'est pas impossible que *sădbô* n'ait pas été précédé par « soulier de bois » et qu'il soit né directement du croisement de « sabot » et de *holzschuh*.

La reformation de « sabot » en « soulier de bois » a atteint par contre-coup « sabotier », dont le suffixe *yê* des deux vallées montre cependant qu'il a été emprunté assez récemment au fran-

çais. En effet *sälbötyě*, *sël-*, *sölbötëy* de l'aire 8-10, 14-22 proviennent d'un croisement de « sabotier » avec « soulier de bois », qui a donné naissance à une forme telle que *sölbötyě*, attestée à Gérardmer, ainsi qu'un patoisant de cette localité me l'a indiqué; puis cette forme s'est répandue dans nos parlers bien au delà de l'aire où « sabot » est devenu « soulier de bois », en se croisant à son tour avec la forme locale de « sabotier ».

Sale, cf. vilain.

Sauterelle c. 686.

Partout où le français *sauterelle* n'a pas pénétré, nos parlers disent « bouc de foin », dont « bouc » de 12 et « bouc de pré » de 25 sont de légères variantes, et dont on peut rapprocher *bök* du point 25 (Joncherey, territoire de Belfort) de l'*AL*. Le terme ancien qui correspond au français archaïque *sautereau* et qui est très usité dans les parlers orientaux, cf. la carte sauterelle de l'*AL*., n'est plus attesté dans notre domaine que par *sötrë* du Val-d'Ajol. La disparition de ce type et la création d'une nouvelle expression proviennent vraisemblablement de l'existence du mot de prononciation très voisine *sötrë* qui signifie esprit follet, cauchemar, cf. ces mots dans mon *Lexique français-patois* et *sötrë* Haillant. Quelle que soit l'origine de ce mot, et même s'il n'est pas dérivé du v. *saltare* mais du type *sot*, cf. *ML.*, *EW.* 7551, et Horning, t. XVIII, p. 228, ce qui paraît appuyé par la différence de la quantité de la voyelle *o*, il semble bien que nos parlers aient créé « bouc de foin » pour éviter une ressemblance gênante; peut-être aussi la crainte superstitieuse du *sötrë* et des idées qu'il évoque a-t-elle contribué à faire changer le nom de l'innocente sauterelle.

Scier c. 693, Scieur *L.*, Sciure c. 694.

Si l'allemand *sägen* s'est substitué, par l'intermédiaire des parlers alémaniques, dans la majorité de nos parlers à « scier », ce n'est pas pour supprimer la concurrence des deux sens scier et faucher, dont l'aire 11-15 s'accommode fort bien, cf. la c. 336. Cet emprunt provient réellement de ce que le travail de la scierie a été à un moment donné fait surtout par des hommes d'origine alémanique, comme le montre le terme qui signifie le scieur de

profession travaillant dans les scieries, et qui, partout, même dans l'aire 11-15, est issu de l'all. *säger*: *sôgër* 1-8', 20-22, *sê*-9, 16-19, *sôgâr* 11, 13, 14, 15, -*ũ* 10 c, *sâgâr* fr. populaire de l'arrond. de Remiremont. D'autre part, l'interpénétration des parlers apparaît dans la coexistence de *sôgă*, scier, et *sêgër*, scieur, au point 9, et surtout par la présence de *sôgur* sciure, dérivé de *sôgă*, non seulement dans la vallée de la Haute-Moselle, mais au point 17 et dans toute l'aire 11-15. Les autres termes qui signifient sciure sont obscures: ce sont *frû* des localités 9, 10, 16-22, que d'autres parlers lorrains emploient aussi soit seul, soit en combinaison avec « de scie », et dont *frû d sey*, « fruit de scie », cf. Horning, p. 111, paraît une modification secondaire, et *pëy* ou *pëy dë sêy* de l'aire 1-7, qui, bien que francisé fréquemment en *pay de sî*, ne peut pas provenir directement de « paille », mais cache peut-être une adaptation maladroite de l'all. *sägespäne*.

Sentier c. 704.

sêvrê des points 17 et 18 est une forme curieuse, qui n'a été signalée nulle part et qui, outre une substitution du suffixe, doit sa première syllabe à un croisement de « sentier » avec le verbe « suivre », cf. les cartes 731 et 732.

Siffler, -et c. 710.

Nous avons déjà eu l'occasion pp. 17, 29 et 143 de traiter des deux types verbaux usités dans notre domaine. Il suffira d'indiquer ici que le type le plus ancien est *çêlê*, cantonné aujourd'hui dans les localités 19, 21, 22, et qu'il recule devant le verbe plus récemment adapté de l'a. fr. *flaüter* ou du fr. moderne *flûter*, qui occupe dès maintenant sans concurrent l'aire 1-18; il est probable qu'au point 20, bien que je n'y aie recueilli que *fatê*, les deux types sont en rivalité comme au point 19.

Quant aux termes désignant le sifflet, ils ne comportent pas d'observation particulière; car leurs aires se superposent exactement sur celles des verbes dont ils dérivent.

Son L.

Des deux formes usitées dans notre domaine, l'une, *grü*, qui occupe l'aire 1-11 a, b, 13, 15, provient, comme l'a. fr. *gru*, du

germanique *grut*, cf. ML., EW. 3897. L'autre, *krǣ*, des localités 12, 16-22 se retrouve sous des formes très voisines dans des parlers lorrains et franc-comtois, cf. d'une part *křǣ* Voivres (Vosges) 58 AL., *crǣ* la Pontroye (Alsace) Horning, p. 111, et d'autre part *krǣ* 23-26 de ma carte, *creū* masc. Châtenois, *creu* id. Montbéliard, etc. Toutes ces formes sont dues au croisement de *gru* avec des formes dialectales de l'allemand *grütze*, cf. en particulier Martin, I, 287. C'est ainsi que s'expliquent le genremasculin attesté dans plusieurs parlers franc-comtois et que Hingre signale également, et d'autre part la disparition de la consonne finale. Au contraire *creutse*, féminin., des Fourgs, comme *krüts*, *kürts* de la Suisse Romande, qui n'ont pas subi ce croisement, rappellent mieux la forme germanique d'où ils sont issus, cf. ML., loc. cit.

Soupière, cf. Casserole.

Sourd c. 724.

eat de Remiremont, ancien féminin employé également au masculin, et dont le *t* provient de l'assourdissement régulier de la sonore finale, est le seul témoin direct du latin *exsurdus*, cf. ML., EW. 3079; mais quelques localités emploient encore un dérivé en *é* de ce type, *eedē* 2, *eu*- 6, 7, *ē*- 13-15, cf. aussi *khoudē* Hingre; en outre j'ai relevé au Ménil un verbe *ēētā*, assourdir, dont le *t* n'a cependant pas la même origine que celui de *ēūt*, mais est probablement dû au croisement avec le représentant du fr. *assoter*, cf. *aisscuti* Hingre, *ēsētī* 14 b, enrager L. Si le dérivé de l'ancien adjectif issu d'*exsurdus* survit encore en quelques points, cf. aussi *hhoude* Uriménil, il est fortement battu en brèche par une expression composée « il, elle ouît dur », que nous avons recueillie dans la plupart des localités et que l'AL. donne pour les points 68 et 86 du département des Vosges.

Sur c. 733.

La préposition de beaucoup la plus répandue au sens de sur, *sū* 1-11, 13-16, *eu* 5, *ēū* 12, *ēū* 20-22, a la même origine que le fr. sus. Cependant nous avons déjà eu l'occasion, p. 125, de signaler *džūr* de points 5, 6, qui est composé du représentant de l'a. fr. *soure* < *supra*, et il est en outre attesté indirectement par *ēū* des

points 17-19, qui est issu d'un croisement de ce type avec *êû*. Hingre donne également *khou*, mais en ajoutant qu'on dit plus souvent *khu*, et cette forme ne paraît pas exister loin de notre domaine, cf. Adam p. 204.

Sureau c. 734.

Si la plupart des localités ont des formes régulièrement issues de *sabucus*, *sěyũ* de 5 a, qui est peut-être propre à ce témoin, doit sa voyelle finale à une substitution d'origine obscure, et *sěě* de 19, 20, qui ne paraît pas exister ailleurs sous cette forme ni sous une forme analogue, ne me semble explicable que par une véritable confusion qui a substitué *sěě*, suie *L.*, au terme qui désignait le sureau et qui était *sě* ou *sěy*.

Tarière c. 741.

La forme, le genre et la localisation des représentants de « tarière » prouvent que nous avons affaire à un mot très ancien. Des mots plus récents le repoussent, si bien que, dans la carte de l'*AL.*, « tarière » a peu de formes dans la région vosgienne. Le concurrent le plus puissant dans notre domaine est *lôs* qui est probablement le fr. *losse* emprunté. Un autre mot, qui se présente sous des formes diverses *ăvyô* 8', 9, 10, 11, 13-15, *l-* 12, *ô-* 8, parlars voisins de Remiremont, est totalement inconnu des parties reculées des deux vallées : c'est un dérivé, au moyen du suffixe *ô* = fr. *aud*, d'une forme disparue *vy* issue régulièrement de *viticula*, cf. notre carte 810 vrille et *vyô*, tarière, 76 (Gérardmer) *AL.* Partout sauf en ce dernier point, cf. aussi Adam p. 374, ce mot a été allongé par une voyelle initiale, qui provient étymologiquement de l'article, mais qui a été modifiée probablement par l'action de la consonne labiale suivante. Enfin, un quatrième mot est à peine attesté dans notre domaine : *ôvîrô* de 12 est la forme locale, cf. pour le traitement de l'initiale p. 24, correspondant aux formes franc-comtoises *ôvîrô*, *â-* de 23-26, et représente un dérivé du v. « virer », identique pour la forme au fr. *environ*. Ce mot est particulièrement usité dans les parlars de la Franche-Comté, cf. la carte tarière de l'*AL.*, et c'est de là qu'il tend à pénétrer dans notre région et que provient la forme adaptée *ăvîrô* de 14 a. L'observation de ce témoin

qu'*ävürō* est le mot français correspondant au patois *lōs* et l'indication de Haillant qui traduit *euvio* « environ (en italiques dans l'ouvrage de H.), tanière » montrent que ce mot s'est introduit par la voie du français populaire.

Tartine c. 742.

Les localités 1, 2, 8, 8', 10, 13-16 disent *tôt* = fr. *tourte*. Toute la vallée de la Moselotte se sert d'un terme *bāyāt*, qui se retrouve, sous la forme *bāyōt*, dans l'aire 3-7. La localisation de ce terme prouve que c'est une innovation postérieure à *tôt* : c'est en effet le dérivé d'un verbe *bāyē*, faire une tartine, 2 c, 5 de salir p. ex. un mur 8 d, flatter, faire de vilaines plaisanteries 2 c, cf. tartine *L.*, *baillé*, tartiner, étendre (un corps gras)..., — faire des plaisanteries méchantes, — se frotter près de quelqu'un pour le gagner, Hingre, *baï*, gâcher, le Tholy, Adam p. 230. Ce verbe a donné en outre naissance à un adjectif *bāyī*, glissant, gluant, cf. la c. 390, *bāïoux*, gluant, bourbeux, glissant, le Tholy, Adam id.; mais l'origine m'en est inconnue. Un troisième mot *răṭī*, qui correspond au fr. *rôtie*, n'apparaît qu'au Val-d'Ajol, qui se sépare des parlers vosgiens pour se joindre, comme il le fait si souvent, avec ceux de la Franche-Comté.

Taupinière c. 744.

būsă de 1-7, 15, *-syă* de 8-10, *būsö* de 11-13 dérivent, avec les suffixes *ă* = fr. *oir* et *ö* = fr. *et*, d'un verbe que j'ai recueilli sous les formes *būsă* et *būsyă*, croître c. 235 et pousser *L.*, et qu'on retrouve dans de nombreux parlers orientaux, cf. Horning p. 106, *busă* La Franche-Montagne, *boussai* Châtenois, etc. Ce verbe correspond au fr. *pousser* avec un *b* hétérogène, dû à un croisement avec un verbe de sens voisin, tel que « bourrer », cf. *bōră* 24, pousser quelqu'un, s. v. pousser *L.*, ou *băryă* 5 d, *bă-ri* f, même sens, id., dérivé de *băer*, barre, cf. p. 246. Les localités 18-22 disent *mītră*, *-ă*, *mūtră*, qui sont inséparables des formes franc-comtoises *mūtnă*, *-i* 23-26, et de *moutrignêie*, taupinière, Allain (Meurthe-et-Moselle), Adam p. 272, toutes formes dérivées de « motte », cf. à la Franche-Montagne *mut*, taupinière, fourmilière et *ML.*, *EW.* 5702. Mais la voyelle *ü* de *mūtră*, d'où est issu *ī* de *mītră*, *-ă*, provient d'un croisement avec

« butte ». Il faut en outre noter le suffixe *ě* = fr. *at* de *mütrě*, *mütrě*, peu usuel en dehors des noms d'animaux, cf. plus haut s. v. oiselet.

Timide, cf. Peureux.

Timon *L.*

Dans la plupart des localités où j'ai recueilli ce mot, il se présente sous une forme *tyěmǎ*, dont la première syllabe est attribuable à une modification causée par la forme verbale *tyě*, *tyě* = fr. *tiens*, *tient*.

Tisonner c. 751.

A côté des différentes formes du verbe fr. récemment adapté *remuer*, qui couvre aujourd'hui presque tout le domaine et de *rětiě* du point 5, composé d'« attiser », il subsiste encore quelques traces d'un état ancien curieux. « Fourgonner », dont le point 25 présente une forme régulière *fǒgnǎ*, cf. aussi *fourguenai* Montbéliard et *feurguěné* Uriménil, s'est trouvé en concurrence dans notre domaine avec « barguigner » qui, du sens d'hésiter, tâtonner, est passé à celui de fouiller, farfouiller, puis par plaisanterie à celui de fourgonner; ce développement de sens était facilité par celui de fourgonner, qui s'emploie en français au sens de fouiller, cf. aussi *ferguěné*, tâter, chercher, fourgonner, Hingre. De cette concurrence est résultée une contamination réciproque, si bien que seul *běrgěně* de 2, 5 peut passer pour une forme régulière. Mais *běrgěně* de 2, 5, 8', 14, 19, indiqué en outre par 2 c et 19 c au sens de farfouiller comme *běrgěně* de 11 a, cf. aussi *berguěné*, v. a. et n., tatiller, tâter, essayer à petits coups; fourgonner, Hingre, doit sa terminaison *ně* à « fourgonner »; et d'autre part *brěgnǎ* de 12 représente « fourgonner » avec *b* de « barguigner », tandis que *fěrgǎně* de 8' (avec un *a* d'origine obscure) et *ferguěné* de la Bresse ne doivent à ce croisement que la voyelle de la syllabe initiale. De même à Uriménil *beurguěné*, ne pas travailler sérieusement, passer d'une affaire à une autre sans rien terminer ou parfaire¹, est refait sur *ferguěné*. La contamination des deux verbes est telle qu'en plusieurs points

1. L'indication du sens n'est pas complète, comme il ressort du dérivé *beurguěnotte*, perche à four, ... tout objet servant à *beurguěné*.

une seule forme subsiste avec les divers sens : c'est le cas de 2, 5, 19 ; l'emploi de *bërgëñë* à l'infinitif et de *bërgën* à l'indicatif par 5 d au sens de travailler représente une bien faible trace de l'état ancien ; si à la Bresse il existe deux formes *berguënë* et *f-*, la différence des sens est infime, et Hingre indique simplement que *f-* est péjoratif.

Toit à porcs c. 753.

rã de 10, 11, 15-20, 22 et *ërã* de 12-14, 17, qui doit son *ë* initial à l'article, comme on l'a vu p. 116, proviennent de l'ancien haut-all. *ran*, cf. ML., EW. 4205. Ce mot a été éliminé dans l'aire 1-9 par un terme nouveau *büröt*, diminutif d'un simple *bur* < germ. *bur* ML., EW. 1397, qui a disparu de notre aire vosgienne, mais qui subsiste dans les parlers franc-comtois et s'emploie au sens d'étable, cf. la c. 313, et même, mais rarement, au sens de toit à porcs, d'après la réponse de 26 b. *pwôë* de 19 correspond au fr. *porche* et désigne d'après 2 c l'entrée de la grande porte de la grange ; c'est de ce mot que dérive *püerë*, seul mot actuellement usité à Ventron. L'application de « porche » au toit à porcs provient sans doute d'une plaisanterie, qui a été favorisée par la ressemblance de *pwô*, *püçë*, porc, pourceau.

Tonnerre L.

Il suffit ici de renvoyer aux pp. 11 et 219 où nous avons déjà eu l'occasion de traiter ce mot et de dire que partout, sauf au point 12, il est refait dans sa syllabe radicale sur « tonner ».

Toujours c. 759.

A côté de « toujours » usité dans l'aire 1-16, nos parlers emploient dans l'aire 17-22 un mot *tökwë* que M. Horning, § 56, a expliqué exactement par « tout + coi » < **quetu* : ce type se retrouve dans quelques parlers placés au nord de la vallée de la Moselotte, cf. Adam p. 216, AL. c. 1318. Quant à *töhmā* de 20 a, il suffit de le rapprocher du fr. à tout jamais.

Traîneau, cf. Glissant.

Trayon c. 764.

Nous avons admis, p. 107, avec M. Horning que *pwësë* usité dans la majorité des localités est un dérivé d'une forme non attestée issue de *pectus*. Ce mot est, en quelques points, battu en

brèche par un mot qui dérive, avec différents suffixes, de « tette », *tētā* 12, *tītā* 2, 11, 13, 14, *tītō* 2, 4, 6, 7, et qui doit son *i* au langage enfantin, cf. aussi à Uriménil *tita*, téton, tétin.

Trembler c. 766.

grūlā des localités 1, 2, 4, 5, 26, que l'aire 1-7 emploie aussi au sens de gauler des noix, se rattache au moy. haut all. *griuwel*, cf. ML., EW. 3877. Mais si l'on compare les formes *grulè* Uriménil, *grulaï* Châtenois, *grūlā* La Franche-Montagne, etc., l'*ū* de *grūlā* paraît être postérieur et dû à un croisement avec *grūyē* = fr. grouiller, employé au sens de trembler par 8 b, cf. aussi *groûyé*, v. n., grouiller... grelotter; d'où *égroûyé*, tout saisi de froid et grelottant, Hingre. Le verbe représenté par *trēmūlā* 9, 10, *trōmūlē* 11, 13-15, *trāmūlā* 12 existe également dans la vallée de la Moselle, bien que le fr. récemment adapté « trembler » y soit devenu prépondérant; en effet Haillant, s. v. *tromoulé*, cite *termola*, trembler de frayeur, de Ventron, et Hingre, s. v. *guérmola*, signale également *térmola*; il est en outre assez répandu dans les parlers lorrains d'après Horning § 175 et la carte trembler de l'AL. C'est sans doute par inadvertance que M. Horning a considéré les formes qu'il a recueillies comme issues régulièrement du latin *tremulare*. S'il est vraisemblable que la première syllabe de ce verbe est due à « trembler », ce n'est que par suite d'un croisement avec un verbe qui se rattache à l'ancien haut-all. *grim*, cf. ML., EW. 3867, et qui actuellement se présente surtout au sens de grommeler : *grimola*, v. a., gourmander sourdement et plus ou moins longtemps. V. n., grommeler, Hingre, *grimoulé*, -*ôlé*, murmurer, grommeler, Haillant, qui cite aussi *grimoler* de Dompierre d'après Adam, *grēmōlā*, id., 2 c. Mais la Bresse possède en outre une forme *guérmola*, probablement récente et issue par croisement de *grimola* et de *térmola*, qui a non seulement le sens de grommeler, mais celui de trembler, faire trembler, plus proche du sens primitif disparu trembler de colère.

Trémie L.

On a vu p. 76 que dans plusieurs localités ce mot a été modifié par « meurle », et p. 234 qu'ailleurs il a subi une substitution du suffixe : il suffit de renvoyer à ces pages.

Truelle c. 770:

ēctrūēl de 16 et ēctērūēl de 17-22 doivent leur initiale ēc à un croisement avec le verbe (ē)ctērŵā dont nous avons parlé s. v. fumier, croisement comparable à celui qui a donné naissance à ēhgōtēr, cf. gouttière. χderwel que M. Horning a recueilli à Fouday (Alsace), avec son *d* surprenant, présente une initiale de même origine.

Vacher, cf. Berger c. 96.

Ainsi qu'on l'a vu p. xv Introduction de mon *Atlas*, il eût été plus exact de mettre en exergue vacher que berger, et en tout cas il eût mieux valu se servir dans le questionnaire du mot vacher. Quoi qu'il en soit, on remarquera que dans les aires 1-7, 17-22 « vacher » se présente avec un *w* initial qui ne peut pas s'être développé phonétiquement, mais qui provient du verbe « garder », cf. la c. 374. Ce croisement, qui ne paraît pas exister en dehors de notre domaine et n'a en tout cas été signalé nulle part, est peut-être attesté dès le Moyen Age dans *Girars de Pont dix li wachiers* NAL. 2531, 83 b.

Veiller c. 779.

A « veiller » usité partout, y compris selon toute vraisemblance à la Bresse, bien que je ne l'y aie pas recueilli, les localités 19, 21, 22 tendent à substituer le v. lūrŷē, qui signifie au propre aller à la veillée et dérive du substantif bien connu et attesté dans tout notre domaine lūr 1-10, lūr 11-22, veillée, soirée en société. L'origine en est contestée, M. Horning ayant proposé comme étymon *lucubrum* en partant du sens soirée en compagnie et M. Behrens *opera* en prenant pour base le sens travail qu'on fait pendant ces veillées, cf. ML., EW. 5151. En l'absence de textes anciens, qui permettent d'établir la succession des sens, ce problème reste actuellement insoluble. Mais, quoi qu'il en soit, on doit noter ici que la substitution du verbe issu de *lur* à « veiller » est rare en dehors de notre domaine; il est difficile de faire état de *loure*, *louri* veillée, veiller, le Tholy, Adam, p. 267, mais dans d'autres parlers on voit nettement par les indications des lexiques qu'il n'a encore que le sens d'aller à la veillée, cf. p. ex. *lourié*, aller aux *loures*, veillées, Uriménil, *louraî*, veiller en veillée (*sic*), Châtenois, etc.

Vilain c. 792.

En réponse à ce mot, j'ai obtenu, outre le français *vilain*, deux adjectifs très répandus dans les parlers orientaux *pă* < *putidus*, cf. Horning § 117, et *wët*, qui signifie plus exactement sale comme la plupart des témoins l'ont indiqué, cf. aussi Adam sale p. 369, Haillant *woët*, Horning *wët* p. 122, et paraît inconnu, en dehors des parlers lorrains: je ne l'ai pas recueilli dans l'aire 23-26 de la Haute-Saône, et, sauf erreur, il ne se trouve pas dans les lexiques franc-comtois. Quant à l'étymon de ce mot, c'est à mon avis l'alémanique *wüest* = all. *wüst*, cf. Martin, II, 876, tandis que M. Horning se contente de considérer ce mot comme influencé par « *wüst* ». Il est remarquable que nulle part cet adjectif ne conserve la spirante qui précède le *t*, alors que tous les parlers alémaniques la possèdent; il ressort de ce fait que, dans des régions comme la vallée de la Moselotte, *wët* a été emprunté à des parlers voisins tels que l'aire 1-15, où la spirante est régulièrement amuë.

Vipère L.

vipër, qui est une forme récemment empruntée au français, est devenue aux points 16 et 17 par une étymologie populaire curieuse *vyëpër*, qui correspond au fr. « vieux père ». Cette modification ne peut être que postérieure au genre masculin dû à celui de serpent. M. Grammont a expliqué d'une façon analogue, p. 132, le genre masculin de *vuipër* par une étymologie populaire qui a vu dans la deuxième syllabe de ce mot le mot *për*, père. En effet, dans ce parler, il ne peut pas provenir de « serpent », qui y est féminin.

Visite c. 795.

Nous avons vu p. 234 que le représentant du latin *quadruiu*, usité dans tout notre domaine au sens de visite, réunion, a subi partout une substitution de suffixe. Ce mot, avec des modifications différentes, est particulièrement répandu dans les parlers lorrains, cf. Haillant *coarë*, Adam *couaraie* p. 241, et il a donné naissance à un verbe cité dans mon lexique. Il a eu aussi un grand succès auprès des gens qui s'intéressent aux patois lorrains et à qui il a paru être un mot caractéristique de ces parlers: c'est ainsi

qu'une société régionaliste de Nancy a pris le nom de *couarail*. Et cependant ce mot appartient aussi, et avec le même sens, aux parlers franc-comtois limitrophes, comme le montre la carte 795, cf. en outre *câreil*, causette, Salbert, etc., *coreil*, Plancher-les-Mines, d'après Vautherin s. v. *câre*. D'autre part, Bellefontaine emploie un autre terme et dit « aller » *ê y êvô*, et le témoin b, qui a été seul interrogé sur ce mot, a affirmé que *kuvôrêe* est du parler de Saint-Nabord, mais ne s'emploie pas à Bellefontaine. C'est une innovation qui semble locale, car je ne l'ai vu signaler nulle part ailleurs : l'origine n'en est pas tout à fait certaine, toutefois il me paraît probable que c'est une expression formée de la préposition *ê* + *y* de liaison (cf. p. 37) + *êvô* = fr. aval, qui aura été créée par les montagnards descendant de chez eux pour aller en visite.

§ 152. Le parler du Val-d'Ajol.

Nous avons vu pp. 141 et 241 que le Val-d'Ajol doit à la fois à sa situation excentrique et à son contact plus étroit avec les parlers franc-comtois un certain nombre de particularités de ses systèmes phonétique et grammatical. Ces causes ont dû naturellement agir aussi dans la constitution du lexique ; et en effet on a déjà pu en remarquer quelques exemples dans les pages précédentes. Toutefois il convient de rappeler que notre connaissance insuffisante des parlers immédiatement voisins ne nous permet pas de nous prononcer sur les faits qui paraissent propres au Val-d'Ajol : c'est ainsi que *tyôxê*, jardin, *dăyê*, pinson, *ê mē n lăy*, par terre, cf. sur cette expression p. 126, que nous n'avons relevés qu'au Val-d'Ajol, existent peut-être aussi dans les localités environnantes. C'est encore plus probable de *kū*, cône de sapin, *frălăt*, copeau de rabot, qui se retrouvent dans d'autres parlers lorrains ou franc-comtois, cf. aussi *vičô*, s. v. putois : à ces mots étudiés plus haut, on peut ajouter le mot d'origine obscure *bvôe*, pétrin *L.*, usité seulement au Val-d'Ajol, à côté de *mă* de 1-11, 13-26, mais que l'*AL.* donne au point 66 (Conflans-sur-Lanterne, Haute-Saône), sous la forme *bvêj*, et qui a donné naissance, dans les parlers lorrains, au dérivé désignant une espèce de panier, cf. c. 550 N. E., *bôjôt* 9, -ôt 11 a, *baugéotte*.

Uriménil. Mais, à côté de ces cas douteux, il existe un nombre assez important de mots où Le Val-d'Ajole et les parlers franc-comtois (sauf certaines innovations postérieures d'un de ces parlers) forment une seule aire lexicale, qui s'oppose aux autres localités vosgiennes. Nous avons déjà parlé de *bèlès*, baratte, *lěskū*, berge-ronnette, *rāñ*, tartine ; on peut encore citer *gwód*, -t, citrouille c. 193, issu, comme *gōj* de 23-26, de *cucurbita*, *bōtē* du Val-d'Ajol et de 23-26, moyeu *L.*, dérivé de *butte*, tonneau, *ML.*, *EW.* 1427, comme le fr. moyeu et *mūyā* de 1-11, 13-22 proviennent de *modiolu*, *ēālō* dérivé du germanique franc *skala*, *ML.*, id. 7970, qui s'est substitué assez récemment à un représentant de « noix », ainsi que le montre *nūyē*, noyer c. 527, et auxquels correspondent *ēēōlō* et *nāyī*, *nūyī* de 23-26, enfin le représentant de *reorta* *ML.*, id. 7266, *ērōt*, *rēwōt* au sens de lien de bois *L.*, attesté également par *rōē* des témoins 23, 25 d (*lī* de 26 étant une adaptation récente du français) et qui a donné naissance dans les parlers lorrains à un dérivé dont on a parlé p. 32.

§ 153. Les emprunts aux parlers alémaniques.

Quand on parle d'emprunts aux parlers alémaniques, il faut naturellement écarter les termes qui proviennent d'emprunts anciens aux parlers germaniques, tels que les deux verbes signifiant regarder, le substantif désignant une espèce de traîneau, issu de l'anc. haut all. *slito*, ou celui qui représente l'anc. haut all. *wesfa* au sens de guêpe, cf. pp. 278, 280, etc. ; car ces emprunts ne sont pas propres à nos parlers et sont dus en tout cas à l'influence que les parlers germaniques ont exercée, après l'invasion des barbares, sur les parlers romans. C'est ainsi que l'emploi de « mer » au sens de lac, cf. *mwa*, lac, Hingre, et qu'on remarque dans les noms de lieux, tels que Gérardmer, etc., s'explique par une influence très ancienne d'une forme germanique de l'all. *see* sur le latin *mare*. Mais si on laisse de côté ces emprunts d'origine ancienne, il en reste un grand nombre qui proviennent des parlers de l'Alsace, ainsi qu'on a déjà pu s'en rendre compte dans les notes lexicales précédentes. Un pareil fait n'est pas la conséquence d'un simple rapport de voisi-

nage, mais d'une importante pénétration de populations alsaciennes et aussi de techniques nouvelles avec leurs termes. Or nous avons vu dans l'introduction, p. xii, quelle part revient à ces populations dans la colonisation des vallées et l'exploitation des hauts pâturages. C'est ainsi que le tenancier d'une « chaume », qui élève du bétail et fabrique des fromages, est appelé d'un terme issu d'une forme alémanique correspondant à l'allemand *melker*¹, cf. Martin, I, 677 et plus haut p. 129, et qui a pénétré dans le français régional, où on le transcrit *marquaire*, *marcaire*, cf. Hingre s. v. *mwarquäre*, Boyé *passim*. Parmi les termes concernant la fabrication du fromage et l'élève du bétail, je n'en ai pas trouvé dont j'aie pu établir l'origine alémanique. Mais on a vu à quel point la technique du bûcheronnage et du travail du bois est tributaire des parlers alsaciens ; nous avons en effet montré que le scieur de profession est partout désigné et que la sciure et l'action de scier le sont également dans la majorité de nos localités par des mots empruntés à ces parlers p. 307, et que le traîneau pour traîner le bois et le coin pour le fendre sont fréquemment exprimés par des mots de même origine, pp. 278, 262. D'autre part, le langage de la vie agricole et domestique contient aussi un grand nombre de termes provenant des parlers alsaciens : rappelons ceux qui ont déjà été étudiés, les dérivés de l'alémanique *kachel* et de *kerl* désignant des ustensiles de cuisine, p. 258 sq. ; ceux du v. *schaben* désignant l'outil de tonnelier appelé en fr. bouvet p. 267, les représentants de *horn* au sens de manivelle p. 287, de *falle*, piège, p. 297, de *ganser*, jars, p. 283, les formes de « sabot » refaites sur *holzschuh*, p. 305, celles de *grü*, sont refaites sur *grütze*, p. 308 et, si les explications proposées sont admises, les dérivés de *kern* au sens de noyau, p. 291, du v. *schicken* au sens de cime, p. 262, les représentants de *kaff* au sens de coquille, p. 271. A ces mots on peut ajouter le verbe *ribè* 2 a et, par corruption, *ridè* 8' f, 14 a, 16 a, 19 a, écraser le chanvre avec une

1. Pour des raisons de commodité, je cite seulement la forme de l'allemand, quand celui-ci possède le terme en question. Du reste la forme des parlers alémaniques immédiatement voisins de notre région n'est pas toujours indiquée par Martin.

meule < *reiben*, Martin, II, 218, et d'où dérive le substantif *rib* 2 a et, par corruption, *řid* 8 a, 8' f, 16 a, *řid^t* 14 a, meule pour écraser le chanvre, chanvre *L.* *krāě* 2 c, 5 d, f, 19 c, 22 a, -e 14 b, 16 a, 17 c, espèce de hotte destinée à porter le foin, hotte *L.* < *krāžeⁿ* M., I, 534, *lôd* 2 c, 5 d, f, 19 a, 21 a, 22 a, porte de cave établie au niveau du plancher, trappe *L.* < *lâden* M., I, 557, *grôb* 2 a, raie derrière les bêtes, où l'on met le fumier, étable *L.* < *grab* M., I, 266, *ěšf*, *čšf*, *čăf*, buffet de cuisine c. 127 < *schaft* M., II, 400, *měngô* 8' b, 20 a, arroche *L.* < *mangold* M., I, 693.

Outre ces mots appartenant à des langages techniques, il en existe même qui expriment des idées communes, comme *bwôb*, garçon, fils, cf. p. 276, *ěô* 2 c, 8' c, *čô* 14 b, 16 a, 17 a, 19 c, giron *L.* < *schoss* M. II, 441, l'adjectif *wět*, sale, cf. p. 315, celui qui dérive de *schaben* au sens de creux, cf. p. 267, le verbe *emikě*, sentir, cf. p. 300, le verbe *hôtă*, -ě, finir, *L.*, cf. aussi les cartes 348, 349, < *halten* M., I, 329, les représentants de *rauschen* et ses dérivés au sens de pleuvoir à verse, averse, cf. p. 251.

CONCLUSION

La longueur de ce travail suffit à montrer à quel point nos parlars sont actuellement différenciés. Le nombre des mots complètement homophones est relativement restreint ; la diversité des faits morphologiques et lexicaux n'est pas moins remarquable que celle des faits phonétiques, et le système phonique lui-même présente de notables différences. Dans un ensemble si touffu, l'interprétation est souvent malaisée, et plus d'une des explications proposées dans les pages précédentes n'entraînera pas l'adhésion du lecteur. Mais, au delà des faits particuliers et malgré le caractère contestable de certains commentaires, il est possible et il convient d'essayer de dégager quelques conclusions d'une portée plus générale.

En premier lieu, si l'on considère la répartition actuelle des faits, on constate que pas un centre n'offre un usage strictement identique à celui du voisin : il est même fréquent de voir deux traitements coexister dans une seule localité, et parfois davantage. D'autre part, les relations entre nos parlars sont trop étroites pour qu'on y trouve des lignes de séparation dialectale profondément marquées. Cependant le Val-d'Ajol doit à sa situation excentrique un nombre appréciable de particularités. En outre, s'il est vrai que les lignes de démarcation des traitements s'entremêlent plus souvent qu'elles ne se superposent, il existe cependant quelques coïncidences qui méritent d'être signalées. Un faisceau de plusieurs isophones et isomorphes passe au débouché des deux vallées et sépare l'aire 1-10, 16-22 de la région de Remiremont (en faisant abstraction du Val-d'Ajol) : rappelons qu'*â* issu d'*ǣ*, § 44, ne dépasse pas les deux vallées, qu'*ô* issu d'*ǣ* et *ø* en syllabe protonique devant *l*, une consonne labiale ou une syllabe contenant une voyelle postérieure, § 51, est confiné à l'aire 11,

13-15, que *zö, zöl*, eux, elles, § 91, *lüt, lü, züt, zü*, leur adj. possessif, § 94, sont propres à la région de Remiremont et n'atteignent qu'accidentellement le point 16, etc. De même les deux vallées se séparent en plusieurs cas assez importants : *a* des monosyllabes, § 50, est toujours représenté par *ö* dans l'aire 1-10 et par *ä* dans l'aire 16-22, *s* devant consonne, § 43, ne subsiste que dans la vallée de la Moselotte, etc.

Un autre fait qui doit être également signalé, c'est que, contrairement à ce qui a été soutenu par MM. Rousselot et Dauzat et comme M. Terracher l'a déjà démontré *op. laud.*, p. 116, la répartition ne paraît pas s'être faite par paroisses et ne se fait pas actuellement par communes : Thiéfosse qui faisait partie autrefois de la paroisse et de la commune de Vagney et n'est indépendante que depuis 1836, se sépare de Vagney et traite différemment entre autres le pronom personnel *je* et la 1^{re} personne de l'indicatif présent, cf. §§ 91 et 98. De même Ferdrupt, qui a été érigé en commune en 1832 et appartenait auparavant à la paroisse et à la commune de Rupt, s'en distingue notablement, cf. les traitements de « bon » § 54, de « pesant » et du représentant de *pisellu*, pois p. 26, de « chemin » id., d'« essayer », « jouer », « chier » p. 220, de « chien » § 57, de « roue » § 59, des articles et adjectifs pronominaux « les, des, mes, etc. » §§ 90 et 94, etc. ; et Maxonchamp qui, aujourd'hui encore, n'est qu'une section de Rupt a réduit partout à *e, j* les phonèmes *é, j* que Rupt possède encore, cf. § 42. Bien plus, à Remiremont, nous avons pu noter un certain nombre de divergences entre les centres et les faubourgs, qui sont antérieures à la désagrégation actuelle, cf. §§ 86 et 150 r°.

Donc, si la parenté dialectale de nos parlers est largement démontrée par un ensemble important de traits communs, il résulte de ce qui précède qu'ils manifestent une tendance d'une puissante efficacité à se dissocier. Il est sans doute remarquable que les divergences proprement dites, cf. le chapitre VI de la Première Partie, n'atteignent que le vocalisme, et que le consonantisme n'y ait aucune part. Mais les innovations de toutes

sortes sont excessivement nombreuses : la phonétique syntactique et l'analogie s'exercent dans les sens les plus divers ; même dans les traitements phonétiques que nous avons classés comme communs, d'importantes variations de la qualité et de la quantité vocaliques se sont produites ; enfin l'activité lexicale elle-même est considérable. Même dans le cas typique où nos parlers montrent l'étroitesse de leurs relations par la création d'un morphème pour exprimer l'imparfait prochain, cette innovation aboutit à des formes très variées, cf. § 125. Cette diversité anormale, qui donne l'impression d'un véritable affolement, est causée par l'usage purement local auquel nos parlers tendent de plus en plus à se réduire, en raison de la place prépondérante que le français a prise dans la vie sociale de cette région. C'est ce que M. Meillet a nettement formulé, à propos de l'ensemble des parlers populaires de la France, dans un article publié dans *Scientia*, IX, 1911, p. 408 : « Réservés à l'usage local, les parlers locaux ont pris de plus en plus un caractère particulier, et l'importance même du rôle pris par la langue commune a eu pour conséquence une résistance moindre à l'isolement des parlers locaux. »

Mais si cette tendance à l'isolement se manifeste d'une façon intense, il ne faut pas méconnaître qu'en raison de leur constitution fondamentalement semblable nos parlers doivent tendre à évoluer dans le même sens : c'est ce qu'on a pu voir dans plusieurs des traitements convergents exposés §§ 38-43, et c'est ce qu'on observe dans le recul général de quelques traitements anciens, cf. §§ 33-37 et § 120, et dans le mode même de développement de ceux qui ne couvrent actuellement qu'une partie de notre domaine, cf. §§ 44-47.

D'autre part, nos parlers, en raison de la configuration de la région et des relations des localités, ont dû en tout temps être et sont encore sujets à réagir les uns sur les autres : nous avons relevé § 88 3° quelques exemples typiques de formes anciennes représentant le latin *rivus*, « jeune » et « chanvre », qui sont actuellement reléguées dans des aires très restreintes et ont perdu du terrain devant d'autres formes plus récemment empruntées.

A cet égard, il était particulièrement intéressant d'examiner quelle action le parler socialement supérieur de Remiremont a exercée sur ceux des localités voisines et notamment des deux vallées ; or, s'il est souvent impossible de distinguer les faits d'emprunt et ceux qui sont dus à une évolution spontanée, même dans le cas où l'innovation remonte les vallées, cependant il existe un nombre appréciable de traitements, indiqués §§ 85 et 150, 1^o, où l'action du parler de Remiremont est certaine ou du moins très probable.

Mais le rôle troublant des emprunts n'est pas limité à ce seul cas. En se réduisant de plus en plus à l'humble fonction de parlers locaux, nos parlers deviennent en même temps plus aptes à se désagréger. De là proviennent l'instabilité remarquable que nous avons signalée pp. 140 et 143 dans la région de Remiremont, et tant de mélanges d'origine diverse qui apparaissent dans tout notre domaine, cf. §§ 88, 89 et 150, 4^o. Le dernier terme de cette désagrégation d'origine récente se trouve à Remiremont même, où, sous la poussée du français, le parler local disparaît rapidement de l'usage et n'est plus pratiqué que par quelques personnes, dont le langage, en l'absence de toute norme, est notablement particularisé.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

L. LIARD.

Vu, le 17 juillet, 1915 :

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

A. CROISSET.

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE PRÉLIMINAIRE.	p. VII
INTRODUCTION.	IX-XVIII
BIBLIOGRAPHIE.	XIX-XXI

PREMIÈRE PARTIE

PHONÉTIQUE	I-149
------------	-------

CHAPITRE I.

DESCRIPTION DU SYSTÈME PHONIQUE ACTUEL.	I-3
---	-----

CHAPITRE II.

TRAITEMENTS COMMUNS RÉGULIERS.	4-17
--------------------------------	------

A. — Vocalisme.	5-14
-----------------	------

§ 1. — *ā* :

1° < *a* anciennement entravé en syllabe tonique devant *r*.

2° < ancienne diphtongue *ay* < *a* latin tonique suivi d'un phonème palatal.

5

§ 2. — <i>e</i> .	5-8
-------------------	-----

A. — *ê* :

1° < *e* ouvert < *a* latin tonique libre.

2° < *e* latin ouvert suivi d'un *s* qui s'est amuï.

3° < ancienne terminaison *el* < *ellu*

5

B. — *ë* :

< <i>a</i> tonique entravé devant consonnes sourdes.	5-6
--	-----

C. — *e* :

1° dans l'ancien suffixe *aige*.

Les parlers des Vosges méridionales.

21

- 2° < *e* latin ouvert et entravé en syll. tonique.
 3° < *i* devant *l* et *y* < *i* latin.
 4° dans le suffixe correspondant au fr. *ier*, *ière*.
 5° < *e* latin ouvert suivi de *y* en syll. tonique.
 6° dans « Dieu ».
 7° dans « suif ». 6-8
- § 3. — *ó* :
 1° < *o* devant un *s* qui s'est amui en syll. tonique.
 2° dans « bois ».
 3° dans « eau ».
 4° < *a* latin tonique devant *l*.
 5° < ancienne diphtongue *au*. 8-9
- § 4. — *æ* :
 1° dans « mieux ».
 2° < *o* latin tonique suivi de *y*. 9
- § 5. — *u* :
 < *o* latin tonique fermé et libre. 9-10
- § 6. — *i* et *u* :
 1° < *i* et *u* du latin toniques et libres.
 2° < *ui* < latin *u* + *y*.
 3° < *e* latin fermé tonique libre et précédé d'une palatale. 10
- § 7. — *yě* :
 < *e* latin tonique et libre. 10
- § 8. — *wě* :
 < *e* latin fermé tonique et libre après labiales. 10
- § 9. — 1° *yă* et *æ* < *o* latin tonique ouvert et libre.
 2° *ye* devant nasale. 11-12
- § 10. — *o* et *ü* issus d'*o* latin devant *l*. 12
- § 11. — Les voyelles nasales. 12-14
- B. — Consonantisme. 14-17
- § 12. — 1° Conservation du *h* germanique.
 2° Réduction du *k* palatal latin à *y*.
 3° *w* d'origine germanique. 14
- § 13. — Les consonnes des paroxytons latins. 14-16
- § 14. — L'épenthèse. 16

- § 15. — $n < \text{ancien groupe } m'l.$ 16-17
- § 16. — 1° $y < l$ dans les groupes initiaux on appuyés *bl*,
pl, *fl*, *kl*, *gl*.
 2° $y < n$ suivi de y , 17
- § 17. — Amuïssement de consonnes :
 1° r implosif devant l , d , t , s , n .
 2° y devant une voyelle antérieure.
 3° v devant w . 17

CHAPITRE III.

- TRAITEMENTS COMMUNS IRRÉGULIERS. 18-50
- A. — Vocalisme. 18-36
- § 18. — Traitement de la voyelle représentant *o* latin tonique fermé et entravé. 18-20
- § 19. — Traitement de la voyelle dans l'ancienne terminaison *el* < *illu*. 21
- § 20. — *o*, *u*, *i* en syllabe finale terminée par une consonne. 21-22
- § 21. — Traitement de la voyelle nasale *en* (*ē*) issu d'*e* latin devant *n* ou *m* entravés en syllabe protonique. 22-24
- § 22. — Syncope de la voyelle d'une syllabe protonique intérieure ou initiale. 24-27
- § 23. — Réduction d'*ŷ* en hiatus à *w*. 27-28
- § 24. — Affaiblissement des voyelles protoniques en *ǣ*, *ē* et *ě*. 28-31
- § 25. — Maintien d'*ŷ*, *ō* et développements secondaires en syllabe protonique. 31-33
- § 26. — Chute d'*ě* initial. 33-34
- § 27. — Les voyelles caduques *ě* et *ē* 34-36
- B. — Consonantisme. 36-50
- § 28. — Développement de consonnes entre voyelles en hiatus : 1° *v*. — 2° *y*. — 3° *w*. 36-38
- § 29. — Amuïssement de consonnes finales :
 1° *r*. — 2° *l*. — 3° *f*. — 4° *k*. — 5° *y* : a) *y* issu d'un ancien

l ; b) y développé entre voyelles ; c) y issu d'une ancienne palatale. — 6° la spirante finale <i>ε</i> , <i>ç</i> . — 7° <i>t</i> après <i>ç</i> < <i>s</i> . — 8° <i>d</i> du groupe <i>nd</i> . — 9° <i>y</i> .	38-45
§ 30. — Les liaisons.	45-47
§ 31. — Assourdissement des consonnes finales.	47-48
§ 32. — Métathèse de <i>r</i> .	49-50

CHAPITRE IV.

TRAITEMENTS ANCIENNEMENT COMMUNS EN REcul.	51-55
A. — Vocalisme.	
§ 33. — <i>ê</i> < <i>ay</i> devant <i>r</i> .	51-52
§ 34. — Traitement d' <i>ū</i> latin protonique en hiatus.	52-53
B. — Consonantisme.	
§ 35. — Persistance de <i>w</i> dans le groupe <i>kw</i> .	53
§ 36. — <i>ε</i> , <i>ε</i> < ancien <i>k</i> final.	54
§ 37. — <i>ε</i> , <i>ç</i> < ancien groupe final <i>rs</i> .	54-55

CHAPITRE V.

TRAITEMENTS CONVERGENTS.	56-69
A. — Vocalisme.	56-60
§ 38. — La dénasalisation :	
1° devant les voyelles nasales en position finale ou devant une consonne autre que <i>n</i> , <i>m</i> ; 2° devant <i>n</i> , <i>m</i> .	
B. — Consonantisme.	60-69
§ 39. — Absorption d'un <i>y</i> par la consonne précédente.	60-62
§ 40. — Développement d'un <i>w</i> devant voyelle.	62-65
§ 41. — <i>ty</i> , <i>dy</i> < <i>kl</i> , <i>gl</i> .	65
§ 42. — <i>ε</i> , <i>j</i> et <i>ç</i> , <i>j</i> = <i>ε</i> , <i>j</i> du français.	65-67
§ 43. — Amuïssement de <i>s</i> (ou de ses représentants <i>ç</i> , <i>h</i>) devant consonne	67-69

CHAPITRE VI.

TRAITEMENTS D'EXTENSION LIMITÉE. 70-79

A. — Vocalisme. 70-77

§ 44. — $\check{a} < \check{e} < \text{ancien } ei < a \text{ latin tonique libre, sauf}$
après palatales. 70-75

§ 45. — $\bar{y}y (\bar{i}, \bar{i}) < y\acute{e}y < \text{ancien } ieie < \text{latin } ata$
après palatales. 75-76

§ 46. — $y\acute{o} < y\check{a}$ devant *l*. 76-77

B. — Consonantisme. 77-79

§ 47. — $\check{c} (\check{c}) b < c, j$.

CHAPITRE VI.

TRAITEMENTS DIVERGENTS. 80-103

§ 48. — $y\acute{e}, y\bar{a}, \check{e}$ et $a < e \text{ latin tonique ouvert}$
devant *r* + consonne. 80-82

§ 49. — $\check{e}y, \acute{e}y, \check{e}, \bar{a}y, \acute{o}y < \text{ancien } eie (= \text{fr. } \acute{e}e) < \text{latin}$
ata, sauf après palatales. 82-84

§ 50. — $\check{e}, \check{a}, \check{o} < a \text{ dans les monosyllabes ou leurs com-}$
posés. 84-85

§ 51. — $\check{e}, \check{a}, \check{o} \text{ dans la syllabe protonique} < \text{anciens } a,$
ai, e < a ou e latins. 85-90

§ 52. — Traitements divergents de l'ancienne
diphthongue *oi* :

1° $\check{a}, \check{e}, \check{o} < \text{ancien } oi < e \text{ latin fermé libre ou suivi}$
d'un phonème palatal ;

2° $\bar{a}, \bar{e}, \bar{o} < oi \text{ devant } r, l$;

3° traitement d'*oie*, d'origines variées, en syllabe
tonique ;

4° $a, e, o < oi \text{ devant ancien } l < e \text{ latin fermé}$;

5° $a, e, o \text{ en syllabe protonique} < oi < e \text{ latin ouvert}$
ou fermé devant palatales. 90-97

§ 53. — $a, e, o < e \text{ issu d}'e \text{ latin fermé et entravé.}$ 97-100

§ 54. — Traitement d'*oin* en position finale ou devant

consonne et d'*oi* devant *n*, tous deux après labiale. 100-103

CHAPITRE VII.

TRAITEMENTS PARTICULIERS OU ACCIDENTELS.	104-134
A. — Vocalisme.	104-119
§ 55. — Changements réciproques d' <i>u</i> en <i>i</i> et d' <i>i</i> en <i>u</i> .	104-106
§ 56. — La nasalisation.	106-107
§ 57. — Traitements particuliers des voyelles nasales :	
1° traitement de « gendre ».	
2° palatalisation de la voyelle nasale.	107-109
§ 58. — Action d'une consonne labiale sur une voyelle voisine.	109-111
§ 59. — <i>u</i> < ancienne diphtongue <i>ue</i> < <i>o</i> latin ouvert et libre.	111-112
§ 60. — <i>ô</i> < <i>ü</i> < <i>o</i> latin fermé tonique et libre.	112
§ 61. — <i>ô</i> issu d' <i>ā</i> .	112-113
§ 62. — <i>ü</i> issu d' <i>ô</i> .	113-114
§ 63. — <i>ä</i> < <i>ě</i> en position finale au Val-d'Ajol.	114
§ 64. — <i>â</i> < <i>ô</i> ou <i>ě</i> protoniques au Val-d'Ajol.	114
§ 65. — <i>ô</i> < <i>ä</i> .	114-115
§ 66. — <i>ï</i> < <i>e</i> entre consonne et <i>r</i> .	115
§ 67. — <i>yě</i> , <i>yă</i> < <i>i</i> devant <i>l</i> .	115
§ 68. — Agglutination d'une voyelle initiale.	115-116
§ 69. — 1° Chez ; 2° « coisier » au sens de se taire ; 3° épaule ; 4° chevreuil ; 5° traitement de « trestout, trestuit » au sens de tout, tous ; 6° traitement de la voyelle de « quelque » dans quelque chose, quelque part, quelqu'un ; 7° encore ; 8° poussin ; 9° pièce ; 10° éclair.	116-119
B. — Consonantisme.	119-134
§ 70. — <i>ŵ</i> < <i>v</i> .	119
§ 71. — <i>w</i> < <i>v</i> .	119-120

§ 72. — <i>v</i> :	
1° <i>v</i> < <i>w</i> ; 2° <i>v</i> dans aiguille, aiguïser.	120
§ 73. — <i>h</i> .	120-121
§ 74. — Développement d'un <i>y</i> final.	121
§ 75. — Amuïssement de consonnes en groupe :	
1° <i>v</i> . — 2° <i>g</i> . — 3° <i>d</i> . — 4° <i>l</i> . — 5° <i>r</i> .	121-123
§ 76. — <i>k</i> se mouille ou devient <i>t</i> devant une voyelle antérieure.	123
§ 77. — <i>j</i> analogique à la fin des mots.	123
§ 78. — Traitement des consonnes finales de « moiste ».	123-124
§ 79. — Traitement du groupe initial d'écornée.	124
§ 80. — <i>l</i> < <i>r</i> dans <i>bôlyô</i> , caneton.	124
§ 81. — Assimilation : A. — assimilation par contact direct; B. — assimilation à distance.	124-129
§ 82. — Dissimilation.	129-131
§ 83. — Métathèse.	131-133
§ 84. — Agglutination et apocope d'une consonne initiale.	133

CHAPITRE VIII.

MÉLANGES DE PARLERS.	134-149
§ 85. — La région de Remiremont et les deux vallées.	
1° Traitement de la voyelle protonique de maison, raison, saison.	
2° Traitement d' <i>a</i> tonique entravé et précédé d'une palatale.	
3° Traitement de « garçonnet ».	
4° Traitement des représentants de <i>cuculla</i> au sens de citrouille.	
5° <i>kôlê</i> , collier.	135-138
§ 86. — Le parler de Remiremont.	138-141

- § 87. — Le parler du Val-d'Ajol. •
 1° Traitement de la voyelle d'*êr*, hier.
 2° *r* < *l*.
 3° Traitement des anciens groupes *rt*, *rd*.
 4° *ε* persiste à côté *ae* *ê*.
 5° *ε* de *eüyêr* = fr. *feuillard*. 141-143
- § 88. — Autres mélanges :
 1° *i(y)* < ancien *ieie* < latin *ata* après palatales.
 2° traitement du représentant de l'a. fr. « fläüter »
 au sens de siffler à Ferdrupt.
 3° chanvre, jeune, les représentants de *rivu*, rouet,
 scier. 143-145
- § 89. — Pénétration de traitements étrangers à notre
 domaine :
 1° infinitifs et participes passés de la 1^{re} conjugaison en
ï après *ê*, *h* aux points 17 et 18.
 2° *kmôt*, pomme de terre, *āĵ*, *āĵ*, auge, *vā*, cercueil,
kōsê, mèteil.
 3° *s* devant consonne.
 4° traitement de l'ancien groupe *bl* intervocalique. 145-149

DEUXIÈME PARTIE.

MORPHOLOGIE ET SYNTAXE.

151

CHAPITRE I.

DESCRIPTION DU SYSTÈME ACTUEL DES FORMES PRONOMINALES ET VERBALES.

151-163

- § 90. — Article. 151
 § 91. — Pronoms personnels. 151-153
 § 92. — Pronom réfléchi. 153-15
 § 93. — Pronoms adverbiaux *en* et *y*. 154
 § 94. — Possessifs. 154-155
 § 95. — Démonstratifs. 155-156
 § 96. — Relatifs et interrogatifs. 156-157
 Le verbe. 157-163

§ 97. — Infinitif et participe.	157-158
§ 98. — Indicatif présent.	158-159
§ 99. — Impératif.	159
§ 100. — Futur	159-160
§ 102. — Imparfais.	160
§ 102. — Conditionnel.	161
§ 103. — Parfait.	161-162
§ 104. — Subjonctif.	162-163

CHAPITRE II.

TRAITEMENTS PHONÉTIQUES PARTICULIERS A CERTAINS GROUPES DE FORMES.

164-170

§ 105. — Développements phonétiques particuliers. — 164-168

A. — Formes pronominales :

1° « les » article, le représentant de l'a. fr. *es* au sens d'aux, « des, mes », etc., et « les » pronom. — 2° le pronom « je ». — 3° *ô*, vous. — 4° *n*, en, après la négation. — 5° les adjectifs possessifs « mon, ton, son ». — 6° le pronom démonstratif *sī-*

164-167

B. — Formes verbales.

167-168

§ 106. — Conservation de l'état phonétique ancien :

1° *lô*, article et pronom. — 2° *dô* et *dī*, du. — 3° *ēll*, elle, elles. — 4° *sī*, ce. — 5° *ā*, en, pronom adverbial.

168-169

§ 107. — Utilisation morphologique d'un double traitement phonétique :

1° *mê*, *tê*, *lê* après l'impératif, *tê* postposé dans les phrases interrogatives. — 2° *ô*, en, pronom adverbial.

169-170

CHAPITRE III.

Survivances.

171-185

§ 108. — Article :

1° *ô*. — 2° *ô*.

171-172

- § 109. — Emploi de « leur » comme pronom personnel tonique. 172-173
- § 110. — *měy*, pronom possessif. 174
- § 111. — *sŭ, stŭt, sě*, pronoms démonstratifs 174
- § 112. — Désinence en *ě, ě* de la première personne du singulier de l'indicatif présent. 174-176
- § 113. — Désinence en *t, tě* de la troisième personne du pluriel dans l'aire 19-22. 176-179
- § 114. — Deuxième personne du pluriel de l'indicatif présent et de l'impératif 179
- § 115. — Deuxième personne du pluriel de l'indicatif présent d'avoir et du futur 179-180
- § 116. — *ŭ* au singulier de l'imparfait de l'indicatif et *ě* à la troisième personne. 180
- § 117. — Subjonctif. 180-181
- § 118. — Parfait et autres formes. 181-182
- § 119. — Emploi des formes verbales. 182
- § 120. — Ancienne flexion nominale 182-183
- § 121. — Genre des substantifs. 182-184
- § 122. — Adjectif :
A. — formation du féminin ; B. — ordre des mots. 184
- § 123. — Syntaxe :
1° syntaxe de l'article. — 2° préposition. 184-185

CHAPITRE IV.

CRÉATION DE FORMES NOUVELLES. 186-191

- § 124. — Formes pronominales :
1° démonstratif. — 2° réfléchi. — 3° emploi du pronom personnel précédé de « tout + par » au sens de seul. 186-188
- § 125. — Imparfait prochain. 188-191

CHAPITRE V.

- INNOVATIONS ANALOGIQUES. 192
- § 126. — Article. 192
- § 127. — Pronoms personnels :
- 1° *ël, èl, èl, èll*, il, ils, elle, elles. — 2° *lë*, lui, tonique. — 3° *lõ* et *lũ*, eux, elles. — 4° pronom de la 2^e personne du singulier : A. en fonction de sujet ; B. *tũ* après l'impératif. — 5° « je » pronom sujet de la 1^{re} pers. du pluriel. — 6° ordre des pronoms dans le groupe correspondant au fr. « le moi » après l'impératif. — 7° emploi de « lui, eux » en fonction de réfléchi tonique. — 8° *n*, en, devant voyelle dans les phrases affirmatives. — 9° *ĩ*, pronom adverbial. 192-195
- § 128. — Possessifs :
- 1° « leur ». — 2° *tëy, sëy*, tien, tien. 195
- § 129. — Démonstratifs :
- 1° *sõ, sõl*, ceux, celles. — 2° *stõ(t)*, ceux, celles, du Val-d'Ajol ; *sũl*, celle, du point 9. — 3° formes avec *t* final. — 4° préposition de l'article devant « celui, celle... ». précédant le relatif, et simplification du système des formes. — 5° substitution de « ça » à « ce » devant « est ». 195-197
- § 130. — Pronom et adverbes ou conjonctions relatifs et interrogatifs :
- 1° le relatif. — 2° les formes périphrastiques avec « est-ce que », « ce que », etc. — 3° développement du relatif « que » après les mots interrogatifs. — 4° la particule interrogative *të*. 197-199
- Le verbe. 199-227
- § 131. — 1^{re} et 3^e personnes du pluriel de l'indicatif présent et du futur. 199-201
- § 132. — Indicatif présent du verbe avoir et 2^e et 3^e personnes du futur. 201
- § 133. — Indicatif présent du verbe être 202
- § 134. — Indicatif présent du verbe aller. 202-203
- § 135. — 2^e pers. sing. de l'impératif de venir. 203

- § 136. — *i* désinence du pluriel de l'indicatif imparfait et du conditionnel et *i(s)* du subjonctif. 204
- § 137. — Les 3 désinences du singulier et la 3^e du pluriel de l'indicatif imparfait et du conditionnel. 204-205
- § 138. — Parfait : A. parfait faible. — B. parfait fort. 205-208
- § 139. — Le subjonctif. 208-209
- § 140. — Emploi de la 3^e personne du pluriel après *o n*. 209-211
- § 141. — L'infinitif. 211-214
- § 142. — Le participe passé : A. masculin. — B. féminin. 214-218
- § 143. — Le radical verbal :
 A. — verbes en *-er*. 218-222
 B. — autres verbes. 222-227
- § 144. — Genre des substantifs. 221-228
- § 145. — Adjectif. 228-229
- § 146. — Syntaxe des particules :
 1^o particules négatives. — 2^o particules conjonctives. —
 3^o prépositions. 229-230

CHAPITRE VI.

- FORMATION DES MOTS. 231-238
- § 147. — De quelques procédés de dérivation. 231-232
- § 148. — Substitution du suffixe et emploi de différents suffixes. 232-236
- § 149. — Dérivés n'existant que dans une partie du domaine. —
 Composition. 236-238

CHAPITRE VII.

- MÉLANGES DE PARLERS. 238-243

§ 150.

- 1^o La région de Remiremont et les deux vallées. — 2^o Le parler de Remiremont. — 3^o Le parler du Val-d'Ajol. —
 4^o Autres mélanges.

TROISIÈME PARTIE.

LEXIQUE.

244-319

§ 151.

Abri. — Ainsi. — Aire. — Apprivoiser. — Appuyé.
— Arc-en-ciel. — Argile. — Arranger les vaches. —
Automne et les noms de saisons. — Avec. — Averse. —
Baratte. — Battoir à linge. — Bavard, bavarder. —
Bégayer, bègue. — Berceau. — Berger. — Bergeron-
nette. — Beugler. — Bousier. — Bouvreuil. — Brui-
ner. — Cache-cache. — Casserole. — Chaise. —
Champ. — Chevreau. — Cime. — Coin à fendre le
bois. — Combien. — Cône de sapin. — Copeau de
rabot. — Coquille. — Corbeau. — Cosse. — Cou-
leuvre. — Coussinet. — Couvercle. — Creux. —
Déchirer. — Dehors. — Depuis. — Dernier, derrière.
— Dîner. — Donner. — Éclore. — Écorce. — Écou-
villon. — Entre. — Épervier. — Essaim. — Été. —
Exciter un chien. — Fenil. — Fève. — Fil. — Fille,
fils. — Frileux. — Fumier. — Garçon. — Glissant,
glisser. — Gouttière. — Grange. — Grenier au-dessus
de la grange. — Guêpe. — Haricot. — Herse. —
Hêtre. — Hier soir. — Hoquet. — Jardin. — Jars.
— Jeter des pierres. — Premier lait de la vache qui a
vêlé. — Longtemps. — Mal, maladroit, etc. — Man-
cheron de charrue. — Manivelle. — Marmite. —
Mèche de cheveux. — Mèche de lampe. — Mettre. —
Miauler. — Millet. — Muer. — Mulot. — Noircir. —
Noyau. — Nuage. — Oiselet. — Ortie. — Orvet. —
Oseille. — Papillon. — Paroi. — Pêcher. — Pelure.
— Pendant. — Peureux. — Peut-être. — Piège. —
Pinson. — Pivert. — Pleurer. — Pomme de terre. —
Poulailler. — Printemps. — Puer. — Putois. —
Queux. — Regarder. — Retour de la fête. — Ronron-

ner. — Rouet. — Rûcher. — Sable. — Sabot, sabotier. — Sale. — Sauterelle. — Savon, cf. Sable. — Scier, scieur, sciure. — Sentier. — Siffler, -et. — Son. — Soulier, cf. Sabot. — Soupière. — Sourd. — Sur. — Sureau. — Tarière. — Tartine. — Taupinière. — Timide. — Timon. — Tisonner. — Toit à porcs. — Tonnerre. — Toujours. — Traîneau. — Trayon. — Trembler. — Trémie. — Truelle. — Vacher. — Veiller. — Vilain. — Vipère. — Visite.

	245-316
§ 152. — Le parler du Val-d'Ajol.	316-317
§ 153. — Les emprunts aux parlers alémaniques.	317-319
Conclusion.	320-323

TABLE DES MOTS

NOTA. — Cette table contient surtout des mots patois ; cependant on y a compris quelques mots français, qui suffisent comme types des formes patoises correspondantes. Les numéros renvoient aux pages. On ne signale pas ici toutes les pages où une forme est traitée, mais seulement celles que la table des matières ne permet pas de retrouver aisément et sûrement ; il en est de même des mots qu'on a relevés ici. Dans ce choix arbitraire on s'est efforcé d'être large : souvent on ne cite qu'une forme du mot patois, mais, en ce cas, les autres formes impliquées par le terme, etc. diffèrent peu de la forme citée.

<i>āk</i> , quelque chose,	122	<i>bêtrê</i> , cf. <i>bôk</i>	
année	23	<i>bêrû</i> , lait de beurre,	231,-2
<i>āy</i> , écharde,	236	<i>bêĕ</i> , -e, auge,	54
<i>āyēs</i> , pie,	87	<i>blôĕĕ</i> , etc. prunier,	30
<i>āyīy</i> , <i>āyôt</i> , écharde.	236	<i>bôdôt</i> , etc., nombril,	31
<i>āzĕ</i> , rûcher,	86, 303	<i>bôk</i> , - <i>krê</i> , etc., premier lait de la vache qui a vélé,	
berceau, -er	81		130, 236, 284
<i>bêrgĕnĕ</i> , - <i>nĕ</i> tisonner,	311	<i>bôs</i> , rûche,	252

<i>bóte</i> , moyeu,	317	<i>ěrsòná</i> , etc., ourler,	31
<i>brěká</i> , etc., brasser, broyer,	218	<i>ěrwót</i> , lien de bois,	317
<i>brókūs</i> , chènevotte,	231	<i>ěrwóyě</i> , fouiller,	148
<i>bròmō</i> , -ō, beaucoup, bien,	121	<i>ěryāt</i> , rouet,	53, n. 1
<i>brāgnā</i> , tisonner,	311	<i>ětō</i> , abri,	245
<i>bwělā</i> , -ě, pleurer,	71	<i>ětrey</i> , -ěy, étrille,	6
<i>bwěyēs</i> , -āy-, fille,	86	<i>ěvrě</i> , -ě, abri,	10, n. 1, 245
<i>bwōb</i> , garçon,	62	<i>ěy</i> , entendre,	29
<i>bwōnjě</i> , -hě, bon loisir, désœu-		<i>ěyēs</i> , pie,	87
vré,	126	<i>ěze(y)</i> , rûcher,	86, 303
<i>byō</i> , bluet,	9	<i>ěälō</i> , noix,	317
<i>byăě</i> , -e, bille de bois,	21, 54	<i>ěěyār</i> , siège,	259
<i>dě z ā l ěm</i> , Dieu ait l'âme,	209	<i>ěei</i> , etc., bardeau,	61, 109
<i>dějě</i> , etc., tarder	306	<i>(ě)ěkăpě</i> , etc., cracher,	28, 211
<i>dīně</i> , etc., ainsi,	127	<i>ěčkăvěy</i> , ration de foin,	83
<i>dōtīl</i> , peureux,	306	<i>(ě)ětěrni</i> , faire la litière,	17, 87
<i>dzūr</i> , dessus,	125	<i>(ě)ětěr wă</i> , râcler le fumier,	277
<i>ěbăřě</i> , appuyé,	246	<i>fāl</i> , <i>fōl</i> , piège,	110
<i>(ě)dyěl</i> , argile,	115, 247	<i>fěy</i> , etc., fange, fangeux,	44
<i>ěgădī</i> , exciter,	274	<i>fěrgăně</i> , tisonner,	311
<i>ěhwōy</i> , poutre d'écurie,	66	<i>fěrmwăe</i> , etc., étincelle,	64, 98, 132.
<i>ěk</i> , quelque chose,	122	fougère	14
<i>ěkăyě</i> , jeter des pierres,	284	fourneau	235
<i>ě mē n lăy</i> , par terre,	126	<i>fūtě</i> , siffler,	17
<i>ěmăer</i> , <i>ěh-</i> , (é)mouvoir,	213	<i>füyěr</i> , etc., feuilles de légumes,	
<i>ěnăel</i> , -y, nuage,	116, 149		137
<i>ěpěni</i> , <i>ěč-</i> , sevrer,	68	<i>fyětrě</i> , -i, caresser,	71, 211
<i>ěpūră</i> , muer,	289	<i>fyěe</i> , -ě, fiel,	54
<i>ěpwěs</i> , moment,	107	<i>fyūtă</i> , etc., siffler,	29, 71
<i>ěr</i> , jardin,	51, 228	<i>fyěřay</i> , semence de foin,	82
<i>ěrět</i> , arrêté,	231	<i>gey</i> , quille,	6
<i>ěrřvě</i> , arranger le bétail,	248	<i>gisēs</i> , averse,	251
<i>ěrjănă</i> , etc., beugler,	60	<i>gōlă</i> , -ăr, étrille, -er,	264
<i>ěrsině</i> , -ă, réveillonner,	10		

<i>gõf</i> , gonflé,	231	<i>kòtrè</i> , coude,	15
graisse	5	<i>kòvè</i> , creux,	267
<i>grēmōlā</i> , grommeler	313	<i>krāē</i> , -e, hotte,	319
<i>yrōb</i> , raie pour le fumier,	319	<i>krāēirō</i> , hotte,	115
<i>grūlā</i> , trembler, gauler des		<i>krēmē(y)</i> , crémaillère,	40
noix,	313	<i>kwārēj</i> , etc., visite, 53, 110, 315	
		<i>kāpē</i> , cracher,	28, 211
hérisson	105	<i>kūvē</i> , œufs de grenouille,	119
herse, -er	81	<i>kūvēy</i> , ration de foin,	83
<i>hōpā</i> , -ō-, greffer, 15, 57, 120		<i>kūvī</i> , écouvillon,	119
<i>hōrn</i> , manivelle,	287		
<i>hōlā</i> , -ē, finir,	319	<i>lāņē</i> , tas de bûches,	114
huche	15	<i>lēdē</i> , foin des éclairs,	211
<i>hūrsē</i> , -yē, exciter un chien,		<i>lēsycē</i> , drap de lit,	13
106, 120, 273		lézard 129, 130, 132, 133	
		<i>linūz</i> , graine de lin,	231
<i>ig</i> , ongle,	108	<i>lōd</i> , trappe,	319
<i>īlyōt</i> , ongle des bestiaux,	108	<i>lōņ</i> , bûche,	93
<i>iv(r)</i> , pis de la vache, 39, 105		<i>lōs</i> , tarière,	309
<i>ieifyā</i> , printemps,	119	<i>lur</i> , <i>lūryē</i> , veillée, -er,	314
		<i>lūji(y)</i> , etc., purin,	235
<i>jēy</i> , réussir,	29	<i>lūēē</i> , etc., pelote de fil,	31
<i>jābē</i> , j-, jante,	15	<i>lāvyō</i> , tar ière,	9
<i>jēd</i> , -ēd, etc., atteler,	16		
<i>jēlē</i> , etc., cochet,	26	malade	5, 15
<i>jōnirē</i> , chanterelle,	115	<i>mālīō</i> , etc., bourdon,	110
<i>īwāy</i> , etc., poutre d'écurie,	66	<i>mēngō</i> , arroche,	319
		<i>mērvēy</i> , mancheron de charrue,	286
<i>kēmōtrā</i> , <i>kwārmōtrā</i> , carnaval,			
24, 53		<i>mīj</i> , etc., mèche de fouet,	77, 106
<i>kērēy</i> , ce qu'on met dans la			
crèche,	76	<i>mītrē</i> , -ā, taupinière,	105
<i>kikēt</i> verge,	261	<i>mlē</i> , oiselet,	292
<i>kiklōt</i> , -āt, -krōt, mèche de		<i>mōfā</i> , moisir,	290
bonnet,	261	<i>mōsrēt</i> , mulot,	290
<i>kōbōl</i> , etc., citrouille, 12, 112		<i>mīfrēt</i> , etc., mulot,	290

<i>mwā</i> , lac,	64	<i>pōē</i> , -e, louche,	21
<i>mwā</i> , etc., jardin,	64	purin	235
<i>mwāyē</i> , -ō-, guérir,	14, 110	<i>pūde(y)</i> , mendiant,	8
<i>mwēr̄kār</i> , etc., fromager,	129, 318	<i>pwēr̄ēmō</i> , à cause de,	107
<i>mwēr̄ōdā</i> , etc., goûter,	86	<i>pwēsē</i> , trayon,	107
<i>mwēlō</i> , etc., milieu,	63, 106	<i>pyēd</i> , etc., perte,	15
<i>mwēēē</i> , etc., battre en grange,	60, 63, 86	<i>pyōl</i> , etc., bobine,	76
<i>mwēēē</i> , humide,	42	<i>pyōm</i> , pivoine,	128
		<i>pāē</i> , vilain,	315
Noisette, noix	238	<i>rāy</i> , rayon de miel,	82
<i>nōvēljō</i> , pommes de terres nouvelles,	111	<i>rāyē</i> -ō-, arracher,	14, 113
<i>nājle(y)</i> , etc., noyer,	24	<i>rēfēā</i> , etc., renverser,	24
<i>nājōl</i> , noix,	15	<i>rēkray</i> , avant-grange,	279
		<i>rēmūāy</i> , etc., couverture de bardeaux,	64
<i>ōmā</i> , etc., estimer,	98	<i>rēmūār</i> , labourer,	213
<i>ōrsō</i> , ourlet,	30	<i>rēmōt</i> , lien de bois,	317
<i>ōvīrō</i> , tanière,	319	<i>rēmōēē</i> , renverser,	24
<i>ōvrēj</i> , arroche,	234	<i>rēētā</i> , cache-cache,	256
<i>ōvyō</i> , tanière,	319	<i>rējē</i> , etc., ruminer,	108
<i>ōyō</i> , oison,	29	<i>rībē</i> , -d-, écraser le chanvre,	328
<i>ōē</i> , amorce,	98	<i>rmūōyē</i> , guérir,	14
<i>ōē</i> , porte,	114	<i>rōt</i> , rangée de bardeaux,	32, 62
<i>ōēi</i> , sortir,	114	<i>rōtē</i> , herbe en bandes,	32
<i>ōpā</i> , etc., greffer,	15, 57	<i>rōy</i> , etc., sillon,	41
		<i>rōzē</i> , bruine,	256
<i>pānā</i> , etc., balayer,	60	<i>rōē</i> , -ē-, averse,	250
<i>pānē</i> , pan,	60	<i>rpēēē</i> , -ē-, repaitre,	214
<i>pānūs</i> , balayures,	231	<i>rsā</i> , -ō-, piège,	297
<i>pēnī</i> , sevrer,	68	<i>rwēlō</i> , etc., tire-braise,	148
<i>pēēē</i> , -ē-, donner labecquée,	214	<i>rwōy</i> , râble,	148
<i>pērēi</i> , etc., grenier au-dessus de la grange,	280	<i>rwōēē</i> cf. <i>rōtē</i> ,	
<i>pmā</i> , millet,	111	<i>rāyē</i> , -ā-, oublier,	28, 148
<i>pnā</i> , id.,	id.	<i>rāyē</i> , râcler,	28, 148, 277
		<i>rāyē</i> , planche d'écurie,	148

sanglier	108	wěč, -ǎ-, averse,	250
sěyũ, sureau,	234		
sěč, échasse,	130	ěrsō, ourlet,	30
sĩmyǎl, manivelle,	286	ěvyō, tarière,	309
sĩyōlǎ, enlever les feuilles des légumes,	286	ěe, etc., porte,	42, 77
slō(y), soleil,	18	ěānět, etc., chéneau,	127, 234
sōtrě, follet, cauchemar,	306	ěěnvǎ, etc., chénevis	64
srě, piège,	297	ěěpǎ, avant-grange,	279
		ěěri, etc., avant-grange,	279
těni, etc., faire la litière,	29	ěikāt, mèche de cheveux,	261
těryě, contrarier,	212	ěiklōt, mèche de bonnet,	261
tmǎ, millet,	130	ěi, chien,	109
tōf, étouffant,	231	ěiklě, etc., bouquet de fleurs	
tōsě, etc., téter,	26, 61, 100	ou de fruits,	261
trěmyōl, trěr-, trěmǎr, trémie,	76, 234	ěōfyōt, mèche de cheveux,	287
		ěōkǎ, etc., se brûler,	292
trěvōt, etc., poutre,	86	ěōs, -ǎt, bas,	237
trōe touffe,	287	ěūpōt, etc., mèche de cheveux,	
trōěry, touffe,	287		287
trōěy, mèche de cheveux,	287	ěā, etc., sec,	42, 137
trũyǎ, etc., paresseux,	35, 52	ěǎp, échappé,	231
tũdō, etc., bâton,	32	ěāyě, etc., gaspiller,	219
tyě, -ǎ, petit-lait,	55	ěě, essart,	136
tyōp, cheville,	131	ěěrnĩ, etc., baguette de cou-	
		drier,	126, 132
vǎrěl, vě-, -rō, noms de bœufs		ěěreě, raquette,	128
et de vaches,	51	ěěyě, etc., gaspiller, cf. ěāyé	
vĩjōlǎr, vĩh-, piège,	297	ěikě, ě-, paré,	262
vyě, vey, vieux, vieille,	7	ěnōy, etc., collier en bois,	148
		ěō, ě-, giron,	319
wědyǎv, etc., vaurien,	38	ěōb, etc., creux.	231, 267
wějōlǎr, piège,	297	ěōb, -ǎ-, bouvet,	267
wět, sale,	315	ěōf, etc., buffet,	319
wěyě, etc., regain,		ěōfyě, etc., chauffer,	78, 212
	14, 37, 57, 58, 248	ěōdr, etc., bardeau,	39, 57

<i>ewāy</i> , etc., abri,	81	<i>ēpāri</i> , muer,	289
<i>çēli</i> , ridelle,	88	<i>çālē</i> , siffler,	28, 149
<i>çināy</i> , échine,	82	Cf. en outre <i>ā</i> ...	

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS
